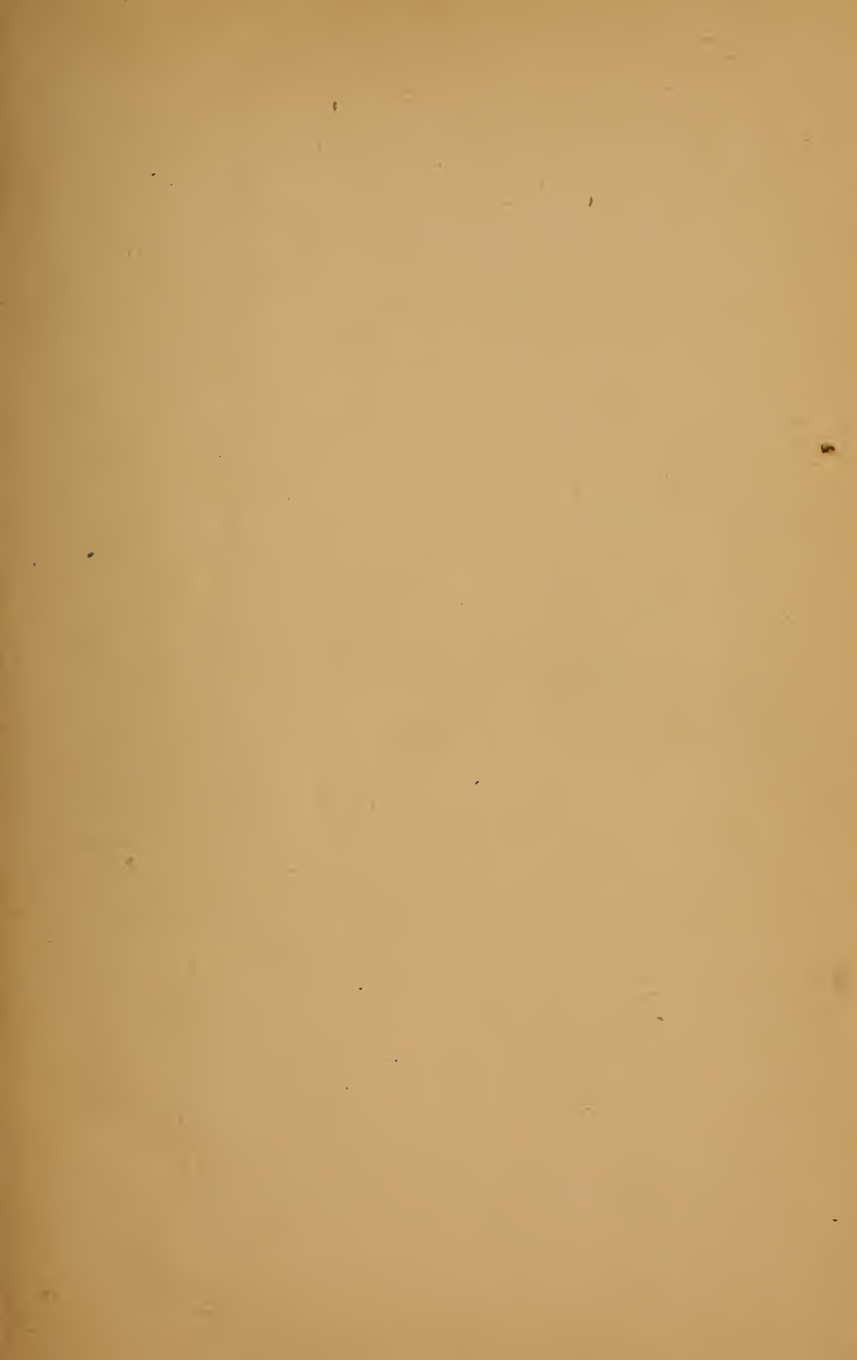


LIBRARY OF CONGRESS.

PC 2117
Chap.----- Copyright No.-----

Shelf B 4

UNITED STATES OF AMERICA.



EDUCATIONAL FRENCH WORKS

OF

PAUL BERCY, B.L., L.D.

LIVRE DES ENFANTS—pour l'étude du français, profusely illus. 12mo, Cloth...50 Cents.

LE SECOND LIVRE DES ENFANTS
pour l'étude du Français, with 55 illustrations, 12mo, Cloth.....75 Cents.

LA LANGUE FRANÇAISE (First part)—
Méthode pratique pour l'étude de cette langue. 12mo, Cloth..... \$1.25.

LA LANGUE FRANÇAISE (Second part)—
for intermediate classes. *Variétés historiques et littéraires*, 12mo, Cloth..... \$1.25.

SANS FAMILLE. By HECTOR MALOT.
Arranged and abridged by PAUL BERCY,
12mo, Cloth..... \$1.00.
Paper.....60 Cents.

LE FRANÇAIS PRATIQUE. A new and rapid method for the study of French.
1 vol., 12mo, cloth..... \$1.00.

P. BERCY'S FRENCH READER for advanced classes. *Contes Nouvelles modernes*, 12mo, cloth \$1.25.

Des Kindes Erstes Buch. Nach Paul Bercy's "*Premier Livre des Enfants*," von WILHELM RIPPE, forty illustrations, 12mo, boards.....40 Cents.

PAUL BERCY'S FRENCH READER

FOR ADVANCED CLASSES

CONTES ET NOUVELLES MODERNES

CHOISIS ET ANNOTÉS

✓
PAR

PAUL BERCY, B.L.; L.D.

Directeur of P. Bercy's School of Languages, New York

Auteur de: *La Langue française* 1^{er} et 2^{me} parties; *Le Français pratique, Le Premier Livre des Enfants, le Second Livre des Enfants, etc.*



NEW YORK
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS
851 & 853 SIXTH AVENUE.

BOSTON: CARL SCHOENHOF

1893



10388

PC 2117
B4

Copyright, 1893,
By WILLIAM R. JENKINS.
All Rights Reserved.

PRINTED BY THE
PRESS OF WILLIAM R. JENKINS,
NEW YORK.

PRÉFACE.

Les écrivains français de notre époque excellent dans ces récits clairs, élégants et rapides, où se déroule en un petit nombre de pages tantôt une scène touchante, tantôt une gaie comédie ou un drame lugubre. Aussi est-ce par leurs Nouvelles, leurs Contes, traduits en toutes les langues, plus que par des ouvrages de plus longue haleine, que plusieurs d'entre eux sont devenus sympathiques à tous les lecteurs délicats. Il est donc naturel qu'on y ait puisé bien des fois pour former des recueils où l'on puisse étudier avec intérêt et profit notre prose contemporaine.

Parmi ces recueils il en est qui, par le choix judicieux des sujets, ont bientôt captivé les professeurs et les élèves ; malheureusement dans presque tous on retrouve les même récits, ce qui pourrait porter à croire que LA DERNIÈRE CLASSE, L'ENFANT ESPION, LE SIÈGE DE BERLIN, LE REMPLAÇANT, MON AMI MEURTRIER, LA PARURE, UNE VENDETTA et quelques autres sont les seuls chefs-d'œuvre de nos brillants conteurs. Loin de là cependant. Combien d'autres joyaux précieux dans le riche écrin d'A. Daudet, de Coppée, de Guy de Maupassant, pour ne citer que les plus illustres ! En offrir quelques-uns comme modèles, n'est-ce pas un acte de justice envers ces écrivains remarquables ?

Aux récits de ces maîtres nous avons mêlé des Comtes ou Nouvelles de P. Bourget, d' A. France, de J. Lemaître, de Catulle Mendès, de L. Halévy, d' Ernest d' Daudet, de Theuriet, de G. Droz, de Léon de Tinseau, de G. Ohnet et de quelques autres encore, qui n'ont été insérés dans aucun des recueils à l'usage des Écoles publiés jusqu'à ce jour. Mais en faisant notre choix nous nous sommes toujours efforcé de réunir des récits variés, intéressants, instructifs, d'un style pur, d'une moralité irréprochable. A nos collègues de dire si nous avons atteint notre but.

Au bas de chaque page sont indiquées les lignes sur lesquelles des annotations se trouvent à la fin du volume. Comme les œuvres des prosateurs modernes offrent souvent aux élèves de réelles difficultés, il nous a paru nécessaire de faire une part plus grande à la traduction des passages difficiles qu'à la biographie de tous les écrivains ou artistes qui sont nommés dans ce recueil.

PAUL BERCY.

LE MIROIR

I

C'ÉTAIT dans un royaume où il n'y avait pas de miroir. Tous les miroirs, ceux qu'on met sur les murs, ceux qu'on tient à la main, ceux qu'on porte à la ceinture, avaient été cassés, réduits en miettes sur l'ordre de la reine ; si on avait découvert la plus 5 petite glace dans n'importe quel logis, elle n'eût pas manqué d'en faire périr les habitants au milieu des plus affreux supplices. Quant au motif de ce caprice bizarre, je peux bien vous le dire. Laide au point que les pires monstres auraient paru charmants auprès 10 d'elle, la reine ne voulait pas être exposée, lorsqu'elle allait par la ville, à rencontrer son image, et, se sachant horrible, ce lui était une consolation de songer que les autres du moins ne se voyaient pas jolies.

Vous pensez bien que les jeunes filles et les jeunes 15 femmes de ce pays n'étaient point satisfaites du tout. A quoi sert d'avoir les plus beaux yeux du monde, une bouche aussi fraîche que les roses, et de se mettre des fleurs dans les cheveux, si l'on ne peut considérer ni sa coiffure, ni sa bouche, ni ses yeux ? Pour ce qui était 20 de s'aller mirer dans les ruisseaux et dans les lacs, il

n'y fallait pas compter ; on avait caché sous des dalles bien jointes les rivières et les étangs de la contrée ; on tirait l'eau de puits si profonds qu'il n'était point possible d'en apercevoir la liquide surface, et non dans des
5 seaux où il y aurait eu place pour le reflet, mais dans des écuelles presque plates.

La désolation allait donc au-delà de ce qu'on peut imaginer, surtout chez les personnes coquettes, qui n'étaient pas plus rares dans ce pays que dans les
10 autres ; et la reine n'avait garde d'y compatir, bien contente au contraire que ses sujettes trouvassent presque autant de déplaisir à ne point se connaître, qu'elle eût éprouvé elle-même de fureur à se voir.

II

15 Cependant il y avait, dans un faubourg de la ville, une jeune fille appelée Jacinthe qui était un peu moins chagrine que les autres, à cause d'un amoureux qu'elle avait. Quelqu'un qui vous trouve belle et ne se lasse jamais de vous le dire peut tenir lieu d'un miroir.

20 — Quoi ? vraiment ? demandait-elle, la couleur de mes yeux n'a rien qui puisse déplaire ?

— Ils sont pareils à des bluets où serait tombée une claire goutte d'ambre.

— Je n'ai point la peau noire ?

25 — Sachez que votre front est plus pur que le mica de la neige ; sachez que vos joues sont comme des roses pâles et cependant rosées !

— Que dois-je penser de mes lèvres ?

— Qu'elles sont pareilles à une framboise ouverte.

30 — Et de mes dents, s'il vous plaît ?

— Que les grains de riz, aussi fins qu'elles, ne sont pas aussi blancs.

— Mais pour ce qui est de mes oreilles, n'ai-je pas lieu d'être inquiète ?

— Oui, s'il est inquiétant d'avoir parmi les légers 5 cheveux qui se mêlent deux menus coquillages compliqués comme des œillets nouvellement éclos.

C'est ainsi qu'ils parlaient, elle charmée, lui plus ravi encore, car il ne disait pas un mot qui ne fût la vérité même ; ce qu'elle avait le plaisir d'entendre 10 vanter, il avait le délice de le voir. Tant et si bien que leur tendresse mutuelle devenait d'heure en heure plus vive. Le jour où il demanda si elle consentait à le prendre pour mari elle rougit, certainement, mais ce ne fut point d'effroi ; les gens qui, voyant son sourire, 15 auraient cru qu'elle se moquait avec la pensée de dire non, se seraient grandement trompés.

Le malheur fut que la nouvelle du mariage vint jusqu'aux oreilles de la méchante reine, dont c'était la seule joie de troubler celle des autres ; et Jacinthe, plus 20 que toutes, en était détestée, étant la plus belle de toutes.

III

Comme elle se promenait, peu de temps avant les noces, dans le verger, une vieille femme s'approcha 25 d'elle, demandant l'aumône, puis tout à coup recula avec un cri, comme quelqu'un qui a failli marcher sur un crapaud.

— Ah ! ciel ! qu'ai-je vu ?

— Qu'avez-vous, ma bonne femme, et qu'est-ce que 30 vous avez vu ? Parlez.

— La plus laide chose de la terre !

— A coup sûr ce n'est point moi, dit Jacinthe en souriant.

— Hélas ! si, pauvre enfant, c'est vous. Il y a bien
5 longtemps que je suis au monde, mais jamais encore je n'avais rencontré une personne aussi affreuse que vous l'êtes.

— Je suis laide, moi ?

— Cent fois plus qu'on ne saurait l'exprimer.

10 — Quoi ? mes yeux ?...

— Ils sont gris comme la poussière ; mais ce ne serait rien si vous ne louchiez pas de la façon la plus désagréable.

— Ma peau...

15 — On dirait que vous avez frotté de charbon pilé votre front et vos joues.

— Ma bouche...

— Elle est pâle comme une vieille fleur d'automne.

— Mes dents...

20 — Si la beauté des dents était d'être larges et jaunes, je n'en connaîtrais pas de plus belles que les vôtres.

— Ah ! du moins, mes oreilles...

— Elles sont si grandes, si rouges et si poilues, sous vos cheveux de filasse, qu'on ne peut les regarder sans
25 horreur. Je ne suis point jolie moi-même, et cependant je pense que je mourrais de honte si j'en avais de telles.

Là-dessus la vieille femme — ce devait être quelque méchante fée amie de la méchante reine — s'enfuit en jetant un mauvais éclat de rire, tandis que Jacinthe se
30 laissait choir, tout en pleurs, sur un banc, entre deux pommiers.

IV

Rien ne fut capable de la divertir de son affliction. “ Je suis laide ! Je suis laide ! ” répétait-elle toujours. C’était en vain que son fiancé l’assurait du contraire, avec les plus grands serments. “ Laissez-moi, vous mentez par miséricorde. Je comprends tout à présent. 5 Ce n’est pas de l’amour que vous ressentez pour moi, c’est de la pitié ! La mendiante n’avait aucun intérêt à me tromper ; pourquoi l’eût-elle fait ? Il n’est que trop vrai : je suis vilaine. Je ne conçois pas que vous puissiez seulement endurer mon aspect. ” 10

Pour la détromper, il imagina de faire venir beaucoup de gens auprès d’elle ; chaque homme déclarait que Jacinthe était faite à souhait pour le plaisir des yeux ; même plusieurs femmes en dirent autant, d’une façon un peu moins affirmative. Mais la pauvre enfant s’obstina 15 dans la conviction qu’elle était un objet d’épouvante ; et comme l’amoureux la pressait de fixer malgré tout le jour du mariage : “ Moi, votre femme ! s’écriait-elle, jamais ! Je vous chéris trop tendrement pour vous faire don d’une chose aussi affreuse que je suis. ” 20

Vous devinez quel fut le désespoir de ce jeune homme si sincèrement épris. Il se jeta à genoux, il pria, il supplia, elle répondait toujours la même chose : “ Qu’elle était trop laide pour se marier. ” Que faire ? Le seul moyen de démentir la vieille, de prouver la 25 vérité à Jacinthe, c’eût été de lui mettre un miroir devant les yeux. Mais, de miroir, dans tout le royaume il n’y en avait point ; et la terreur inspirée par la reine était si grande, qu’aucun artisan n’eût consenti à en

faire un. “ Eh bien, j’irai à la cour ! ” dit enfin le fiancé. Si barbare que soit notre maîtresse, elle ne pourra manquer d’être émue par mes larmes et par la beauté de Jacinthe ; elle rétractera, ne fût-ce que pour
5 quelques heures, l’ordre cruel d’où vient tout le mal. ”

Ce ne fut pas sans peine que l’on décida la jeune fille à se laisser conduire au palais ; elle ne voulait pas se montrer, étant si laide ; et puis à quoi servirait un miroir, sinon à la convaincre davantage encore de son
10 irrémédiable malheur ! Pourtant elle finit par consentir, voyant que son ami pleurait.

V

— Ça, qu’est-ce ? dit la méchante reine. Qui sont ces gens et que me veut-on ?

15 — Majesté, vous avez devant vous le plus déplorable amant qui soit sur toute la terre.

— Voilà une bonne raison pour me venir troubler !

— Ne soyez pas impitoyable.

— Eh ! qu’ai-je à faire dans vos chagrins d’amour ?

20 — Si vous permettiez qu’un miroir...

La reine s’était levée, frémissante de colère.

— On a osé parler de miroir, dit-elle en grinçant des dents.

— Ne vous courroucez point, Majesté, de grâce ! et
25 daignez m’entendre. Cette jeune fille que vous voyez devant vous, si fraîche et si jolie, est tombée dans la plus étrange erreur ; elle s’imagine qu’elle est laide...

— Eh bien ! dit la reine avec un rire féroce, elle a raison ! car je ne vis jamais de plus épouvantable objet.

30 Jacinthe, à ce mot, crut qu’elle mourrait de tristesse.

Le doute n'était plus possible, puisque aux yeux de la reine, comme à ceux de la mendiante, elle était si laide en effet. Lentement elle baissa les paupières, tomba sur les marches du trône, pâmée, l'air d'une morte. Mais l'amant, lui, en entendant la cruelle parole, ne se 5 montra point résigné ; il cria violemment que Sa Majesté était folle, à moins qu'elle n'eût quelque raison pour mentir de la sorte. Il n'eut pas le temps d'ajouter un mot ! des gardes l'avaient empoigné, le maintenaient solidement ; et, sur un signe de la reine, quel- 10 qu'un s'avança qui était le bourreau : il était toujours à côté du trône parce qu'on pouvait, à chaque instant, avoir besoin de lui.

— Fais ton devoir, dit la reine en désignant celui qui l'avait insultée. 15

Le bourreau leva tranquillement un large glaive, tandis que Jacinthe, ne sachant où elle était, tâtonnant l'air de ses mains, ouvrait un œil languissamment... Et alors deux cris retentirent, bien différents l'un de l'autre : un cri de joie, car dans le bel acier nu Jacinthe 20 s'était vue, si délicieusement jolie ! et un cri d'angoisse, de râle, parce que la laide et méchante reine rendait l'âme, de honte et de colère de s'être vue aussi dans l'imprévu miroir.

CATULLE MENDÈS.

POUR UNE CANNE

HERCULE ABATVENT, malgré son nom, était un homme doux et pacifique. Il n'avait jamais abattu que des têtes de pavot, dans son laboratoire, alors qu'il était pharmacien à Annecy. Il avait épousé
5 à trente ans une veuve nommée Etiennette Malfroy, qui était plus âgée que lui et qui ne lui avait point donné d'héritiers. A cinquante ans, il avait cédé son fonds et s'était retiré dans le faubourg Sainte-Claire, où il habitait une maison appartenant en propre à sa
10 femme. Cette étroite demeure, élevée d'un étage en retrait sur le rez-de-chaussée et formant terrasse, faisait l'admiration des voisins et des passants.

La maisonnette avec sa terrasse fleurie semblait à Etiennette et à Hercule Abatvent un paradis terrestre.
15 Ils y coulaient des jours heureux, occupés l'un et l'autre à de somnolentes et régulières besognes domestiques. Ils ne la quittaient guère que le dimanche pour aller, bras dessus bras dessous, se promener à Albigny ou aux Balmettes.

20 Leurs habitudes casanières et leur mutuelle affection les avaient fait surnommer dans le quartier Philémon et Baucis. Ils étaient, en effet, inséparables. Hercule se plaisait au logis ; on ne le voyait jamais au café ; il était

d'ailleurs très serré et n'aimait point à dépenser follement son argent. De temps à autre seulement, dans les soirées d'hiver, il allait au cercle faire un whist à un centime la fiche, en compagnie du juge Maniglier et d'un membre du club Alpin.

Ce fut justement cet alpiniste qui porta le trouble dans le ménage Abatvent. Il ne rêvait que courses en montagne, ascensions de sommets, traversées de glaciers; il manœuvra si bien qu'il fit honte à Hercule de son existence de colimaçon, et lui inspira le désir de voir au moins une fois en sa vie les merveilleux sites alpestres dont il n'était séparé que par une dizaine de lieues. Un beau soir, en rentrant au logis, l'ancien pharmacien déclara à sa femme qu'il était las de son inaction et qu'il était résolu à visiter le mont Blanc. Ce soir-là, il y eut des orages et des pleurs dans la petite maison du faubourg Sainte-Claire. Etiennette tança vivement Hercule de ses goûts de vagabondage et lui représenta qu'il courait de gaieté de cœur à sa perte. Mais Abatvent était entêté comme tous les gens qui n'exercent pas souvent leur volonté. Il jura à sa femme qu'il visiterait le mont Blanc, et cela pas plus tard que le lendemain.

On entra en juillet, le baromètre était au beau fixe, et cette excursion serait d'ailleurs l'affaire de cinq ou six jours. Etiennette vit qu'il était buté à cette fantaisie, elle céda en soupirant, mais elle déclara qu'elle s'en lavait les mains et que, s'il arrivait malheur à l'imprudent touriste, du moins elle n'aurait point à se reprocher de l'avoir aidé dans cette entreprise insensée. Hercule n'en fit que rire; il grassa lui-même ses souliers

ferrés, mit dans sa gibecière une chemise, un gilet de flanelle et des chaussettes de rechange ; il y ajouta un flacon d'arnica, de la charpie et une fiole de vieux kirsch ; puis le lendemain, guêtré jusqu'aux genoux, il
5 s'arracha des bras de l'explorée Etiennette et s'embarqua sur le bateau à vapeur qui devait le conduire jusqu'au bout du lac.

Quand le bateau l'eut déposé à terre, Hercule respira librement et se sentit une recrudescence d'humeur
10 vagabonde. Il s'achemina d'un pied léger vers la route de Faverges, qui courait blanche et droite entre les prés encadrés de hautes montagnes rocheuses.

Tout en marchant, il heurta du pied un objet assez lourd, se baissa, et vit dans la poussière une solide
15 canne de houx, noueuse, pesante, terminée par un bout ferré et ornée à l'autre extrémité d'une tête arrondie, qui en faisait une sorte de massue.

Abatvent, avec ses habitudes d'ordre et d'économie, n'était pas homme à laisser rien se perdre.

20 — Voilà, pensa-t-il, un vrai bâton de montagne ; il est tout à fait à ma main et il n'y a pas apparence que le propriétaire qui l'a oublié là vienne le réclamer. Ma foi, je le prends avec moi ; ce sera un utile compagnon de voyage.

25 Là-dessus il ramassa la canne et continua sa route. L'air était vif, le ciel clair, et quand il aperçut les hautes cimes du mont Blanc, se découpant neigeuses sur le ciel bleu, son cœur bondit à cet aspect et il regarda les sommets immaculés avec un clignement d'yeux qui
30 signifiait : « A nous deux, maintenant ! » puis il entra tout guilleret à Faverges.

Il trouva le pays en rumeur; dans la nuit même, le meunier Jean Servoz avait été assassiné sur sa voiture, tandis qu'il revenait du marché. L'assassin l'avait assommé net d'un coup de bâton et l'avait dévalisé. Le corps, ramassé sur la route, avait été transporté à la gendarmerie et on venait de prévenir la justice. Hercule, qui n'était pour le quart d'heure préoccupé que du mont Blanc, traversa assez distraitement la foule attroupée dans la rue et s'arrêta devant un café pour prendre un bock, sans faire attention aux regards inquisiteurs que chacun jetait sur lui. 5 10

Bien qu'étant d'humeur douce et pacifique, l'ancien pharmacien ne payait pas de mine : il était roux, marqué de taches de son ; il louchait un peu, et cela lui donnait, à première vue, un air hagard. De plus, en homme ménager de son bien, il avait mis pour le voyage ses vêtements les plus fripés, ce qui, avec la poussière du chemin, contribuait à rendre sa tournure équivoque. 15

Tandis qu'il s'asseyait devant le café, les regards devenaient de plus en plus soupçonneux et des rumeurs couraient dans la foule. 20

— Qu'ont-ils donc tous à me dévisager? se demandait Abatvent qui commençait à s'apercevoir de l'agitation des curieux. 25

Comme il portait la chope à ses lèvres, tout à coup un gendarme se détacha du groupe et une poigne solide s'abattit sur le bras d'Hercule.

— Au nom de la loi, je vous arrête ! grommela une voix rude. 30

— Ah ça! vous plaisantez! murmura-t-il, interloqué.

— Je ne plaisante pas ; suivez-moi à la justice de paix ! et d'abord, donnez-moi votre bâton !

En un clin d'œil, Hercule, en dépit de ses protestations, fut poussé vers la mairie, tandis qu'autour de
5 lui des voix grondantes s'écriaient :

— Je reconnais le bâton du père Servoz !

— Quel scélérat ! et comme il a bien la mine de ce qu'il est !

Traîné dans le cabinet du juge de paix, Abatvent
10 ébaubi se présenta devant ce magistrat dans un état de désordre et d'ahurissement indescriptible. Celui-ci, un petit homme vêtu de noir, à l'œil endormi, leva lentement la tête, toisa le prévenu et commença l'interrogatoire :

15 — Comment vous appelez-vous ?

— Hercule Abatvent.

— Ce n'est pas un nom du pays, cela. D'où venez-vous ?

— D'Annecy où j'ai mon domicile.

20 — Où étiez-vous cette nuit entre une heure et trois heures du matin ?

— Mais dans mon lit.

— On ne s'en douterait pas à vous voir ! On a saisi sur vous le bâton que voici. Ce bâton a appartenu au
25 meunier Jean Servoz qui a été assassiné cette nuit même. Tout le monde a reconnu la canne de la victime. Comment se trouve-t-elle entre vos mains ?

— Je l'ai ramassée sur la route de Faverges.

— Réponse peu satisfaisante. Un homme comme il faut
30 ne ramasse pas de bâtons sur les routes. Où alliez-vous ?

— Visiter le Mont Blanc.

— Vous n'avez pas la mine d'un touriste, et puis, à qui ferez-vous croire qu'un véritable touriste parte en excursion sans s'être muni au préalable d'un *alpenstock* ? Avez-vous des papiers ?

Hercule bredouilla ; il n'avait pas jugé à propos de prendre un passeport pour aller à Chamounix ; d'ailleurs il était avantageusement connu dans son quartier ; mais l'opinion du juge de paix était déjà fixée. 5

— C'est bon, dit-il ; qu'on le mène à la maison d'arrêt en attendant l'arrivée de ces messieurs du tribunal. Nous ne procéderons à la confrontation de l'inculpé avec le cadavre qu'en présence des magistrats du parquet. 10

Et là-dessus on conduisit le malheureux Abatvent dans une chambre borgne qui servait de prison. 15

La cellule de la justice de paix était solidement verrouillée et ne recevait le jour que par une sorte de soupirail de cave.

Lorsque Hercule se vit seul dans cette geôle, dépouillé de sa gibecière et livré à ses réflexions, il tomba dans un noir découragement. 20

Par quelle détestable inspiration avait-il quitté Etienne et la petite maison du faubourg Sainte-Claire pour courir les aventures ? Ah ! comme en ce moment il regrettait la terrasse ornée d'œillets et de géraniums ! Reverrait-il jamais cette délicieuse retraite ? Combien de temps languirait-il sous les verrous et sous le poids d'une accusation capitale ? Comment tout cela finirait-il ? On a vu des innocents condamnés à mort à la suite de pareils quiproquos. Le nom de Lesurques lui revenait à la mémoire et il se désespérait. Maudite canne ! 25
30

Pourquoi l'avait-il ramassée et qu'allait penser Etienne en apprenant que son Hercule pourrissait sur la paille des cachots ?

Ses yeux commençaient à se mouiller et il allait
5 pleurer comme un veau, quand la porte se déverrouilla, et le gendarme qui l'avait arrêté lui intima l'ordre de le suivre.

L'instant d'après, il était de nouveau introduit dans le cabinet du juge de paix, où se trouvaient assemblés
10 " ces messieurs du parquet " ; mais, dès qu'il entra, le juge d'instruction poussa un cri de surprise :

— Eh quoi ! c'est vous, monsieur Abatvent ?

Ce magistrat était précisément le partenaire d'Hercule au whist.

15 L'ancien pharmacien put enfin s'expliquer et se justifier, d'autant plus que, dans l'intervalle, on avait arrêté le véritable meurtrier. Hercule revint à Annecy avec son juge qui le ramena en riant à Etienne.

Quant à lui, il fondit en larmes en revoyant ses
20 œillets, renonça à visiter le mont Blanc, et jura ses grands dieux de ne jamais plus ramasser de cannes sur les routes.

ANDRÉ THEURIET.

LA SOURCE DE LA GUÉRISON

LÉGENDE MUSULMANE.

AUTREFOIS dans la cité de Damas vivait un homme renommé dans tout le pays pour sa richesse. Le peuple disait : "Ce n'est pas sans raison qu'il s'appelle Baruch, qui signifie Béni." Il possédait des trésors de l'Inde et de l'Arabie, et vivait dans un palais dont les parquets étaient couverts de splendides tapis. Immense était sa fortune, et Dieu lui avait donné en outre une brave femme et sept enfants. 5

Mais il n'avait point la joie du cœur. Sans cesse il travaillait à augmenter la splendeur de sa maison, à remplacer un ornement précieux par un autre encore plus précieux, et il se lassait de tout. Triste et morose, il n'avait, matin et soir, ni contentement ni repos. Sa femme et ses enfants s'affligeaient de le voir si sombre, et vainement s'efforçaient de l'égayer. Il avait le dégoût de la vie par la satiété et voulait mourir. Mais un jour on lui dit qu'il y avait dans la ville de Memphis un savant, un sage, un prophète qui pouvait résoudre les questions les plus difficiles, indiquer un remède pour les plus graves maladies. 15 20

Baruch résolut d'aller le consulter.

Il appelle un de ses serviteurs nommé Malchos, en qui il a confiance, et lui donne l'ordre de choisir deux de ses meilleurs chameaux, de mettre sur l'un des coffres remplis d'or, d'argent, de bijoux, et sur l'autre
5 des caisses pleines des meilleurs parfums d'Arabie.

Cet ordre étant exécuté, Baruch dit adieu à sa famille, et partit avec Malchos. Mais il fut égaré par l'orage du Seigneur, et le voilà qui chemine de longs jours dans le désert sans savoir de quel côté se diriger. Son fidèle
10 serviteur le suit, incapable de retrouver le vrai chemin. Tous deux sont torturés par la soif. La nuit, ils suspendent en l'air leurs manteaux, le matin ils y collent leurs lèvres, mais vainement.

Nulle rosée ne les a humectés. Dans leur cruelle
15 souffrance, au milieu des sables brûlants, ils se décident à tuer un de leurs chameaux, et leur espoir est de nouveau déçu. En ouvrant l'estomac du pauvre animal, ils n'y trouvent pas une goutte d'eau.

Alors Baruch dit à son compagnon : " Eh ! mon brave
20 Malchos, ne t'ai-je donc amené ici que pour te faire mourir ? J'ai été un atroce égoïste pour ma famille, faut-il que je sois pour toi un instrument de destruction ! Et tu ne te plains pas, tu me suis comme un agneau, tu n'adresses aucun reproche à celui qui récompense par
25 de telles peines ta fidélité."

Et Malchos lui répond : " Pourquoi ne suivrais-je pas mon maître jusqu'à la mort ? N'ai-je pas mangé de son pain et bu de son lait ? J'ai joui des beaux jours, ne
30 dois-je pas prendre part aux mauvais ? Je voudrais seulement que le Seigneur vous délivrât de ce péril et prît ma vie au lieu de la vôtre, car je suis un pauvre

homme sans parents, et vous, mon bon maître, vous avez une femme et des enfants."

En prononçant ces mots, il tombe par terre, inanimé.

A cet aspect, Baruch, écrasé par la douleur, se jette à genoux et s'écrie : " Oh ! Dieu du ciel, fais-moi mourir. Je n'étais point digne des grâces que tu m'as accordées, et le poids de mes fautes m'accable. Je n'ai point mérité de vivre. Fais-moi mourir." 5

En parlant ainsi il s'affaisse et pleure amèrement.

Puis tout à coup il tressaille, il écoute. Tandis qu'il avait la tête inclinée sur le sol, un singulier bruit est arrivé à son oreille... Il écoute... Il croit entendre... N'est-ce pas un rêve de son cerveau malade?... Non, il ne se trompe point. Il distingue réellement à quelque distance le murmure, le ruissellement d'une source. 15 Il court. Dieu de miséricorde ! c'est vrai. Devant lui, dans un étroit ravin, est une nappe d'eau fraîche... Il lève les mains au ciel avec un cri de joie et de gratitude. Mais avant d'apaiser sa soif il pense à Malchos, qui est resté couché par terre. 20

Il emplit une coupe de cette eau providentielle, la lui porte, et peu à peu le ranime en humectant ses tempes et ses lèvres. " Oh ! Malchos, lui dit-il, tu n'es plus mon serviteur, tu es mon compagnon. Quel bonheur de te voir revivre ! Viens et remercions Dieu qui nous a sauvés." 25

Tous deux se rendirent au bord de la source, burent à grands traits et se plurent à voir leurs chameaux boire longuement ; puis, avec les provisions qu'ils avaient emportées, ils firent un bon repas, et Malchos dit : " Maintenant que nous sommes si bien récon- 30

fortés, voulez-vous que nous cherchions le chemin de Memphis ? ”

— Non, répondit Baruch, je n’ai plus besoin d’aller à Memphis, retournons à Damas.” Et lorsqu’il arriva dans sa demeure, il réjouit sa femme et ses enfants par l’heureuse expression de sa physionomie. 5

“ Béné soit, s’écria sa femme, le savant homme qui vous a délivré de votre tristesse ! ”

— Ah ! Mirza, dit Baruch en serrant sa vertueuse femme sur son cœur, ce n’est point un savant homme, c’est Dieu lui-même qui m’a donné une salutaire leçon. J’ai appris l’humanité par le dénuement, la charité par la souffrance. Maintenant je ne veux plus vivre comme j’ai vécu. Je ne serai plus uniquement occupé de moi-même, de mes caprices et de mes vanités. Je penserai 10 aux autres, et je tâcherai de faire du bien.”

Ainsi fit-il dès le jour de sa rentrée dans son palais. Il secourut les pauvres. Il consola les affligés. Il eut le contentement du cœur par le contentement qu’il répandait autour de lui, et l’on disait : “ C’est bien juste qu’il ait le nom de Béné, car il est vraiment béni par sa fortune et sa générosité.” 20

L’année suivante il partit avec sa famille et Malchos pour le désert où il s’était converti.

Il fit bâtir pour les voyageurs une maison de refuge près de la source qu’il avait miraculeusement découverte, et il l’appela la source de la Guérison. 25

XAVIER MARMIER.

L'INFIRME

CETTE aventure m'est arrivée vers 1882.

Je venais de m'installer dans le coin d'un wagon vide, et j'avais refermé la portière, avec l'espérance de rester seul, quand elle se rouvrit brusquement, et j'entendis une voix qui disait :

5

— Prenez garde, monsieur, nous nous trouvons juste au croisement des lignes ; le marchepied est très haut.

Une autre voix répondit :

— Ne crains rien, Laurent, je vais prendre les poignées.

10

Puis une tête apparut, coiffée d'un chapeau rond, et deux mains, s'accrochant aux lanières de cuir et de drap suspendues des deux côtés de la portière, hissèrent lentement un gros corps, dont les pieds firent sur le marchepied un bruit de canne frappant le sol.

15

Or, quand l'homme eut fait entrer son torse dans le compartiment, je vis apparaître, dans l'étoffe flasque du pantalon, le bout peint en noir d'une jambe de bois, qu'un autre pilon pareil suivit bientôt.

Une tête se montra derrière ce voyageur, et demanda : 20

— Vous êtes bien, monsieur ?

— Oui, mon garçon.

— Alors, voici vos paquets et vos béquilles.

Et un domestique, qui avait l'air d'un vieux soldat, monta à son tour, portant en ses bras un tas de choses, enveloppées en des papiers noirs et jaunes, ficelées soigneusement, et les déposa, l'une après l'autre, dans
5 le filet au-dessus de la tête de son maître. Puis il dit :

— Voilà, monsieur, c'est tout. Il y en a cinq. Les bonbons, la poupée, le tambour, le fusil et le pâté de foies gras.

— C'est bien, mon garçon.

10 — Bon voyage, monsieur.

— Merci, Laurent, bonne santé !

L'homme s'en alla en repoussant la porte, et je regardai mon voisin.

Il pouvait avoir trente-cinq ans, bien que ses cheveux
15 fussent presque blancs. Il était décoré, moustachu, fort gros, atteint de cette obésité poussive des hommes actifs et forts qu'une infirmité tient immobiles.

Il s'essuya le front, souffla, et me regardant bien en face :

20 — La fumée vous gêne-t-elle, monsieur ?

— Non, monsieur.

Cet œil, cette voix, ce visage, je les connaissais. Mais d'où, de quand ? Certes, j'avais rencontré ce garçon-là, je lui avais parlé, je lui avais serré la main. Cela datait
25 de loin, de très loin, c'était perdu dans cette brume où l'esprit semble chercher à tâtons les souvenirs et les poursuit, comme des fantômes fuyants, sans les saisir. Lui aussi, maintenant, me dévisageait avec la ténacité et la fixité d'un homme qui se rappelle un peu, mais
30 pas tout à fait.

Nos yeux, gênés de ce contact obstiné des regards,

se détournèrent ; puis, au bout de quelques secondes, attirés de nouveau par la volonté obscure et tenace de la mémoire en travail, ils se rencontrèrent encore, et je dis :

— Mon Dieu, monsieur, au lieu de nous observer à la dérobée pendant une heure, ne vaudrait-il pas mieux chercher ensemble où nous nous sommes connus ? 5

Le voisin répondit avec bonne grâce :

— Vous avez tout à fait raison, monsieur.

Je me nommai :

10

— Je m'appelle Henry Bonclair, magistrat.

Il hésita quelques secondes ; puis, avec ce vague de l'œil et de la voix qui accompagne les grandes tensions d'esprit :

— Ah ! parfaitement, je vous ai rencontré chez les Poincel, autrefois, avant la guerre, voilà douze ans de cela ! 15

— Oui, monsieur. Ah ! ah ! vous êtes le lieutenant Revalière ?

— Oui. Je fus même le capitaine Revalière jusqu'au jour où j'ai perdu mes pieds, tous les deux d'un seul coup, sur le passage d'un boulet. 20

Et nous nous regardâmes de nouveau, maintenant que nous nous connaissions.

Je me rappelais parfaitement avoir vu ce beau garçon mince qui conduisait les cotillons avec une furie agile et gracieuse, et qu'on avait surnommé, je crois, "la Trombe." Mais derrière cette image, nettement évoquée, flottait encore quelque chose d'insaisissable, une histoire que j'avais sue et oubliée, une de ces histoires auxquelles on prête une attention bienveillante et 25 30

courte, et qui ne laissent dans l'esprit qu'une marque presque imperceptible.

Il y avait de l'amour là-dedans. J'en retrouvais la sensation particulière au fond de ma mémoire, mais rien
5 de plus.

Peu à peu, cependant, les ombres s'éclaircirent et une figure de jeune fille surgit devant mes yeux. Puis son nom éclata dans ma tête comme un pétard qui s'allume : M^{lle} de Mandal. Je me rappelais tout, maintenant.
10 C'était, en effet, une histoire d'amour, mais banale. Cette jeune fille aimait ce jeune homme, lorsque je l'avais rencontré, et on parlait de leur prochain mariage. Il paraissait lui-même très épris, très heureux.

Je levai les yeux vers le filet où tous les paquets,
15 apportés par le domestique de mon voisin, tremblotaient aux secousses du train, et la voix du serviteur me revint comme s'il finissait à peine de parler.

Il avait dit :

— Voilà, monsieur, c'est tout. Il y en a cinq : les
20 bonbons, la poupée, le tambour, le fusil et le pâté de foies gras.

Alors, en une seconde, un roman se composa et se déroula dans ma tête. Il ressemblait d'ailleurs à tous ceux que j'avais lus où tantôt le jeune homme, tantôt
25 la jeune fille, épouse son fiancé ou sa fiancée après la catastrophe, soit corporelle, soit financière. Donc, cet officier mutilé pendant la guerre avait retrouvé, après la campagne, la jeune fille qui s'était promise à lui ; et tenant son engagement, elle s'était donnée.

30 Je jugeais cela beau, mais simple, comme on juge simples tous les dévouements et tous les dénouements

des livres et du théâtre. Puis, soudain, une autre supposition, moins poétique et plus réaliste, vint se substituer à la première. Peut-être s'était-il marié avant la guerre, avant l'épouvantable accident de ce boulet lui coupant les jambes, et avait-elle dû, désolée et résignée, 5 recevoir, soigner, consoler, soutenir ce mari, parti fort et beau, revenu avec les pieds fauchés, affreux débris voué à l'immobilité, aux colères impuissantes et à l'obésité fatale.

Était-il heureux ou torturé ? Une envie, légère 10 d'abord, puis grandissante, puis irrésistible, me saisit de connaître son histoire, d'en savoir au moins les points principaux, qui me permettraient de deviner ce qu'il ne pourrait pas ou ne voudrait pas me dire.

Je lui parlais, tout en songeant. Nous avions échangé 15 quelques paroles banales ; et moi, les yeux levés vers le filet, je pensais : Il a trois enfants : les bonbons sont pour sa femme, la poupée pour sa petite fille, le tambour et le fusil pour ses fils, ce pâté de foies gras pour lui.

Soudain, je lui demandai : 20

— Vous êtes père, monsieur ?

Il répondit :

— Non, monsieur.

Je me sentis confus comme si j'avais commis une grosse inconvenance, et je repris : 25

— Je vous demande pardon. Je l'avais pensé en entendant votre domestique parler de jouets. On entend sans écouter, et on conclut malgré soi.

Il sourit, puis il murmura :

— Non, je ne suis pas même marié. J'en suis resté 30 aux préliminaires.

J'eus l'air de me souvenir tout à coup.

— Ah ! c'est vrai, vous étiez fiancé, quand je vous ai connu, fiancé avec M^{lle} de Mandal, je crois.

— Oui, monsieur, votre mémoire est excellente.

J'eus une audace excessive, et j'ajoutai :

5

— Oui, je crois me rappeler aussi avoir entendu dire que M^{lle} de Mandal avait épousé monsieur... monsieur...

Il prononça tranquillement ce nom.

— Monsieur de Fleurel.

— Oui, c'est cela. Oui, je me rappelle même, à ce 10 propos, avoir entendu parler de votre blessure.

Je le regardais bien en face ; il rougit. Sa figure pleine, bouffie, que l'afflux constant de sang rendait déjà pourpre, se teinta davantage encore.

Il répondit avec vivacité, avec l'ardeur soudaine d'un 15 - homme qui plaide une cause perdue d'avance, perdue dans son esprit et dans son cœur, mais qu'il veut gagner devant l'opinion :

— On a tort, monsieur, de prononcer à côté du mien le nom de M^{me} de Fleurel. Quand je suis revenu de la 20 guerre, sans mes pieds, hélas ! je n'aurais jamais accepté, jamais, qu'elle devînt ma femme. Est-ce que c'était possible ? Quand on se marie, monsieur, ce n'est pas pour faire parade de générosité : c'est pour vivre, tous les jours, toutes les heures, toutes les minutes, 25 toutes les secondes, à côté d'un homme ; et, si cet homme est difforme, comme moi, on se condamne, en l'épousant, à une souffrance qui durera jusqu'à la mort ! Oh ! je comprends, j'admire tous les sacrifices, tous les dévouements, quand ils ont une limite. 30

'' Mais je n'admets pas le renoncement d'une femme

à toute une vie qu'elle espère heureuse, à toutes les joies, à tous les rêves, pour satisfaire l'admiration de la galerie. Quand j'entends sur le plancher de ma chambre le battement de mes pilons et celui de mes béquilles, ce bruit de moulin que je fais à chaque pas, j'ai des exaspérations à étrangler mon serviteur. Croyez-vous qu'on puisse accepter d'une femme de tolérer ce qu'on ne supporte pas soi-même? Et puis, vous imaginez-vous que c'est joli, mes bouts de jambes?" 5

Il se tut. Que lui dire? Je trouvais qu'il avait raison. 10
Pouvais-je la blâmer, la mépriser, même lui donner tort, à elle? Non. Cependant? Le dénouement conforme à la règle, à la vraisemblance, ne satisfait pas mon appétit poétique. Ces moignons héroïques appelaient un beau sacrifice qui me manquait, et j'en éprouvais 15
une déception.

Je lui demandai tout à coup :

— M^{me} de Fleurel a des enfants?

— Oui, une fille et deux garçons. C'est pour eux que je porte ces jouets. Son mari et elle ont été très bons 20
pour moi.

Le train montait la rampe de Saint-Germain. Il passa les tunnels, entra en gare, s'arrêta.

J'allais offrir mon bras pour aider la descente de l'officier mutilé, quand deux mains se tendirent vers lui par 25
la portière ouverte :

— Bonjour ! mon cher Revalière.

— Ah ! bonjour, Fleurel.

Derrière l'homme, la femme souriait, radieuse, encore jolie, envoyant des " bonjour !" de ses doigts gantés. 30
Une petite fille, à côté d'elle, sautillait de joie, et deux

garçonnetts regardaient avec des yeux avides le tambour et le fusil passant du filet du wagon entre les mains de leur père.

Quand l'infirmes fut sur le quai, tous les enfants l'embrassèrent. Puis on se mit en route, et la fillette, par amitié, tenait dans sa petite main la traverse vernie d'une béquille, comme elle aurait pu tenir, en marchant à son côté, le pouce de son grand ami.

GUY DE MAUPASSANT.

LA CLOCHE

LA petite paroisse de Lande-Fleurie avait une vieille cloche et un vieux curé.

La cloche était si fêlée que sa sonnerie ressemblait à une toux de vieille femme, qui faisait mal à entendre et qui attristait les laboureurs et les bergers 5 répandus dans les champs.

Le curé, l'abbé Corentin, était solide encore, malgré ses soixante-quinze ans. Il avait une figure d'enfant, ridée, mais rose, encadrée de cheveux blancs pareils aux écheveaux que flaient les bonnes femmes de Lande-Fleurie. Et il était adoré de ses ouailles à cause de sa bonhomie et de sa grande charité. 10

* * *

Comme l'époque approchait où l'abbé Corentin devait accomplir la cinquantième année de son sacerdoce, ses paroissiens résolurent de lui offrir un cadeau d'importance 15 pour fêter cet anniversaire.

Les trois marguilliers firent secrètement la quête dans toutes les maisons, et, quand ils eurent réuni cent écus, ils les portèrent au curé, en le priant d'aller à la ville et 20 d'y choisir lui-même une cloche neuve :

— Mes enfants, dit l'abbé Corentin, mes chers

enfants... c'est évidemment le bon Dieu qui... pour ainsi dire... en quelque manière...

Et il n'en put dire plus long, tant il était ému.

* * *

5 Dès le lendemain, l'abbé Corentin se mit en route pour acheter la cloche. Il devait faire à pied deux lieues de pays, jusqu'au bourg de Rosy-les-Roses, où passait la diligence qui menait à la bonne ville de Pont-l'Archevêque, chef-lieu de la province.

10 Il faisait beau. La vie des arbres, des oiseaux et des plantes utiles ou agréables bruissait sous le soleil des deux côtés du chemin.

Et le vieux curé, la tête déjà pleine des beaux carillons futurs, marchait allègrement, en louant Dieu, 15 comme saint François, de la gaieté de la création.

Comme il approchait de Rosy-les-Roses, il vit, sur le bord de la route, une voiture de saltimbanques dételée. Non loin de cette voiture, un vieux cheval était couché sur le flanc, les quatre jambes allongées et raidies, les 20 cerceaux des côtes et les os pointus de la croupe crevant la peau usée, du sang aux naseaux, la tête énorme et les yeux blancs.

Un vieil homme et une vieille femme, vêtus de haillons bizarres et de maillots de coton rosâtre étoilés 25 de reprises, étaient assis au bord du fossé et pleuraient sur le vieux cheval mort. Une fille de quinze ans surgit du fond du fossé et courut vers l'abbé, en disant :

— La charité, monsieur le curé ! la charité s'il vous plaît !

30 La voix était rauque et douce à la fois et modulait sa

prière comme une chanson de zingara. L'enfant, dont la peau avait la couleur du cuir fraîchement tanné, n'était vêtue que d'une chemisette sale et d'un jupon rouge ; mais elle avait de très larges prunelles noires et veloutées et les lèvres comme des bigarreaux mûrs ; ses 5 bras jaunes étaient tatoués de fleurs bleues et un cercle de cuivre retenait ses cheveux noirs, étalés en éventail de chaque côté de son visage maigre, comme cela se voit aux figures égyptiques.

L'abbé, ralentissant sa marche, avait tiré de son 10 porte-monnaie une pièce de deux sous. Mais, ayant rencontré les yeux de l'enfant, il s'arrêta et se mit à l'interroger.

— Mon frère, expliqua-t-elle, est en prison parce qu'on a dit qu'il avait volé une poule. C'est lui qui 15 nous faisait vivre, et nous n'avons pas mangé depuis deux jours.

L'abbé remit les deux sous dans sa bourse et en tira une pièce blanche.

— Moi, continua-t-elle, je sais jongler, et ma mère 20 dit la bonne aventure. Mais on ne nous permet plus de faire notre métier dans les villes et dans les villages, parce que nous sommes trop misérables. Et maintenant, voilà que notre cheval est mort. Qu'est-ce que nous 25 allons devenir ?

— Mais, demanda l'abbé, ne pourriez-vous point chercher de l'ouvrage dans le pays ?

— Les gens ont peur de nous et nous jettent des pierres. Puis, nous n'avons pas appris à travailler ; nous ne savons faire que des tours. Si nous avions un 30 cheval et un peu d'argent pour nous habiller, nous

pourrions encore vivre de notre état... Mais il ne nous reste plus qu'à mourir.

L'abbé remit la pièce blanche dans son porte-monnaie.

5 — Aimes-tu le bon Dieu ? demanda-t-il.

— Je l'aimerai s'il nous vient en aide, dit l'enfant.

L'abbé sentait à sa ceinture le poids du sac où étaient les cent écus de ses paroissiens.

10 La mendicante ne quittait point le saint prêtre des yeux, de ses yeux de tzigane que les prunelles emplissaient tout entiers. Il questionna :

— Es-tu sage ?

— Sage ? fit la tzigane avec étonnement, car elle ne comprenait pas.

15 — Dis : “ Mon Dieu, je vous aime ! ”

L'enfant se taisait, des larmes plein les yeux. L'abbé avait défait les boutons de sa soutane et ramenait le gros sac plein d'argent.

La tzigane attrapa le sac d'un geste de singe et dit :

20 — Monsieur le curé, je vous aime.

Et elle s'enfuit vers les deux vieux qui, sans bouger, pleuraient toujours sur le cheval mort.

*
* *

25 L'abbé continua sa marche vers Rosy-les-Roses, songeant à la grande misère où il plaît à Dieu de tenir beaucoup de ses créatures, et le priant d'éclairer cette petite bohémienne qui, visiblement, n'avait pas de religion, et qui, peut-être, n'avait pas même reçu le saint baptême.

30 Mais, tout à coup, il s'avisa que ce n'était plus la

peine d'aller à Pont-l'Archevêque, puisqu'il n'avait plus l'argent de la cloche.

Et il revint sur ses pas.

Il avait peine à comprendre, maintenant, comment il avait pu donner à une mendiante inconnue, à une saltimbanque, une somme si énorme — et qui ne lui appartenait point. 5

Il pressa le pas, espérant revoir la bohémienne. Mais il n'y avait plus, au bord du chemin, que le cheval mort et la roulotte dételée. 10

Il médita sur ce qu'il venait de faire. Il avait, sans aucun doute, gravement péché : il avait abusé de la confiance de ses ouailles, détourné un dépôt, commis une espèce de vol.

Et il entrevoyait avec terreur les conséquences de sa faute. Comment la cacher ? comment la réparer ? Où trouver cent autres écus ? Et, en attendant, que répondre à ceux qui l'interrogeraient ? Quelle explication donner de sa conduite ? 15

Le ciel se couvrait. Les arbres étaient d'un vert blessant et cru sur l'horizon livide. De larges gouttes tombèrent. L'abbé Corentin fut frappé de la tristesse de la création. 20

Il put rentrer au presbytère sans être aperçu.

*
* *

25

— C'est déjà vous, monsieur le curé ? demanda sa servante, la vieille Scholastique. Vous n'êtes donc pas allé à Pont-l'Archevêque ?

L'abbé fit un mensonge :

— J'ai manqué la diligence de Rosy-les-Roses... Je 30

retournerai un autre jour... Mais écoute, ne dis à personne que je suis déjà revenu.

Il ne dit point sa messe le lendemain. Il resta enfermé dans sa chambre et n'osa même se promener dans son
5 verger.

Mais, le jour suivant, on vint le chercher pour porter l'extrême-onction à un malade, au hameau du Clos-Moussu.

— M. le curé n'est pas rentré, dit la gouvernante.

10 — Scholastique se trompe; me voici, dit l'abbé Corentin.

*
* * *

En revenant de Clos-Moussu, il rencontra un de ses plus pieux paroissiens.

15 — Eh bien, monsieur le curé, avez-vous fait bon voyage ?

L'abbé mentit pour la seconde fois :

— Excellent, mon ami, excellent.

— Et cette cloche ?

20 L'abbé fit un nouveau mensonge. Hélas ! il n'en était plus à les compter.

— Superbe, mon ami, superbe ! on la dirait en argent fin. Et quel joli son ! Rien qu'en lui donnant une chiquenaude, elle tinte si longtemps que cela n'en finit plus.

25 — Et quand la verrons-nous ?

— Bientôt, mon cher enfant, bientôt. Mais il faut d'abord graver dans son métal son nom de baptême, ceux de ses parrain et marraine, et quelques versets des saintes Écritures... Et, dame ! cela demande du temps.

*
* * *

— Scholastique ! dit l'abbé en rentrant chez lui, si l'on vendait le fauteuil, la pendule et l'armoire qui sont dans ma chambre, crois-tu qu'on en tirerait cent écus ?

On n'en tirerait pas trois pistoles, monsieur le curé. Car sauf votre respect, tout votre mobilier ne vaut pas 5 quatre sous.

— Scholastique ! reprit l'abbé, je ne mangerai plus de viande. La viande me fait mal.

— Monsieur le curé, répondit la vieille servante, tout ça n'est pas naturel, et, pour sûr, vous avez quelque 10 chose... C'est depuis le jour où vous êtes parti pour Pont-l'Archevêque. Que vous est-il donc arrivé ?

Elle le harcela si fort de questions qu'il finit par tout lui raconter.

— Ah ! dit-elle, cela ne m'étonne point. C'est votre 15 bon cœur qui vous perdra. Mais ne vous faites point de mauvais sang, monsieur le curé. Je me charge d'expliquer la chose jusqu'à ce que vous ayez pu ramasser cent autres écus.

* * *

20

Et donc, Scholastique inventa des histoires, qu'elle débitait à tout venant : “ On avait fêlé la cloche neuve en l'emballant, et il fallait la refondre. La cloche refon- due, M. le curé avait eu l'idée de l'envoyer dans la ville de Rome pour qu'elle fût bénie par notre Saint- 25 Père le Pape, et c'était là un long voyage... ”

L'abbé la laissait dire, mais il était de plus en plus malheureux. Car, outre qu'il se reprochait ses propres mensonges, il se sentait responsable de ceux de Scholastique, et cela, joint au détournement de l'argent de 30

ses paroissiens, formait à la longue une masse effroyable de péchés. Il fléchissait sous le faix, et, peu à peu, une pâleur terreuse remplaçait, sur ses joues amaigries, les roses rouges de son innocente et robuste vieillesse.

5

* * *

Le jour fixé pour les noces d'or du curé et pour le baptême de la cloche était passé depuis longtemps. Les habitants de Lande-Fleurie s'étonnaient d'un tel retardement. Des bruits se répandaient : Farigoul, le maréchal-ferrant, racontait qu'on avait vu l'abbé Corentin en compagnie d'une mauvaise femme dans les environs de Rosy-les-Roses, et il ajoutait :

— C'est moi qui vous le dis : il a mangé avec elle l'argent de la cloche.

15 Un parti se formait contre le digne desservant. Quand il marchait dans la rue, il y avait des chapeaux qui restaient sur les têtes, et il entendait, sur son passage, des murmures hostiles.

Le pauvre saint homme était accablé de remords. Il concevait toute l'étendue de sa faute. Il en éprouvait la plus douloureuse attrition : et pourtant, il avait beau faire, il ne pouvait arriver à la contrition parfaite.

C'est qu'il sentait bien que cette aumône imprudente, 25 cette aumône de l'argent d'autrui, il l'avait faite comme malgré lui et sans avoir même la liberté d'y réfléchir. Il se disait aussi que cette charité déraisonnable avait pu être, pour l'âme ignorante de l'enfant des bohémiens, la meilleure révélation de Dieu et le commencement de l'illumination intérieure. Et toujours il 30

revoyait, si noirs, si doux, et tout pleins de larmes, les yeux de la petite saltimbanque...

Cependant, l'angoisse de sa conscience devenait intolérable. Sa faute grossissait, rien qu'en durant. Un jour, après être resté longtemps en prière, il résolut de se décharger de son péché en le confessant publiquement à ses paroissiens. 5

* * *

Le dimanche suivant, il monta en chaire après l'Évangile, et, plus pâle et roidi d'un plus sublime effort que les martyrs dans l'arène, il commença : 10

— Mes chers frères, mes chers amis, mes chers enfants, j'ai une confession à vous faire...

* * *

A ce moment, une sonnerie claire, limpide, argentine, chanta dans le clocher et remplit la vieille église... 15
Toutes les têtes se retournèrent, et un chuchotement émerveillé parcourut les bancs des fidèles :

— La cloche neuve ! la cloche neuve !

* * *

Était-ce un miracle ? Et Dieu avait-il fait apporter 20 la nouvelle cloche par ses anges, afin de sauver l'honneur de son charitable ministre ?

Ou bien Scholastique était-elle allée confier l'embaras de son vieux maître à ces deux dames américaines — vous savez ? — Suzie et Bettina Percival, qui habi- 25 taient un si beau château à trois lieues de Lande-

Fleurie, et ces excellentes dames s'étaient-elles arrangées pour faire à l'abbé Corentin cette jolie surprise?

A mon avis, la seconde explication souffrirait encore plus de difficultés que la première.

5 Quoi qu'il en soit, les habitants de Lande-Fleurie ne surent jamais ce que l'abbé Corentin avait à leur confesser.

JULES LEMAITRE.

LE PARDON

CONTE DE NOEL

DANS la maison, une grande ruche d'ouvriers de la rue Delambre, où Tony Robec occupait une chambre depuis deux trimestres, tout le monde le croyait veuf. Et pas depuis longtemps, puisque son petit garçon, avec lequel il vivait seul, ce petit garçon 5 toujours si bien tenu, comme par les soins d'une maman, était âgé de six ans à peine. Pourtant le père ni le fils n'avaient de crêpe à la casquette ou sur la manche.

Tous les jours, de grand matin, Tony Robec, qui 10 travaillait comme ouvrier compositeur dans une imprimerie du quartier latin, partait avec son petit Adrien encore tout ensommeillé sur son épaule et l'allait déposer dans une école du voisinage. Il venait l'y reprendre, après la journée faite, entraînait, en tenant 15 son petit homme par la main, chez le boucher et chez la fruitière, rapportait dans le panier de l'enfant, ainsi que l'eût fait une ménagère, ce qu'il fallait pour le dîner, et s'enfermait jusqu'au lendemain.

Les commères au cœur compatissant plaignaient ce 20 pauvre père, quarante ans tout au plus, encore bel homme, l'air si triste avec son teint pâle, sa barbe

noire striée d'argent et ses yeux dorés de lion au repos, et elles disaient derrière lui :

— Cet homme-là devrait se remarier. Un bon sujet, jamais en ribote. Bien sûr, il trouverait aisément une
5 brave fille qui prendrait soin de lui et de son gosse. Avez-vous remarqué comme son petit est soigné ? Ni trou ni tâche. Un homme d'ordre, ça se voit tout de suite. Et il paraît qu'il gagne ses dix francs par jour.

On aurait voulu faire sa connaissance. Ordinaire-
10 ment ce n'est pas difficile de se lier entre voisins, dans les maisons populaires, où l'on vit la porte ouverte. Mais Tony avait un air réservé, une façon polie de saluer le monde dans l'escalier qui intimidaient.

Chaque dimanche, le père et le fils, propres comme
15 des sous neufs, partaient en promenade. On les avait rencontrés dans les musées, au Jardin des Plantes. On les avait vus aussi, avant l'heure du dîner, dans un petit café du quartier, où Tony se permettait sa seule débauche de la semaine et buvait une absinthe, longue-
20 ment, à petits coups, tandis que Adrien, assis à côté de lui sur la banquette de cuir, regardait les journaux à images.

— Non, Mesdames, disait aux voisines la concierge, qui était sentimentale, ce veuf-là ne se remariera pas.
25 L'autre dimanche, nous nous sommes croisés dans une allée du cimetière Montparnasse. C'est sans doute là que sa femme est enterrée. Il faisait peine à voir, avec son orphelin à côté de lui. Il a dû adorer sa défunte. C'est rare, mais il y en a des comme ça. Un inconsolable !...
30

Hélas ! oui, Tony Robec avait tendrement aimé sa

femme et ne se consolait pas de l'avoir perdue. Seulement, il n'était pas veuf.

Oh ! bien simple et pas gaie, son histoire. Ouvrier consciencieux, mais médiocrement doué pour le métier, il n'était parvenu qu'assez tard à gagner passablement sa vie, et pour cette raison, il n'avait songé à se marier qu'après avoir passé la trentaine. Il lui aurait fallu une fille raisonnable, ayant connu, comme lui, pas mal de misère. Mais l'amour s'occupe bien des convenances ! Tony perdit la tête devant la jolie frimousse d'une fleuriste de dix-neuf ans, sage encore sans doute, mais si frivole, ne songeant qu'à la toilette et sachant d'ailleurs s'habiller avec quatre chiffons comme une petite princesse. Il avait quelques économies, de quoi se mettre en ménage gentiment, avec une armoire à glace, quatre-vingts francs au faubourg Saint-Antoine, où sa femme pourrait se mirer des pieds à la tête. Il épousa sa Clémentine, et, dans les premiers temps, ce fut délicieux. Comme on s'aimait ! On avait deux chambres, au cinquième, boulevard de Port-Royal, avec un bout de balcon et la vue de tout Paris. Tous les soirs, en sortant de son imprimerie, située sur la rive gauche, Tony Robec, son paletot cachant sa veste d'ouvrier, ayant l'air d'un demi monsieur, allait attendre, au coin du pont des Saints-Pères, sa petite femme, qui revenait de la rue Saint-Honoré, où était son atelier. Bras dessus bras dessous, serrés l'un contre l'autre, on rentrait bien vite au logis lointain, pour y faire gaiement la popote du soir. Mais les dimanches, surtout, étaient exquis. Tant pis ! on se trouvait trop bien chez soi, on ne sor-

- tait pas. Oh ! les bons déjeuners d'été, avec la fenêtre ouverte sur la grande ville et le plein ciel ! Pendant qu'il sirotait son café et fumait sa cigarette, Clémentine allait arroser les caisses de fleurs sur le balcon. Non, elle était trop mignonne ! Il se levait, la surprenait d'un baiser dans le cou. " Finis donc, que tu es bête ! " Mais voilà ! Tout de suite un enfant, leur petit Félix, qu'on allait voir chez sa nourrice, à Margency, tous les quinze jours. Mort de convulsions, au bout d'un an. Ils étaient bientôt consolés par la naissance d'Adrien, que la mère voulait nourrir. Elle quittait l'atelier, prenait de l'ouvrage chez elle, gagnait moitié moins, faisait quand même un peu de toilette, jouait à la dame, au Luxembourg, en poussant devant elle son bébé dans une petite voiture d'osier. Et Tony avait beau bûcher comme quatre, travailler dans un journal de nuit, le ménage était gêné, s'endettait. Puis l'enfant, sevré, grandissait, allait à l'asile, et la mère, souvent inoccupée, toujours coquette, s'ennuyait à la maison, prenait l'habitude des dangereuses flâneries. Voyez-vous d'ici ce pauvre homme vieilli avant l'âge, épuisé de soucis et de besogne, et cette folle tête de vingt-trois ans, jolie comme un Greuze ? Un soir, rentrant avec son gamin qu'il avait pris à l'asile en passant, Tony Robec trouva sur la cheminée une lettre d'où tomba, quand il ouvrit l'enveloppe, l'anneau de mariage de Clémentine. Dans cette lettre, la méchante enfant leur disait adieu, à lui et à son fils, en leur demandant pardon.
- Tony eut plus de douleur que de colère. Il pleura beaucoup, et quand son Adrien lui disait : " Où est maman ?

Reviendra-t-elle bientôt, maman ? ” il embrassait passionnément le petit et lui répondait : “ Je ne sais pas.”

Clémentine s'était enfuie dans les premiers jours de mai. Oh ! comme l'odeur des lilas est parfois perverse ! Tony, au terme de juillet, vendit presque tout son mobilier pour acquitter ses dettes et vint habiter rue Delambre, voulant se dépayser. C'était là qu'il vivait si discrètement, si dignement, avec son petit garçon, et qu'on le prenait pour un veuf.

Vers la fin de septembre, l'ouvrier reçut une lettre de sa femme, quatre pages incohérentes et désespérées, où l'encre était délayée par les larmes. Elle était abandonnée, trahie à son tour, implorait, criait grâce. Cela fit bien mal au pauvre Tony. Mais il fut fier et ne répondit rien à l'épouse coupable.

Il n'eut plus aucune nouvelle de Clémentine jusqu'à la veille de Noël.

Or, ce jour-là, depuis plusieurs années, il avait la touchante habitude d'aller avec sa femme porter un modeste bouquet, quelques violettes gelées avec une rose frileuse au milieu, sur la tombe de leur petit Félix, de leur premier-né, mort en nourrice, qu'ils avaient voulu avoir près d'eux, à Montparnasse, dans une concession de cinq ans déjà renouvelée.

Pour la première fois, Tony Robec dut accomplir ce pèlerinage, seul avec son petit Adrien, et, tout en franchissant la porte du cimetière, sous un funèbre ciel d'hiver, il souffrait plus que jamais du souvenir de l'absente, de la fugitive.

— Où est-elle, à présent ? songeait-il. Qu'est-elle devenue ?

Mais, en arrivant devant la tombe de Félix, qu'il eut quelque peine à retrouver, il s'arrêta tout surpris.

Il y avait sur la pierre trois ou quatre jouets comme on en donne aux plus pauvres enfants, un polichinelle, 5 un caniche sur un soufflet, qu'on venait de déposer là, car ils étaient tout neufs, avaient été achetés, évidemment le jour même, à la boutique à treize.

— Ah ! des joujoux ! s'écria joyeusement Adrien devant l'humble trouvaille.

10 Mais le père, ayant aperçu un bout de papier épinglé sur les jouets, se pencha, le prit et lut ces mots, dont il reconnaissait bien l'écriture : " Pour Adrien, de la part de son frère Félix, qui est maintenant avec le petit Noël."

15 Tout à coup, il sentit son fils se serrer contre lui, il l'entendit murmurer d'une voix effrayée : " Maman ! " et, à quelques pas de là, agenouillée près d'un groupe de cyprès, il vit une femme vêtue d'une robe et d'un châle de pauvre, oh ! si pâle ! les yeux si meurtris ! 20 qui tendait vers lui des mains jointes et suppliantes.

Entre nous, je ne crois pas que Tony Robec ait alors pensé à Celui qui naquit en ce jour de Noël et qui enseigna, par la parole et par l'exemple, le pardon des injures. L'ouvrier n'avait point de religion. Mais son 25 cœur de plébéien ignorait l'amour-propre et la rancune. Après un tressaillement, moins causé par le courroux de l'ancien outrage que par la pitié de voir dans un état si misérable la femme qu'il avait tant aimée, il poussa doucement vers elle son petit garçon.

30 — Adrien, dit-il, va donc embrasser ta mère.

Elle saisit son enfant dans une étreinte éperdue, lui

mit dix baisers dans les cheveux avec un râle de bonheur, puis, se relevant et tournant vers son mari un regard qui mendiait :

— Que vous êtes bon ! murmura-t-elle.

Mais il était déjà près d'elle et lui répondait, la 5
bouche aride, presque durement :

— Ne parle pas, et donne-moi le bras.

Il n'y a pas loin, du cimetière à la rue Delambre. Ils firent le trajet à grands pas. Tony sentait le bras de Clémentine trembler sur le sien. L'enfant marchait 10
auprès d'eux, l'esprit ailleurs déjà, admirant les joujoux.

La concierge de la maison où habitait Tony se tenait sur le seuil de la porte :

— Madame, lui dit-il, voici ma femme, qui était 15
depuis six mois en province, auprès de sa mère malade, et qui revient habiter avec moi.

Et, en montant l'escalier, il dut soutenir, porter presque, la malheureuse qui éclatait en sanglots et défaillait d'émotion et de joie. 20

Arrivé dans sa pauvre chambre, Tony fit asseoir sa femme sur l'unique fauteuil, lui jeta de nouveau son fils dans les bras ; puis il ouvrit un tiroir de la commode, y prit une méchante boîte de carton, en tira l'alliance de Clémentine, la lui remit au doigt ; et seu- 25
lement alors, sans un mot de reproche, sans une parole amère sur le passé, silencieusement, gravement, avec la large générosité des cœurs simples, il la baisa sur le front pour qu'elle fût bien sûre qu'il lui pardonnait.

FRANÇOIS COPPÉE.

LE SINGE

SAMEDI, soir de paye. Dans cette fin de journée, qui est en même temps une fin de semaine, on sent déjà le dimanche arriver. Tout le long du faubourg ce sont des cris, des appels, des poussées à la
5 porte des cabarets. Parmi cette foule d'ouvriers qui déborde du trottoir et suit la grande chaussée en pente, une petite ombre se hâte furtivement, remontant le faubourg en sens inverse. Serrée dans un châle trop mince, sa petite figure hâve encadrée d'un bonnet trop
10 grand, elle a l'air honteux, misérable et si inquiet !

Où va-t-elle ? Qu'est-ce qu'elle cherche ?... Dans sa démarche pressée, dans son regard fixe qui semble la faire aller plus vite encore, il y a cette phrase anxieuse : " Pourvu que j'arrive à temps !..." Sur sa
15 route on se retourne, on ricane. Tous ces ouvriers la connaissent, et, en passant, accueillent sa laideur d'un affreux surnom : " Tiens le singe... Le singe à Valentin qui va chercher son homme." Et ils l'excitent : " Kss... kss... Trouvera, trouvera pas..." Sans rien
20 entendre, elle va, elle va, oppressée, haletante, car cette rue qui mène aux barrières est bien dure à monter.

Enfin la voilà arrivée. C'est tout en haut du faubourg, au coin des boulevards extérieurs. Une grande

usine... On est en train de fermer les portes. La vapeur des machines, abandonnée au ruisseau, siffle et s'échappe avec un bruit de locomotive à l'arrêt. Un peu de fumée monte encore des hautes cheminées, et l'atmosphère chaude qui flotte au-dessus des bâtiments déserts semble la respiration, l'haleine même du travail qui vient de finir. 5

Tout est éteint. Une seule petite lumière brille encore au rez-de-chaussée, derrière un grillage : c'est la lampe du caissier. Voici qu'elle disparaît, juste au moment où la femme arrive. Allons ! c'est trop tard. 10 La paye est finie... Comment va-t-elle faire maintenant ? Où le trouver pour lui arracher sa semaine, l'empêcher de la boire ?... On a tant besoin d'argent à la maison ! Les enfants n'ont plus de bas. Le bou- 15 langer n'est pas payé... Elle reste affaissée sur une borne, regardant vaguement dans la nuit, n'ayant plus la force de bouger.

* * *

Les cabarets du faubourg débordent de bruit et de 20 lumière. Toute la vie des fabriques silencieuses s'est répandue dans les bouges. A travers les vitres troubles où les bouteilles rangées mêlent leurs couleurs fausses, le vert vénéneux des absinthes, le rose des bitters, les paillettes d'or des eaux-de-vie de Dantzick, des cris, 25 des chants, des chocs de verre viennent jusque dans la rue, avec le tintement de l'argent jeté au comptoir par des mains noires encore de l'avoir gagné. Les bras s'accourent sur les tables, immobilisés par l'abrutissement de la fatigue ; et, dans la chaleur malsaine de 30

l'endroit, tous ces misérables oublient qu'il n'y a pas de feu au logis, et que les femmes et les enfants ont froid.

Devant ces fenêtres basses, seules allumées dans les
5 rues désertes, une petite ombre passe et repasse craintivement... Cherche, cherche, pauvre singe !... Elle va d'un cabaret à l'autre, se penche, essuie un coin de vitre avec son châle, regarde, puis repart, toujours inquiète, fiévreuse. Tout à coup elle tressaille. Son
10 Valentin est là, en face d'elle. Un grand diable bien découpé dans sa blouse blanche, fier de ses cheveux frisés et de sa tournure d'ouvrier beau garçon. On l'entoure, on l'écoute. Il parle si bien, et puis c'est lui qui paye !... Pendant ce temps le pauvre singe est là
15 dehors qui grelotte, collant sa figure aux carreaux où dans un grand rayon de gaz la table de son ivrogne se reflète, chargée de bouteilles et de verres, avec les faces égayées qui l'entourent.

Dans la vitre, la femme a l'air d'être assise au milieu
20 d'eux, comme un reproche, un remords vivant. Mais Valentin ne la voit pas. Pris, perdu dans ces interminables discussions de cabaret renouvelées à chaque verre et pernicieuses pour la raison presque autant que ces vins frelatés, il ne voit pas cette petite mine tirée,
25 pâle, qui lui fait signe derrière les carreaux, ces yeux tristes qui cherchent les siens. Elle, de son côté, n'ose pas entrer. Venir le chercher là, devant les camarades, ce serait lui faire affront. Encore si elle était jolie ; mais elle est si laide !

30 Ah ! comme elle était fraîche et gentille quand ils se sont connus, il y a dix ans ! Tous les matins, lorsqu'il

partait pour son travail, il la rencontrait allant au sien, pauvre, parant honnêtement sa misère, coquette à la façon de cet étrange Paris où l'on vend des rubans et des fleurs sous les voûtes noires des portes cochères. Ils se sont aimés tout de suite en croisant leurs regards ; 5 mais comme ils n'avaient pas d'argent, il leur a fallu attendre bien longtemps avant de se marier. Enfin, la mère du garçon a donné un matelas de son lit, la mère de la fille en a fait autant ; et puis, comme la petite était très aimée, il y a eu une collecte à l'atelier, et 10 leur ménage s'est trouvé monté.

La robe de noce prêtée par une amie, le voile loué chez un coiffeur, ils sont partis un matin à pied, par les rues, pour se marier. A l'église il fallut attendre les messes d'enterrement, attendre aussi à la mairie pour 15 laisser passer les mariages riches. Alors il l'a emmenée en haut du faubourg, dans une chambre carrelée et triste, au fond d'un long couloir plein d'autres chambres bruyantes, sales, querelleuses. C'était à dégoûter d'avance du ménage ! Aussi leur bonheur n'a pas duré 20 longtemps. A force de vivre avec des ivrognes, lui s'est mis à boire comme eux. Elle, en voyant pleurer les femmes, a perdu tout son courage ; et pendant qu'il était au cabaret, elle passait tout son temps chez les voisines, apathique, humiliée, berçant d'interminables 25 plaintes l'enfant qu'elle tenait sur ses bras. C'est comme cela qu'elle est devenue si laide, et que cet affreux surnom de " singe " lui a été donné dans les ateliers.

*
*
*

30

La petite ombre est toujours là, qui va et vient devant les vitres. On l'entend marcher lentement dans la boue du trottoir, et tousser d'une grosse toux creuse, car la soirée est pluvieuse et froide. Combien de temps va-t-elle attendre ? Deux ou trois fois déjà elle a posé la main sur le bouton de la porte, mais sans jamais oser ouvrir. A la fin, pourtant, l'idée que les enfants n'ont rien pour manger lui tient lieu de courage. Elle entre. Mais à peine le seuil franchi, un immense éclat de rire l'arrête court. " Valentin, v'là le singe ! " Elle est bien laide, en effet, avec ses loques qui ruissellent de pluie, toute les pâleurs de l'attente et de la fatigue sur les joues.

" Valentin, v'là le singe ! " Tremblante, interdite, la pauvre femme reste sans bouger. Lui s'est levé, furieux. Comment ! elle a osé venir le chercher là, l'humilier devant les camarades ?... Attends, attends... tu vas voir !... Et terrible, le poing fermé, Valentin s'élance. La malheureuse se sauve en courant, au milieu des huées. Il franchit la porte derrière elle, fait deux bonds et la rattrape au tournant de la rue... Tout est noir, personne ne passe. Ah ! pauvre singe !...

Eh bien ! non. Loin des camarades, l'ouvrier parisien n'est pas méchant. Une fois en face d'elle, le voilà faible, soumis, presque repentant. Maintenant ils s'en vont tous deux bras dessus bras dessous, et pendant qu'ils s'éloignent c'est la voix de la femme qu'on entend s'élever dans la nuit, furieuse, plaintive, enrouée de larmes. Le singe prend sa revanche.

ALPHONSE DAUDET.

LA DAME A L'ÉVENTAIL BLANC

CONTE CHINOIS

TCHOUANG-TSEN, du pays de Soung, était un lettré qui poussait la sagesse jusqu'au détachement de toutes les choses périssables ; il avait la conscience d'échapper aux communes erreurs des hommes qui s'agitent pour acquérir d'inutiles richesses ou de vains honneurs. Il faut que cette satisfaction soit profonde, car il fut, après sa mort, proclamé heureux et digne d'envie. Or, pendant les jours que les génies inconnus du monde lui accordèrent de passer sous un ciel vert, parmi des arbustes en fleur, des saules et des bambous, Tchouang-Tsen avait coutume de se promener en rêvant dans la campagne. Un jour qu'il errait à l'aventure sur des pentes fleuries de la montagne Nam-Hoa, il se trouva insensiblement au milieu d'un cimetière où les morts reposaient, selon l'usage du pays, sous des monticules de terre battue. A la vue des tombes innombrables qui s'étendaient par delà l'horizon, le lettré médita sur la destinée des hommes : Hélas ! se dit-il, voici le carrefour où aboutissent tous

les chemins de la vie. Quand une fois on a pris place dans le séjour des morts, on ne revient plus au jour.

Comme il promenait ainsi sa pensée à travers les tombes, il rencontra soudain une jeune dame qui portait des vêtements de deuil, c'est-à-dire une longue robe blanche d'une étoffe grossière et sans coutures. Assise près d'une tombe, elle agitait un éventail blanc sur la terre encore fraîche du tertre funéraire.

Curieux de connaître les motifs d'une action si étrange, Tchouang-Tsen salua la jeune dame avec politesse et lui dit :

— Oserai-je, madame, vous demander quelle personne est couchée dans ce tombeau, et pourquoi vous vous donnez tant de peine pour éventer la terre qui la recouvre ? Je suis philosophe ; je recherche les causes, et voilà une cause qui m'échappe.

La jeune dame continuait à remuer son éventail. Elle rougit, baissa la tête et murmura quelques paroles que le sage n'entendit point. Il renouvela plusieurs fois sa question, mais en vain. La jeune femme ne prenait plus garde à lui et il semblait que son âme eût passé tout entière dans la main qui agitait l'éventail.

Tchouang-Tsen s'éloigna à regret. Bien qu'il connût que tout n'est que vanité, il était, de son naturel, enclin à rechercher les mobiles des actions humaines, et particulièrement de celles des femmes ; cette petite espèce de créature lui inspirait une curiosité malveillante, mais très vive. Il poursuivait lentement sa promenade en détournant la tête pour voir encore l'éventail qui battait l'air comme l'aile d'un grand papillon, quand, tout à coup, une vieille femme qu'il n'avait

point aperçue d'abord lui fit signe de la suivre. Elle l'entraîna dans l'ombre d'un tertre plus élevé que les autres et lui dit :

— Je vous ai entendu faire à ma maîtresse une question sur laquelle elle n'a pas répondu. Mais moi je 5
satisferai votre curiosité, par un sentiment naturel d'obligeance et dans l'espoir que vous voudrez bien me donner en retour de quoi acheter aux prêtres un papier magique qui prolongera ma vie.

Tchouang-Tsen tira de sa bourse une pièce de mon- 10
naie, et la vieille parla en ces termes :

“ Cette dame que vous avez vue sur un tombeau est M^{me} Lu, veuve d'un lettré nommé Tao, qui mourut, voilà quinze jours, après une longue maladie, et ce tombeau est celui de son mari. Ils s'aimaient tous 15
deux d'un amour tendre. Même en expirant M. Tao ne pouvait se résoudre à la quitter, et l'idée de la laisser au monde dans la fleur de son âge et de sa beauté lui était tout à fait insupportable. Il s'y rési-
gnait pourtant, car il était d'un caractère très doux et 20
son âme se soumettait volontiers à la nécessité. Pleurant au chevet du lit de M. Tao, qu'elle n'avait point quitté durant sa maladie, M^{me} Lu attestait les dieux qu'elle ne lui survivrait point et qu'elle partagerait son cercueil comme elle avait partagé sa couche. 25

Mais M. Tao lui dit :

” — Madame, ne jurez point cela.

” — Du moins, reprit-elle, si je dois vous survivre, si je suis condamnée par les génies à voir encore la lumière du jour quand vous ne la verrez plus, sachez 30
que je ne consentirai jamais à devenir la femme d'un

autre et que je n'aurai qu'un époux comme je n'ai qu'une âme.

Mais M. Tao lui dit :

” — Madame, ne jurez point cela.

5 ” — Oh ! monsieur Tao, monsieur Tao ! laissez-moi jurer alors que de cinq ans au moins je ne me remarierai.

Mais M. Tao lui dit :

10 ” — Madame, ne jurez point cela. Jurez seulement de garder fidèlement ma mémoire tant que la terre n'aura pas séché sur mon tombeau.

M^{me} Lu en fit un grand serment. Et le bon M. Tao ferma les yeux pour ne les plus rouvrir. Le désespoir de M^{me} Lu passa tout ce qu'on peut imaginer.
15 Ses yeux étaient dévorés de larmes ardentes. Elle déchirait, avec les petits couteaux de ses ongles, ses joues de porcelaine. Mais tout passe, et le torrent de cette douleur s'écoula. Trois jours après la mort de M. Tao, la tristesse de M^{me} Lu était devenue plus
20 humaine. Elle apprit qu'un jeune disciple de M. Tao désirait lui témoigner la part qu'il prenait à son deuil. Elle jugea avec raison qu'elle ne pouvait se dispenser de le recevoir. Elle le reçut en soupirant. Ce jeune homme était très élégant et d'une belle figure ; il lui
25 parla un peu de M. Tao et beaucoup d'elle ; il lui dit qu'elle était charmante et qu'il sentait bien qu'il l'aimait ; elle le lui laissa dire. Il promit de revenir. En l'attendant, M^{me} Lu, assise auprès du tertre de son mari, où vous l'avez vue, passe tout
30 le jour à sécher la terre de la tombe au souffle de son éventail. ”

Quand la vieille eut terminé son récit, le sage Tchouang-Tsen songea :

— La jeunesse est courte, l'aiguillon du désir donne des ailes aux jeunes femmes et aux jeunes hommes. Après tout, M^{me} Lu est une honnête personne qui ne 5 veut pas trahir son serment.

C'est un exemple à proposer aux femmes blanches de l'Europe.

ANATOLE FRANCE.

MON PERROQUET

I

L'APPARTEMENT me convient, dis-je à la concierge qui présidait à ma visite. Vous m'assurez qu'il est bien sec ? C'est toujours désagréable d'essuyer les plâtres.

5 — S'il est sec, monsieur ? Les ouvriers en sont sortis depuis dix-huit mois. Nous avons deux autres personnes qui en ont envie, mais si monsieur se décide, j'ôte l'écriteau en descendant.

— Eh bien, ôtez-le.

10 Et je mis quelques louis dans la main de ma future geôlière, qui les empocha d'un air de dédain superbe.

Je m'installai rapidement. Le 30 avril, j'étais débarrassé du tapissier, de l'ébéniste, du gazier. Entre
15 temps, hélas ! j'avais découvert que la maison était un véritable Stradivarius, tant elle était sonore. Au-dessous de moi vivait un jeune ménage, embelli par la présence de deux enfants de l'âge le plus tendre. L'aîné faisait ses dents et criait du soir au matin. Le
20 cadet, qui venait de naître, vagissait du matin au soir.

— Patience ! pensais-je en moi-même, la mortalité des enfants est si grande à Paris !

A l'étage supérieur habitait une dame qui faisait des cours : histoire le matin, géographie l'après-midi. Interrogez-moi sur les fils de Clovis ou sur les villes de Sumatra, et vous m'en direz des nouvelles. Malheureusement, je n'ai pas eu le temps d'aller plus loin que le démembrement de l'empire de Charlemagne, ni d'aborder les Etats de l'Europe. 5

Enfin il y avait, dans la cour, des chevaux, des voitures et des cochers qui poussaient la propreté jusqu'à l'exagération. Quand ces messieurs avaient fini leurs lavages, ils sonnaient de la trompe dans la cave. Par bonheur, j'ai toujours aimé la trompe. C'est même le seul des goûts de Dona Sol que je sois jamais parvenu à comprendre. 10

Un matin, juste à l'heure où l'aîné des moutards ne criait plus et où l'autre ne criait pas encore, je fus réveillé par un vacarme abominable ; mais, cette fois, le bruit se faisait au même étage, presque à mon oreille. Je compris que des voisins s'installaient à côté de moi. Cela fut court d'ailleurs. Sans doute le mobilier n'était pas riche. Huit jours après, la famille arriva. 15 20

Je sus bientôt, sans indiscretion volontaire, qu'elle se composait de trois personnes: le père qui était sourd, — il n'y avait que lui de sourd dans la maison — et caissier dans une grande maison de banque ; la mère qui était d'un terre à terre déplorable, et la fille... Oh ! la fille, quelle chipie ! La bonne à tout faire s'appelait Irma, au début. Mais on changeait si souvent que tout le calendrier doit y avoir passé à l'heure qu'il est. J'ignorais les véritables noms de ces dames. Les pa- 25 30

rents, en s'adressant à leur fille, l'appelaient Bébelle. Evariste baptisait sa femme : Poulette, dans l'intimité.

Cette intimité n'avait pas de secrets pour moi, car
5 c'était le sanctuaire conjugal qui confinait à ma propre chambre à coucher. Aussi, au bout d'un mois je connaissais les moindres habitudes de ces gens-là sur le bout du doigt.

C'était ce qu'on est convenu d'appeler un bon ménage. Je devinais qu'Evariste était chauve, un peu gros et disposé aux congestions, car Poulette lui répétait souvent :

— Ton foulard est encore parti ? Tu vas t'enrhumer dans ces murs tout frais.

15 A sept heures et demie, Irma — ou une autre — apportait à mes voisins leur café au lait. C'était régulièrement madame qui réveillait monsieur. Alors les époux causaient de leurs affaires, qui n'étaient pas brillantes, je dois le dire. J'ai le regret d'ajouter que
20 c'était Bébelle qui était cause du mal en grande partie. Cette fille-là faisait tout ce qu'elle voulait de sa famille. Coquette en diable, désireuse de paraître, c'est elle qui avait poussé son père à prendre un appartement trop cher pour leur position. Elle voulait que sa mère eût un jour — le jeudi — et pour obtenir la paix, il fallait
25 se payer un homme d'*extra*, en habit et cravate blanche. Avec cela du thé, des gâteaux, des fleurs et une certaine toilette. Il est vrai qu'une couturière venait à la maison une fois par semaine, et que ces dames mettaient la main aux ciseaux et à l'aiguille.

30 Et puis cette Bébelle avait des doigts de fée et vous

chiffonnait un chapeau comme une *première* de Virot. Seulement, il lui fallait des corsets de chez Mme Chalque et des souliers de Perchellet.

— Mon pied et ma taille sont ce que j'ai de mieux, disait-elle. Qu'on me laisse au moins cela !

Ah ! si vous aviez entendu cette péronnelle tenir tête à ses parents ! Positivement, elle les " tournait en bourriques " suivant une expression populaire souvent employée par le malheureux Evariste. Je le savais bien, moi qui entendais les doléances de ces braves gens, à l'heure du café au lait. Aussi n'avaient-ils qu'un désir : caser Bébelle le plus tôt possible. Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. Deux fois déjà elle avait " raté " un mariage ; c'était la faute de sa dot, ou plutôt de son défaut de dot, à ce que j'avais cru comprendre.

Il est temps de vous confier que j'étais célibataire et le suis encore, grâce à Dieu ! Grâce à Dieu et à mon perroquet. Cet animal composait, en y joignant une vieille bonne, tout le personnel de mon intérieur, et, avec la spécialité d'imitation qui constitue le caractère de son espèce, il n'avait pas tardé à assimiler et à reproduire les phrases qui, d'un côté de la cloison à l'autre, frappaient le plus souvent son oreille. Au bout d'un mois, il répétait à peu près deux cent cinquante fois par jour ce fragment de dialogue :

— Evariste, peux-tu m'ouvrir ?

— C'est toi, Poulette ?

Ces deux interrogations se croisaient en effet tous les matins à travers la porte du cabinet de toilette de mes voisins et c'était fort drôle — les quatre ou cinq

premières fois — d'entendre l'oiseau crier, avec le fausset de la dame :

— *Evariste ? Peux-tu m'ouvrir ?*

Tandis qu'il copiait à s'y méprendre le baryton un
5 peu nasillard du mari pour répondre :

— *C'est toi, Poulette ?*

Notez que je n'étais pour rien dans cette éducation. Elle s'était faite toute seule, mais vous n'auriez pas ôté de la tête de mes voisins qu'il y avait là, de ma part, une
10 espièglerie du plus mauvais goût. Bébelles, surtout, s'en montrait exaspérée, et quand elle venait le matin dans la chambre de ses parents, elle ne manquait pas de s'écrier : " Sale bête !" après chaque performance de mon oiseau qui, bien entendu, n'avait pas tardé à
15 dire : *Sale bête*, avec l'organe de la demoiselle. De telle façon qu'on eût pu croire, en fermant les yeux, que la jeune personne, oubliant toute réserve, s'aventurait dans les pénates d'un célibataire propre au mariage.

20 Un jour Bébelles, n'y tenant plus, dit à son père :

— Ce monsieur est un mauvais plaisant, et vous devriez vous plaindre au concierge.

— Je me suis plaint, répondit Evariste. Mais ce maudit oiseau est dans un appartement de la maison
25 voisine. Le concierge n'a rien à y voir.

— Comment se fait-il, objecta Bébelles, que les murs soient si minces ?

Eh ! parbleu ! j'avais fait la même remarque, moi aussi, et les mêmes plaintes. Deux femmes criant du
30 haut de leur voix pour se faire entendre d'un caissier sourd valent bien un perroquet. A mon observation et

à mes plaintes on avait répondu que les deux maisons faisaient partie d'un même pâtre d'immeubles, construit par une société, d'ailleurs en faillite, comme la plupart de celles de ce genre. Ce n'était pas faute d'avoir économisé sur les murs de refend !

5

Pendant juin était arrivé. Mes voisins de l'étage supérieur étaient partis pour la campagne. Les chevaux en avaient fait autant, suivis des cochers et de leurs trompes. Bref, la maison devenait un paradis véritable. Il ne restait plus que les cours de l'étage 10 au-dessus, mon perroquet, et mes voisins de l'immeuble contigu.

Il est vrai que ceux-ci n'étaient plus possibles. C'était à en avoir des accès de fièvre chaude ; car, excepté de se jeter les meubles à la tête, ces gens-là 15 faisaient tout ce qu'on peut faire dans un intérieur hanté par la Discorde.

Bébelle s'était mise en tête d'aller " quelque part, comme tout le monde ", désir légitime, mais que le défaut d'argent rendait irréalisable, s'il fallait en croire 20 Evariste.

— Je n'ai pas d'argent, répétait-il, pas le sou ! La banque va très mal ; on a réduit mes appointements de dix pour cent, et nous avons des dettes.

Après trois jours de lutte, le malheureux avait fait 25 une concession. Il avait autorisé le Tréport. A ce mot Bébelle lui éclata de rire au nez. Oh ! cette chipie ! je l'aurais giflée !

" Le Tréport ? Pourquoi pas Bercy ? Qui est-ce " qui va au Tréport ? Elle avait vingt-trois ans et, 30 " puisque ses parents ne s'occupaient pas d'elle, il

'' fallait bien qu'elle se mît en devoir de trouver un
'' mari à elle toute seule. ''

— Commence par trouver une dot ! s'écria le père poussé à bout.

5 — Elle a soixante mille francs, hasarda Poulette, qui passait sa vie, maintenant, entre l'enclume et le marteau.

Evariste eut un rire navrant à entendre.

— Soixante mille francs ! Vous savez bien que
10 c'est mon cautionnement. Si je le retire, je perds ma place. D'ailleurs, le retirer !... Dieu sait si on pourrait me le rendre en ce moment. Les affaires vont si mal !

Je ne veux point rapporter ici la réponse de Bé-
15 belle. Positivement, cette fille-là n'avait pas de cœur et lorsque, après une scène à faire prendre l'humanité en grippe, mon perroquet s'écria : Sale bête ! je ne pus m'empêcher d'ajouter avec conviction :

— Oh ! oui.

20 Heureusement, l'époque du départ était arrivée pour moi-même. Je laissai Jacquot aux soins de ma vieille bonne et je me mis en route, tout réjoui à la pensée que je n'entendrais plus parler de mes voisins pendant quatre ou cinq mois.

II

25 Je voyageai d'abord en Suisse, passai trois semaines dans l'Engadine, redescendis par Coire et Zurich et gagnai Lucerne. Dans cette ville, ou plutôt sur le beau lac qui lui doit son nom, l'amour m'attendait

Ce fut sur un bateau à vapeur que je *la* vis pour la première fois. Elle voyageait seule avec sa mère, une femme à l'air distingué, un peu mélancolique, tellement que je la crus veuve d'abord. Mais, trois jours après, — je m'étais arrangé pour loger au même hôtel 5 — j'avais lié connaissance avec ces dames dans l'ascenseur, et bientôt je sus leur nom et leur histoire.

M^{me} de Monsenpuelle n'était pas veuve. Son mari, retenu par d'importantes affaires, n'avait pu l'accompagner dans une excursion d'un mois que la santé de 10 la jeune fille rendait nécessaire. Quant à celle-ci, elle me plaisait beaucoup ; elle me plaisait trop, hélas ! C'était bien le type de la jeune fille comme il faut : brune avec des yeux noirs, profonds, fiers, chastes et tendres. Je l'aurais préférée un peu moins timide, 15 parce que j'ai le défaut de l'être aussi. Timide ou non, sa mère la gardait à vue, comme on garde un trésor, ou plutôt comme on garde une fille adorée ; car elles s'adoraient.

D'ailleurs Isabelle avait une nature de sensitive. Un 20 rien lui rendait les yeux moites, et je crus qu'elle allait éclater en sanglots sur une simple observation que lui fit sa mère, au sujet d'une ombrelle oubliée au Righi-Kulm où nous étions montés ensemble. Ce fut même cette ombrelle qui brisa la glace entre nous, si j'ose 25 m'exprimer ainsi. Le lendemain dès l'aurore, je reprenais le chemin du Kulm. A cinq heures du soir, grâce à mon empressement et au chemin de fer à crémaillère, M^{lle} de Monsenpuelle était rentrée dans son parasol. 30

Elle me tendit la main et me dit, de quelle voix !

— Ah ! vous êtes bon, vous !

Je baisai cette petite main, et je crois qu'au premier abord la mère et la fille trouvèrent le procédé un peu vif. Mais elles sentaient déjà qu'elles avaient affaire
5 à un homme délicat : Peut-être même mon amour naissant n'était-il pas un mystère pour elles. On dit les femmes si clairvoyantes sous ce rapport !

Nous passâmes quinze jours à Lucerne, nous quittant peu dans la journée. Je pouvais me flatter de connaître
10 Isabelle mieux que je ne l'eusse connue après une cour de deux mois à Paris. Parlez-moi des voyages pour étudier un caractère !

Elle était fille unique, et l'on voyait facilement que les Monsenpuelle avaient de la fortune et un certain
15 train de maison. Dans la conversation, ces dames laissaient échapper, sans s'en rendre compte, les noms de leurs modistes, de leurs couturières, des gens qui venaient chez elles, et tout cela m'en apprenait assez. Elles n'avaient pas de voiture et disaient très simplement :

20 — A Paris, il faut savoir se contenter des remises, quand on n'a pas soixante mille livres de rente.

Pour un futur gendre, une phrase comme celle-là vaut de l'or et, moi-même, je me considérais, sinon comme un futur gendre, du moins comme un gendre
25 possible.

Il fallut pourtant se quitter. Chaque matin, M. de Monsenpuelle écrivait des pages pour réclamer sa femme et sa fille. Il ne mangeait plus, ne dormait plus. Ah ! la belle chose qu'une famille bien unie !
30 J'avais obtenu de ces dames la faveur de voyager avec elles jusqu'à Dijon.

Là, je pris congé d'elles, car j'allais ouvrir la chasse en Bourgogne. Elles eurent la bonté de m'engager à les aller voir ; du reste, nous habitions le même quartier.

Ce fut seulement en octobre que je rentrai à Paris. 5
J'y arrivai un jeudi à dix heures du matin, et comme c'était précisément le jour de M^{me} de Monsenpuelle, d'après ce qu'elle m'avait dit, je courus, sur le coup de trois heures, à l'adresse qu'elle m'avait donnée. C'était bien ce que je m'étais figuré : maison cossue, escalier 10
bien tenu, appartement au fond de la cour, simple, mais d'une certaine élégance ; rien qui sentît le parvenu. Le domestique en habit noir avait bonne mine ; enfin, dans tout l'ensemble pas une note ne détonnait.

Ces dames me reçurent à bras ouverts. Ma parole 15
d'honneur, je crois qu'Isabelle était encore plus jolie qu'en Suisse, et je vis bien qu'elle ne me trouvait pas, elle non plus, changé à mon désavantage. Nous causâmes presque intimement ; car j'étais le seul visiteur.

En me levant je dis :

20

— Combien je regrette, madame, de n'avoir pu faire aujourd'hui la connaissance de M. de Monsenpuelle !

— A cette heure-ci, il est toujours à sa maison de banque. Mais, au premier jour, il ira vous demander de venir dîner, pour faire connaissance. Du reste, en 25
attendant que vous le connaissiez lui-même, je vais vous montrer son portrait au crayon, par sa fille.

— Oh ! maman ! fit Isabelle en minaudant, c'est si mauvais !...

— Bah ! monsieur est un ami, et tu ne te poses pas 30
en artiste.

On ouvrit une porte et l'on m'introduisit dans la pièce voisine, qui était manifestement la chambre conjugale. Au mur, le portrait de M. de Monsenpuelle était accroché ; mais je ne vous dirai pas s'il était bon
5 ou mauvais, car, au moment où je m'apprêtais à l'examiner, j'entendis, de l'autre côté du mur, une voix glapissante qui criait :

— *Evariste ! Peux-tu m'ouvrir ?... C'est toi, Poulette ?*

10 J'étais dans la famille de mes voisins, cet enfer ! J'étais pincé par Bébelle, ce diable !

Heureusement, j'eus la présence d'esprit de ne pas me trahir et fis semblant de n'avoir rien entendu.

Inutile de vous dire que je n'ai jamais remis le pied
15 chez les Monsenpuelle. Mais, pour des raisons sur lesquelles je n'ai pas besoin de m'étendre, cette quasi-cohabitation était devenue pénible à mon amour-propre. Je déménageai au terme suivant, et s'il y a, dans Paris, un perroquet soigné avec une tendre reconnaissance,
20 c'est celui de votre serviteur.

LÉON DE TINSEAU.

L'AVEUGLE

A U mois de novembre 188., M. Nay, ancien professeur de musique à Toulouse, vint s'installer à Menton avec son fils Henri.

Il loua, dans une des dernières maisons du faubourg, un rez-de-chaussée dont les fenêtres s'ouvraient sur la rue et, en même temps, sur la route qui descend de la montagne. 5

Le calme qui règne dans cette partie de la ville, son air pur et embaumé, et non la beauté du site, avaient déterminé ce choix : Henri Nay était aveugle. 10

Vers l'âge de quinze ans, sa vue, jusqu'alors excellente, commença de s'affaiblir graduellement. Un brouillard, de jour en jour plus épais, tombait sur ses yeux. Bientôt il fallut renoncer à déchiffrer la musique nouvelle. Déjà, malgré sa jeunesse, Henri était 15 un violoniste remarquable. Enfin, la nuit profonde se fit sous ses paupières. Un matin, il se plaça devant le soleil levant et ouvrit démesurément les yeux. Il les referma, deux larmes filtrèrent entre ses cils et ce fut tout. 20

Alors, le père prit l'enfant par la main, et partit à la recherche d'un guérisseur. Tous les spécialistes célèbres furent consultés. Unaniment ils déclarèrent

que la cécité n'était pas irrémédiable, mais que l'opération nécessaire était à la fois douloureuse et dangereuse.

M. Nay, effrayé, n'osa prendre une détermination.
5 Cette hésitation ne compromettait pas le succès de l'entreprise, d'ailleurs. La raison précoce de l'enfant mûrissait rapidement, et le père décida qu'il s'en remettrait un jour entièrement à elle.

En attendant, ils allaient de ville en ville, voyageant
10 sans presque s'arrêter.

Henri, dont les moindres désirs étaient satisfaits, se sentait entraîner par cette infatigable activité de l'aveugle qui veut sans cesse changer de pays dans l'espérance obstinée sinon de retrouver la vue, du moins de
15 revoir un peu de lumière. Cinq années s'étaient ainsi écoulées.

Ils vécurent à Menton, comme partout, fort retirés, ne sortant guère que le soir. Les matinées étaient consacrées à la lecture faite à haute voix par M. Nay ;
20 les après-midi à la musique. Le vieux professeur accompagnait au piano, tant bien que mal, de ses doigts raidis, les étincelantes improvisations de son fils. C'était l'unique joie de l'enfant de se laisser aller pendant des heures entières à tous les caprices de sa fantaisie.
25 Il faisait voler les notes sous son archet comme une poussière sonore, ou bien il s'attardait en de longues et mélancoliques romances où pleuraient les regrets du trésor perdu.

Le soir, à la fraîcheur, Henri, appuyé au bras de son
30 père, se dirigeait vers la mer ; il s'asseyait sur le sable et restait là, immobile, concentrant son attention sur

les bruits infinis des vagues, cherchant à distinguer les uns des autres les innombrables cris dont est composée l'harmonie monotone de la mer.

Un jour, cependant, ils se dirigèrent vers les bois voisins par le chemin qui côtoyait la maison.

Au bout d'un quart d'heure de marche, Henri s'arrêta.

— Tu es fatigué, père ?

— Non, certes, répondit vivement le vieillard.

— On ne me trompe pas, reprit l'aveugle en souriant. Ta canne frappe le sol à chaque pas. Heureusement, nous sommes arrivés ; j'entends le vent qui souffle dans les feuilles.

— Pas encore. Nous longeons la grille d'un parc dont les arbres poussent leurs feuilles au-dessus de la route.

A ce moment résonnèrent dans la paix calme de la nuit quelques accords de piano. Puis, après un silence, le musicien invisible joua la romance de " l'Étoile ", du *Tannhauser*. Henri s'arrêta, la main posée sur le bras de son père.

A la romance de " l'Étoile " succéda tout à coup, par un caprice bizarre, une valse de Chopin, jouée avec une fièvre hâtive, comme par quelqu'un qui croirait n'avoir pas le temps de l'achever. Après la valse, un " nocturne " aux modulations élégiaques, empreintes d'une profonde désespérance, du même auteur. Puis, plus rien que le silence et l'obscurité. La lumière disparut.

— C'est un véritable artiste, dit M. Nay, en reprenant le bras de son fils.

Henri ne répondit pas, mais il pensa : “ C’est une femme ! ”

Avec la sagacité de l’aveugle, dont l’ouïe a de prodigieuses délicatesses, il avait reconnu la femme dans la finesse de l’expression ; il l’avait même devinée souffrante, au choix capricieux des morceaux, aux transitions brusques de la gaieté à la tristesse, et aux nuances de son jeu.

Le lendemain, en interrogeant la vieille femme qui le servait, il apprit que la villa appartenait à M. Valencourt, “ un monsieur de Paris,” qui l’avait achetée pour sa fille Madeleine, “ une pauvre demoiselle qui avait l’air bien malade.”

Le soir, Henri ne parla pas de retourner à la grille du parc. Il témoigna seulement le désir d’emporter son violon pour le cas où il lui viendrait la fantaisie d’improviser quelque sérénade aux étoiles. Ce jour-là et les jours suivants, M. Nay et son fils passèrent toute la soirée au bord de la mer.

*
* * *

— Si nous allions aujourd’hui dans le bois ? dit un matin M. Nay : ce serait plus près, nous rentrerions moins tard ; les nuits deviennent très fraîches.

Le jeune homme réprima un sourire.

— Allons dans le bois, fit-il d’un air indifférent.

Quand, le soir, ils arrivèrent près de la villa, Madeleine, seule dans sa chambre, était au piano, comme tous les jours à cette heure qui précédait son coucher : elle jouait l’*Elégie* de Ernst.

Henri saisit rapidement son violon, et, debout sur

la route, frémissant d'inquiétude, il répondit comme un écho à la mélodie qu'il entendait.

Aux premières notes du violon, Madeleine se leva brusquement, toute surprise, et se retourna. La fenêtre était ouverte. Elle la ferma.

5

— On me voit, pensa-t-elle en rougissant.

Le violon se tut. La jeune fille, un instant après, entr'ouvrit les rideaux et essaya de percer l'obscurité qui enveloppait les arbres du parc. Elle ne vit rien.

La première alarme passée, sa curiosité s'était 10 éveillée.

— Qui est-ce ? se demandait-elle.

Henri Nay rentra, mécontent de lui, comprenant fort bien qu'il avait troublé une solitude.

Il revint cependant tous les soirs, et chaque fois avec 15 son violon. Dans des improvisations inspirées, il s'efforçait, comme si son langage devait être compris, à demander son pardon et à exprimer les sentiments qui commençaient à l'exalter.

Mais le plus profond silence régnait dans la villa. 20 Ce silence obstiné le désespérait.

— C'est fini ! se dit-il un jour. Je l'ai offensée. Encore ce soir pour la dernière fois..., et puis, je quitterai le pays.

Que les heures du jour lui semblèrent longues ! 25 L'instant venu, il entraîna son père, qui se prêtait docilement à ce qu'il croyait n'être qu'un caprice poétique.

Henri préluda et commença l'*Elégie* de Ernst. La mélodie qu'il avait jouée la première fois devait être 30 son adieu. Les notes sonores et plaintives du violon

se répandaient dans le silence de la nature endormie. L'oreille attentive du musicien ne percevait aucun autre bruit.

Tout à coup, il tressaillit violemment, et l'archet
5 faillit s'échapper de ses doigts : une ineffable joie pénétra tout son être. Les sons du piano se mariaient, d'abord timidement, puis plus nettement, avec ceux du violon : c'était Madeleine qui, s'enhardissant peu à peu, jouait l'accompagnement de l'*Elégie*.

10 Le duo se fût prolongé pendant toute la nuit, sans l'intervention de M. Nay. Henri dut rentrer. Pendant le trajet, il fut silencieux et grave. Il souhaita le bonsoir à son père d'une voix plus triste que d'habitude. Au moment où le vieillard quittait la chambre,
15 il le rappela.

— Père !

— Que veux-tu ?

— Rien, à demain !

Henri s'était ravisé. Il ne dormit pas de la nuit.
20 Pendant que les heures s'écoulaient, il évoquait les souvenirs de son enfance pour se faire une idée de l'endroit où demeurerait Madeleine et surtout pour la deviner.

Comment était-elle ? Il cherchait dans sa mémoire
25 l'image des jeunes filles qu'il avait vues. Il la voyait tantôt blonde et frêle, souple et légère comme un souffle, tantôt brune avec un profil de médaille et des yeux de flamme. L'idée ne lui vint pas qu'elle ne fût parfaitement belle !

30 Le lendemain, M. Nay entra de bonne heure dans sa chambre.

— Père ! lui dit-il aussitôt, j'ai enfin pris une résolution : écrivez à M. le docteur Desmarres.

— As-tu bien réfléchi ? demanda M. Nay, qui était devenu pâle.

— C'est une chance à courir, répondit Henri. Que 5
peut-il m'arriver de pis, sinon de rester dans l'état où je suis ? D'ailleurs, j'ai fait mes réflexions et je suis décidé, ajouta-t-il d'un ton ferme.

M. Nay télégraphia immédiatement cette décision au docteur Desmarres ; le surlendemain, celui-ci, jeune 10
et célèbre oculiste, arrivait à Menton.

— Quand verrai-je, docteur ? demanda Henri.

— Dans huit jours !... Pendant huit jours vous resterez enfermé dans cette chambre, dans le silence, l'obscurité et le repos le plus absolu, mais après... 15

— Après, je pourrai voir Madeleine ! pensa Henri, sans même écouter la fin de la phrase du docteur.

* * *

Le soir même et le lendemain, Madeleine attendait vainement. Le troisième jour, elle devint triste. Le musicien inconnu qui partageait si entièrement ses 20
goûts s'était-il lassé ? avait-il quitté la ville ? Des pensées singulières la troublaient...

Déjà la maladie de poitrine dont la jeune fille était atteinte assombrissait son imagination, des pressentiments funestes l'assaillirent... 25

Elle passait toutes les journées dans l'attente anxieuse de l'heure où son mystérieux ami devait venir ; l'heure venue, elle se mettait au piano, mêlant dans une rapide improvisation leurs mélodies favo-

rites ; puis, elle ouvrait la fenêtre, se penchait dehors, écoutait, le regard fixe dans la nuit.

Un soir, elle crut entendre des pas sur la route. Sans se rendre compte de son action, sans prendre la
5 peine de jeter un châle sur ses épaules, couvertes seulement d'un léger peignoir de mousseline, elle descendit, tête nue, dans le parc, se glissa, légère comme une ombre, dans les allées humides, et entr'ouvrit la petite porte.

Un ouvrier qui revenait du travail, la pioche sur
10 l'épaule, passa ; à ce moment, il entonna une joyeuse chanson dont le refrain alla bientôt s'affaiblissant dans le lointain.

Madeleine resta là, appuyée au mur, les tempes brûlantes, le regard perdu. Elle ne sentait pas le vent
15 frais du soir, ni l'humidité des arbres qui tombait en pluie impalpable sur ses épaules. Une idée douloureuse l'absorbait : " Il ne viendra plus ! "

Tout d'un coup, un violent frisson la secoua tout entière : elle rentra, défaillante, brisée, le cœur navré,
20 et s'étendit sur son lit, avec une fièvre intense.

Dix jours après cette fatale soirée, Henri Nay, enfermé dans sa chambre, dont les rideaux étaient encore clos, attendait la visite du médecin de Menton à qui le docteur Desmarres, avant de retourner à Paris,
25 son opération faite, avait donné ses instructions.

L'opération avait réussi : Henri n'était plus aveugle ; mais il devait accoutumer peu à peu ses yeux à la lumière. Depuis quelques jours, le bandeau ne les recouvrait plus. Ce matin-là, on allait écarter enfin
30 les rideaux épais des fenêtres et lui permettre de revoir le jour, la lumière du soleil, l'éclat du ciel.

Le médecin entra, suivi de M. Nay. Une profonde émotion étreignait Henri : son père lui prit la main et le conduisit vers la fenêtre que le médecin ouvrait lentement.

— Regarde ! lui dit-il.

5

Henri poussa un cri et ferma les yeux, ébloui. Puis il les rouvrit et, se penchant, il embrassa d'un long regard l'horizon tout entier. Il chercha aussitôt le chemin qui conduisait à la villa.

— Enfin, je verrai Madeleine ! pensait-il.

10

Au même instant, il aperçut au détour de la route un prêtre en surplis, une croix argentée à la main ; puis des enfants de chœur, suivis de six femmes du pays portant un cercueil couvert d'un drap blanc.

Derrière, des jeunes filles en robe blanche, tenant des cierges, et enfin un long cortège silencieux et recueilli.

Henri eut un horrible serrement de cœur.

— Docteur, dit-il, c'est une jeune fille qu'on enterre ?

— Oui, répondit celui-ci, une charmante et malheureuse enfant tuée par la phtisie. Figurez-vous qu'elle est morte devant son piano, en jouant la célèbre *Elégie* de Ernst. Elle s'appelait...

20

— Madeleine ! dit Henri d'une voix étranglée.

— Tu la connaissais ? demanda M. Nay, tout surpris.

25

— Non, murmura le jeune homme, mais... je l'aimais !

PAUL MANUEL.

LE PARRAIN

UN homme ennuyé, — j'adoucis l'expression — ce fut l'ancien quincaillier M. Matoussaint, le soir où, après lui avoir servi le dessert, sa servante Caroline, les yeux pudiquement baissés et pliant le
5 bout de son tablier comme pour y faire un ourlet, annonça au célibataire qu'elle allait se marier avec le petit serrurier en boutique de la rue du Pas-de-la-Mule. Rien n'est désagréable comme un changement de domestique, surtout pour un homme à habitudes, pour
10 un vieux garçon de cinquante-cinq ans. Retiré de la quincaillerie avec quinze mille livres de rentes, M. Matoussaint était satisfait de la façon dont il avait arrangé sa vie — depuis dix-huit ans déjà ! — dans son petit logement, si gai et si clair, du boulevard Beaumarchais.
15 Caroline était entrée chez lui le jour même de son installation, et l'avait toujours servi avec zèle et fidélité. De plus, fine cuisinière — M. Matoussaint était un peu sur sa bouche — et ne craignant personne dans l'art de confectionner le soufflé au fromage. Enfin une
20 perle !

— Eh bien, ma fille, vous faites une bêtise, s'écria brutalement M. Matoussaint en jetant sa serviette. Je

le connais de vue, votre serrurier... Un homme plus jeune que vous... Un ivrogne, peut-être, qui vous battra... Les femmes sont toutes folles... Et puis qu'est-ce qu'il peut faire dans ce quartier-ci ? Des poses de sonnettes, des ouvertures de portes pour des gens 5 qui ont oublié leur clef ?... La misère, quoi !... Mais mademoiselle veut devenir bourgeoise, faire la femme établie... Si vous étiez restée ici, Caroline, je vous aurais couchée sur mon testament... Enfin, ça vous regarde, ma pauvre enfant... Mais je vous le répète, 10 vous faites une bêtise.

Ce soir-là, au petit café d'habituez où il avait sa pipe au râtelier, M. Matoussaint fut d'une humeur massacrante, et à propos d'un coup douteux au billard, — M. Revillod, l'emballeur de la rue Amelot, avait 15 "queuté," il faut être juste, — l'ancien quincaillier entra en fureur et déclara à son adversaire, un homme marié et père de famille doux comme un agneau, que dans sa jeunesse, oui, lui, Matoussaint, quand il voyageait pour son article, il avait eu une querelle avec un 20 sous-officier de dragons, et qu'on s'était rafraîchi d'un coup de sabre, et qu'il ne fallait pas lui échauffer les oreilles, ah ! mais !...

Pourtant M. Matoussaint ne pouvait pas empêcher sa bonne de se marier, et comme il était bon homme 25 au fond, bien qu'un peu égoïste, le vieux garçon ! il paya la robe de noce et se fendit même de trois couverts d'argent.

Dix mois après, un matin que M. Matoussaint, en robe de chambre, était en train de tapoter son baro- 30

mètre pour savoir s'il pleuvait, Euphrasie, sa nouvelle bonne, dont il était enchanté, entre parenthèses (ma foi ! s'il avait su qu'il pourrait si facilement remplacer Caroline il ne se serait pas fait tant de mauvais sang),
5 Euphrasie donc entra et lui dit que son ancienne cuisinière était là, avec son nouveau-né sur les bras, et demandait à lui parler.

M. Matoussaint était de bonne humeur — le baromètre avait monté — et il accueillit gaiement Caroline.
10 — Le voilà donc, ce bébé !... J'espère que vous n'avez pas perdu de temps.

Caroline a mis sa robe des dimanches, sa belle robe bleue. Il y a de quoi gagner une ophtalmie à regarder ce bleu-là. Avec le geste délicat et prudent des mères
15 et des nourrices, elle écarte le voile et la capeline qui cachent son enfant et, toute fière, le montre à M. Matoussaint.

— Il s'appelle Vincent, dit-elle. N'est-ce pas qu'il est beau ?

20 Vincent est affreux, rouge comme cuivre ; sa bouche édentée se ferme dans une moue de vieillard, et son bonnet lui descend jusque sur les yeux. A peine sa mère a-t-elle exposé son visage à la lumière, que ses paupières dépourvues de cils s'entr'ouvrent ; et le
25 nouveau-né fixe sur le vieux garçon le regard vaguement sévère de ses yeux de faïence.

— Monsieur, reprend Caroline... si vous vouliez bien nous faire un grand honneur, à Constant et à moi... Constant c'est mon mari... eh bien ! ce serait... ce
30 serait d'être le parrain de notre petit garçon.

Franchement, M. Matoussaint s'attendait un peu à

cette requête ; il s'était même dit d'avance : " Je ne peux pas refuser cela... Ce sera l'affaire d'une centaine de francs. " Mais, pour le moment, il ne pense pas au baptême ; il considère, avec un étonnement mêlé d'épouvante, le nouveau-né qui vient de faire une grimace horrible et de baver sur sa collerette, et il se demande comment on peut aimer un monstre pareil. 5

— Très volontiers, Caroline. Et quel jour, la cérémonie ?

— Dimanche prochain, monsieur, à une heure, entre 10 messe et vêpres, à Saint-Paul.

— Et ma commère ?

— C'est la mère de mon mari... Faudra l'excuser... Vous savez... une femme de la campagne.

M. Matoussaint a bien fait les choses. Il a repassé 15 son Credo et l'a récité fort convenablement, tandis que le prêtre versait l'eau baptismale sur la tête de Vincent, ronde et chauve comme une pomme d'escalier. Ensuite il a offert une belle boîte bleue au curé, donné son bras à la maman en bonnet de paysanne, jeté tout pêle-mêle 20 des dragées, des sous et des haricots aux gamins groupés au seuil de l'église, qui le saluaient du cri traditionnel : " A la crasse ! à la crasse ! " Puis il a ramené les gens du baptême manger un morceau chez lui.

C'est un " lunch," il y a des gâteaux, des sandwiches 25 et, Dieu me pardonne, une bouteille de vin de Champagne. Le serrurier le boit à petites gorgées, en clignant de l'œil d'un air de connaisseur ; mais, au fond, il se demande si l'ancien patron de sa femme le croit malade, pour lui donner de la tisane. Quant à la vieille 30

maman, ayant pris dans sa main, avec respect, sa serviette à thé, elle l'examine curieusement, comme un objet singulier et inconnu dans le monde civilisé.

5 Mais M. Matoussaint regarde son filleul, que Caroline tient sur ses genoux, tout démaillotté, et qui lève en l'air ses petites jambes arquées, en frottant ses pieds avec force. C'est étrange ! M. Matoussaint ne le trouve plus si laid que l'autre fois. Comme c'est mignon tout de même, ce corps si tendre, si frais, des
10 petits enfants. Et voilà qu'il songe, à présent, qu'il a dû être comme cela, lui aussi, et qu'il a eu une mère, une bonne mère, qui devait le tenir ainsi sur ses genoux et lui embrasser les cuisses à pleine bouche, avec un râle de plaisir, comme fait Caroline à son bébé. Et
15 lorsque la toilette de l'enfant est finie et que la femme du serrurier le remet sur ses bras, le vieux célibataire présente son gros doigt au tout petit qui le saisit dans sa menotte, et il ébauche un sourire attendri dans sa barbe grise.

20 Ce soir-là, à son café, l'ancien quincaillier fit preuve d'une patience inaccoutumée ; et l'emballeur de la rue Amelot eut beau faire une série de raccrocs et annoncer d'une voix ironique : "Seize à quinze... Dix-sept à quinze... Dix-huit à quinze..." M. Matoussaint le
25 regarda caramboler tranquillement, la pipe aux lèvres, en mettant du blanc à son procédé.

— Comment va mon filleul ? demande M. Matoussaint en entrant dans la forge, quand il passe rue du Pas-de-la-Mule, — et il y passe exprès depuis bien
30 longtemps.

Mais, un jour, le serrurier laisse tomber sur l'enclume son marteau et sa barre de fer rougie, il s'essuie la main après sa cotte pour la tendre au bourgeois et répond à sa demande habituelle :

— Mais pas trop bien, malheureusement, monsieur 5
Matoussaint. Eh ! Zidore, laisse-là le soufflet et monte là-haut dire à ma femme qu'elle descende.

— Qu'est-ce qu'il a ? qu'est-ce qu'il a ? interroge vivement le quincaillier.

— Est-ce qu'on sait jamais, avec ces mioches ? Il 10
tousse, il toussé... et puis il est trop rouge ; je n'aime pas ça. Ah ! tenez, monsieur Matoussaint, vous êtes bien heureux de ne pas vous être marié et de n'avoir pas d'enfants... C'est un tintouin de tous les diables... Enfin le médecin doit encore revenir cette après-midi. 15

Mais voilà Caroline, toute dépeignée, en camisole, qui revient avec l'apprenti. Quels yeux battus ! Elle a passé la nuit, bien sûr.

— Eh bien, comment va-t-il ? demande le père.

— Pas plus mal, on te le répète depuis ce matin, 20
répond la pauvre femme d'un ton douloureux et impatienté.

— Je vais monter le voir. Menez-moi, dit M. Matoussaint dont la voix s'inquiète.

Mais Caroline entraîne son ancien maître dans la 25
cour.

— Vous ne pouvez pas le voir, monsieur, s'écrie-t-elle en éclatant en sanglots. Le médecin l'a défendu... Il a peur que ce soit le croup... Je n'ai pas encore osé le dire à son père ; il le saura toujours trop tôt, le pauvre 30
homme... Ah ! mon bon monsieur, mon bon maître.

tre ! Quelle nuit ! Quelle nuit !... Un si bel enfant !...
Si fort déjà, à deux ans !...

Et elle parle, elle parle, elle parle, répétant toujours les mêmes choses, comme une folle ; et le vieux garçon
5 qui lui a pris les mains, sent tomber sur les siennes les larmes de la pauvre mère, lourdes et chaudes comme les premières gouttes d'une pluie d'orage.

— Dites-moi, Revillod, dit ce soir-là M. Matoussaint à son adversaire au billard, qui vient d'exécuter un
10 quatre-bandes magnifique, est-ce qu'un de vos enfants a jamais eu le croup ?

— Oui, ma petite Louise... Nous avons eu assez de peine à la sauver.

Et, poussant un soupir d'espoir à la pensée que les
15 enfants ne meurent pas toujours de l'horrible mal, M. Matoussaint rate un coup tout fait, un "coup d'épici-
cier," où il n'y avait qu'à suivre.

Il est guéri ! il est guéri !

M. Matoussaint les a invités tous les trois à déjeuner
20 — le père, la mère et l'enfant, — pour célébrer cette grande joie. Les huîtres sont sur la table, et le bon-
homme vient de placer avec précaution entre ses jambes, pour la déboucher, une vieille bouteille de chablis.

— Euphrasie, on sonne... Ce sont eux... Allez
25 ouvrir.

Mais le serrurier endimanché entre seul, portant son garçon encore un peu pâlot.

— Comment, Caroline ne vient pas ?

— Excusez-la, monsieur Matoussaint. Elle est au
30 lit à son tour, la pauvre femme... Mais ce n'est rien...

Un peu trop de fatigue, voilà tout, après la maladie du petit.

Il faut le dire, le vieux garçon se console tout de suite de l'absence de la mère. Il a son filleul, son petit Vincent, cela lui suffit. Il n'aime plus que cet 5 enfant au monde, ce qui est encore une façon d'être égoïste.

— Mets-toi là, mon chéri ! s'écrie-t-il en installant le bébé sur une chaise haute qu'il est allé acheter la veille, — oui, en personne, — à la Ménagère. 10

Et comme le petit homme empoigne sa cuiller et frappe bruyamment sur son assiette :

— Bébé ! bébé ! dit le père en faisant les gros yeux.

— Laissez-le donc ! s'exclame M. Matoussaint qui, oubliant sa douzaine d'huîtres, a d'abord pris le plus 15 beau rognon dans le plat mijotant sur un réchaud et a servi Vincent le premier.

Cette fois le serrurier proteste.

— Ah ! monsieur Matoussaint, nous allons nous fâcher... Vous le gâtez trop aussi. 20

Mais le célibataire se tourne alors vers son hôte avec une fureur comique, et lui crie bien en face :

— Vous, le papa, vous allez nous ficher la paix ! Suis-je son parrain ou ne le suis-je pas ?

Puis, revenant à son filleul, il prend un couteau et 25 une fourchette, il se penche sur l'assiette de l'enfant et — révélant toute sa tendresse dans ce soin maternel — il lui coupe sa viande en petits morceaux.

FRANÇOIS COPPÉE.

IL Y A CENT ANS

L'AVENTURE D'UN ÉMIGRÉ

A U mois de novembre 1792, à la fin d'une neigeuse journée d'hiver, le coche qui faisait alors le service de Paris à Calais arrivait, après deux jours de route, en vue de cette ville.

Un peu las de la distance parcourue depuis le dernier 5
relai, les chevaux, au moment de toucher au but de leur course, avaient ralenti leur allure. Le postillon, soit qu'il voulût les ménager, soit qu'il fût sûr maintenant de n'être pas en retard, leur laissait, sans les presser, la bride sur le cou. Il est vrai qu'on gravissait 10
en ce moment une côte assez raide, et que, si les voyageurs n'avaient pas été invités à descendre pour alléger d'autant la lourde voiture, c'est qu'ils ne s'y trouvaient plus que deux allant jusqu'au point extrême du trajet, après avoir laissé en route ceux qui étaient partis de 15
Paris en même temps qu'eux.

Ces deux voyageurs étaient fort dissemblables d'âge et de physionomie, l'un tout jeune, mince et frêle, avec une fine figure brune qu'éclairaient, sous un front large et haut, des yeux noirs, à l'expression candide et pen- 20

sive ; l'autre, tout grisonnant, d'un gris tirant sur le jaune, alourdi par l'embonpoint et qui eût donné, avec son gros visage hâlé, tanné et très coloré sur les joues, l'impression d'un personnage assez vulgaire, si la finesse de son linge, la coupe élégante de ses habits et son langage dont un accent étranger accusait la distinction, n'eussent trahi que ce n'était point un homme du commun. 5

Depuis trente-six heures qu'ils voyageaient ensemble, nos voyageurs s'étaient à peine parlé. Au moment du départ, le plus vieux avait témoigné le désir de lier connaissance avec le plus jeune. Il n'avait caché ni son nom, ni son pays, ni même l'objet de son voyage. Il était Américain habitant l'Angleterre, se nommait Thomas Beresford et retournait à Londres, après un assez long séjour à Paris, nécessité par des affaires d'intérêt, et que ses relations avec deux membres de la Convention lui avaient permis de prolonger au gré de ses désirs et en toute sécurité. 10 15

Mais, lorsqu'après avoir révélé ainsi tout ce qui le concernait, il avait voulu provoquer les confidences de son compagnon, celui-ci, après s'être désigné sous le nom de Vrigny, s'était montré si réservé, si froid, si peu disposé à la causerie, que Thomas Beresford avait cessé de le questionner et, durant le voyage, s'en était tenu aux propos insignifiants que lui suggéraient les incidents de la route. Du reste, son opinion était faite. Dans ce jeune silencieux, il avait deviné un de ces suspects, si nombreux à cette heure, qui fuyaient la Terreur. 20 25 30

En ce mois de novembre, en effet, toute la France

avait peur et tremblait. La Convention discutait la question de savoir s'il convenait de mettre en jugement Louis XVI, déjà captif. Dans ces débats préliminaires se dessinait la majorité qui devait le condamner. Le
5 tribunal criminel, forme première du tribunal révolutionnaire, fonctionnait. Les prisons, vidées momentanément par les massacres de septembre, s'emplissaient à nouveau. Des rumeurs plus sinistres encore que la réalité ajoutaient à l'effroi général. Les arrêts de la
10 Convention, les fureurs populaires, la misère publique, la rigoureuse application de la loi des suspects, la constitution civile du clergé, créaient de toutes parts et à toute heure des dangers qui rendaient la France inhabitable. Tous ceux qui pouvaient la quitter partaient
15 ou étaient partis, les nobles et les prêtres surtout, plus particulièrement désignés aux persécutions et aux vengeances. On fuyait comme on pouvait, par où l'on pouvait. Les routes étaient sillonnées de proscrits. Quand donc Thomas Beresford supposait que son compa-
20 gnon de route était un fugitif, il ne supposait rien qui ne fût vraisemblable. La discrétion de ce dernier l'avait fixé.

*
* * *

Soudain les chevaux, qui depuis un long moment
25 allaient au pas, reprirent leur trot régulier. Alors, à travers les vitres de la voiture, couvertes de buée, commencèrent à apparaître, aux bords de la route toute blanche, quelques maisons dont les façades grisâtres se distinguaient à peine sous la lueur blafarde du jour
30 finissant. Puis, le coche roula sur le pavé d'une rue.

A l'extrémité d'une place d'où l'on pouvait entendre les plaintives rumeurs de la mer et du vent, il s'arrêta. On était à Calais. La portière s'ouvrit. Un homme qui portait une lanterne montra sa face avinée, surmontée d'un bonnet phrygien, et dit :

5

— Descendez pour faire viser vos passeports, citoyens.

Dans l'ombre, devant une haute porte, on apercevait des gardes nationaux en sentinelle.

— Je suis perdu ! murmura le jeune homme.

10

Déjà debout et prêt à mettre pied à terre, Thomas Beresford entendit ce cri de détresse. Il se retourna vivement :

— N'avez-vous pas de passeport ? demanda-t-il.

— J'ai quitté Paris sans pouvoir m'en procurer un. J'espérais ne pas être interrogé en arrivant ici, et trouver dès ce soir à passer en Angleterre.

15

— Que ne l'avez-vous dit plus tôt, au lieu de vous obstiner à faire le discret ! s'écria l'Américain. Enfin, je vais essayer de vous tirer de là. Ayez soin de dire comme moi. Et du sang-froid surtout.

20

D'un air très dégagé, ainsi qu'il convient quand on n'a rien à craindre, il descendit de voiture. Son compagnon le suivit, en essayant de dominer l'émotion qui le secouait des pieds à la tête et de se composer une physionomie rassurée. Ils entrèrent dans la salle où se tenaient les agents de la municipalité.

25

— Vos passeports, citoyens ? demanda l'un d'eux.

— Voici le mien, répondit Beresford en tirant d'un gros portefeuille divers papiers qu'il déplia avant de les présenter.

30

L'agent les avait pris, les examinait, lisant à demi-voix : " Beresford (Thomas), négociant à Philadelphie. " Il s'inclina.

— Citoyen de la libre Amérique, fit-il... Excusez
5 du peu. Avec cela, brave Beresford, tu peux aller au bout du monde... Signatures, visas, tout est bien en règle. Il signait à son tour d'un nom illisible et rendait les pièces à leur propriétaire, en ajoutant : — Par exemple je ne sais quand tu pourras partir. L'Anglais
10 tient la mer non loin d'ici.

— Oh ! je passerai tout de même, objecta Beresford.

— A ton tour, jeune homme, reprit l'agent en s'adressant à Vrigny.

Mais, sans laisser à ce dernier le temps de répondre,
15 Beresford intervint :

— Mon neveu, Jean Beresford. J'ai ses papiers ; les voilà.

C'était dit d'un ton si naturel que l'agent ne fit aucune observation. Il visa le second passeport comme
20 il avait visé l'autre, après s'être assuré que le signalement répondait avec assez d'exactitude aux traits du visage du prétendu neveu.

— Vous êtes libres, citoyens, déclara-t-il alors pompeusement. Quand vous serez rentrés dans votre pays,
25 ne manquez pas de faire connaître à vos compatriotes quel accueil vous a été fait sur le sol français, délivré de ses tyrans.

Beresford salua et se hâta de sortir, en entraînant le jeune homme que venaient de sauver sa présence d'esprit et le passeport de son neveu, dont le hasard avait
30 permis qu'il fût porteur.

Le lendemain, ils faisaient voile pour l'Angleterre et arrivaient ensemble à Londres.

* * *

Vrigny était prêtre. Décrété d'arrestation pour avoir célébré en des lieux secrets les cérémonies du culte catholique, il avait pu fuir. Son histoire était celle de beaucoup d'autres. Mais, tout en la racontant à Thomas Beresford, il ne lui avait pas avoué qu'il appartenait au clergé. 5

Il savait que Londres donnait asile à un grand nombre d'émigrés, pour la plupart dénués de ressources et obligés de travailler pour vivre. Il craignait, en révélant sa profession sacerdotale, de se rendre plus difficiles les moyens d'existence qu'il était contraint de se procurer. D'ailleurs, ce qu'il avait dit suffisait à lui assurer l'intérêt de son sauveur, qui, après lui avoir offert chez lui un asile provisoire, se mit en quête de lui trouver une position. 15

Beresford était un des plus importants négociants de Londres. Il faisait le commerce des épices et des bois exotiques. Il possédait des comptoirs en Amérique et aux Indes. Veuf, riche, il vivait très retiré avec sa fille unique, miss Mary. Celle-ci avait vingt ans, toutes les grâces du visage et du cœur. Vrigny, en attendant un emploi conforme à ses goûts, dut vivre auprès d'elle, dans la maison où, par son enjouement, sa beauté, son élégance, elle mettait incessamment un rayon de soleil. 20

Entré tout jeune dans les ordres, il ne savait rien de

la vie que ce que lui en avait appris une courte pratique des devoirs de son état. Il était encore moins initié aux choses de l'amour, incapable, surtout, d'en discerner sur le joli visage que, d'ailleurs, il regardait à
5 peine, les signes précurseurs et les symptômes. Il ne comprit donc pas qu'en peu de temps miss Mary en était arrivée à s'intéresser passionnément à lui et que, six semaines après son arrivée à Londres, elle l'aimait, captivée par l'élévation de son esprit, la sérénité de
10 son visage, l'éloquence de sa parole et la dignité de son existence de proscrit.

Libre d'aimer, il eût peut-être deviné quel sentiment rapide et profond il avait inspiré. Mais, dans sa rigide honnêteté professionnelle, l'idée ne pouvait lui en venir
15 et ne lui en vint pas, de telle sorte que ce qui fut et devait être, pour cette jeune fille, le plus beau, le plus douloureux roman de sa vie, se déroula sous les yeux de ce prêtre chaste et pur, sans altérer un seul instant la sérénité de sa conscience. Héros d'une aventure
20 émouvante, il ne la connut qu'à l'heure où, par sa volonté, elle se dénoua sans bruit, sans éclat, et sans trouble pour son cœur.

Un soir, comme après le dîner Mary s'était retirée en le laissant seul avec Thomas Beresford, ce dernier
25 lui dit :

— Monsieur Vrigny, j'ai une communication grave à vous faire.

— M'avez-vous trouvé un emploi, monsieur ? J'en serais bien heureux. Je suis confus d'abuser de votre
30 bonté.

— Un emploi, non ; une position, oui, si vous vou-

lez... Je suis très riche. Ma fille vous aime. Vous convient-il d'être mon gendre ?

Ce fut dit simplement et comme s'il se fût agi d'une chose courante et naturelle.

L'abbé Vrigny était devenu très pâle, bouleversé par 5
cette révélation inattendue et surtout par la pensée du
chagrin qu'il était contraint de faire à son bienfaiteur
et à cette fille charmante dont il avait apprécié les
mérites. En même temps, il se demandait ce qu'il
allait répondre, ne voulant pas avouer qu'il était 10
prêtre.

— Eh bien ! que décidez-vous ? demanda Beresford,
en souriant.

Le pauvre abbé se leva, résigné au mensonge.

— Mais, monsieur, fit-il, je suis marié en France. 15

Et ce fut tout. Beresford se leva à son tour, chancelant, des larmes dans les yeux.

— Ah ! ma pauvre fille, soupira-t-il. Mais, c'est ma
faute. J'aurais dû m'informer. Et, après un silence,
il ajouta : 20

— Je regrette, je regrette beaucoup... Il faudra
nous quitter demain.

Et le lendemain, l'abbé Vrigny partit.

Plus tard, beaucoup plus tard, devenu évêque, il se
plaisait à raconter cette courte aventure de sa vie 25
d'émigré.

ERNEST DAUDET.

DEUX CYCLONES

CYCLONE. *Tempête qui balaye en tournoyant; c'est une colonne qui se promène et ravage en se promenant.*

Ainsi parle Littré, et il n'est pas dans tout son dictionnaire de définition plus exacte. Je suis bon juge
5 en cette matière, car j'ai été deux fois assailli par des cyclones : la première fois au musée de Versailles, et la seconde, au musée du Louvre.

A Versailles d'abord. J'avais voulu revoir le tableau
10 de Delacroix : *la Prise de Constantinople par les croisés.*

J'arrive au musée. Il y a un itinéraire forcé. Pour arriver à la salle des Batailles, je suis obligé de parcourir toute l'étendue du palais. C'est une course de
15 dix minutes sur des parquets cirés avec une telle perfection, que le voyage est horriblement fatigant et périlleux. C'est de la gymnastique, c'est de l'équilibre, c'est du patinage.

Dans la galerie des Glaces, surtout ! Deux pauvres
20 petits soldats de ligne étaient là, éperdus, épouvantés, les jambes écartées, les bras étendus, médusés, foudroyés, n'osant plus faire un pas, plus un mouvement.

Des gardiens ont dû venir à leur secours ; sans quoi ils restaient là, en détresse, après la fermeture du musée.

Enfin, voici le terme de cette dangereuse et pénible excursion, voici le tableau de Delacroix. Je voudrais m'asseoir, respirer un peu, jouir à mon aise de ce chef-
d'œuvre ; mais il n'y a que deux misérables petites
banquettes au milieu de cette immense galerie. On
fait queue pour y prendre place. Et cependant le
palais de Versailles regorge de banquettes. Il y en a
tout le long des murs sur un développement de plu-
sieurs kilomètres. Mais voici où éclate dans toute sa
beauté la malice administrative. A un mètre de dis-
tance des murs se trouvent des balustrades qui empê-
chent le public d'approcher ; on a placé les banquettes
— c'est là le trait de génie ! — contre le mur à l'abri
des balustrades, de telle sorte qu'on ne peut pas s'as-
seoir dessus. Ce sont des banquettes de Tantale.

Au moment où j'étais là, légèrement agacé par toutes ces petites misères, le ciel daigna m'envoyer une consolation. J'entendis d'abord une sorte de roulement
et de grondement. Était-ce un régiment d'artillerie
qui passait sur la place d'Armes ? Était-ce le fracas
lointain du tonnerre ? Non, c'était une trombe, une
avalanche, une horde d'Anglais et d'Anglaises, sous la
direction d'un des guides de cette fameuse maison qui
organise des caravanes à travers le monde entier. Ils
étaient là une centaine d'Anglais et d'Anglaises qui
se précipitèrent comme la tempête dans la salle des
Batailles, renversant et dispersant tout devant eux.
Nous n'étions guère qu'une vingtaine de pauvres
Parisiens et Versaillais. Pas de résistance possible ;

- nous dûmes, en grande hâte, nous ranger contre les balustrades, pour n'être pas impitoyablement broyés et pulvérisés sous cette mitraille anglaise. Nous entendons des cris : " Papa ! maman ! " C'était une pauvre
- 5 petite Française de six ou sept ans qui avait été prise dans ce tourbillon. Il fallut de grands efforts pour l'arracher à la tempête. On peut dire de ces caravanes anglaises ce que Bossuet disait des grands hommes providentiels : Rien n'en arrête le cours.
- 10 Je me trompe : la phrase de Bossuet n'est pas applicable. Quelque chose arrêta le cours de ce torrent ; une courte et brève interjection du cornac, une sorte de petit cri... *Aoh! Aoh! Aoh!* net, sec, impérieux. Aussitôt, tous et toutes vinrent se grouper docilement,
- 15 silencieusement, respectueusement, autour de leur guide.

- Alors je fus régalé d'une étonnante leçon d'histoire de France à bride abattue. Devant chaque tableau de la salle des Batailles, le guide faisait une halte d'un
- 20 quart de minute, expliquait en deux ou trois phrases le sujet de la composition... puis dix pas en avant... nouveau tableau, nouveau petit discours. Tout cela avec une rapidité, avec une précision, avec une volubilité foudroyantes. C'était une course folle, furieuse,
- 25 de toutes les gloires militaires de la France. Je vois passer devant moi, ventre à terre, Clovis, Charles Martel, Charlemagne, Saint-Louis, Duguesclin, Jeanne d'Arc, François I^{er}, Henri IV, Condé, Turenne, Catinat, Vendôme, Villars, Maurice de Saxe, Masséna,
- 30 Bonaparte et Napoléon, en tas, pêle-mêle, emportés dans un steeple-chase fantastique.

Je suivais la caravane à quelques pas de distance et, tout en écoutant cette suite de brèves harangues, je regardais avec une véritable stupeur les chaussures de ces Anglaises. C'étaient des bateaux, c'étaient des traîneaux, c'était tout ce que vous voudrez, tout 5 excepté des bottines de femme. Entre les pieds de ces messieurs et les pieds de ces dames, aucune différence. Si on avait pu les ranger, Anglais et Anglaises, derrière un rideau, si les pieds seuls avaient dépassé le bas de ce rideau et si l'on vous avait dit : " Où sont les femmes ? 10 cherchez ! " jamais vous n'auriez trouvé.

Mais aussi quelle assiette ! quelle solidité ! Comme ils ont le pied marin, hommes et femmes ! Comme ils s'avancent d'aplomb sur ces parquets périlleux ! Comme ils tiennent bien la glace ! Comme on voit, du 15 premier coup, que c'est là une race faite pour passer les mers, franchir les vallées, escalader les montagnes, courir et conquérir le monde, tandis que nous ne sommes bons, nous autres, qu'à muser et baguenauder sur les boulevards, entre la Madeleine et la porte Saint- 20 Denis !

Voilà ma première trombe anglaise ! La seconde, ce fut au Louvre. J'arrivais, je me trouvais dans la galerie des antiquités égyptiennes, quand j'entendis ce même fracas que j'avais pris à Versailles pour le gron- 25 dement de la foudre ou le roulement des canons. Cette fois je ne m'y trompai pas. J'attendis de pied ferme. La fantaisie m'était venue soudainement de me mêler à cette colonne d'invasion et de l'escorter dans sa marche à travers les galeries du Louvre. 30

Le guide, un grand gaillard maigre et sec, à moustas-

ches grises, massait stratégiquement son petit corps d'armée à l'extrémité de la galerie. Il voulait avoir tout son monde dans la main :

— Groupez-vous tous ensemble, leur disait-il. Groupez-vous !

Ils obéissaient. Ils se tenaient là, immobiles, silencieux, serrés les uns contre les autres. Quel peuple ! Comme il a le respect de l'autorité, le sentiment de la discipline ! Ils savent que ce guide doit, de dix heures du matin à six heures du soir, leur faire visiter la Madeleine, le Palais-Bourbon, le Panthéon, le Luxembourg, les Invalides, le Louvre, le Palais de Justice, les Halles Centrales, la colonne Vendôme, l'arc de l'Étoile, le palais de l'Industrie, etc. Ils savent qu'ils ont quarante-cinq minutes pour le Louvre. Ils savent qu'il faut procéder à la fois avec méthode et avec activité pour visiter les galeries du Louvre, à fond, en quarante-cinq minutes. Ils savent que c'est la fonction spéciale de cet homme à moustaches grises d'entreprendre tous les jours, à la même heure, avec la même régularité et la même rapidité, cette même expédition. Qu'il commande ! Ils obéiront. Qu'il marche ! Ils le suivront. Ils sont habitués à marcher derrière leur chef. Bien différents en cela des Français, qui ont la rage de marcher devant.

Cependant le guide les a comptés du regard. Ils sont tous là.

En avant ! En avant ! La colonne s'ébranle. Nous nous ébranlons, car je me suis faulfilé traîtreusement, moi Grec, parmi les Troyens. Nous marchons d'un bon pas qui s'accélère, s'accélère... et nous défilons en

ordre serré devant Typhon, Isis, Osiris et Nephtys ; devant les dieux à masques de bêtes et devant les taureaux à face humaine, devant Phul, Bélesis, Theglath-Phalesar et Assaraddon.

Brusque temps d'arrêt. Le guide s'est arrêté devant 5
deux pieds énormes, deux pieds monstrueux, deux
pieds gigantesques. On voit que ce guide a l'habitude
de s'arrêter tous les jours devant ces deux pieds. Il
explique dans une phrase — évidemment toujours la
même — que ces pieds appartenaient à un roi de la dou- 10
zième ou de la treizième dynastie. Puis, en avant ! en
avant ! Nous nous lançons de nouveau à travers les
momies, les dieux persans et les inscriptions cunéiformes.
Mais le guide, tout à coup, a jeté un cri de détresse. Il y
a déjà des traînards ! Ces traînards sont des traînardes, 15
trois Anglaises qui sont tombées en extase devant un
fragment de la base de l'obélisque de Louqsor... quatre
monstres qui, paraît-il, adorent le soleil levant.

— *March on! March on!* s'écrie le guide.

Et les trois Anglaises nous rejoignent, en quelques 20
énormes enjambées exécutées à l'aide de pieds non
moins énormes, qui rappellent vaguement les pieds
monumentaux de ce roi de la douzième ou de la
treizième dynastie.

Nous montons quatre à quatre le grand escalier qui 25
conduit à la colonnade, et nous voilà tous massés à
l'une des extrémités de la galerie.

— La colonnade ! s'écrie le guide, œuvre de Perrault,
architecte de Louis XIV.

Course rapide tout le long de la galerie, puis nous 30
rentrons, quelque peu haletants, dans les appartements

du Louvre. Là, un temps d'arrêt autour de ces vitrines qui contiennent d'anciens harnachements de chevaux. Puis nouvelle halte dans la salle où se trouvent les tableaux de Courbet, et petit discours du guide. Ce
5 petit discours est consacré non pas à Courbet peintre, mais à Courbet homme politique, à Courbet membre de la Commune. Je saisis vaguement les mots : " Colonne Vendôme... Deux ans de prison.. " Et la fin du discours est ce même cri qui est toujours le signal
10 du départ : *Aoh! Aoh! Aoh!* Je commence à le connaître, ce cri, et dès que je l'entends je me lance en avant, résolument, tête baissée, avec mes camarades.

Cette fois c'est une course folle ; on ne regarde rien, absolument rien. Nous traversons les salles des des-
15 sins, le musée Campana, les galeries des monuments historiques, les salles des dieux, etc. On dirait qu'un grand danger nous menace, que nous sommes poursuivis, que nous nous hâtons pour ne pas tomber dans les mains de l'ennemi qui nous pourchasse. Je sens, d'ail-
20 leurs, une certaine excitation. Dans tout exercice violent fait en commun, on ne peut échapper à une sorte d'émulation et de griserie. Une ambition me travaille. Je voudrais réussir à marcher du même pas qu'une Anglaise, blonde, maigre, de taille démesurée,
25 qui procède par enjambées gigantesques. J'y arrive, mais non sans peine et au prix d'un effort soutenu. Une seule chose me manque pour être parfaitement heureux... un clairon de chasseurs à pied marchant en tête de la colonne et sonnant la charge.

30 Cependant nous voici dans les galeries de l'École française. Là, notre guide s'arrête. Il sait qu'il y a

une limite aux forces humaines. Il a, d'ailleurs, dans cette salle, un tableau de prédilection, et ses goûts sont classiques, car c'est le *Sommeil d'Endymion*, par Girodet. Nous sommes tous suspendus à ses lèvres.

— C'est Endymion, nous dit-il, couché sur une peau 5
de tigre, à l'ombre d'un platane. L'Amour, sous la figure de Zéphyre, écarte les branches du platane, et les rayons de la lune viennent se poser sur les lèvres du jeune chasseur. Voyez, voyez surtout cet effet de lune.

Et le cri du départ. Nous voici dans la galerie des 10
vases anciens. Mais au moment où nous sommes dans tout notre train, le guide s'arrête brusquement et se met à frapper le parquet avec sa canne. Et il se penche... et il regarde le parquet. Et nous nous penchons tous... et nous le regardons tous, le parquet. Au pre- 15
mier abord, il n'a rien d'extraordinaire, ce parquet... c'est un parquet ; mais bientôt tout s'explique. C'est là que sont établies les conduites d'eau du Louvre, et le guide fait une petite conférence sur les précautions prises pour garantir contre l'incendie les chefs-d'œuvre 20
amoncelés dans ces galeries.

Nouveau coup de canne sur le parquet : "Regardez !" s'écrie le guide, et avec sa canne, par la fenêtre ouverte, il nous montre le pont des Arts et la place de l'Institut.

— C'est là, dit-il, que siège l'Académie française fon- 25
dée par Richelieu.

Et le petit cri ! Et en route ! Mais le guide a regardé l'heure à sa montre ; il presse encore le pas. Nous sommes en retard. Nous arrivons comme la foudre dans le salon carré français, et notre brusque 30
invasion amène une effroyable catastrophe.

Une très gentille blondinette perchée sur un grand tabouret était en train de copier le portrait de Pie VII par David, sous la surveillance de sa mère, une grosse dame qui tricotait assise sur une chaise. Mon Anglaise
5 aux pas gigantesques heurte le chevalet sur lequel reposait la copie de la blondinette ! La pauvre enfant se penche en avant pour rattraper son tableau qui chancelait. Elle tombe, entraînant avec elle le chevalet, la boîte à couleurs, Pie VII et le grand tabouret.
10 La mère se met à jeter des cris déchirants :

— Gabrielle ! Gabrielle !

Par bonheur, personne n'a de mal, ni Gabrielle, ni le pape, ni la robe de Gabrielle ; car, après avoir tremblé pour sa fille et tremblé pour Pie VII, cette pauvre
15 mère avait tremblé pour la robe de sa fille qui était tombée, du haut de son tabouret, sa palette à la main. Rassurée sur tous ces points, la brave dame tourna sa colère contre nous :

— Oh ! ces Anglais ! ces Anglais ! J'écrirai au
20 ministre pour me plaindre.

— Puisqu'il n'y a pas de mal, maman, puisqu'il n'y a pas de mal.

Les Anglais paraissaient vivement intéressés par cet épisode dramatique. C'était un incident de voyage.

25 Une jeune Anglaise prenait des notes sur son calepin. Elle écrivait probablement : *Jeune fille copiant portrait de Pie VII, renversée*. Ce retard mettait le guide au désespoir. Il était allé se planter devant le *Radeau de la Méduse*, et, pour rassembler son troupeau dispersé,
30 il criait à tue-tête :

— *The Raft of the Meduse, by Djerico!*

Et sa voix montait, montait toujours :

— *The Raft of the Meduse, by Djerico!... by Djerico!!... by Djerico!!!... Et ce by Djerico! by Djerico!* était répété par les échos de la salle... Tout à fait le cri du coq au lever du jour.

5

L'ordre, enfin, se rétablit, et la petite armée vint se replacer, docile et obéissante, sous le commandement de son chef qui lui adressa, à propos du tableau de Géricault, une courte harangue ; elle se termina par cette phrase :

10

— Ce tableau a été payé seulement six mille francs.

— Seulement six mille francs ! Un si grand tableau ! s'écria un voyageur.

Et rapidement, avec une dextérité de commis de magasin qui aune du calicot, il se mit à mesurer avec son parapluie la largeur du tableau de Géricault ; puis il dit à sa femme et à ses deux filles qui avaient suivi l'opération avec beaucoup d'intérêt :

15

— *Rather more than nine.*

20

Le *Radeau de la Méduse*, qui n'avait coûté que six mille francs, avait *un peu plus de neuf parapluies!* Cet ingénieux touriste était évidemment un homme pratique, habitué à tout ramener à des chiffres, et, le soir à l'hôtel il a dû faire ce calcul que chaque tranche du tableau, représentée par la longueur de son parapluie, avait été payée par le gouvernement français 666 francs 66 centimes.

25

Le guide voit que la discipline est rétablie dans son armée : *Aoh! Aoh! Aoh!* Et nous volons sur ses traces. Entourée de trois ou quatre vieilles dames qui

30

partageaient son indignation, la mère de la blondinette nous jette encore une fois cette menace :

— Oui, j'écrirai au ministre !

Nous étions déjà loin ! nous ne marchions plus, nous
5 courions. Il s'agissait de réparer le temps perdu. Nous ne faisons qu'une bouchée de la galerie d'Apollon, dévorée sans qu'aucun de nous ait seulement le temps de lever la tête pour regarder le plafond de Delacroix. Et brusquement, en colonne serrée, nous débouchons
10 dans le salon carré, par une conversion à droite fort bien exécutée ; nous commençons à prendre l'habitude des manœuvres militaires.

Notre seule apparition sème le désordre et l'épouvante parmi les quinze ou vingt jeunes ou vieilles
15 personnes qui étaient en train d'abattre à tour de bras des Léonard de Vinci, des Corrège et des Raphaël. Elles sautent en bas de leurs tabourets et, se couvrant de leurs palettes comme de boucliers, elles se préparent à défendre contre cette avalanche l'équilibre de ces
20 chevalets où reposent tant de chefs-d'œuvre qui ne sont plus des chefs-d'œuvre.

Nous passons devant l'*Antiope* du Corrège, et nous nous engloutissons d'un seul coup dans la petite salle Duchâtel.

25 — *The Sphinx by Ingres! The Spring by the same!*

Le guide ne jette que ces deux cris, comme un conducteur d'omnibus qui annonce à ses voyageurs :
“ les Halles centrales ! la rue Montorgueil ! ” Nous nous sommes amoncelés autour de lui dans cette salle
30 étroite ; mais, sans nous accorder un quart de minute pour admirer *le Sphinx* et *la Source*, il fait volte-face

et, tête basse, jouant furieusement des coudes, il s'ouvre au milieu de nous un passage victorieux, en criant :

— *We go back! We go back!*

Nous avons compris ; tous mécaniquement nous pivotons sur place et nous nous précipitons dans le salon carré. 5

Nous brûlons les Rembrandt, les Raphaël, les Titien, les Véronèse, les Metz, les Murillo, etc. Notre guide, lancé à toute vapeur, paraît résolu à ne plus s'arrêter devant aucun obstacle. Mais tout d'un coup un grand 10 cri s'élève, jeté en même temps par tous les Anglais :

— *Charles the first! Charles the first!*

Le guide, évidemment, espérait qu'ils ne reconnaîtraient pas leur roi ; mais ils l'ont reconnu ! Et les voilà tous, immobiles, le nez en l'air, devant le tableau 15 de Van Dyck. Emporté par son violent mouvement de projection, le guide est seul à dix mètres de là. Il se retourne, se voit abandonné, s'arrête et se rend compte de la situation. Il comprend qu'il ne s'en tirera pas sans un petit discours, revient sur ses pas, et 20 d'un ton exaspéré, avec une volubilité extraordinaire, prononce une courte harangue dont voici la fidèle traduction :

— Portrait de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, par Van Dyck, peintre flamand, élève préféré de Rubens. Van 25 Dyck vécut longtemps en Angleterre, y prit femme, et fut créé chevalier par le roi Charles I^{er}. Il en fit ce portrait dont la composition rappelle Velazquez, et qui fut payé vingt-quatre mille livres par madame la comtesse du Barry, célèbre favorite du roi de France 30 Louis le quatorzième.

Il a bien dit : *Lewis the fourteenth* et, par là-dessus il jette, plus aigu et plus impérieux que jamais, le petit cri qui était toujours le signal du départ. Nous nous élançons hors du salon carré, et devant nous s'ouvre
5 l'immense galerie qui réunit le Louvre à ce qui était autrefois les Tuileries. Un véritable champ de course, une piste merveilleuse, toute droite, sans le moindre accident de terrain. Alors c'est du vertige ! Une sorte d'émulation s'empare de nous, on s'excite, on
10 s'anime à marcher ainsi de compagnie. Le même mouvement nous porte tous en avant. Une demi-douzaine de cors de chasse sonnait des fanfares, voilà ce qu'il nous faudrait !

Le bruit de nos pas fait de toutes parts retentir les
15 voûtes de ces hautes galeries. Plus vite ! toujours plus vite ! Le guide de temps en temps tourne la tête, à droite, à gauche, et hurle des noms de peintres : Rubens ! Salvator Rosa ! Van der Meulen ! Il court, il court, et nous courons. Nous arrivons au bout de
20 la grande galerie ! Nous tournons à gauche. Encore des salles, encore des tableaux ! Encore des noms de peintres vociférés par le guide ! Puis des escaliers ! Le guide dégringole et nous dégringolons. Enfin voici de l'air, de la lumière, du soleil ! Quatre grands
25 breaks sont là, attendant les Anglais. Ils s'y précipitent, ils s'y entassent. Je les regarde monter... Je les regarde partir... Il était temps... je n'en pouvais plus.

LUDOVIC HALÉVY.

MAISON A VENDRE

AU-DESSUS de la porte, une porte de bois mal jointe, qui laissait se mêler, dans un grand intervalle, le sable du jardinet et la terre de la route, un écriteau était accroché depuis longtemps, immobile dans le soleil d'été, tourmenté, secoué au vent d'automne : *Maison à vendre*, et cela semblait dire aussi maison abandonnée, tant il y avait de silence autour. 5

Quelqu'un habitait là pourtant. Une petite fumée bleuâtre, montant de la cheminée de brique qui dépassait un peu le mur, trahissait une existence cachée, discrète et triste comme la fumée de ce feu de pauvre. Puis à travers les ais branlants de la porte, au lieu de l'abandon, du vide, de cet en-l'air qui précède et annonce une vente, un départ, on voyait des allées bien alignées, des tonnelles arrondies, les arrosoirs près du bassin, et des ustensiles de jardinier appuyés à la maisonnette. 15

Ce n'était rien qu'une maison de paysan, équilibrée sur ce terrain en pente par un petit escalier qui plaçait le côté de l'ombre au premier, celui du midi au rez-de-chaussée. De ce côté-là on aurait dit une serre. Il y 20

avait des cloches de verre empilées sur les marches, des pots à fleurs vides, renversés, d'autres rangés avec des géraniums, des verveines, sur le sable chaud et blanc.

Du reste, à part deux ou trois grands platanes, le
5 jardin était tout au soleil. Des arbres fruitiers en éventail sur des fils de fer, ou bien en espalier, s'étaient à la grande lumière, un peu défeuillés, là seulement pour le fruit. C'était aussi des plants de fraisiers, des pois à grandes rames ; et au milieu de
10 tout cela, dans cet ordre et ce calme, un vieux à chapeau de paille qui circulait tout le jour par les allées, arrosait aux heures fraîches, coupait, émondait les branches et les bordures.

Ce vieux ne connaissait personne dans le pays.
15 Excepté la voiture du boulanger qui s'arrêtait à toutes les portes dans l'unique rue du village, il n'avait jamais de visite. Parfois quelque passant, en quête d'un de ces terrains à mi-côte qui sont tous très fertiles et font de charmants vergers, s'arrêtait pour sonner en voyant
20 l'écriteau. D'abord la maison restait sourde. Au second coup, un bruit de sabots s'approchait lentement du fond du jardin, et le vieux entre-bâillait sa porte d'un air furieux :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

25 — La maison est à vendre ?

— Oui, répondait le bonhomme avec effort, oui... elle est à vendre, mais je vous préviens qu'on en demande très cher,

Et sa main, toute prête à la refermer, barrait la
30 porte. Ses yeux vous mettaient dehors, tant ils montraient de colère, et il restait là, gardant comme

un dragon ses carrés de légumes et sa petite cour sablée. Alors les gens passaient leur chemin, se demandant à quel maniaque ils avaient affaire, et quelle était cette folie de mettre sa maison en vente avec un tel désir de la conserver. 5

Ce mystère me fut expliqué. Un jour, en passant devant la petite maison, j'entendis des voix animées, le bruit d'une discussion.

“ Il faut vendre, papa, il faut vendre ; vous l'avez promis. ” 10

Et la voix du vieux, toute tremblante :

“ Mais, mes enfants, je ne demande pas mieux que de vendre... voyons ! Puisque j'ai mis l'écriteau. ”

J'appris ainsi que c'étaient ses fils, ses brus, de petits boutiquiers parisiens, qui l'obligeaient à se défaire de ce coin bien-aimé. Pour quelle raison ? je l'ignore. 15
Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils commençaient à trouver que la chose traînait trop ; et, à partir de ce jour, ils vinrent régulièrement tous les dimanches pour harceler le malheureux, l'obliger à tenir sa promesse. 20

De la route, dans ce grand silence du dimanche où la terre elle-même se repose d'avoir été labourée, ensemencée toute la semaine, j'entendais cela très bien. Les boutiquiers causaient, discutaient entre eux en jouant au tonneau, et le mot argent sonnait sec dans ces voix aigres, comme les palets qu'on heurtait. 25

Le soir, tout le monde s'en allait ; et quand le bonhomme avait fait quelques pas sur la route pour les reconduire, il rentrait bien vite et refermait tout heureux sa grosse porte, avec une semaine de répit devant lui. 30
Pendant huit jours la maison redevenait silencieuse.

Dans le petit jardin brûlé de soleil on n'entendait rien que le sable écrasé d'un pas lourd, ou traîné au râteau.

De semaine en semaine, cependant, le vieux était plus pressé, plus tourmenté. Les boutiquiers employaient
5 tous les moyens. On amenait les petits-enfants pour le séduire. " Voyez-vous, grand-père, quand la maison sera vendue vous viendrez habiter avec nous. Nous serons si heureux tous ensemble !... " Et c'étaient
10 des apartés dans tous les coins, des promenades sans fin à travers les allées, des calculs faits à haute voix. Une fois j'entendis une des filles qui criait :

" La baraque ne vaut pas cent sous... elle est bonne à jeter à bas."

Le vieux écoutait sans rien dire. On parlait de lui
15 comme s'il était mort, de sa maison comme si elle était déjà abattue. Il allait, tout voûté, des larmes dans les yeux, cherchant par habitude une branche à émonder, un fruit à soigner en passant ; et l'on sentait sa vie si bien enracinée dans ce petit coin de terre, qu'il n'aurait
20 jamais la force de s'en arracher. En effet, quoi qu'on pût lui dire, il reculait toujours le moment du départ. En été, quand mûrissaient ces fruits un peu acides qui sentent la verdeur de l'année, les cerises, les groseilles, les cassis, il se disait :

25 " Attendons la récolte... Je vendrai tout de suite après."

Mais, la récolte faite, les cerises passées, venait le tour des pêches, puis les raisins, et après les raisins ces belles nèfles brunes qu'on cueille presque sous la neige.
30 Alors l'hiver arrivait. La campagne était noire, le jardin vide. Plus de passants, plus d'acheteurs. Plus

même de boutiquiers le dimanche. Trois grands mois de repos pour préparer les semences, tailler les arbres fruitiers, pendant que l'écriteau inutile se balançait sur la route, retourné par la pluie et le vent.

A la longue, impatientés et persuadés que le vieux 5 faisait tout pour éloigner les acheteurs, les enfants prirent un grand parti. Une des brus vint s'installer près de lui, une petite femme de boutique, parée dès le matin, et qui avait bien cet air avenant, faussement doux, cette amabilité obséquieuse des gens habitués au 10 commerce. La route semblait lui appartenir. Elle ouvrait la porte toute grande, causait fort, souriait aux passants comme pour dire :

“ Entrez... voyez... la maison est à vendre ! ”

Plus de répit pour le pauvre vieux. Quelquefois, 15 essayant d'oublier qu'elle était là, il bêchait ses carrés, les ensemençait à nouveau, comme ces gens tout près de la mort qui aiment à faire des projets pour tromper leurs craintes. Tout le temps la boutiquière le suivait, le tourmentait. 20

“ Bah ! à quoi bon?... C'est donc pour les autres que vous prenez tant de peine ? ”

Il ne lui répondait pas, et s'acharnait à son travail avec un entêtement singulier. Laisser son jardin à l'abandon, c'eût été le perdre un peu déjà, commencer 25 à s'en détacher. Aussi les allées n'avaient pas un brin d'herbe ; pas de gourmand aux rosiers.

En attendant, les acquéreurs ne se présentaient pas. C'était le moment de la guerre, et la femme avait beau tenir sa porte ouverte, faire des yeux doux à la route, 30 il ne passait que des déménagements, il n'entrait que

de la poussière. De jour en jour la dame devenait plus aigre. Ses affaires de Paris la réclamaient. Je l'entendais accabler son beau-père de reproches, lui faire de véritables scènes, taper les portes. Le vieux
5 courbait le dos sans rien dire, et se consolait en regardant monter ses petits pois, et l'écriteau, toujours à la même place : *Maison à vendre*.

... Cette année, en arrivant à la campagne, j'ai bien retrouvé la maison ; mais hélas ! l'écriteau n'y était
10 plus. Des affiches déchirées, moisies, pendaient encore au long des murs. C'est fini ; on l'avait vendue ! A la place du grand portail gris une porte verte, fraîchement peinte, avec un fronton arrondi, s'ouvrait par un petit jour grillé qui laissait voir le jardin. Ce n'était
15 plus le verger d'autrefois, mais un fouillis bourgeois de corbeilles, de pelouses, de cascades, le tout reflété dans une grande boule de métal qui se balançait devant le perron. Dans cette boule, les allées faisaient des cordons de fleurs voyantes, et deux larges figures
20 s'étaient, exagérées : un gros homme rouge, tout en nage, enfoncé dans une chaise rustique, et une énorme dame essoufflée, qui criait en brandissant un arrosoir :

“ J'en ai mis quatorze aux balsamines ! ”

On avait bâti un étage, renouvelé les palissades ; et
25 dans ce petit coin remis à neuf, sentant encore la peinture, un piano jouait à toute volée des quadrilles connus et des polkas de bals publics. Ces airs de danse qui tombaient sur la route et faisaient mal à entendre, mêlés à la grande poussière de juillet, ce tapage de
30 grosses fleurs, de grosses dames, cette gaieté débordante et triviale me serraient le cœur. Je pensais au

pauvre vieux qui se promenait là si heureux, si tranquille ; et je me le figurais à Paris, avec son chapeau de paille, son dos de vieux jardinier, errant au fond de quelque arrière-boutique, ennuyé, timide, plein de larmes, pendant que sa bru triomphait dans un comptoir neuf, où sonnaient les écus de la petite maison. 5

ALPHONSE DAUDET.

LA FILLE DU COLONEL

AUX soirées du général, quand elle entrait dans le grand salon, souriante, fraîche, ses jolies épaules nues, un murmure caressant s'élevait du groupe des officiers massés aux encoignures des portes. Derrière elle, sa mère, majestueuse dans sa toilette un peu voyante de femme ayant toujours habité la province, secouait ses tire-bouchons de cheveux blancs avec un air d'orgueil, semblant dire : " C'est ma fille ! " Et, fluët, doux, modeste, son père, colonel au 123^e, suivait, s'appliquant à ne pas marcher sur les traînes des robes.

A peine assise, un peloton de lieutenants et de capitaines, l'élite de la garnison de Versailles, sanglés dans leurs uniformes de grande tenue, moustaches blondes ou brunes aux yeux rêveurs ou hardis, s'élançait à l'assaut de son carnet de bal. Et dans la clarté dorée des lustres, au son des instruments, elle se mettait à danser, légère et gracieuse, emportée aux bras de ces jeunes gens empressés à lui plaire.

Pour eux, ses désirs étaient des ordres, et ses caprices des lois. Fille du colonel ! Aux époques où se dressait le tableau d'avancement, il pouvait suffire d'un

éloge jeté négligemment par elle : “ Ah ! le lieutenant un tel ! quel charmant officier, et quel bon valseur ! ” pour décider de toute une carrière. Aussi elle les faisait marcher comme à la manœuvre, avec un petit ton de commandement crâne et coquet.

5

Elle était ainsi arrivée à vingt-deux ans, vivant des jours très gais, parcourant la France au hasard des garnisons, drapeau déployé et clairons sonnante, dans une existence un peu nomade. Sa mère commençait à manifester de l'impatience : elle eût voulu la voir mariée. Mais, entre elle et les prétendants, une barrière effrayante se dressait, sur laquelle étaient écrits ces mots décisifs : “ Sans dot ! ” Et les officiers flirtaient, riaient, dansaient, mais ne paraissaient pas du tout songer à épouser.

10
15

Plaire à la fille du colonel pour obtenir de bonnes notes, parfait ! Pousser jusqu'au mariage, autre chanson ! Et aucun ne paraissait disposé à en apprendre l'air ; aucun de ceux qu'on eût favorablement accueillis. Car, depuis un an au moins, la jeune fille avait un amoureux timide et tremblant dont, l'ingrate ! elle riait volontiers.

20

C'était un gros garçon à la moustache rousse et aux yeux bleus, Lorrain de naissance, et sorti de l'école de Saint-Maixent. Il s'était engagé à dix-huit ans, avait été blessé à la bataille de Coulmiers, et portait la médaille militaire. Mais comme il n'avait point passé par l'école de Saint-Cyr, on le traitait de haut. Fils de paysan, il était robuste et sanguin, peu parleur quoiqu'il fût instruit. Très brillant sur le terrain de manœuvre, il perdait pied dans un salon. Il savait à

25
30

peine danser. La crainte de passer pour un impoli l'avait entraîné à inviter une fois la jeune fille. Et il avait si bien embrouillé les figures du " cotillon ", que les plus habiles n'avaient pu s'y reconnaître. Ce
5 déplorable essai lui avait suffi, et plutôt que d'affronter les regards moqueurs, il eût gaiement marché sur une batterie tirant à mitraille.

Enfoncé dans une embrasure de fenêtre, il regardait pendant des heures celle qu'il adorait, dansant avec
10 une riante vivacité. Il suivait sa petite tête évaporée dans la foule tournoyante, et caressait des yeux ses blanches épaules. Quelquefois, il s'enhardissait jusqu'à s'approcher de la mère, et, cérémonieusement, il lui faisait sa cour. C'étaient ses plus grandes audaces.

15 Il voyait avec envie ses camarades papillonner autour de la jeune fille, cambrer leur torse, faire les avantageux. Plein d'une noire tristesse, il se disait : " Un de ces jours, la nouvelle qu'elle épouse un de ces messieurs va se répandre au mess, et tout sera fini ! " Il eut des
20 accès de désespoir dans le silence glacial de sa chambre garnie. Il essaya de se raisonner. N'était-il pas fou d'aller songer à cette enfant gâtée faite pour les douceurs de la vie luxueuse ? Elle était réservée à quelque fils de famille, et non à un pauvre officier de fortune.

25 Mais, malgré lui, sa pensée s'envolait toujours vers elle. Il la voyait pendant les nuits d'insomnie, toujours tournant, rieuse et légère, dans l'emportement de la valse. Elle semblait l'appeler avec une coquetterie irritante. Et il pensait : " Qui sait ? elle m'accepterait
30 peut-être ! " Alors, son cœur battait dans sa poitrine à gros coups et il étouffait.

Un matin, il n'y tint plus. La vie ainsi lui était devenue impossible. Il alla trouver le major, qui lui avait toujours témoigné de l'intérêt, et le pria de voir le colonel et, sans aborder nettement la question, de pressentir l'accueil qui pourrait être fait à une demande en mariage. Il passa cette journée-là au bord de la pièce d'eau des Suisses, à regarder sauter les carpes au soleil, regrettant déjà sa démarche et voyant devant lui l'avenir tout en noir.

Le soir, dans la cour de la caserne, le major le prit à part et lui dit d'une voix brève :

— J'ai vu le colonel. Il a été excellent, et voici sa réponse : " Votre protégé n'a pas le sou, ma fille n'a pas de dot, ce serait marier la faim et la soif. " Il a cent fois raison ! Ne pensez plus à la demoiselle. Et si vous avez du chagrin, consolez-vous avec la théorie.

Le lieutenant remercia, mais il n'essaya pas de se consoler, et comme on demandait des officiers pour les envoyer au Tonquin, il se proposa. La semaine suivante, il s'embarquait à Brest. Et pendant que, le cœur gros, il s'éloignait, emporté sur les flots tumultueux de la large mer, la jeune fille, insouciant et joyeuse, continuait à danser dans la lumière et dans les fleurs, aux doux bruits des instruments de fête.

* * *

Deux années se sont écoulées. Dans son bel hôtel, le général recevait toujours ; mais, à ces brillantes soirées militaires, la charmante fille qui jadis tournait toutes les têtes ne paraissait plus. Le colonel du 123^e était mort subitement, à la veille d'obtenir les " étoiles."

A la vie brillante et dissipée avait succédé pour les deux femmes une existence médiocre et maussade. Tous les sémillants officiers qui papillonnaient si galamment s'étaient éloignés avec le plaisir et la gaieté. Le nouveau colonel du régiment avait aussi
5 une femme et une fille : à elles, puissances du jour, toutes les attentions, toutes les coquetteries ; aux souverains de la veille, le coup de képi distraait, dans la rue, puis la fuite d'un air effaré.

10 L'orpheline et la veuve, alors, échangeaient un amer sourire et poursuivaient lentement leur chemin. Elles allaient dans le parc, auprès du tapis vert, jouir des tiédeurs d'un bel automne dont le soleil dorait le marbre des statues et jaunissait les feuilles des grands
15 marronniers. Elles s'asseyaient, toutes noires dans leurs robes de deuil, et, aux accents de la musique militaire, elles retrouvaient comme un lambeau de leur ancien bonheur. Il leur semblait que rien n'était
20 changé dans leur existence, et que la voix du colonel allait retentir rude et sonore derrière elles, disant :
" Bonjour, mesdames ; aujourd'hui, c'est le 124^e qui donne le concert ; sa fanfare est moins bonne que la nôtre ! "

Mais les cris des enfants qui jouaient dans le sable
25 se faisaient seuls entendre. Et la mère, avec un soupir, essayait de lire ses journaux au travers de son pince-nez aux verres brouillés par les larmes, pendant que la fille jetait à la dérobée un regard mélancolique sur ses anciens danseurs, qui ne la reconnaissaient plus.
30 Elle approchait de vingt-cinq ans, maintenant, et sa beauté, raffinée par le chagrin, avait une grâce plus

pénétrante. On eût dit une fleur que la pluie d'orage a rafraîchie et purifiée. Elle s'était dé faite de ces vivacités de jeune cheval échappé qui lui donnaient une allure fantastique et inquiétante. Grave et douce, elle semblait faire pénitence de son joyeux passé.

5

Un jour, à la musique, parmi les officiers qui se promenaient, fumant, causant, riant, et qu'elle rencontrait chaque après-midi, une figure nouvelle lui sauta aux yeux. Elle revit en un instant les bals du général et son timide amoureux blotti dans un coin, la dévorant des yeux. Elle dit à sa mère :

10

— Oh ! maman, vois donc, le lieutenant !

Il l'avait aperçue aussi, car il était devenu pâle, et, quittant ses camarades, le képi à la main, il s'avancait ; la vieille mère plia à la hâte les journaux, et débarrassant la chaise qui était devant elle, avec un bienveillant sourire l'offrit à l'officier :

15

— Comment ! c'est vous, lieutenant ! Oh ! qu'il y a longtemps ! Nous sommes vraiment heureuses ! Mais pardon : je vous appelle lieutenant, et je vois sur votre manche un troisième galon.

20

Alors, il rougit et raconta qu'au bout de six mois de campagne il avait été fait capitaine après l'affaire de Nam-Dimh. Il y avait tant de vides à combler ! Puis, il était resté enfermé dans Tuyen-Quan avec le commandant Dominé. Un siège terrible, de cinq semaines, sur la brèche, à repousser les assauts furieux de l'armée chinoise, battant sans trêve de ses flots d'hommes les murs en ruine du fortin ! Il avait été blessé le dernier jour, dans une sortie suprême, alors qu'au loin, par-dessus la clameur des hordes jaunes,

25

30

les clairons français se faisaient entendre, sonnant la délivrance. Oh ! l'heure enivrante ! Il avait vu l'ennemi fuir, les trois couleurs apparaître, et il était tombé alors sans regret, puisqu'on était vainqueur. Son état
5 avait paru si grave qu'on l'avait renvoyé en France avec la croix. Pendant la traversée, il s'était à peu près guéri, et en arrivant il avait été porté d'office sur le tableau pour le grade de chef de bataillon.

Les deux femmes se taisaient. La mère, avec sa
10 connaissance du métier, calculant qu'il avait gagné dix ans d'avance sur tous ses camarades. La fille examinant le jeune homme et le trouvant presque méconnaissable, avec sa figure pâlie et allongée qui lui donnait un grand air de distinction. Était-ce possible
15 qu'on l'eût dédaigné, ce brave soldat qui, ayant payé de son sang chaque grade conquis, revenait maintenant avec un avenir assuré !

Lui aussi la regardait. Était-ce elle, sérieuse et réfléchie, qu'il avait connue étourdie et turbulente ?
20 Une autre femme se découvrait à lui, cent fois plus charmante dans sa grâce triste et inquiète. Elle l'avait séduit autrefois, elle le ravissait aujourd'hui. Il l'avait rêvée ainsi. C'était bien elle. Toujours aussi jolie, et cent fois meilleure.

25 Leurs yeux se rencontrèrent, et dans ceux de l'officier la jeune fille lut tant d'adoration qu'elle se détourna avec un peu de gêne.

Le soir venait : les deux femmes se levèrent, et, sans pouvoir se détacher d'elles, le capitaine les
30 conduisit jusqu'à leur porte. Le lendemain, il les retrouva à la musique, et ainsi tous les jours. Il

s'asseyait auprès de la jeune fille, et pendant que la mère lisait ses journaux, ils causaient, intarissables, et cependant ne disant rien. L'automne s'avavançait, les feuilles, couleur de rouille, jonchaient les allées, et il faisait trop froid pour rester assis. On se promenait 5 dans les quinconces du parc désert, le capitaine et la jeune fille, côte à côte, marchant d'un pas souple et amoureux.

* * *

Décembre se passa ainsi, dans une intimité toujours plus douce.

Cependant le capitaine, par moment, semblait 10 troublé, nerveux. Un jour, dans un élan passionné, il serra le bras de la jeune fille contre sa poitrine, ses yeux brillèrent. Elle crut qu'il allait lui dire : " Je vous adore ! " Mais il garda le silence et devint un 15 peu sombre.

L'agitation qu'il éprouvait redoubla aux approches du jour de l'an. Il alla fréquemment à Paris, s'occupa moins des deux femmes. Une sourde inquiétude le travaillait. S'étaient-elles trompées ? Que préparait-il 20 de mystérieux ?

Le 31 décembre, à six heures, il n'avait pas encore paru. La veuve lisait le journal du soir, qui contenait les promotions dans l'armée. Soudain, elle devint très rouge et poussa un cri :

— Il est nommé ! Il a son grade ! 25

Au même moment, des pas précipités se firent entendre, la porte s'ouvrit, et celui qui était si impatientement attendu entra. Il souriait, très ému ; il

s'arrêta devant les deux femmes. La vieille mère lui tendit les bras :

— Oh ! mon cher enfant ! voilà donc ce qui vous agitait !

5 Mais lui, se tournant vers la jeune fille avec une amoureuse fierté :

— Mademoiselle, j'ai maintenant une espérance d'avenir à mettre à vos pieds ; je vous aime ; voulez-vous être ma femme ?

10 Elle pâlit au souvenir du premier refus, et pensant à tout ce que le brave garçon avait fait pour mériter son bonheur, elle lui tendit la main, et la tête sur son épaule, les lèvres sur la rude torsade de galons si vaillamment gagnés, elle pleura de joie.

GEORGES OHNET.

LE LOUIS D'OR

CONTE DE NOËL

LORSQUE Lucien de Hem eut vu son dernier billet de cent francs agrippé par le râteau du banquier, et qu'il se fut levé de la table de roulette où il venait de perdre les débris de sa petite fortune, réunis par lui pour cette suprême bataille, il éprouva comme un vertige et crut qu'il allait tomber. 5

La tête troublée, il alla se jeter sur la large banquette de cuir qui faisait le tour de la salle de jeu. Pendant quelques minutes il regarda vaguement le tripot clandestin dans lequel il avait gâché les plus belles années de sa jeunesse, songea qu'il était ruiné, perdu, se rappela qu'il avait chez lui, dans un tiroir de commode, les pistolets d'ordonnance dont son père, le général de Hem, alors simple capitaine, s'était si bien servi à l'attaque de Zaatcha ; puis, brisé de fatigue, il s'endormit d'un sommeil profond. 10 15

Quand il se réveilla, la bouche pâteuse, il constata par un regard jeté à la pendule, qu'il avait dormi une demi-heure à peine, et il éprouva un impérieux besoin de respirer l'air de la nuit. Les aiguilles marquaient sur le cadran minuit moins le quart. 20

Tout en se levant et en s'étirant les bras, Lucien se

souvint alors qu'on était à la veille de Noël et, par un jeu ironique de la mémoire, il se revit soudain, tout petit enfant et mettant, avant de se coucher, ses souliers dans la cheminée.

* * *

- 5 En ce moment, le vieux Dronski, — un pilier du tripot, le Polonais classique, portant le caban râpé, tout orné de soutaches et d'olives, — s'approcha de Lucien et marmotta quelques mots dans sa sale barbiche grise.
- 10 — Prêtez-moi donc une pièce de cinq francs, monsieur. Voilà deux jours que je n'ai pas bougé du cercle, et depuis deux jours le "dix-sept" n'est pas sorti... Moquez-vous de moi si vous voulez ; mais je donnerais mon poing à couper que tout à l'heure, au
- 15 coup de minuit, ce numéro sortira.

Lucien de Hem haussa les épaules ; il n'avait même plus dans sa poche de quoi acquitter cet impôt que les habitués de l'endroit appelaient "les cent sous du Polonais." Il passa dans l'antichambre, mit son cha-

20 peau et sa pelisse, et descendit l'escalier avec l'agilité des gens qui ont la fièvre.

Depuis quatre heures que Lucien était enfermé dans le tripot, la neige avait tombé abondamment, et la rue était toute blanche.

- 25 Le joueur décavé frissonna sous ses fourrures et se mit à marcher ; mais, après avoir fait quelques pas, il s'arrêta brusquement devant un navrant spectacle.

Sur un banc de pierre placé, selon l'usage d'autrefois, près de la porte monumentale d'un hôtel, une petite

filles de six ou sept ans, à peine vêtue d'une robe noire en loques, était assise dans la neige. Elle s'était endormie là, malgré le froid cruel, dans une attitude effrayante de fatigue et d'accablement, et sa pauvre petite tête et son épaule mignonne étaient comme 5 écroulées dans un angle de la muraille et reposaient sur la pierre glacée. Une des savates dont l'enfant était chaussée s'était détachée de son pied qui pendait, et gisait lugubrement devant elle.

D'un geste machinal, Lucien de Hem porta la main 10 à son gousset ; mais il se souvint qu'un instant auparavant il n'y avait même pas trouvé une pièce de vingt sous oubliée, et qu'il n'avait pas pu donner de pour-boire au garçon du cercle.

Cependant, poussé par un instinctif sentiment de 15 pitié, il s'approcha de la petite fille, et il allait peut-être l'emporter dans ses bras et lui donner asile pour la nuit, lorsque, dans la savate tombée sur la neige, il vit quelque chose de brillant.

Il se pencha. C'était un louis d'or ! 20

*
* *

Une personne charitable, une femme sans doute, avait passé par là, avait vu, dans cette nuit de Noël, cette chaussure devant cette enfant endormie, et, se rappelant la touchante légende, elle avait mis là, d'une main discrète, une magnifique aumône, pour que la 25 petite abandonnée crût encore aux cadeaux faits par l'enfant Jésus et conservât, malgré son malheur, quelque confiance et quelque espoir dans la bonté de la Providence.

Un louis ! c'étaient plusieurs jours de repos et de richesse pour la mendicante ; et Lucien était sur le point de l'éveiller pour lui dire cela, quand il entendit près de son oreille, comme dans une hallucination, une
5 voix — la voix du Polonais — qui murmurait tout bas ces mots :

— Voilà deux jours que je n'ai pas bougé du cercle, et depuis deux jours le "dix-sept" n'est pas sorti... Je donnerais mon poing à couper que tout à l'heure, au
10 coup de minuit, ce numéro sortira.

Alors ce jeune homme de vingt-trois ans, qui n'avait jamais failli à l'honneur, conçut une épouvantable pensée. D'un regard, il s'assura qu'il était bien seul dans la rue déserte, et, pliant le genou, avançant avec
15 précaution sa main frémissante, il vola le louis d'or dans la savate tombée ! Puis, courant de toutes ses forces, il revint à la maison de jeu, grimpa l'escalier en quelques enjambées, poussa d'un coup de poing la porte rembourrée de la salle maudite, y pénétra au
20 moment précis où la pendule sonnait le premier coup de minuit, posa la pièce d'or sur le tapis vert et cria :

— En plein sur le "dix-sept !"

Le "dix-sept" gagna. D'un revers de main, Lucien poussa les trente-six louis sur la rouge. La rouge
25 gagna. Il laissa les soixante-douze louis sur la même couleur. La rouge sortit de nouveau.

Il fit encore le paroli deux fois, trois fois, toujours avec le même bonheur. Il avait maintenant devant lui un tas d'or et de billets. Il avait rattrapé, en une
30 dizaine de coups, les quelques misérables billets de mille francs, sa dernière ressource, qu'il avait perdus

au commencement de la soirée. A présent, pontant des deux ou trois cents louis à la fois, et servi par sa veine fantastique, il allait bientôt regagner, et au delà, le capital héréditaire qu'il avait gaspillé en si peu d'années, reconstituer sa fortune. Et il jouait toujours, 5 et il gagnait toujours, comme un furieux, comme un homme ivre ! et il jetait ses poignées de louis sur le tableau, au hasard, à la vanvole, avec un geste de certitude et de dédain !

Seulement il avait comme un fer rouge dans le cœur, 10 et il ne pensait qu'à la petite mendicante endormie dans la neige, à l'enfant qu'il avait volée.

— Elle est encore à la même place ! Certainement, elle doit y être encore !... Tout à l'heure... oui, quand une heure sonnera... je me le jure !... je sortirai d'ici, 15 j'irai la prendre tout endormie, dans mes bras, je l'emporterai chez moi, je la coucherai sur mon lit... Et je l'élèverai, je la doterai, je l'aimerai comme ma fille, et j'aurai soin d'elle toujours, toujours !

*
* *

Mais la pendule sonna une heure, et le quart, et la 20 demie, et les trois quarts... et Lucien était toujours assis à la table infernale. Enfin, une minute avant deux heures, le chef de partie se leva brusquement et dit à voix haute...

— La banque a sauté, messieurs... Assez pour 25 aujourd'hui !

D'un bond, Lucien fut debout. Écartant avec brutalité les joueurs qui l'entouraient et le regardaient avec une envieuse admiration, il partit vivement,

dégringola les étages et courut jusqu'au banc de pierre. De loin, à la lueur d'un bec de gaz, il aperçut la petite fille.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-il. Elle est encore là.

5 Il s'approcha d'elle, lui saisit la main :

— Oh ! qu'elle a froid ! Pauvre petite !

Il la prit sous les bras, la souleva pour l'emporter. La tête de l'enfant retomba en arrière, sans qu'elle s'éveillât :

10 — Comme on dort, à cet âge-là !

Il la serra contre sa poitrine pour la réchauffer, et, pris d'une vague inquiétude, il voulut, afin de la tirer de ce lourd sommeil, la baiser sur les yeux. Mais alors il s'aperçut avec terreur que les paupières de
15 l'enfant étaient entr'ouvertes et laissaient voir à demi des prunelles vitreuses, éteintes, immobiles. Le cerveau traversé d'un horrible soupçon, Lucien mit sa bouche tout près de la bouche de la petite fille ; aucun souffle n'en sortit.

20 Pendant qu'avec le louis d'or qu'il avait volé à cette mendicante Lucien gagnait au jeu une fortune, l'enfant sans asile était morte, morte de froid !

* * *

Étreint à la gorge par la plus effroyable des angoisses, Lucien voulut pousser un cri... et, dans l'effort
25 qu'il fit, il se réveilla de son cauchemar sur la banquette du cercle, où il s'était endormi un peu avant minuit et où le garçon du tripot, s'en allant le dernier vers cinq heures du matin, l'avait laissé tranquille, par bonté d'âme pour le décavé.

Une brumeuse aurore de décembre faisait pâlir les vitres des croisées. Lucien sortit, mit sa montre en gage, prit un bain, déjeuna, et alla au bureau de recrutement signer un engagement volontaire au 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique.

Aujourd'hui, Lucien de Hem est lieutenant ; il n'a que sa solde pour vivre, mais il s'en tire, étant un officier très rangé et ne touchant jamais une carte. Il paraît même qu'il trouve encore moyen de faire des économies ; car l'autre jour, à Alger, un de ses camarades qui le suivait à quelques pas de distance dans une rue montueuse de la Kasbah, le vit faire l'aumône à une petite Espagnole endormie sous une porte, et eut l'indiscrétion de regarder ce que Lucien avait donné à la pauvre. Le curieux fut très surpris de la générosité du pauvre lieutenant.

Lucien de Hem avait mis un louis d'or dans la main de la petite fille.

FRANÇOIS COPPÉE.

LA NIHILISTE

EN 187..., quelque temps avant la mort tragique du dernier tsar, un des hommes les plus considérables de l'empire était le prince Michel ***, que des raisons de haute convenance ne permettent pas
5 de désigner ici par le nom de sa famille, qui est illustre.

Dans un voyage qu'il avait fait chez nous, un peu après la guerre, il avait rencontré à l'une des réceptions de la princesse Lise, cette superbe fille du général de Contremont que le monde parisien, renaissant de ses
10 cendres, connaissait déjà sous le nom de "la belle Madeleine," et qui était aussi pauvre qu'elle était belle.

Michel fut pris, malgré sa quarantaine accomplie et des intentions formelles de célibat contre lesquelles s'étaient heurtées, depuis quinze ans, toutes les jeunes
15 personnes et toutes les veuves de l'aristocratie russe.

— Mère, dit un soir Madeleine à la veuve du héros de Gravelotte, seras-tu contente si je deviens princesse ?

— Pas tout à fait, car je t'ai faite assez belle pour être reine ; il est vrai que les reines, par le temps qui
20 court !...

De fait, il ne me souvient guère d'avoir rencontré, dans un ensemble aussi parfait, aucun type de beauté humaine. Je la vois encore, l'adorable ! un certain

soir, à l'Opéra, quelques semaines après son mariage. Il y avait, je gage, à l'orchestre, cinquante spectateurs qui étaient ou avaient été plus ou moins amoureux d'elle, depuis la simple toquade jusqu'à la passion désespérée. Vous jugez comment ceux-là écoutaient la musique. On aurait pu leur jouer *Mireille* à la place des *Huguenots* sans qu'un seul d'entre eux eût songé à s'en apercevoir. 5

Ce fut et ce sera probablement la plus mémorable soirée de la jeunesse de Madeleine. Seule, dans la grande loge, avec son mari ; fière, à peine souriante en apparence, mais au fond vibrant des pieds à la tête de l'excitation du triomphe, elle renvoyait l'admiration comme ses diamants renvoyaient la lumière. Elle était un superlatif vivant, car elle pouvait se dire : 15

— J'aperçois ici vingt-cinq femmes qui sont belles ; mais c'est moi qui suis la plus belle.

Ce soir-là, une Américaine bien des fois millionnaire, mais point jolie, faisait dans sa loge l'aveu que voici :

— Je ne souhaite pas de ressembler à la princesse Michel, car ce serait trop demander. Mais seulement pour avoir ses dents, je donnerais mon hôtel des Champs-Élysées et tout ce qui est dedans, même mon coffret à bijoux. Avec des dents comme celles-là, on n'a pas besoin d'être jolie. On sourit ou l'on bâille, selon les circonstances, et le monde est à vos pieds. 20 25

— C'est-à-dire aux pieds de vos dents, fit un diplomate ; mais j'ai peur que la princesse ne soit destinée à bâiller plus qu'à sourire. Son Excellence de mari n'a pas l'air amusant ni commode. Plus d'une fois dans sa vie, la belle Madeleine regrettera Paris. 30

**

Non, vraiment, le prince n'était pas commode, même au moment de son mariage. Mais quelques années plus tard, il l'était encore moins, la princesse était là pour le dire.

5 Il devait à la coquetterie de sa femme d'être devenu jaloux comme un tigre, et à la faveur du tsar d'être devenu ministre de la police. Avouez que ces deux qualités réunies ne sont point faites pour rendre un homme aimable.

10 Cependant, il avait trouvé moyen d'utiliser ses fonctions publiques au service de sa jalousie privée. Il avait choisi, parmi les meilleurs sujets de son personnel, le cocher qui conduisait sa femme, et le concierge qui gardait la porte de son hôtel. Puis, comme
15 complément, il avait le *cabinet noir* ; je ne vous fais pas l'injure de supposer que vous ignorez ce que c'est que le *cabinet noir*, bien qu'il n'existe pas chez nous, évidemment. A quoi cela servirait-il d'être en République ?

20 Au commencement, l'infortuné ministre avait lu, par douzaines, des déclarations amoureuses adressées à sa femme sur tous les tons et dans toutes les mesures ; parfois même sans mesure. Puis le mouvement s'était ralenti, non que la princesse devînt moins séduisante,
25 mais on commençait à se méfier. Ceux qui avaient confié aux postes et télégraphes de sa majesté leurs espoirs ou leurs plaintes, avaient vu presque toujours la mauvaise chance s'attacher à leurs pas sous les formes les plus inattendues et les plus diverses. C'était,

comme le disait une de ces victimes, à se demander si la princesse avait le mauvais œil, ou si le prince avait les yeux trop bons.

Bien entendu, les réponses passaient au *cabinet noir* aussi bien que les demandes, et son excellence pouvait se convaincre qu'il était le mari d'une coquette enragée, mais rien de plus ; ce dont il éprouvait une satisfaction relative.

Mais qu'on juge de son effroyable surprise, quand il lut un jour la lettre suivante dont il ne reconnaissait que trop l'écriture, bien qu'elle ne fût signée que d'une simple initiale :

“ Il paraît que l'empereur partira pour Varsovie plus tôt qu'on ne l'avait pensé. Tenez-vous donc prêt à vous mettre en route au premier appel, car qui sait quand nous retrouverions une occasion semblable ? Je ne vous ai pas laissé ignorer les difficultés de l'entreprise. Arrangez-vous donc pour réussir du premier coup et sans tâtonner. Vous vous présenterez chez moi comme un ami de la famille voyageant en Russie pour son plaisir. Elle vous donnera pour moi une commission quelconque, et ce sera votre introduction en cas de besoin.”

Le malheureux prince n'avait plus sa raison quand il termina cette horrible lecture. Ainsi cette conspiration qu'il combattait nuit et jour, par le fer, par la prison et par l'exil ; cette guerre monstrueuse, impitoyable, de toute une armée de monstres contre un seul homme, il la retrouvait à son foyer. C'était sa propre femme, sa belle Madeleine, qui disait à l'assassin : “ Voici l'heure, soyez prêt ! ”

A quoi bon lutter davantage? Quelle fatalité armait donc contre cet infortuné souverain l'étrangère elle-même? Cette femme avait tout : la jeunesse, la beauté, le luxe, l'admiration. Elle nihiliste! Que
5 lui manquait-il donc? Quelle rancune la poussait dans le crime, elle aussi, au risque de la paille du cachot qui allait meurtrir ce corps charmant, de la corde de chanvre qui briserait ce cou d'ivoire, de la neige de Sibérie qui glacerait ses petits pieds aussi blancs
10 qu'elle?

— Ah ! pensa l'infortuné, je n'ai point su la rendre heureuse ! Je me suis montré trop jaloux. Elle me hait, et sa haine a trouvé ce raffinement, sublime à force d'horreur invraisemblable ?

15 Que fallait-il faire cependant? Il pensa à tuer sa femme et à se tuer ensuite, laissant le public imaginer quelque histoire d'amour surpris, car le sujet fidèle aimait mieux ce genre de déshonneur que l'autre. Puis il eut envie d'aller se jeter aux genoux de l'em-
20 pereur et de tout lui dire, après quoi il disparaîtrait pour jamais avec la coupable.

Le sentiment du devoir l'arrêta. Il tenait le fil d'un complot ; il fallait en découvrir toute la trame, et, pour cela, il suffisait de laisser partir la lettre. De lui-
25 même l'assassin se livrerait. Déjà, le ministre avait le nom de cet homme : Nicholson, quelque Anglais ou quelque Américain, peut-être, expert en dynamite, ou tout simplement un étudiant russe ayant pris un faux nom.

30 La lettre partit et, le soir, le prince et la princesse assistaient à l'Opéra, dans leur loge : lui, pâle, trem-

blant de fièvre, vieilli de quinze ans ; elle plus séduisante et plus entourée que jamais.

— Vous êtes malade, Michel ! dit Madeleine en souriant à son mari, dans la voiture qui les emportait chez eux. 5

— A quoi le voyez-vous ? fit-il d'un air étrangement sombre.

— A quoi ? vous n'avez pas été jaloux, ce soir !

* * *

Au bout d'une semaine, le ministre de la police dit à sa femme, sans paraître y attacher d'importance : 10

— C'est jeudi que le tsar quitte Saint-Pétersbourg.

— Vraiment ! s'écria-t-elle, à peine troublée de ce qu'elle venait d'apprendre. Les journaux indiquent une autre date.

Il répondit, trompant à dessein la complice de Nicholson, car il avait son plan : 15

— Oui, on veut dépister ceux qui pourraient avoir des projets coupables.

Puis il parla d'autre chose, admirant au fond la force d'âme de cette créature indigne. 20

Le jour même il comprit que sa ruse avait réussi quand on lui communiqua, du télégraphe, cette dépêche, adressée par la princesse on devine à qui : " C'est pour jeudi. Soyez exact."

Bien entendu, le jeudi se passa sans que le tsar ni son ministre eussent quitté la capitale. Madeleine était devenue subitement fort inquiète à l'annonce de ce prétendu changement. 25

Le lendemain, dans l'après-midi, un personnage richement vêtu, orné d'une rosette énorme, se présenta au palais du prince Michel.

— Que désire monsieur ? demanda, en s'inclinant jusqu'à terre, le concierge *prêté* par la cinquième section.

— Saluer la princesse et lui remettre un message de sa mère. Je suis le docteur Nicholson.

— Fort bien, dit l'homme. Monsieur est attendu. Madame la princesse est en visite chez une amie et a donné l'ordre de conduire monsieur auprès d'elle. Dans cinq minutes, la voiture sera prête.

Nicholson avait à peine eu le temps d'admirer quelques toiles du salon d'attente, car il était connaisseur, lorsqu'on le fit monter en coupé, où le concierge prit place à côté de lui, sans en demander la permission !

— Drôle d'usage ! pensa Nicholson. Il aurait bien pu monter sur le siège.

Je n'ai pas besoin de dire qu'un quart d'heure après, le soi-disant docteur était dans la meilleure, c'est-à-dire dans la plus solide prison de Saint-Petersbourg et que, s'il y était attendu, ce n'était pas par la princesse.

Dans une sorte de parloir fort maussade, garni d'agents de police armés en guerre, un personnage qu'il ne connaissait pas, et qui était le prince lui-même, l'interrogea avec une absence d'égards à laquelle le pauvre Nicholson n'était pas habitué...

— C'est une infamie ! criait-il en se débattant. J'arrive de Paris ce matin même. Je n'ai pas dit trois paroles à qui que ce soit et, quand je me présente chez la princesse, on m'enlève comme un voleur !

— Vous connaissez la princesse ? questionna très froidement le ministre.

— Si je la connais ! mais je l'ai presque vue naître. Voici une lettre de sa mère, la veuve d'un grand général. D'ailleurs, je suis citoyen américain et je proteste...

— Fouillez cet homme avec précaution, interrompit le haut fonctionnaire sans avoir l'air d'entendre.

On ne trouva rien de suspect sur Nicholson, rien qu'une mignonne boîte soigneusement enveloppée. Si c'était une machine infernale ! Il fallait avouer, en ce cas, que la science du portatif a fait bien des progrès depuis Fieschi.

Un ingénieur de l'école des torpilles, attaché au ministère pour des occasions semblables, défit le paquet avec les précautions conseillées par la science. Le plus grand nombre des assistants était moins que rassuré et s'attendait à quelque explosion terrible.

Rien d'anormal ne se produisit. Seulement l'ingénieur avait un singulier sourire lorsqu'il tendit la boîte ouverte au prince, qui s'empressa, d'ailleurs, de la mettre dans sa poche après y avoir jeté les yeux.

— Alors, demanda-t-il à Nicholson, vous êtes...

— Dentiste américain, Monsieur, et fort pressé. Je désire retourner à Paris le plus tôt possible. Mon cabinet me réclame.

Cinq minutes après, Nicholson était de nouveau en coupé, ayant, cette fois, pour compagnon le prince lui-même qui le comblait d'excuses.

— Mais, dit le mari de la belle Madeleine, comment se fait-il que je ne me sois jamais aperçu de rien ?

— Excellence, répondit fièrement l'Américain, si vous vous étiez aperçu de quelque chose, les dentiers Nicholson ne mériteraient plus leur réputation.

— Ainsi les dents de la princesse...

5 — Fausses, mon prince. Encore très jeune, M^{lle} de Contremont fit une chute de cheval qui lui fracassa la mâchoire. J'exécutai alors, pour elle, un des meilleurs appareils qui soient sortis de chez moi. Mais
10 tout s'use, et je venais en ajuster un neuf en votre absence.

Le public n'a jamais connu l'aventure. On remarque seulement que le prince est moins amoureux. O cœur humain !

LÉON DE TINSEAU.

LA MÉMOIRE DU CŒUR

I

LE royaume était dans la désolation parce que le jeune roi, depuis qu'il était devenu veuf, ne s'occupait plus du tout des affaires de l'État, passait les jours et les nuits à pleurer devant un portrait de la chère défunte. Ce portrait, il l'avait fait 5 lui-même, autrefois, ayant appris à peindre tout exprès ; car il n'y a rien de plus cruel pour un amant ou un époux vraiment épris, que de laisser à un autre le soin de reproduire la beauté de la bien-aimée. Les artistes ont une façon de regarder de près leurs modèles qui ne 10 saurait plaire à un jaloux ; ils ne mettent pas sur la toile tout ce qu'ils ont vu ; il doit leur en rester quelque chose dans les yeux, dans le cœur aussi.

Et ce portrait, maintenant, était la seule consolation du jeune roi ; il ne pouvait retenir ses larmes en le 15 considérant, mais il n'aurait pas échangé, contre la douceur des plus heureux sourires, l'amertume de ces pleurs. C'était en vain que ses ministres venaient lui

dire : “ Sire, nous avons reçu des nouvelles inquiétantes ; le nouveau roi d’Ormuz lève une armée innombrable pour envahir vos États ” ; il feignait de ne pas entendre, les regards toujours fixés sur l’image adorée.

5 Un jour il entra dans une grande colère et faillit tuer un de ses chambellans, celui-ci s’étant hasardé à insinuer que les douleurs les plus légitimes ne doivent pas être éternelles, que son maître ferait bien de songer à se marier avec quelque jeune fille, nièce d’empereur ou
10 fille de paysan, n’importe. “ Monstre ! s’écria l’inconsolable veuf, oses-tu bien me donner un si lâche conseil ? Tu veux que je sois infidèle à la plus aimable des reines ? Ote-toi de mes yeux, ou tu périras de ma propre main. Mais avant de sortir, apprends, pour le
15 répéter à tous, que jamais une femme ne s’assoira sur mon trône, à moins d’être de tout point semblable à celle que j’ai perdue ! ”

Il savait bien qu’en parlant ainsi il ne s’engageait guère. Telle qu’elle revivait en son cadre d’or, —
20 hélas ! morte, pourtant ! — la reine était si parfaitement belle que, par toute la terre, on n’aurait pu trouver sa pareille. Brune, avec de longs cheveux souples qui s’écoulaient comme de l’ébène liquide, le front un peu haut, d’ivoire couleur d’ambre, les yeux profonds,
25 d’un noir de nuit, la bouche bien ouverte par un sourire où luisaient toutes les dents, elle défiait les comparaisons, les ressemblances, et même une princesse qui aurait reçu dans son berceau les plus précieux dons de toutes les bonnes fées, n’aurait pu avoir d’aussi beaux
30 cheveux sombres, d’aussi profonds yeux bruns, ni ce front, ni cette bouche.

II

Beaucoup de mois s'écoulèrent, — plus d'une année, — sans apporter aucun heureux changement au triste état des choses. On recevait d'Ormuz des nouvelles de plus en plus alarmantes ; le roi ne daignait pas prendre garde au danger grandissant. Il est vrai que les 5 ministres percevaient les impôts en son nom ; mais comme ils en gardaient l'argent au lieu de l'employer à équiper des soldats, le pays ne manquerait pas d'être ravagé, après avoir payé pour ne pas l'être. De sorte qu'il y avait tout le jour, devant le palais, des groupes 10 de gens qui venaient supplier et se plaindre. L'amoureux de la morte ne sortait point de sa mélancolie ; il n'avait d'attention que pour le charme silencieux du portrait.

Une fois, cependant, — c'était à l'heure où l'aube 15 teint de rose et de bleu les vitres, — il se tourna vers la croisée, écoutant une chanson qui passait, une chanson grêle et frêle, jolie et matinale comme un tireli d'alouette. Il fit quelques pas, étonné, colla le front à la vitre, regarda. Il eut peine à retenir un cri d'aise ! 20 Il n'avait jamais rien vu d'aussi charmant que cette petite bergère menant aux champs son troupeau de moutons. Elle était blonde au point que ses cheveux doraient le soleil plutôt qu'ils n'en étaient dorés. Elle avait le front un peu bas, rose comme les jeunes roses, 25 les yeux clairs, d'une clarté d'aurore, et sa bouche riait si étroite que, même ouverte par la chanson, elle laissait voir à peine cinq ou six petites perles. Mais le roi, tout charmé qu'il fût, se déroba à ce spectacle,

mettant ses mains sur ses paupières closes, et, tout honteux de s'être un instant détourné de la belle défunte, il revint vers le portrait, s'agenouilla, pleurant de douleur et de délice. Il ne se souvenait plus du
5 tout qu'une bergère avait passé sous la fenêtre, en chantant. "Ah ! tu es bien sûre, gémissait-il, que mon cœur en deuil t'appartient pour toujours, puisqu'il n'existe aucune femme qui te ressemble ; et il faudrait, pour que je fisse une reine, que, d'un miroir où elle se
10 serait éternisée, ton image sortît, vivante ! "

III

Or, le lendemain, en admirant le portrait de la morte, il eut une surprise pénible. Il songea ; il se dit : "Voilà qui est fort étrange. Il faut croire que cette
salle est humide ; l'air qu'on y respire n'est pas bon
15 pour les peintures. Car, enfin, je me souviens parfaitement que les cheveux de ma reine n'étaient pas aussi sombres que je les vois. Non, certes, ils n'avaient pas cette noirceur d'ébène liquide. Ils s'enseillaient çà et là, je m'en souviens, couleur d'aurore, non de soir."
20 Il demanda ses pinceaux, sa palette, corrigea très vite le portrait qu'avait gâté l'air humide. A la bonne heure ! voilà bien la chevelure d'or léger que j'aimais si éperdument, que j'aimerai toujours." Et, plein d'une amère joie, il renouvela, à genoux devant l'image
25 maintenant pareille au cher modèle, ses serments d'éternelle constance.

Mais, véritablement, quelque méchant génie devait se jouer de lui : trois jours s'étant passés, il fut obligé

de reconnaître que le portrait avait encore subi des détériorations notables. Que voulait dire ceci ? Pourquoi ce front d'ivoire, couleur d'ambre, était-il si haut ? Il avait bonne mémoire, grâce à Dieu ! il était sûr que la reine avait un petit front, rougissant et frais comme les jeunes églantines. En quelques coups de pinceau il baissa la chevelure dorée, rosa le front d'un rose clair. Et il se sentait le cœur plein d'une tendresse infinie pour le tableau restauré. 5

Le jour suivant, ce fut pis encore ! Il était évident 10 que les yeux et la bouche du portrait venaient d'être changés par une volonté mystérieuse ou par quelque accident. Jamais la bien-aimée n'avait eu ces prunelles sombres, d'un noir de nuit, ni cette bouche trop ouverte, qui montrait presque toutes les dents. Ah ! 15 bien au contraire, le bleu matinal du ciel, où volette le tireli des alouettes, n'égalait pas en douceur l'azur des yeux dont elle regardait son ami ; et, quant à ce qui était de sa bouche, elle était si étroite que, même ouverte pour une chanson ou pour un baiser, elle laissait voir à peine quelques mignonnes perles. 20

Le jeune roi se sentit pris d'une violente colère contre ce portrait absurde, qui contredisait tant de chers souvenirs. S'il avait eu en son pouvoir l'exécrable enchanteur auquel cette transformation était due, — car 25 il y avait ici, à coup sûr, quelque enchantement, — il se serait vengé de lui d'une façon terrible. Pour un peu, il aurait décroché, foulé aux pieds la mensongère image ! Il se calma cependant, songeant que le mal était réparable. Il se mit au travail ; il peignait d'après 30 ses fidèles souvenirs ; et, quelques heures plus tard, il

y eut sur la toile une jeune femme aux yeux bleus comme le lointain de l'aube, à la bouche si petite que, si elle eût été fleur, il y aurait pu tenir à peine deux ou trois gouttes de rosée. Et il regardait sa reine, plein
5 d'un douloureux ravissement. " C'est elle ! Ah ! c'est bien elle ! " soupirait-il. Si bien qu'il n'eut aucune objection à faire le jour où le chambellan, — dont c'était la coutume de regarder par le trou des serrures, — lui conseilla de prendre pour épouse une
10 mignonne bergère qui passait tous les matins devant le palais en chantant une chanson ; car elle ressemblait de tout point, — un peu plus jolie peut-être, — au portrait de la belle reine.

CATULLE MENDÈS.

MA FEMME VA AU BAL

MADAME. — Ah ! que c'est gentil d'arriver de bonne heure ! (*Regardant la pendule.*) Six heures moins un quart. Mais comme tu as froid, mon pauvre ami, tes mains sont glacées ! Viens t'asseoir près du feu. (*Elle met une bûche dans la cheminée.*) J'ai pensé à toi toute la journée. Obligé de sortir par un pareil temps, c'est cruel ! As-tu fait des affaires ? es-tu content ? 5

MONSIEUR. — Très content, chère petite. (*A part.*) Je n'ai jamais vu ma femme aussi aimable. (*Haut, prenant le soufflet.*) Très content, très content, et j'ai une faim ! Bébé a-t-il été gentil ? 10

MADAME. — Tu as faim ! Tous les bonheurs à la fois. Bravo ! (*Appelant.*) Marie, prévenez à l'office que Monsieur veut dîner de bonne heure. Qu'on soigne ce que vous savez, et un citron. 15

MONSIEUR. — Des mystères ?

MADAME. — Oui, Monsieur, je vous ménage une petite surprise, et j'aime à croire que vous en serez ravi. 20

MONSIEUR. — Voyons ta surprise.

MADAME. — Oh ! c'est une vraie surprise... Comme tu es curieux ! voilà déjà tes yeux qui brillent. Si je ne te disais rien, pourtant !

5 MONSIEUR. — Eh bien ! tu me briserais le cœur.

MADAME. — Tiens, je ne veux pas t'impatiser. Tu auras ce soir à dîner des petites huîtres vertes et un... perdreau. Suis-je gentille ?

10 MONSIEUR. — Des huîtres et un perdreau ! tu es un ange. (*Il l'embrasse.*) Un ange ! (*A part.*) Qu'a donc ma femme aujourd'hui ? (*Haut.*) Tu n'as pas eu de visites dans la journée ?

15 MADAME. — J'ai vu ce matin Ernestine qui n'a fait qu'entrer et sortir. Elle vient de mettre sa femme de chambre à la porte. Croirais-tu qu'on a rencontré cette fille, avant-hier soir, habillée en homme et avec les vêtements de son maître encore ! C'est trop fort.

20 MONSIEUR. — Voilà ce que c'est que d'avoir des domestiques de confiance. Et tu n'as vu qu'Ernestine ?

MADAME. — Mais oui, c'est bien assez... (*Avec une exclamation.*) Que je suis étourdie ! j'oubliais : j'ai eu la visite de M^{me} de Lyr.

25 MONSIEUR. — Que le bon Dieu la bénisse. Rit-elle toujours de travers pour cacher sa dent bleue ?

30 MADAME. — Tu es méchant. Elle t'aime pourtant beaucoup. Cette pauvre femme ! j'ai été vraiment touchée de sa visite. Elle venait me rappeler que son... Tu vas te fâcher. (*Elle l'embrasse et s'asseyait tout près de son mari.*)

MONSIEUR. — Je vais me fâcher, je vais me fâcher...

je ne suis pas un Turc. Voyons, de quoi s'agit-il ?

MADAME. — Tu sais que nous avons des huîtres et un perdreau. Tiens, allons dîner. Je ne veux pas te le dire, te voilà déjà de mauvaise humeur. D'ailleurs, je lui ai presque dit que nous n'irions pas.

5

MONSIEUR, *levant les bras au ciel*. — Patatras ! je m'en doutais. Qu'elle nous laisse tranquilles, avec son thé. Mais qu'est-ce que je lui ai donc fait à cette femme-là ?

MADAME. — Elle croit te faire plaisir. C'est une charmante amie. Moi je l'aime, parce qu'elle dit toujours du bien de toi. Si tu avais été caché dans ce cabinet pendant sa visite, tu n'aurais pas pu t'empêcher de rougir. (*Monsieur hausse les épaules.*) Il est si aimable, votre mari, me disait-elle, si gai, si spirituel. Tâchez de l'emmener, c'est une bonne fortune que de l'avoir. J'ai répondu : certainement ; mais en l'air, tu sais. Oh baste ! je n'y tiens pas du tout. On ne s'y amuse pas tant chez M^{me} de Lyr. Il y a dans les coins un tas de gens sérieux... Je sais bien que ce sont là des personnages influents et qui peuvent être utiles, mais qu'est-ce que cela peut me faire à moi ? Viens dîner. Tu sais qu'il restait une bouteille de ce fameux pomard, je l'ai conservée pour arroser ton perdreau. Tu ne t'imagines pas combien j'ai de plaisir à te voir manger un perdreau. Tu dégustes cela avec tant d'onction... Tu es gourmand, mon petit mari. (*Elle lui prend le bras.*) Viens, mon ami, j'entends ton gamin de fils qui s'impatiente dans la salle à manger.

10

15

20

25

MONSIEUR, *l'air soucieux*. — Hum !... et pour quand ?

30

MADAME. — Pour quand... quoi ?

MONSIEUR. — Le thé, parbleu.

MADAME. — Ah ! le bal, tu veux dire... Je n'y pensais plus. Le bal de M^{me} de Lyr ? Pourquoi me demandes-tu cela, puisque nous n'irons pas ? Dépêchons-nous, le dîner refroidit... Pour ce soir.

MONSIEUR, *s'arrêtant court*. Comment, ce thé est un bal, et ce bal est pour ce soir. Mais, sapristi ! on ne vous lâche pas comme cela un bal à bout portant. On prévient d'avance.

10 MADAME. — Mais elle nous avait envoyé une invitation il y a huit jours. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue, cette carte. J'ai oublié de te la montrer ; j'ai eu tort.

MONSIEUR. — Tu as oublié, tu as oublié...

15 MADAME. — En somme, tout est pour le mieux, tu aurais été maussade toute la semaine. A table.

(*On se met à table. La nappe est blanche, les couteaux sont brillants, — les huîtres sont fraîches, le perdreau cuit à point, exhale un parfum délicieux. — Madame est*
20 *charmante et rit à tout propos. Monsieur se déride sensiblement et s'étale dans sa chaise.*)

MONSIEUR. — Il est bon ce pomard. Tu n'en veux pas un peu, ma petite femme ?

25 MADAME. — Mais si, mais si, ta petite femme en veut. (*Elle pousse son verre d'un petit mouvement coquet.*)

MONSIEUR. — Tiens, tu as mis ta bague Louis XVI... Elle est charmante, cette bague.

30 MADAME, *mettant sa main sous le nez de son mari*. — Oui, mais regarde donc, il y a un petit bout qui se détache.

MONSIEUR, *embrassant la main de sa femme.* — Où cela, ce petit bout ?

MADAME, *souriant.* — Tu plaisantes toujours ; je te parle sérieusement ; tiens, là. Parbleu ça se voit bien ! (*Ils s'approchent et penchent tous les deux la tête pour voir de plus près.*) Tu ne vois pas ? (*Elle indique un endroit de la bague de son doigt rose et effilé.*) Là... tiens... là...

MONSIEUR. — Cette petite perle qui... Mais qu'as-tu dans les cheveux, ma chère ? Tu sens horriblement bon... Il faudra la donner au bijoutier... Cette odeur est d'une finesse délicieuse... Ça ne te va pas mal, cette coiffure !

MADAME. — Tu trouves?... (*Elle façonne sa coiffure de sa blanche main.*) Je me doutais que tu aimerais ce parfum-là ; moi, à ta place je...

MONSIEUR. — Qu'est-ce que tu ferais à ma place, ma chérie ?

MADAME. — J'embrasserais ma femme tout bêtement.

MONSIEUR, *embrassant sa femme.* — Tu as des idées, sais-tu ; donne-moi encore un petit peu de perdreau, je te prie. (*La bouche pleine.*) Comme c'est gentil, ces pauvres petites bêtes, quand ça court dans les blés. Tu sais leur petit cri de rappel quand le soleil se couche?... Avec un peu de sauce... Il y a des moments où il vous monte au cerveau des bouffées de poésie campagnarde. — Quand je pense qu'il y a des sauvages qui les mangent aux choux ! — Ah ça, mais, dis-moi, (*Il se verse à boire.*) tu n'as pas de toilette préparée ?

MADAME, *avec un étonnement candide.* — Quelle toilette, mon ami ?

MONSIEUR. — Eh bien, pour M^{me} de Lyr.

MADAME. — Pour le bal ! Quelle mémoire tu as !... Tu y penses donc toujours?... Mon Dieu non, je n'en ai pas..., ah ! si, j'ai ma robe de satin, tu sais ? Et
5 puis, il faut si peu de chose à une femme pour fabriquer une toilette de bal !

MONSIEUR. — Et le coiffeur n'est pas prévenu ?

MADAME. — C'est vrai, il n'est pas prévenu ; d'ailleurs, je ne tiens pas à y aller à ce bal ; nous allons
10 nous installer au coin du feu, lire un peu et nous coucher de bonne heure... Tu m'y fais penser, je me souviens qu'en partant, M^{me} de Lyr m'a dit : Votre coiffeur est le mien, je le ferai prévenir, — suis-je étourdie ! Je me souviens que je ne lui ai rien répondu.
15 Mais ça n'est pas loin, je peux envoyer Marie lui dire de ne pas se déranger.

MONSIEUR. — Puisqu'il est prévenu, ce perruquier de malheur, laisse-le venir et allons nous... distraire un peu chez cette bonne M^{me} de Lyr, mais à une condi-
20 tion, c'est que je trouverai mes affaires préparées sur mon lit, avec mes gants, tu sais, mon mouchoir, mon habit... et tu mettras ma cravate blanche ?

MADAME. — Marché conclu. (*Elle l'embrasse.*) Tu es le meilleur des maris. Je suis enchantée, mon bon
25 chéri, parce que je vois que tu t'imposes un sacrifice pour me faire plaisir, car le bal en lui-même m'est aussi indifférent ! Je n'y tenais pas, là, sincèrement, je n'y tenais pas.

MONSIEUR. — Hum... Eh bien ! je vais fumer un
30 cigare pour ne pas vous gêner, et à dix heures je suis ici. Tes préparatifs seront terminés, — en cinq mi-

nutes je serai déguisé en noir des pieds à la tête.
Adieu.

MADAME. — Au revoir !

Une fois dans la rue, monsieur allume son cigare et boutonne son paletot. Deux heures à perdre ! Ca n'a 5 l'air de rien quand on est occupé, mais quand on n'a rien à faire, c'est autre chose. — Le pavé est gras, la pluie commence à tomber, — heureusement le Palais-Royal n'est pas loin. Au bout du quatorzième tour de galerie, monsieur regarde sa montre. — Dix heures moins cinq 10 minutes. L'époux va être en retard, il se précipite et rentre au logis.

Dans la cour la voiture est déjà attelée.

Dans la chambre à coucher, deux lampes sans abat-jour répandent à torrent la lumière. Sur les meubles et le lit 15 des montagnes de mousseline et de rubans. — Les robes, les jupons, les jupes et les sous-jupes, les dentelles, les écharpes, les fleurs, les bijoux s'entremêlent dans un chaos charmant. — Sur une table les pots de pommade, les bâtons de cosmétique, les épingles à cheveux, les peignes et 20 les brosses sont rangés avec soin.

MONSIEUR, regardant sa montre. — Eh bien, ma chère, es tu coiffée ?

MADAME, avec impatience. — Il me demande si je suis coiffée ! Ne vois-tu pas que j'attends le coiffeur 25 depuis une heure et demie, un siècle ? Ne vois-tu pas que je suis furieuse, car il ne viendra pas, le misérable !

MONSIEUR. — Le monstre !

MADAME. — Oui, le monstre. Je te conseille de plaisanter.

30

On sonne. La porte s'ouvre, et la femme de chambre s'écrie : Madame, c'est lui !

MADAME. — C'est lui ?

MONSIEUR. — C'est lui !

5 *L'artiste entre à pas précipités et salue en rehaussant ses manches.*

MADAME. — Mon cher Sylvani, vous êtes insupportable.

SYLVANI. — Désolé, désolé, mais impossible d'ar-
10 river plus tôt. Je coiffe depuis trois heures de l'après-midi. Je quitte la duchesse de V..., qui va ce soir au ministère. Elle m'a fait reconduire dans son coupé. Lisette, donnez-moi les peignes de madame, et mettez les fers au feu.

15 MADAME. — Mais, mon cher Sylvani, ma femme de chambre ne s'appelle pas Lisette.

SYLVANI. — Madame comprendra que s'il me fallait retenir le nom de toutes les femmes de chambre qui m'assistent, il me faudrait six clercs au lieu de quatre.
20 Lisette est un joli nom, qui s'applique à toutes ces demoiselles. Lisette, montrez-moi la toilette de madame. — Bon. — Est-ce officiel, ce bal ?

MADAME. — Coiffez-moi toujours, Sylvani.

SYLVANI. — Il m'est impossible de coiffer madame
25 sans savoir dans quel milieu ira sa coiffure. (*Au mari, assis dans un coin.*) Je prierai monsieur de vouloir bien se mettre ailleurs, je tiens à pouvoir me reculer pour mieux juger de l'effet.

MONSIEUR. — Comment donc, monsieur Sylvani,
30 trop heureux de vous être agréable. (*Il va s'asseoir sur une chaise.*)

MADAME, *avec précipitation*. — Pas là, mon ami, tu vas froisser ma jupe. (*Le mari se lève et cherche un autre siège.*) Prends garde derrière toi, tu marches sur mon pouf !

MONSIEUR, *se retournant avec humeur*. — Son pouf ! 5
son pouf !

MADAME. — Bon, voilà que tu renverses mes épingles !

SYLVANI. — Je demanderai à madame un instant d'immobilité. 10

MONSIEUR. — Allons, calme-toi, je vais aller dans le salon ; y a-t-il du feu ?

MADAME, *distracte*. — Mais, mon ami, comment veux-tu qu'on ait fait du feu dans le salon ?

MONSIEUR. — Je vais dans mon cabinet, alors. 15

MADAME. — Il n'y en a pas davantage... Pourquoi veux-tu qu'il y ait du feu dans ton cabinet ? Singulière idée... Pas mal en l'air, vous savez, Sylvani, et du désordre, c'est la fureur.

SYLVANI. — Madame mettra-t-elle une pointe de 20
brun sous l'œil ? Cela me permettrait d'idéaliser la coiffure.

MONSIEUR, *impatiente*. — Marie, donnez-moi mon paletot et ma toque. Je vais me promener de long en large dans l'antichambre. (*A part.*) Elle me le 25
payera, M^{me} de Lyr.

SYLVANI, *crépant*. — Je dégage l'oreille de Madame, ce serait un meurtre de la voiler. Madame a l'oreille de la princesse de K..., que je coiffais hier. Lisette, préparez la poudre... Les oreilles comme celles de 30
Madame ne sont pas nombreuses.

MADAME. — Vous dites ?

SYLVANI. — L'oreille de Madame pousserait la modestie jusqu'à ne point entendre ?

(*Madame est enfin coiffée. Sylvani pousse un nuage*
5 *léger de poudre odorante sur son ouvrage, qu'il enveloppe*
d'un dernier regard de satisfaction, puis il salue et se
retire. En passant dans l'antichambre, il heurte Mon-
sieur qui se promène.)

SYLVANI. — Oh ! mille pardons ! agréez mes respects
10 très humbles.

MONSIEUR, *du fond de son collet relevé.* — Bonsoir !

Un quart d'heure après, le roulement d'une voiture se
fait entendre. Madame est prête. Sa coiffure lui va
bien, elle sourit à la glace en enfonçant les baguettes dans
15 *ses gants longs et étroits.*

Monsieur a manqué son nœud de cravate et arraché
trois boutons. Les marques de la plus vive mauvaise
humeur sont peintes sur ses traits.

MONSIEUR. — Allons, voyons, descendons, la voi-
20 ture attend, il est onze heures et un quart. (*A part.*)
Encore une nuit blanche... Fouette, cocher, rue de la
Pépinière, 224 !...

On arrive. La rue de la Pépinière paraît en émoi.
Des sergents de ville passent rapides au milieu de la foule.
25 *Dans le lointain, des cris confus et des roulements qui*
s'approchent se font entendre. Monsieur se précipite à la
portière.

MONSIEUR. — Qu'est-ce qu'il y a, Jean ?

LE COCHER. — Nous y sommes, Monsieur, au 224 ;
30 c'est là qu'est le feu.

LE CONCIERGE DE LA MAISON, *se détachant d'un*

groupe et s'approchant de la voiture. — Monsieur se rend sans doute, comme tout le monde, chez M^{me} de Lyr? — Madame est au désespoir ; mais le feu est chez elle... Impossible de recevoir.

MADAME, *avec exaltation.* — C'est une indignité !

5

MONSIEUR, *chantonnant.* — Désolant, désolant...

(*Au cocher.*) Retournez d'où vous venez, et bon train, je tombe de sommeil. (*Il s'étend dans le fond de la voiture et redresse son collet.* — *A part.*) Après tout, j'y ai gagné un perdreau bien cuit.

10

GUSTAVE DROZ.

MADAME JAMBE

PEUT-ÊTRE allez-vous trouver ce nom quelque peu ridicule. Ne vous hâtez pas d'en sourire, cependant, car non seulement celle qui le portait était une brave femme digne de tous les respects, mais encore elle fut, en un jour mémorable et tragique, une véritable héroïne. Je n'en sais pas qui ait déployé plus de vaillance et de sang-froid dans des circonstances plus effroyables.

Il faut d'abord que vous sachiez que M^{me} Jambe, la
10 maman Jambe, comme on l'appelait, avait été longtemps cantinière dans un régiment de ligne. En cet emploi, elle s'était toujours montrée maternelle pour le troupier. Aussi, dans le bataillon dont elle faisait partie, ne comptait-elle que des amis. Officiers et sol-
15 dats la vénéraient également, et, durant le quart de siècle qu'elle passa à l'armée, en Algérie, où elle tint longtemps garnison, pendant la campagne d'Italie, où le régiment fut de toutes les batailles, il n'y eut pas un jour où elle eût pu se plaindre d'avoir été victime
20 d'une impertinence ou d'une brutalité.

Elle s'était mariée vers ses trente ans avec un fourrier qui se préparait à quitter le service et qui resta à

l'armée pour aider sa femme à tenir la cantine. Le ménage prospéra. La maman Jambe avait plus d'une corde à son arc et savait utilement employer ses loisirs. C'était une pédicure très habile. Elle avait aussi appris à coiffer et pouvait rendre service "aux dames" de messieurs les officiers. La colonelle, même aux jours de gala, n'appelait jamais le coiffeur et ne voulait confier ses cheveux qu'à M^{me} Jambe. C'étaient là les petits profits de celle-ci. Comme ils se renouvelaient sous diverses formes et souvent, le ménage ne tarda pas à être à son aise, à réaliser de grasses économies dont l'existence n'était un mystère pour personne, et qui ajoutèrent encore au prestige dont il jouissait. 10

Après un an de mariage, M^{me} Jambe avait eu un fils. D'accord avec son mari, elle décida que lui aussi serait 15 soldat. Dès qu'il eut atteint l'âge exigé par les règlements, il devint enfant de troupe dans le régiment où servaient ses parents. A seize ans, il s'engagea. Déjà rompu à toutes les habitudes de la vie militaire, il avait, en outre, de l'intelligence, de l'esprit, un cœur 20 plein de droiture. Tout le monde était convaincu qu'il aurait une brillante carrière.

Le ménage Jambe nageait en plein bonheur, quand survint une catastrophe. Le mari mourut subitement en 1869. Ce fut un rude coup pour la femme, un coup 25 si rude que, si elle n'eût été soutenue par l'espoir d'être encore heureuse par son fils, elle n'aurait pas survécu à son pauvre mort. Mais son conscrit, comme elle l'appelait, la rattacha à la vie. Seulement, les fatigues et le chagrin l'avaient précocement vieillie. A son 30 grand regret, elle dut quitter le régiment et se résigner

à aller s'ensevelir dans le petit village de La Cluse, près de Pontarlier, où elle était née et possédait encore, sous l'abri du fort de Joux, la maisonnette que lui avaient laissée ses parents. Elle espérait que son fils
5 viendrait l'y voir souvent.

Un an après sa mise à la retraite, la guerre éclata. Ce fut une autre douleur et plus cruelle encore que celle dont elle ne parvenait pas à se consoler. Elle était patriote la maman Jambe, et elle était mère. Son
10 pays menacé, son fils exposé, c'en était trop. Elle fut alors en proie à une exaltation fiévreuse qui ne lui laissa plus ni repos ni trêve.

Durant cette terrible levée de 1870-1871, elle ne parvint pas à dormir plus de trois heures sur vingt-quatre. Toujours à l'affût des événements, elle maudissait la
15 neige et le froid qui séparaient son village du reste du monde et rendaient les communications difficiles. Elle passa des semaines sans presque rien savoir ni de la marche de la guerre, ni de son fils. Puis, coup sur coup, elle connut nos défaites et, enfin, elle apprit que
20 l'enfant devenu sergent, quoiqu'il n'eût pas encore dix-huit ans, était désigné pour faire partie de l'armée de l'Est qui se formait sous le commandement du général Bourbaki.

Dès ce moment, et par tous les temps, on la vit fran-
25 chir tous les jours les quelques kilomètres qui séparent Pontarlier du village de La Cluse, ou monter au fort de Joux, qui domine la frontière suisse. Elle allait aux

nouvelles. Par malheur, les nouvelles étaient rares ou se contredisaient. L'espoir d'une victoire libératrice peu à peu s'éteignait dans les âmes.

Mais, vers la fin de janvier, brusquement, le bruit se répandit que l'armée de l'Est se rapprochait, après 5 avoir perdu une bataille et cherché en vain à secourir Belfort. Durant près d'une semaine, M^{me} Jambe attendit, debout sur sa porte, jour et nuit, l'œil fixé sur la route par laquelle elle espérait voir arriver les Français, et son fils parmi eux. On les signalait d'un 10 côté ; mais on signalait les Allemands de l'autre, et il devenait de plus en plus probable que si quelque incident n'arrêtait pas les deux armées, c'est aux environs de Pontarlier qu'elles allaient se rencontrer.

Ici je dois et veux céder la parole à M^{me} Jambe, car, 15 ce qui suit, c'est d'elle que je le tiens. Elle me le raconta quelques mois après l'événement.

“ Un matin, au petit jour, étant encore couchée, j'entendis du bruit à la porte de la maison, puis, une dégringolade de vitres qui se brisent. Je sautai à bas 20 de mon lit en passant ma robe et je m'élançai vers l'entrée. Je poussai un cri ; mon garçon était devant moi, et derrière lui trois de ses camarades, mais dans quel état ! Hâves, les joues creuses, la peau toute crevassée par le froid, les vêtements en lambeaux, des bottes 25 dont les semelles ne tenaient plus !

“ — Ah ! mon pauvre enfant ! fis-je en ouvrant les bras.

“ — Mère, il faut nous cacher, répondit-il. Mon général m'a chargé de porter un ordre au commandant 30 du fort de Joux. Mais les Prussiens barrent la route ;

ils nous ont vus ; ils nous poursuivent. Il ne faut pas qu'ils me trouvent.

“ — Eh parbleu, donne-le-moi ton ordre. Je le porterai moi, tandis que toi tu resteras ici. Une vieille,
5 ça passe partout.

“ Je n'eus pas le temps d'achever. Une fusillade se fit entendre et un homme entra en criant :

“ — Voilà les Prussiens !

10 “ Je poussai mon garçon et ses amis dans une remise, au fond de laquelle, sous le foin, s'ouvrait la petite cave où je serrais mon vin. Les Prussiens entrèrent. Par la porte ouverte, j'en vis d'autres sur la route. Ils étaient plus de cent. Un jeune officier les commandait.

“ Il vint à moi, arrogant et brutal.

15 “ — C'est vous qui êtes M^{me} Jambe ?

“ — C'est moi.

“ — Votre fils vient d'entrer dans cette maison...

“ — Mon fils ! Il est loin d'ici, bandits, si toutefois vous me l'avez laissé vivant.

20 “ — Il est ici, j'en suis sûr. Allons ! où est-il ?

“ — Cherchez-le.

“ Il fit un signe. Je fus entourée, mise hors d'état de bouger, et les soldats se mirent à fouiller la maison, tandis que je me demandais quel était le misérable
25 lâche qui avait dénoncé mon garçon.

“ Enfin, les brigands le trouvèrent, lui et ses amis. Je vis revenir les pauvres enfants, pâles mais résolus, tout couverts du foin dans lequel ils s'étaient cachés. Et mon fils, si beau, tant de flamme dans les yeux !
30 Ah ! c'était bien mon sang, celui-là ! On chercha sur eux, dans leurs vêtements, pour trouver l'ordre dont

son général l'avait chargé. Mais l'ordre était verbal. On ne pouvait rien trouver et on ne trouva rien.

* * *

“ L'officier se démenait, s'agitait, fou de rage. Soudain, il me dit, en enveloppant les prisonniers d'un geste de fureur :

5

“ — Votre fils est-il parmi eux ?

“ — Il n'y est pas. Et, s'il y était, je ne l'avouerais pas.

“ Il leva sur moi son sabre. Puis, on nous poussa tous pêle-mêle sur la route. Là, il demanda :

10

“ — Où est l'homme qui nous a prévenus ?

“ — Un de ses compagnons vient de le tuer, mon capitaine, répondit un sergent, en désignant un cadavre que je n'avais pas vu, caché qu'il était par un buisson.

“ C'était le traître, un franc-tireur qui, pour sauver sa vie, n'avait pas craint de livrer à l'ennemi le secret de mon enfant. Du reste, il n'avait pas attendu longtemps son châtiment.

15

“ — L'assassin sera fusillé ! s'écria l'officier.

“ Puis, regardant d'un air terrible quelques habitants de notre village, qui tremblaient sous les baïonnettes abaissées sur eux, il continua :

20

“ — Quelqu'un connaît-il le fils Jambe ? Allons, répondez, ou je mets le feu à vos bicoques !

“ Ah ! les braves gens ! Personne ne répondit.

25

“ — Alors, nous allons voir ! fit l'officier.

“ Il donna un ordre à voix basse. On me colla au mur, tandis qu'on mettait des armes dans les mains de mon fils et de ses camarades.

“ Et l’officier leur dit :

“ — Vous allez obéir au commandement et me fusiller cette femme-là ; et si vous n’obéissez pas, c’est vous qui y passerez.

5 “ Et il excitait ses soldats, qui couchaient en joue les malheureux auxquels il imposait l’office de bourreaux.

10 “ Un cri d’horreur s’était élevé, auquel succéda un grand silence. Moi, je recommandais mon âme à Dieu, en me disant qu’il fallait montrer à ces gens-là comment meurent les Français, et je regardai mon fils. Mais il ne me vit pas. Ses yeux s’étaient tournés vers ses camarades, comme pour échanger un signe.

“ — Abaissez vos armes ! ordonna l’officier.

15 “ Ils obéirent.

“ — En joue !

“ Ils me visèrent.

“ — Feu !

20 “ Ils firent volte-face. Une détonation retentit qui jeta cinq Prussiens par terre et, parmi eux, leur officier. Et cette détonation était dominée par la voix de mon garçon, qui surgissait :

“ — Oui feu ! brigand, mais sur toi et les tiens !

25 “ Une décharge générale des Prussiens exaspérés répondit à ce trait d’audace et c’est alors que je tombai, frappée d’une balle à l’épaule. Mais avant de m’évanouir, j’eus le temps de voir que mon garçon était resté debout.

30 “ J’appris plus tard qu’à ce moment le canon du fort de Joux retentit. Le jour, en se levant, avait éclairé tout à coup les casques à pointe, et le commandant du

fort, jugeant à cette masse d'hommes, vue de loin, qu'il se passait là quelque chose d'anormal, avait envoyé des boulets dans le tas et dispersé l'ennemi. C'est du reste les canons du fort qui, quelques heures plus tard, couvrirent la retraite de l'armée de l'Est quand elle passa 5 en Suisse."

M^{me} Jambe est morte quelques années après ces tragiques événements. Je me les suis rappelés l'autre jour, en apprenant que le fils de cette héroïque femme, poursuivant heureusement une carrière commencée 10 avec tant d'éclat, venait d'être nommé commandant.

ERNEST DAUDET.

LE GARDE

ON racontait des aventures et des accidents de chasse, après dîner.

Un vieil ami de nous tous, M. Boniface, grand tueur de bêtes et grand buveur de vin, un
5 homme robuste et gai, plein d'esprit, de sens et de philosophie, d'une philosophie ironique et résignée, se manifestant par des drôleries mordantes et jamais par des tristesses, dit tout à coup :

— J'en sais une, moi, une histoire de chasse, ou
10 plutôt un drame de chasse assez singulier. Il ne ressemble pas du tout à ce qu'on connaît dans le genre ; aussi je ne l'ai jamais raconté, pensant qu'il n'amuserait personne. Il n'est pas sympathique, vous me comprenez ? Je veux dire qu'il n'a pas cette espèce
15 d'intérêt qui passionne, ou qui charme, ou qui émeut agréablement. Enfin, voici la chose.

J'avais alors trente-cinq ans environ, et je chassais comme un furieux. En ce temps-là, je possédais une
20 terre très isolée dans les environs de Jumièges, entourée de forêts et très bonne pour le lièvre et le lapin. J'y

allais passer tout seul quatre ou cinq jours par an seulement, l'installation ne me permettant pas d'amener un ami.

J'avais placé là, comme garde, un ancien gendarme en retraite, un brave homme, violent, sévère sur la consigne, terrible aux braconniers, et ne craignant rien. Il habitait tout seul, loin du village, une petite maison, ou plutôt une mesure composée de deux pièces en bas, cuisine et cellier, et de deux chambres au premier. Une d'elles, une sorte de case juste assez grande pour un lit, une armoire et une chaise, m'était réservée. Le père Cavalier occupait l'autre. 5 10

En disant qu'il était seul en ce logis, je me suis mal exprimé. Il avait avec lui son neveu, une sorte de chenapan de quatorze ans, qui allait aux provisions au village éloigné de trois kilomètres et aidait le vieux dans les besognes quotidiennes. 15

Ce garnement, maigre, long, un peu crochu, avait des cheveux jaunes si légers qu'ils semblaient un duvet de poule plumée, si rares qu'il avait l'air chauve. Il possédait en outre des pieds énormes et des mains géantes, des mains de colosse. Il louchait un peu et ne regardait jamais personne. Dans la race humaine, il me faisait l'effet de ce que sont les bêtes puantes chez les animaux. C'était un putois ou un renard, ce galopin-là. 20 25

Il couchait dans une sorte de trou au haut du petit escalier qui menait aux deux chambres. Mais, pendant mes courts séjours au *Pavillon*, — j'appelais cette mesure le *Pavillon*, — Marius cédait sa niche à une vieille femme d'Ecorcheville, nommée Céleste, qui venait me 30

faire la cuisine, les ratas du père Cavalier étant par trop insuffisants.

Vous connaissez donc les personnages et le local. Voici maintenant l'aventure :

5 C'était en 1854, le 15 octobre, je me rappelle cette date et je ne l'oublierai jamais. Je partis de Rouen à cheval, suivi de mon chien Bock, un grand braque du Poitou, large de poitrine et fort de gueule, qui buissonnait dans les ronces comme un épagneul de Pont-
10 Audemer.

Je portais en croupe mon sac de voyage, et mon fusil en bandoulière. C'était un jour froid, un jour de grand vent triste, avec des nuages sombres courant dans le ciel.

15 En montant la côte de Canteleu, je regardais la vaste vallée de la Seine que le fleuve traversait jusqu'à l'horizon avec des replis de serpent. Rouen, à gauche, dressait dans le ciel tous ses clochers et, à droite, la vue s'arrêtait sur les côtes lointaines couvertes de bois.
20 Puis je traversai la forêt de Roumare, allant tantôt au pas, tantôt au trot, et j'arrivai vers cinq heures devant le Pavillon, où le père Cavalier et Céleste m'attendaient.

Depuis dix ans, à la même époque, je me présentais
25 de la même façon, et les mêmes bouches me saluaient avec les mêmes paroles.

— Bonjour, notre monsieur. La santé est-elle satisfaisante ?

Cavalier n'avait guère changé. Il résistait au temps
30 comme un vieil arbre ; mais Céleste, depuis quatre ans surtout, était devenue méconnaissable. Elle s'était à

peu près cassée en deux et, bien que toujours active, elle marchait le haut du corps tellement penché en avant qu'il formait presque un angle droit avec les jambes.

La vieille femme, très dévouée, paraissait toujours émue en me revoyant, et elle me disait, à chaque départ :

— Faut penser que c'est p't-être la dernière fois, notre cher monsieur.

Et l'adieu désolé, craintif, de cette pauvre servante, cette résignation désespérée devant l'inévitable mort sûrement prochaine pour elle, me remuait le cœur chaque année, d'une étrange façon.

Je descendis donc de cheval, et pendant que Cavalier, dont j'avais serré la main, menait ma bête au petit bâtiment qui servait d'écurie, j'entrai, suivi de Céleste, dans la cuisine, qui servait aussi de salle à manger. Puis le garde nous rejoignit. Je vis, du premier coup, qu'il n'avait pas sa figure ordinaire. Il semblait préoccupé, mal à l'aise, inquiet. Je lui dis :

— Eh bien, Cavalier. Tout marche-t-il selon votre désir ?

Il murmura :

— Y a du oui et y a du non. Y a bien de quoi qui ne me va guère.

Je demandai :

— Qu'est-ce que c'est donc, mon brave ? Conte-moi ça.

Mais il hochait la tête :

— Non, pas encore, monsieur. Je ne veux point vous fatiguer comme ça à l'arrivée, avec mes tracasseries.

J'insistai ; mais il refusa absolument de me mettre au courant avant le dîner. A sa tête, cependant, je comprenais que c'était grave.

Ne sachant plus quoi lui dire, je prononçai :

5 — Et ce gibier ? En avons-nous ?

— Oh ! pour du gibier, oui, y en a, y en a ! Vous en trouverez à volonté. Grâce à Dieu, j'ai eu l'œil.

Il disait cela avec tant de gravité, avec une gravité si désolante qu'elle devenait comique. Ses grosses
10 moustaches grises avaient l'air prêtes à tomber de ses lèvres.

Tout à coup, je m'avisai que je n'avais pas encore vu son neveu.

— Et Marius, où est-il donc ? Pourquoi ne se mon-
15 tre-t-il pas ?

Le garde eut une sorte de sursaut et, me regardant brusquement en face :

— Eh bien, monsieur, j'aime mieux vous dire la chose tout de suite ; oui, j'aime mieux : c'est rapport
20 à lui que j'en ai sur le cœur.

— Ah ! ah ! Eh bien, où est-il donc ?

— Il est dans l'écurie, monsieur, j'attendais le moment pour qu'il paraisse.

— Qu'est-ce qu'il a donc fait ?

25 — Voilà la chose, monsieur.

Le garde hésitait cependant, la voix changée, tremblante, la figure creusée soudain par des rides profondes, des rides de vieux.

Il reprit lentement :

30 — Voilà. J'ai bien vu, cet hiver, qu'on colletait dans le bois des Roseraies, mais je ne pouvais pas

pincer l'homme. J'y passai des nuits, monsieur, encore des nuits. Rien. Et, pendant ce temps-là, on se mit à colleter du côté d'Ecorcheville. J'en maigrissais de dépit. Mais, quant à prendre le maraudeur, impossible ! On aurait dit qu'il était prévenu de mes marches, le gueux, et de mes projets. 5

Mais v'là qu'un jour, en brossant la culotte à Marius, sa culotte des dimanches, je trouvai quarante sous dans sa poche. Où avait-il eu ça, le gars ? J'y réfléchis bien huit jours, et je vis qu'il sortait ; il sortait juste 10 quand je rentrais au repos, oui, monsieur.

Alors je le guettai, mais sans me douter de la chose. Et, comme je venais de me coucher devant lui, un matin, je me relevai incontinent, et je le suivis. Pour suivre, il n'y en a pas un comme moi, monsieur. Et 15 v'là que je le pris, oui, Marius, qui colletait sur vos terres, monsieur, lui, mon neveu, moi, votre garde ! Le sang ne m'en a fait qu'un tour et j'ai failli le tuer sur place, tant j'ai tapé. Ah ! oui, j'ai tapé, allez ! et je lui ai promis que quand vous seriez là, il en aurait 20 une en votre présence, de correction, de ma main, pour l'exemple.

Voilà ; j'en ai maigri de chagrin. Vous savez ce que c'est quand on est contrarié comme ça. Mais qu'est-ce que vous auriez fait, dites ? Il n'a plus ni 25 père ni mère, ce gars, il n'a plus que moi de son sang, je l'ai gardé, je ne pouvais point le chasser, n'est-ce pas ? Mais je lui ai dit que s'il recommence, c'est fini, fini, plus de pitié. Voilà. Est-ce que j'ai bien fait, monsieur ? 30

Je répondis en lui tendant la main :

— Vous avez bien fait. Cavalier, vous êtes un brave homme.

Il se leva.

— Merci bien, monsieur. Maintenant je vais le quê-
5 rir. Il faut la correction, pour exemple.

Je savais qu'il était inutile d'essayer de dissuader le vieux d'un projet. Je le laissai donc agir à sa guise.

Il alla chercher le galopin et le ramena en le tenant par l'oreille. J'étais assis sur une chaise de paille,
10 avec le visage grave d'un juge. Marius me parut grandi, encore plus laid que l'autre année, avec son air mauvais, sournois. Et ses grandes mains semblaient monstrueuses.

Son oncle le poussa devant moi, et, de sa voix mili-
15 taire :

— Demande pardon au propriétaire.

Le gars ne dit point un mot.

Alors, l'ayant saisi sous les bras, l'ancien gendarme le souleva de terre, et il se mit à le fesser avec une telle
20 violence que je me levai pour arrêter les coups. L'enfant maintenant hurlait :

— Grâce ! grâce ! grâce ! je promets...

Cavalier le reposa sur le sol, et le forçant, par une pesée sur les épaules, à se mettre à genoux :

25 — Demande pardon, dit-il.

Le garnement murmurait, les yeux baissés :

— Je demande pardon.

Alors son oncle le releva et le congédia d'une gifle qui faillit encore le culbuter. Il se sauva et je ne le
30 revis pas de la soirée. Mais Cavalier paraissait atterré.

— C'est une mauvaise nature, dit-il.

Et, pendant tout le dîner, il répétait :

— Oh ! ça me fait deuil, monsieur, vous ne savez pas comme ça me fait deuil.

J'essayai de le consoler, mais en vain. Et je me couchai de bonne heure pour me mettre en chasse au point du jour. Mon chien dormait déjà sur le plancher, au pied de mon lit, quand je soufflai ma chandelle. 5

Je fus réveillé vers le milieu de la nuit par les aboiements furieux de Bock. Et je m'aperçus aussitôt que ma chambre était pleine de fumée. Je sautai de ma couche, j'allumai ma lumière, je courus à la porte et je l'ouvris. Un tourbillon de fumée entra. La maison brûlait. 10

Je refermai bien vite le battant de gros chêne, et, ayant passé ma culotte, je descendis d'abord par la fenêtre mon chien, au moyen d'une corde faite avec mes draps roulés, puis, ayant jeté dehors mes vêtements, ma carnassière et mon fusil, je m'échappai à mon tour par le même moyen. 15

Et je me mis à crier de toutes mes forces : 20

— Cavalier ! Cavalier ! Cavalier !

Mais le garde ne se réveillait point. Il avait un dur sommeil de vieux gendarme.

Cependant, par les fenêtres d'en bas, je voyais que tout le rez-de-chaussée n'était plus qu'une fournaise ardente ; et je m'aperçus qu'on l'avait empli de paille pour favoriser l'incendie. Donc on avait mis le feu ! Je recommençai à crier avec fureur : 25

— Cavalier !

Alors la pensée me vint que la fumée l'asphyxiait. J'eus une inspiration et, glissant deux cartouches dans 30

mon fusil, je tirai un coup en plein dans sa fenêtre. Les six carreaux jaillirent dans la chambre en poussière de verre. Cette fois, le vieux avait entendu, et il apparut effaré, en chemise, affolé surtout par cette
5 lueur qui éclairait violemment tout le devant de sa demeure. Je lui criai :

— Votre maison brûle. Sautez par la fenêtre, vite, vite !

Les flammes, sortant brusquement par les ouvertures
10 d'en bas, léchaient le mur, arrivaient à lui, allaient l'enfermer. Il sauta et tomba sur ses pieds, comme un chat. Il était temps. Le toit de chaume craqua par le milieu, au-dessus de l'escalier qui formait, en quelque sorte, une cheminée au feu d'en bas ; et une immense
15 gerbe rouge s'éleva dans l'air, s'élargissant comme un panache de jet d'eau et semant une pluie d'étincelles autour de la chaumière.

Et, en quelques secondes, elle ne fut plus qu'un paquet de flammes. Cavalier, atterré, demanda :

20 — Comment que ça a pris ? -

Je répondis :

— On a mis le feu dans la cuisine.

Il murmura :

— Qui a pu mettre le feu ?

25 Et moi, devinant tout à coup, je prononçai :

— Marius !

Et le vieux comprit. Il balbutia :

— Oh ! Jésus-Marie ! C'est pour ça qu'il n'est pas rentré !

30 Mais une pensée horrible me traversa l'esprit. Je criai :

— Et Céleste? Céleste?

Il ne répondit pas, lui, mais la maison s'écroula devant nous, ne formant déjà plus qu'un épais brasier, éclatant, aveuglant, sanglant, un bûcher formidable, où la pauvre femme ne devait plus être elle-même 5 qu'un charbon rouge, un charbon de chair humaine. Nous n'avions point entendu un seul cri.

Mais, comme le feu gagnait le hangar voisin, je songai tout à coup à mon cheval, et Cavalier courut le délivrer. A peine eut-il ouvert la porte de l'écurie 10 qu'un corps souple et rapide, lui passant entre les jambes, le précipita sur le nez. C'était Marius, fuyant de toutes ses forces.

L'homme, en une seconde, se releva. Il voulut courir pour rattraper le misérable; mais, comprenant 15 qu'il n'y parviendrait point, et affolé par une irrésistible fureur, cédant à un de ces mouvements irréfléchis, instantanés, qu'on ne saurait ni prévoir ni retenir, il saisit mon fusil resté par terre, tout près de lui, épaula et, avant que j'eusse pu faire un mouvement, il tira 20 sans savoir même si l'arme était chargée.

Une des cartouches que j'avais mises dedans pour annoncer le feu n'était point partie; et la charge atteignant le fuyard en plein dos le jeta sur la face, couvert de sang. Il se mit aussitôt à gratter la terre de ses 25 mains et de ses genoux comme s'il eût voulu encore courir à quatre pattes, à la façon des lièvres blessés à mort qui voient venir le chasseur.

Je m'élançai. L'enfant râlait déjà. Il expira avant que fût éteinte la maison, sans avoir prononcé un mot. 30 Cavalier, toujours en chemise, les jambes nues, restait

debout près de nous, immobile, hébété. Quand les gens du village arrivèrent, on emporta mon garde, pareil à un fou.

Je parus au procès comme témoin, et je racontai les
5 faits par le détail, sans rien changer. Cavalier fut acquitté. Mais il disparut, le jour même, abandonnant le pays. Je ne l'ai jamais revu.

Voilà, messieurs, mon histoire de chasse.

GUY DE MAUPASSANT.

MARINETTE

POUR avoir oublié qu'un corps rond placé sur une surface plane est sujet à rouler, Marinette sentit se dérober sous elle la bûche sur laquelle elle était assise et se trouva sur le carreau. Sa mère, la Faraude, se mit à rire. La mère se tenait de l'autre 5 côté du foyer vide, sur un siège qui ne méritait plus le nom de chaise, puisqu'il n'avait plus de dossier.

C'était, d'ailleurs, le seul meuble que l'huissier eût laissé dans la chambre, précisément parce que cela ne pouvait plus passer que pour un tronçon de meuble ; 10 on ne parle point du lit, que la loi ne dispute pas aux misérables, afin qu'ils aient de quoi chercher l'oubli et tromper la faim dans le sommeil.

L'huissier, qui était humain, avait également épargné la batterie de cuisine : une casserole, deux tasses, 15 deux cuillers et deux fourchettes de fer, deux pots, un grand et un petit ; il avait fermé les yeux sur les nippes : quelques loques de linge, une jupe et un corsage noirs, un chapeau de deuil, appartenant à la mère, une robe et un petit manteau de laine grise, un chapeau 20 de bergère en paille, de six sous, orné de rubans blancs, qui composaient les atours printaniers de Marinette.

Sans compter les débris que portaient sur elles la Faraude et sa fille : Marinette, un fourreau de mérinos rapiécé, dont la couleur n'aurait plus trouvé de nom sur aucune palette ; la mère, une autre jupe noire et
5 un tartan vert et jaune dont elle se drapait à la romaine dans la chambre nue et glacée, car on était en décembre.

Marinette rattrapa sa bûche et s'y assujettit plus solidement. C'était un énorme rondin de chêne, et son
10 siège à elle. Depuis l'automne, depuis les derniers soleils qui avaient éclairé le commencement de leur grande misère, elle n'en avait plus connu d'autre ; sa mère avait le débris de la chaise, et toutes deux demeuraient ainsi des journées entières, assises chacune d'un
15 côté du foyer, sans savoir pourquoi elles avaient choisi cette place, car dans ce foyer on n'aurait pas trouvé une pincée de cendre ; jamais il n'y avait eu de feu.

Elles ne cessaient presque point de se regarder, se cherchant l'une dans les yeux de l'autre. Marinette
20 se levait, courait embrasser sa mère, et ce long baiser fini, la Faraude avait les paupières humides. Marinette regagnait sa bûche en souriant.

Elles se ressemblaient exactement : mêmes lignes du corps svelte et robuste, mêmes cheveux d'un noir
25 intense, mêmes yeux brillants, d'un bleu sombre, même bouche, aux lèvres toutes pleines d'un beau sang rouge, la mère ayant dix-huit ans et quelques mois de plus que sa fille, et, dans leurs grands embrassements, tourmentée d'une seule pensée : — “ Pourquoi, quand
30 j'étais moi-même presque une enfant encore, ai-je mis cette enfant au monde ? ”

Ce jour-là, comme midi sonnait à l'horloge d'une église voisine, la Faraude, sans quitter son siège, étendit la main dans l'ombre, au coin de la cheminée, en ramena le grand pot, y fouilla, y prit deux pièces de deux sous, et, les présentant du bout des doigts à sa 5
fille :

— Marinette, va-t-en chercher notre déjeuner. Deux sous de lait et deux petits pains. Il n'y a plus que douze sous dans le pot.

* * *

Marinette, naturellement, portait le petit pot, puisque 10
le grand servait de tirelire. Elle traversa le couloir des mansardes, d'où sortaient des pleurs et des cris d'enfants. La fillette plaignit ces petits qui avaient faim peut-être et se dit fièrement qu'on supportait mieux cette peine-là quand on était grande. 15

Cette maison de pauvres était située dans la rue Saint-Jacques ; des étudiants logeaient en meublé au premier étage. Comme la fillette descendait, il s'en trouva deux qui sortaient de leurs chambres, et l'un dit assez haut : 20

— Peste ! la belle enfant !

— Bon ! dit l'autre, c'est la sœur aînée qu'il faut voir !

Marinette avait entendu ; elle eut une joie à la pensée que sa mère était jeune et belle, et qu'on la prenait 25
pour sa sœur.

Chez la crémillère, qui tenait boutique au rez-de-chaussée, il y avait des commères. On chuchota en

voyant entrer la mignonne. La cuisinière d'un professeur de droit s'avança avec des mines maternelles :

— Vous venez donc chercher vos deux sous de lait comme tous les matins, ma jolie demoiselle ? On a de
5 l'appétit quand on est jeune ! Quel âge avez-vous ?

Marinette ne voulait point causer.

— Quatorze ans, répondit-elle ; à revoir, madame ; je vais à présent chez le boulanger.

— Excusez-moi. On aime à connaître les braves
10 gens ; histoire, quelquefois, de leur rendre service à l'occasion. Est-ce vrai que votre maman est comtesse ?

La fillette se redressa toute rouge.

— Je ne mens jamais, dit-elle : c'est vrai, madame.

— Et votre papa ? Vous l'avez donc perdu ?

15 — Mon père était soldat ; il est mort.

*
* *

La Faraude, qui était comtesse, et sa fille qui, déjà, sentait qu'étant si pauvre il y avait un peu de honte à le dire, déjeunèrent avidement, et chacune ayant posé sa tasse auprès d'elle sur le carreau, elles recommen-
20 cèrent à se regarder ; mais les yeux de Marinette parlaient si vivement qu'un franc sourire monta du cœur déchiré de la veuve à sa lèvre si vivante.

— Ah ! oui, ma chérie, dit-elle, l'histoire ? tu me demandes encore l'histoire ?

25 — C'est vrai, maman jolie, dit Marinette, dont les yeux sombres s'allumèrent ; j'aime beaucoup à entendre dire que M^{me} la marquise d'Aigrecour est ma grand'mère, et qu'elle te déteste, parce qu'alors, moi, je t'aime mieux !

— Écoute donc. J'étais la Faraude. On m'avait donné ce nom-là dans le village, auprès de Dôle, là-bas, parce que j'étais la plus belle et la plus fière. Aussi grande vers dix-huit ans qu'à présent, et bien plus forte, va, car je n'avais jamais eu de misère ! Un 5 jour, le régiment de chasseurs, qui tenait garnison dans la ville, passa et fit halte chez nous. On m'avait dit le matin d'aller faner notre pré ; je travaillais sous le soleil. Ton père vint, et il me parla. Lui, alors, avait vingt-trois ans et un galon d'argent à son képi ; 10 il était sous-lieutenant. La trompette sonna ; mais nous n'étions qu'à deux lieues de Dôle : il revint. On me disait dans le village de me défendre de lui, parce qu'un beau monsieur, un comte qui tourne autour d'une jeunesse, ne peut avoir d'autre dessein que de la 15 perdre. Lui me suppliait de ne pas les croire et me jurait qu'il n'avait jamais trompé personne ; il m'aimait et voulait faire de moi sa femme. Quand le colonel apprit cela, il le mit aux arrêts longtemps. Les officiers riaient quand ils passaient près de moi, dans la 20 rue. L'un d'eux, qui était son parent, vint me trouver, me menaçant, disant que c'était une méchante action d'abuser d'un garçon simple d'esprit, et que le marquis et la marquise d'Aigrecour me feraient repentir de ma hardiesse. Un jour, il me revint. Il avait quitté ses 25 galons ; il n'était plus officier et il avait vingt-cinq ans. Il était son maître. Il m'épousa et m'amena à Paris, où tu vins au monde. Depuis, ah ! depuis, le comte d'Aigrecour a travaillé comme un mercenaire pour nourrir sa femme et son enfant. Au régiment, ils 30 disaient qu'il n'avait point d'esprit. Il en eut toujours

assez pour moi, la paysanne, et il était riche de cœur. Je l'ai aimé jusqu'à la fin. Voici deux ans, et jamais il n'y aura que toi que j'aimerai plus au monde. Le marquis nous aurait pardonné, peut-être ; il était bon ;
5 mais il est tombé en paralysie, et la mère... Je te dis que cette vieille femme est une louve ! Ni foi, ni âme, ni entrailles ! Pire que les louves, qui nourrissent au moins leurs petits ! Je lui ai écrit dix fois, car je veux que tu vives ! Jamais de réponse, jamais un mot !
10 Dieu l'a punie pourtant en lui prenant aussi son aîné. C'est le fils de celui-là qui est marquis à présent. C'est lui qui aura les maisons, les terres et l'argent. Nous, dans trois jours, nous mourrons de faim !...

Et la Faraude mit ses mains devant ses yeux et
15 pleura.



La Faraude, le lendemain, se réveilla frissonnante dans le lit qu'elle partageait avec sa fille. Pourtant, elle essaya de se lever. Elle allait chancelante, le regard fixe et brûlant, à travers la chambre, de la croi-
20 sée dont les vitres nues lui permettaient de voir le givre sur les toits voisins à ce lit encore chaud où Marinette la suppliait de rentrer.

La mère obéit ; la fillette s'assit à son chevet, sur la chaise branlante. La malade, tremblant la fièvre, se
25 mit à regarder obstinément le foyer ; elle eut une plainte soudaine :

— Je n'ai pas vu de feu depuis un an ! disait-elle.

Les souvenirs de Marinette étaient confus à ce sujet.

Le front plissé, elle cherchait à les recueillir, examinant le foyer, regardant sa bûche. Tout à coup, elle se leva, prit à son tour le grand pot, au coin de la cheminée, et résolument, ayant puisé dans la caisse, sortit de la chambre sans mot dire. Un instant après, elle 5 reparaissait, portant deux bûchettes et quelques brindilles de menu bois.

La malade, toute joyeuse, l'appela pour l'embrasser. Il y avait maintenant de quoi dresser le feu ; mais, quand les matériaux sont maigres, l'opération est délicate. De son lit, la mère, heureusement, la dirigea : la grosse bûche au fond du foyer, les bûchettes par devant, le menu bois par dessous, et du papier. Marinette brûla mal à propos trois allumettes ; mais, enfin, la flamme jaillit. 15

L'enfant considérait son ouvrage ; elle en était étonnée. La chambre s'échauffait doucement, la grosse bûche commençait à se creuser. Il vint à Marinette une réflexion :

— Voilà qui est bien, maman, dit-elle. Mais je 20 n'aurai plus ma bûche. Où donc m'assoierai-je quand tu seras guérie ?

— Je resterai peut-être longtemps au lit, et c'est toi qui auras la chaise, répondit la malade. Oh ! ne t'inquiète pas, mignonne ; je ne veux pas mourir, ne fût-ce 25 que pour être bien sûre que tu vivras !

Puis, l'ayant encore embrassée une fois, la malade s'endormit. Marinette, sans faire de bruit, s'en alla prendre sa vieille robe et son vieux manteau de laine grise. Elle regarda son chapeau de paille à rubans 30 blancs. Puis, elle se détermina : il valait encore mieux

se coiffer de paille que d'aller tête nue. Cette belle toilette achevée, elle sortit. Il neigeait.

Elle obéissait à une inspiration soudaine, la fillette. Un rayon de lumière dont le foyer était dans son cœur
5 la guidait, un moment après, à travers le jardin du Luxembourg. Elle sonna sans peur, presque sans émotion, à la porte d'un vieil hôtel de la rue de Vaugirard et, de sa jolie voix fraîche de treize ans, demanda au concierge :

10 — Madame la marquise d'Aigrecour est-elle à la maison ?

Le concierge ne lui marchanda pas un sourire indulgent :

— Madame la marquise y est toujours pour les
15 bonnes œuvres, répondit-il ; passez, petite.

Dans le vestibule se tenait le valet de pied en livrée bleu et or. Ce potentat n'avait point la même inclination de douceur que le concierge envers les petites gens. Rudement, il dit :

20 — Que voulez-vous ?

— Je suis mademoiselle Marie d'Aigrecour, et je veux voir ma grand'mère.

Un autre valet, très vieux, celui-là, en habit noir et cravate blanche, arrivait et entendit la réponse de la
25 petite visiteuse. D'un signe, il écarta le brutal. On vit bien qu'il avait un rang supérieur à l'office. Et, s'adressant à Marinette :

— Si vous êtes la fille de monsieur Frédéric, lui dit-il en baissant la voix, rappelez-vous toujours le
30 nom de son vieux Jérôme, qui se serait fait tuer pour lui et qui va peut-être bien perdre sa place pour vous.

Puis, précédant l'enfant, ouvrant une porte devant elle, il annonça :

— Mademoiselle d'Aigrecour !

Dans le salon immense où Marinette entra, il n'y avait que deux personnes : une vieille dame très parée, 5 assise au coin de la cheminée, dans un fauteuil ; dans l'embrasement d'une croisée, devant une table, un jeune homme de quinze à seize ans qui lisait. Il se leva précipitamment. La marquise ne bougea point.

Marinette s'avavançait dans son pauvre petit manteau 10 étrié sous son misérable chapeau de printemps. Elle avait fait son plan à l'avance : elle devait aller jusqu'à la marquise, se mettre à genoux devant elle et lui baiser la main. Mais, quand elle la vit immobile, quand elle reconnut tant de dureté dans cette vieille 15 personne, toute la richesse de sang qui était en elle se révolta :

— Madame, dit-elle, je ne vous demande rien ; je suis venue seulement pour vous dire que mon père, qui était votre fils, est mort à la peine, et que ma mère se 20 meurt de faim.

Cette fois, la marquise se leva. Elle était extrêmement grande, et sa taille était encore droite. Dans ses vêtements de satin noir, elle laissait derrière elle, en marchant, comme un sillage d'ombre. Elle passa 25 devant la fillette, sans même la regarder, se dirigeant vers une porte qui donnait dans un autre salon ; mais, arrivée là, elle se retourna :

— Venez, mon fils, dit-elle.

Le jeune homme secoua la tête.

30

— Non, ma mère, dit-il, ce n'est pas ce que me dicte ma conscience, à moi.

— Votre conscience de seize ans qui veut éclairer la mienne ! interrompit la marquise.

5 — S'il vous plaît, ma mère, et au nom du véritable honneur de notre maison, reprit-il, mademoiselle d'Aigrecour sera reconduite chez elle par une personne sûre ; mais auparavant vous aurez ordonné ce qu'il faut pour lui assurer une vie plus décente.

10 — Soit, dit la vieille dame implacable, puisque, enfin, on m'y contraint !

Marinette en avait long à conter, quand elle revint au logis du froid et de la faim, près de sa mère qui s'éveillait. Son cousin le marquis l'avait fait asseoir
15 au salon, dans le fauteuil même de la méchante grand-mère, pendant que, dans la pièce voisine, il continuait d'intercéder pour elle ; puis il avait reparu, l'avait prise par la main et conduite à la voiture où Jérôme était monté avec elle. Au moment de la quitter, ce
20 vieux Jérôme, qui avait si bien su la protéger, lui avait remis un portefeuille.

Le portefeuille fut ouvert : il contenait vingt billets de mille francs.

La Faraude promenait ses doigts avec délices sur ces
25 papiers si doux au toucher ; elle se disait que ce n'était qu'une partie de l'héritage dont sa fille, à présent, ne risquait plus tant d'être dépouillée.

Et puis, elle se mit à rêver. Ce petit cousin était un

brave cœur, il avait trouvé Marinette attachante et belle, et qui connaît l'avenir ? Elle, qui n'était qu'une paysanne, elle, la Faraude, un d'Aigrecour l'avait bien aimée !

Secouant alors ce beau songe, elle dit à Marinette : 5

— C'est toi qui nous a sauvées, ma mignonne !

La fillette se mit à rire.

— Maman, dit-elle, si nous n'avions pas brûlé ma bûche, je n'y aurais pas pensé.

PAUL PERRET.

L'ENFANT

C'ÉTAIT le 12 brumaire de l'an II. Sous un ciel livide chargé de neige, Delphine, ci-devant comtesse d'Athis, enveloppée d'un épais manteau, descendait de fiacre sur le Pont-Neuf, au pied
5 d'un arbre de la Liberté que coiffait un bonnet rouge.

Aussitôt un homme, adossé au socle d'où l'on venait d'arracher la statue d'Henri IV, s'approcha d'elle et, retirant son bonnet de fourrure, salua avec courtoisie. Ses cheveux étaient coupés à la Titus. Il était vêtu
10 d'une carmagnole, en guenilles, sans cravate.

Elle reconnut sous cet habit M. Desprès, naguère avocat au Parlement, et le plus jeune de tous.

—Maurice, lui dit-elle, vous êtes tout à fait comme il faut. Mais le salut ne va pas avec le costume. Je
15 vous ai demandé de vous trouver ici, Maurice, pour me conduire au tribunal révolutionnaire.

—Moi, Delphine, vous conduire aux bourreaux?

—Vous savez bien que c'est aujourd'hui qu'ils jugent mon vieil ami Lefebvre, accusé de fédéralisme.

20 —Je le sais, Delphine, et je sais qu'il ne vivra plus demain.

—Et moi, Maurice, je sais seulement que je lui dois mon témoignage. Je l'ai entendu, dès le 12 juillet 91, se prononcer pour la République ; je puis prouver qu'à cette époque on lui a offert la place de gouverneur du dauphin, et qu'il l'a refusée, contre mes avis d'ailleurs. J'ai mille preuves de son patriotisme et je les apporte à ses juges. 5

—Ils ne vous écouteront pas. Écrivez, faites parler, mais n'allez pas là.

Elle le regarda d'un air suppliant :

10

—Mon ami, ne me faites pas peur ; si vous saviez comme les foules m'effraient et quelle peine j'ai à faire mon devoir... J'y vais en tremblant et parce qu'il le faut.

—Moi ! vous conduire à votre perte !

15

—Puisque vous m'aimez, Maurice, vous ne voudriez pas que je sois lâche !

—Ce que vous tentez est si inutile !

—Il n'est pas inutile de faire son devoir. Je ne vous cache rien. Je vous ai montré ma faiblesse. Mais vous-même, que penseriez-vous de moi si, cédant à vos conseils, je retournais dans ma petite maison d'Auteuil ? 20

—Allons ! s'écria Maurice Desprès.

Elle lui prit le bras et ils suivirent le quai en parlant à voix basse de l'homme que son courage avait conduit au sanglant tribunal. 25

—Notre ami, dit M^{me} d'Athis, s'était caché rue du Mail, chez une excellente femme, M^{me} Aubry, à qui j'achetais des dentelles. La retraite était sûre. Mais Lefebvre la quitta pour ne pas compromettre sa bien-faitrice. Il put sortir de Paris et gagner Sèvres ; mais 30

il fut reconnu dans un cabaret de ce village par des jacobins qui le ramenèrent à Paris et le firent enfermer à la Bourbe, d'où il a été transféré à la Conciergerie pour être jugé.

5 —Je vous remercie, Delphine, de m'avoir appelé près de vous.

—Je ne pouvais appeler que celui que j'aime, à partager mes dangers.

Comme ils tournaient l'angle que fait la tour carrée
10 de la grosse horloge, ils virent une multitude d'hommes armés s'agiter devant les grilles du Palais de Justice. Alors elle quitta le bras de M. Desprès.

—Ne me quittez pas des yeux, Maurice. Je n'aurais plus de courage si je ne me sentais plus sous votre
15 regard. Mais dans mon intérêt et pour mon salut, ne m'accompagnez pas de manière à être vu avec moi. Que j'aie l'air d'être seule. Mon instinct m'avertit que je serai moins en danger si je me livre seule aux bêtes.

20 Sous la douceur impérieuse du regard de Delphine, il s'arrêta et puis, ayant franchi la grille, il suivit de loin la jeune femme qui traversait la cour du Palais de Justice au milieu des sabres et des piques.

La foule était presque impénétrable sur les degrés
25 du grand escalier qui donnait accès aux diverses salles du tribunal révolutionnaire. De cette foule en sabots, en carmagnole, en bonnet rouge, montaient des chants et des cris.

On parlait dans les groupes de justice sommaire et
30 de massacres en bloc ; on accusait la lenteur du tribunal, trop enclin à sauver les coupables. Des

marchands de journaux parcouraient la foule en criant :

« Voilà la liste des gagnants à la loterie de la très sainte guillotine. Qui veut voir la liste ?... Demandez la grande trahison de Joseph Lefebvre, ci-devant médecin 5 du traître Capet. Demandez la conspiration de l'infâme Joseph Lefebvre pour provoquer le massacre des patriotes. »

Delphine avait traversé la place ; elle montait les degrés.

—Où vas-tu, citoyenne ? lui demanda rudement un 10 porteur de carmagnole qui montait à la porte une faction volontaire.

—Citoyen, je vais où l'on juge Joseph Lefebvre. Je suis témoin.

Il ne répondit rien ; mais une horrible femme, qui 15 tenait un enfant dans ses bras cria qu'on ne devait pas laisser approcher des juges les femmes aristocrates capables de les corrompre.

—Celle-ci, disait la tricoteuse, montrera son visage, ses larmes ; elle se pâmera et elle fera tourner la tête à 20 tout le tribunal. Ces gueuses fônt des hommes tout ce qu'elles veulent. Et voilà comment on arrête la justice et comment on sauve tous les traîtres qui affament le peuple.

Delphine, entrée dans le Palais, s'avavançait de toute 25 la vitesse de ses petits pieds vers la salle du tribunal révolutionnaire, où le greffier lisait l'acte d'accusation. Desprès, à la faveur de sa carmagnole, la suivit sans être inquiété.

Cependant les cris de la tricoteuse firent le tour de la 30 place et y ranimèrent la colère, l'envie et la haine.

—Hélas ! disait-on de toutes parts, nous n'avons plus *Marat* ; nous avons perdu notre ami. Depuis que les méchants l'ont tué, les aristocrates relèvent la tête. Mais, ils auront beau faire, il faudra bien qu'ils la
5 crachent au panier. A mort les conspirateurs ! A la guillotine, les ennemis du peuple ! Joseph Lefebvre à la guillotine ! Les enjôleuses, les faux témoins, les aristocrates, à la guillotine !

L'affaire Joseph Lefebvre se jugeait ; l'interrogatoire
10 était terminé. On allait entendre les témoins. D'instant en instant le peuple apprenait, par l'intermédiaire des citoyens présents dans la salle, des épisodes grossièrement altérés, qui allaient se déformant de bouche en bouche, jusqu'à ce que la sottise et la haine eussent
15 achevé d'en changer la figure. C'est ainsi qu'on raconta, dans la cour du Palais, que l'infâme Lefebvre feignait de préparer des médicaments aux pauvres, et leur donnait, en réalité, du poison.

Quand on apprit qu'un témoin, une femme, déposait
20 en sa faveur, un souffle terrible de colère s'éleva :

“ C'est sa complice, qu'on la guillotine avec lui ! ”

A ce sujet, d'interminables disputes, nourries d'ignorance et de cruauté, grosses de bêtises, s'allongeaient, s'enflaient d'heure en heure. Peu à peu on s'impa-
25 tienta : la condamnation se faisait attendre. Erreur ou mensonge, des bruits d'acquittement commençaient à courir et soulevaient une immense rumeur. Les cris redoublèrent : “ Mort aux faux témoins ! ” Les septembriseurs se pressèrent sur les marches et voulurent
30 forcer la porte.

Elle s'ouvrit. Delphine d'Athis parut. A la vue du

peuple qui la menaçait elle resta droite et blanche sur le plus haut degré. Un cercle de bras nus, de poings fermés, de sabres l'enveloppait.

Maurice, qui avait quitté l'audience sur ses pas, fit un mouvement pour se jeter entre elle et la foule.

D'un imperceptible signe de tête, elle l'arrêta. Cependant les cris de mort redoublaient ; les femelles couvraient de leurs glapissements aigus les grognements rauques des mâles avinés. La plus hideuse de toutes ces créatures, celle qui, depuis plusieurs heures, animait la foule et tenait un enfant dans ses bras, fit un pas en avant, et mettant le poing sur le visage de Delphine :

— On va te saigner, gueuse !

Alors un colosse velu, demi-nu, écarta les femmes, retroussa les manches de sa chemise et leva son sabre.

M^{me} d'Athis, se sentant pâlir, mordit ses joues froides pour y ramener le sang. Elle comprit instinctivement qu'ils attendaient, pour la frapper, qu'elle donnât un signe de peur et s'avouât la victime. Son air d'innocence auguste, son regard de vierge la protégeait encore. Elle promena lentement les yeux sur la foule et, remarquant l'horrible mère qui la menaçait, elle lui dit :

— Vous avez un bel enfant.

A ces mots, les plus doux qu'elle eût jamais entendus, cette femme, cette mère, se sentit remuée dans ses entrailles. Des larmes lui montèrent aux paupières.

— Prenez-le ! dit-elle.

Et elle le tendit à Delphine qui le prit dans ses bras et descendit, en lui souriant, l'escalier du palais, tandis

que la foule incertaine, émue, étonnée, s'écartait devant elle.

Elle traversa ainsi la cour avec son innocent protecteur. Elle était sauvée. Quand elle eut franchi la grille elle remit l'enfant à sa mère sans prononcer une parole. Mais une de ses larmes avait coulé sur les langes.

Maurice Desprès l'avait devancée. Il la fit entrer dans le fiacre qui les attendait au coin de la cour carrée.
10 Le fiacre, en tournant, se heurta à la charrette qui attendait Joseph Lefebvre pour le conduire à l'échafaud.

ANATOLE FRANCE.

LA FIANCÉE DU ROI

CONTE POPULAIRE ITALIEN

Lecce, 24 novembre 1890.

QUOIQUE ce fût ici un automne italien, c'était un automne tout de même, et les allées du jardin d'Oria étaient plantées, au lieu de tilleuls embaumés, de mornes cyprès, noir et mouvant rideau à travers lequel je découvrais l'immense, la fertile plaine. Dans les buissons frissonnaient ces frileuses roses de novembre qui ne jettent pas de parfum et que la première brise effeuillera. D'autres fleurs d'automne frémissaient dans les plates-bandes, et des plantes vertes, parmi lesquelles, pour remplacer le parfum absent des roses, cette citronnelle à la pénétrante senteur que les Italiens appellent du joli nom "d'herbe Louise." Quel endroit pour s'asseoir sous le soleil qui n'est plus brûlant et qui rayonne d'un éclat doux et tristement caressant, comme dans un beau ciel d'un septembre français, et pour se souvenir, comme dit le poète :

De ce que l'existence a d'intime et d'amer !...

Mais je ne veux pas être venu ici pour m'abandonner au démon du songe qui flotte dans toutes les vapeurs

d'automne, et me voici, pour me comporter en touriste consciencieux, à causer avec mon guide sur les superstitions et les poésies populaires de ce pays qui s'anime pour moi à sa parole en images gracieuses ou farouches.

5 Parmi les déités, dont la secrète influence est encore redoutée sans que leurs attributs soient presque changés, il faut compter naturellement les anciennes déesses des bois, les faunesses, les compagnes des faunes, devenues des fées. Elles président toujours aux floraisons
10 des arbres ainsi qu'aux murmures des fontaines, comme les Dryades et les Nymphes.

Et nécessairement aussi, dans cette presque île qu'embrasse de toutes parts une mer caressante, bleue comme de beaux yeux, onduleuse comme de molles che-
15 lures, dangereuse comme un amour menteur, les Sirènes ont survécu, avec leur légende en qui s'incarne la grâce souple de la vague, son attrait funeste et son mystère. Ces voluptueuses et redoutables Sirènes sont aussi vivantes qu'aux temps où Homère décrivait Ulysse
20 attaché au mât et s'enivrant de leurs chansons, grâce à cette ruse, avec sécurité. Je ne peux résister au plaisir de résumer ici un des récits recueillis sur le compte de ces séduisantes Dalilas de la mer par mon compagnon. On y verra que ces cruelles habitantes des eaux
25 tiennent par instant le rôle de Déesses bienfaisantes. Cela s'appelle "la fiancée du roi" et c'est l'histoire d'une jeune fille de dix-huit ans qui avait, comme il convient à l'héroïne d'un conte populaire, des prunelles couleur des vagues et des cheveux couleur de soleil.
30 Sa mère en mourant la laissa aux soins d'une amie, mère elle-même d'une fille du même âge, mais " toute

laide et torse, avec des yeux blancs comme ceux des chats, avec des cheveux hérissés et noirs comme ceux d'une sorcière." Il arriva que, passant par le village, un haut et puissant roi aperçut la pauvre orpheline.

Il en devint perdu d'amour et il se résolut à l'épouser, pour la plus grande fureur de la tutrice qui, voulant se venger de voir la belle enfant préférée à sa propre fille, imagina un de ces stratagèmes peu compliqués, comme il sied aux traîtres des contes :

"Majesté," dit-elle au roi, le soir des noces, "j'ai recueilli dans ma maison votre fiancée quand elle était pauvre et abandonnée. En récompense, je vous demande une grâce. Je ne veux ni or, ni bijoux, ni titres. Permettez seulement que ma fille et moi soyons les seules à prendre place dans le carrosse de notre future reine. Hélas ! c'est la dernière fois que notre humble condition nous permettra de nous tenir ainsi auprès d'elle."

Le roi répond :

"Je vous l'accorde."

Et le cortège se met en marche, l'époux en tête avec ses chevaux, l'épouse ensuite, enfermée avec les deux femmes dans le carrosse de gala. Après un peu de temps, ils arrivent tous devant un château que teintait en rouge le soleil couchant :

— "Regardez," dit le roi en appelant sa fiancée par son nom, ce château est à nous et nous y passerons au frais les longs mois d'été."

Comme le bruit des roues n'avait pas permis à la jeune fille de bien entendre :

— "Mais qu'a dit le roi ?" demanda-t-elle.

— “ Il a dit,” répond la mère de la jeune fille laide,
“ que ma fille et toi échangeiez vos vêtements.”

La fiancée jugea en elle-même que c'était un caprice
bien étrange, mais la volonté de son seigneur lui étant
5 sacrée, elle obéit.

Après une heure, la caravane s'engage dans une
épaisse forêt. Le roi, se retournant de nouveau sur
son cheval, dit à sa fiancée :

— “ Regardez, regardez ce beau bois. Nous vien-
10 drons y tuer les lièvres et les sangliers.”

— “ Qu'a-t-il dit ? ” demande encore la jeune fille.

— “ Il a dit,” reprend la mauvaise femme, “ que tu
donnes à ma fille tes bijoux, tes colliers avec ta cou-
ronne royale qui resplendit de pierres rares et coû-
15 teuses.”

La fiancée sourit cette fois, et elle obéit.

On marcha encore une heure et la voiture longeaît
maintenant la mer. Le vent soufflait. La nuit venait.
De gros nuages annonçaient la tempête.

20 — “ Reine, ma reine,” dit le roi en se retournant
pour la troisième fois, “ regardez cette mer. Nous
nous y embarquerons, vous et moi, sur mon vaisseau
royal...”

— “ Que dit le roi ? ” demande la fiancée à ses per-
25 fides compagnes.

— “ Il dit que tu dois te jeter dans la mer.”

On entend le bruit d'un corps qui tombe. La malheu-
reuse fille venait de s'élancer dans les flots. “ Mais”
ajoute judicieusement la légende, “ elle ne devait pas
30 mourir, parce qu'elle était belle et bonne, et qu'elle
méritait d'être récompensée et non punie de son obéis-

sance.” — Entre parenthèses, cette obéissance passive de la femme révélerait à elle seule le voisinage du monde oriental, et ce n’est qu’un trait de mœurs locales interprété avec le fantastique d’un récit populaire.

Pour ne pas entrer dans un détail trop ténu et vous rassurer cependant sur le sort de cette trop exemplaire fiancée, sachez que des Sirènes la recueillent, et la conduisent dans le palais de leur Mère commune, au fond du fond de l’abîme. Le roi, arrivé à sa ville, s’aperçoit avec épouvante de la métamorphose subie par celle qu’il doit épouser. Il attribue ce changement à un invincible maléfice. Pris de mélancolie, il va se promener au bord des flots. Il entend une voix qui gémit dans leur gouffre et qui lui raconte toute l’histoire. Cette voix ajoute que, pour obtenir le retour de sa fiancée, il doit, — je laisse la parole au conteur qui sera responsable de cette étrange conclusion, — “faire verser dans la mer *une énorme quantité de vin, de fromage et de pain*, de quoi assouvir les Sirènes et leurs prisonniers qui n’ont pas mangé depuis si longtemps et qui surpassent en nombre les habitants de la terre...”

Certes le coup de baguette est inattendu qui change ces perfides dévoratrices en patronnes de table d’hôte pour naufragés. Ces chants populaires de l’extrême Midi italien produisent une impression presque identique à celle des hymnes religieux qui gémissent dans les cérémonies juives. L’Orient sommeille derrière ces cantilènes, le vaste, l’impénétrable Orient avec la tristesse et les mirages de ses déserts.

PAUL BOURGET.

LE TOURNIQUET

LE comte Adrien Mac Trévor, malgré son nom écossais, était Français et même Parisien. Son grand-père, bravant des préjugés aristocratiques, avait fait une fortune considérable dans l'industrie des
5 forges. Le père d'Adrien, en la portant à son comble, put laisser à son fils les avantages d'une situation financière énorme, et d'un nom héraldique toujours respecté.

Les premières années de la jeunesse se passèrent
10 pour le comte Mac Trévor dans l'étourdissement des plaisirs. Depuis le commencement de l'hiver dernier il avait résolu de se marier. Les partis ne lui manquaient pas,—c'est le courage qui lui manquait. C'est une énigme que les jeunes filles, disait-il, on ne sait
15 trop ce qu'il en sort.

Ce garçon d'esprit ne voulait pas une sotte, cet homme d'honneur ne voulait pas une coquette. Il en avait fini avec le roman, il souhaitait faire de sa vie une bonne et charmante réalité. Pour s'asseoir en face
20 de lui à son foyer, il rêvait un doux compagnon, une amie spirituelle et sincère, ayant assez de grâces pour que sa maison fût brillante, assez de raison pour qu'elle

fût respectée. C'était beaucoup demander ; mais la destinée l'ayant toujours traité en enfant gâté, il comptait encore sur elle.

Ce Parisien de la décadence ne croyait peut-être plus aux femmes et croyait encore à la femme. Il pensait qu'il y en a de toutes sortes, que l'océan humain roule bien des débris honteux, fange, gravier, bêtes de proie, herbes chevelues, mais qu'au fond on trouve des perles.

Tout l'hiver, Adrien avait fait valser un nombre incalculable de demoiselles rougissantes et vivement émues à chaque sourire de ce jeune homme appelé par les mères : un parti magnifique.

A un grand bal chez un banquier russe, il rencontra M^{lle} Clary Bernard "traînant tous les cœurs après soi." Blonde, mince, petite, jetant des éclairs de ses yeux noirs, étalant des toilettes pleines de brio, semant sa conversation de mots empruntés à plusieurs langues, affichant des goûts artistiques et des prétentions nobiliaires, avec cela une dot superbe. Adrien devait s'arrêter là. Il hésitait pourtant, certaines choses le contrariant un peu : M^{lle} Clary se disait descendante du fameux Samuel Bernard et en abusait pour couvrir ses éventails, ses mouchoirs, ses carnets et ses aumônières des armoiries du célèbre financier. Elle savait fond tout ce qui se rapporte à lui, en prenait texte pour déployer sa science historique, montrait dans son cabinet d'étude un portrait de M^{me} Samuel Bernard et discourait sur la Régence sans broncher. Adrien aurait voulu voir les carnets et les aumônières au fond de l'eau avec Samuel et la Régence. Il aimait bien la

noblesse, mais pas celle-là. Il s'effrayait du ridicule, son bon sens répudiait tout ce qui n'est pas établi sur des bases solides.

A un concert de charité chez la duchesse de C..., il
5 n'écoutait pas grand'chose quand il entendit quelques
réflexions échangées entre deux jeunes filles. Ce
qu'elles disaient n'avait rien de frappant, mais la voix
de l'une d'elles lui alla au cœur. Cette voix était si
limpide, elle avait des inflexions si fraîches, si justes,
10 qu'on pensait tout de suite, en l'écoutant, à la chanson
d'un ruisseau. Il regarda la jeune fille. Elle ne lui
parut pas très jolie, mais élancée, blanche comme un
lis, avec des cheveux châtain doré, tordus en torsade
lourde comme un écheveau de soie, les joues un peu
15 rondes, les lèvres un peu fortes, et deux beaux yeux
pareils à ceux de la jeune fille à la cruche cassée.

Il demanda son nom et apprit que cette voix d'ange
appartenait à M^{lle} Marie-Marthe de Hautefort-d'Aspre-
mont, une des plus nobles filles du noble faubourg.

20 Une fortune médiocre, plus de mère, beaucoup de
petits frères et de petites sœurs dont elle s'occupait.
une éducation rigide, un bon cœur et guère d'esprit,
voilà les renseignements qu'il recueillit sur Marie-
Marthe.

25 Il se fit présenter. La douairière d'Aspremont l'in-
vita à ses mardis. A neuf heures exactement il son-
nait rue de l'Université à la porte du petit hôtel, au
fond de la cour, habité par la vieille marquise.

Un domestique en livrée anglaise l'introduisit dans
30 le salon. Là il se trouva, non sans surprise et sans
plaisir, dans un vrai salon Louis XIV.

Rien n'y manquait. Le marquis de Hautefort, ayant dû vendre un château de famille, avait reconstitué à Paris le salon de son aïeul maternel, mestre de camp de Sa Majesté Louis XIV. Sur les boiseries grises à rin-
ceaux blancs se détachaient des portraits de Largillière
et de Rigault. Les grands fauteuils à larges dossiers
en bois doré étaient encore couverts d'un brocart bleu
de roi, brodé de fleurs d'argent. La pendule à soleil
soutenant, sur quatre pyramides de marbre blanc, la
figure d'un Apollon en perruque à marteaux, marquait
les heures joyeuses ou tristes de la maison depuis deux
siècles. Les beaux tabourets en X, couverts de velours
saphir, faisaient songer aux duchesses présentées. Les
consoles à pieds contournés portaient des bouquets de
lis. Enfin le thé était servi sur une table de Boule
écaille, cuivre et argent, digne du grand Condé.

Au coin de la cheminée était assis un abbé à bas
violets auquel on donnait du monseigneur; M^{me} la
marquise d'Aspremont lui faisait vis-à-vis. Elle paraiss-
ait une bonne personne un peu brusque, à moustaches,
coiffée de deux grosses papillotes grisonnantes que sur-
montait un bonnet de vieux point, vêtue d'une robe de
pékin prune tout unie, et discourant sans crier gare sur
tous les sujets connus, avec une simplicité qui conser-
vait l'habitude d'appeler un chat un chat. Deux
douairières, un académicien, un vieux général, un
jeune ménage de province qui ne soufflait mot, MM.
de Saint-Yves, les petits-neveux de la marquise, son
fils; enfin M^{lle} Marie-Marthe, cernée d'une bande de
bébés. L'amie qui avait présenté Adrien était la seule
Parisienne de la réunion.

Elle avait dîné chez la marquise, et à peine Adrien eut-il fait son apparition qu'elle essaya d'arracher Marie-Marthe à une palpitante partie de loto. La jeune fille ne consentit à entrer dans le cercle des
5 grands-parents que la partie terminée ; mais impossible d'en tirer une parole. Avec sa robe de laine grise, sa guimpe blanche et sa grande croix, elle avait l'air de représenter une demoiselle de Saint-Cyr dans un tableau vivant. La timidité et la confusion se peignaient
10 sur son visage. Les mouvements étaient ceux d'une personne qui a envie de rentrer sous terre. Que lui avait-on dit ou laissé deviner pour l'effarer ainsi ? C'est ce que se demandait Adrien.

Était-ce candeur ou bêtise ? Adrien croyait aux
15 deux. On lui demanda de jouer du piano, elle obéit. Jamais tant de fausses notes n'écorchèrent les oreilles d'un honnête homme. Au beau milieu de cette exécution elle s'arrêta tout court, disant :

— Je crois que je ne me rappelle plus.

20 — Il y a longtemps que tu ne te rappelles plus, Marie-Marthe, dit brusquement sa grand'mère, tu avais oublié avant de commencer.

Là-dessus Marie-Marthe se leva, assurant qu'elle reviendrait quand les enfants seraient endormis ; elle
25 s'embarrassa, en sortant, dans le peloton de laine d'une de ces dames, le ramassa gauchement et disparut. Sa voix de cristal même était changée, Adrien ne l'avait pas reconnue. Est-il nécessaire d'ajouter qu'on ne la revit plus de la soirée ?

30 Le lendemain, Adrien dansa toute la nuit avec M^{lle} Clary Bernard, lui prit une fleur de son bouquet,

et aperçut en rêve sur un éventail d'écaille les armoiries du grand Samuel. Le surlendemain, il alla voir l'amie qui voulait le marier avec une fille des preux et lui déclara que c'était certainement un grand honneur pour lui, mais qu'il avait besoin d'autre chose que d'une carpe dans son salon. 5

— Je ne pense pas, dit l'amie, que Marie-Marthe soit aussi spirituelle que M^{me} de Sévigné ; cependant vous ne pouvez la juger sur une première entrevue, et je crois qu'une fois marié vous ne le regretterez pas. 10
Retournez-y, faites un essai loyal.

— Merci ; pour toute la vie, c'est trop long !

— Non, quinze jours de grâce. Qu'il ne soit pas dit que pour un nocturne mal joué et un peloton mal ramassé, vous avez refusé M^{lle} d'Hautefort. 15

En soupirant, le comte Mac Trévor retourna le mardi suivant rue de l'Université. Même représentation. Pas de musique, mais une gaucherie, un mutisme inguérissables. La marquise et ses amis remplirent la soirée de deux conversations également réjouissantes : 20
la corruption du siècle, les généalogies : " Une jeune fille doit être jeune fille, répéta plusieurs fois la douairière, sans cela elle est indigne de devenir femme..."

Marie-Marthe n'était sortie de son mutisme que pour prier Adrien d'accepter des billets pour une fête de charité où elle était vendeuse. 25

En rentrant chez lui, il trouva sous un pli parfumé d'autres billets pour la même fête de charité, où M^{lle} Clary Bernard était également vendeuse. Ceci commençait à devenir original. Adrien savait bien 30
que la descendante de Bernard serait charmante, mais

la pauvre petite sœur grise de la rue de l'Université qu'allait-elle faire dans cette galère ?

La fête villageoise était dans son plus beau moment quand Adrien arriva. Sous les arbres illuminés par
5 des lanternes aux mille couleurs, la foule se pressait ; musique militaire, éclats de rire des bébés, roues des tourniquets grinçants, éloquence de Guignols, cris de toutes sortes, bourdonnements de causeries, toute une symphonie éclatant autour de lui entre une marquise
10 blonde, en robe héliotrope, qui vendait des boissons américaines, et une duchesse tout en rose, échappée d'un tableau de Watteau, qui lui accrochait des fleurs comme à un marié de village, Adrien avait de la peine à se frayer un chemin. Appelé là par un sourire,
15 retenu ici par de grands yeux, il arriva enfin à la tombola, où une princesse étrangère faisait miroiter les joyaux de son esprit parisien.

Le comte avait en ce moment presque oublié la finance et les mestres de camp du roi, quand une voix
20 un peu aiguë dit derrière lui :

— Un cigare ? monsieur.

Il se retourna et reconnut la triomphante Clary en toilette de bergère du Tendre, de la gaze blanche semée de pompons roses voilant à peine sa jolie maigreur, un
25 chapeau où les plumes blanches et les touffes de roses se mariaient agréablement, la longue écharpe de rubans flottants, la châtelaine d'argent sonnante à la ceinture, le petit tablier ruché de valenciennes, avec poches à nœuds.

30 Le chevalier de Boufflers aurait appelé cela chiffonné par la main des Grâces.

Adrien donna cent francs pour son cigare et suivit la marchande. Elle offrait ses cigares à droite et à gauche, tout en lui reprochant de s'être fait attendre. Il la regardait un peu inquiet. Ce n'était pas tout à fait ça. Elle avait dans le balancement de sa jupe, dans 5 certains petits sauts sur elle-même, dans un mouvement de tête renversée, une affectation qui sentait la parvenue et devait blesser des yeux d'artiste et de raffiné. Et puis un petit rire saccadé, mis à la place des paroles qui ne lui venaient pas, énervait Adrien. 10 Ce rire pointu, bête, trahissait l'embarras de la vanité aux abois qui veut paraître, qui cherche et qui, dans sa cervelle vide, ne trouve rien.

Les yeux d'Adrien, se détournant d'elle, aperçurent derrière un tourniquet l'amie qui l'avait présenté chez 15 M^{me} d'Aspremont, et M^{lle} Marie-Marthe.

La jeune fille, simplement vêtue, portait sur une jupe souple de laine blanche une casaque collante également toute blanche, finement brodée d'argent, le haut collet et les manchettes chamarrés à la mode des 20 Valois. Une toque de paille blanche à grandes ailes bleues achevait de la faire ressembler à quelque fille d'honneur du temps de Charles IX. Elle était jolie ainsi, très rose, montrant dans un sourire ses dents éblouissantes. O miracle ! elle parlait ! 25

— Gagne-t-on à tous les coups, mademoiselle ?

La voix de cristal avait repris sa fraîcheur, et cette voix disait tant de choses à propos, aimables et vives, qu'Adrien resta cloué d'étonnement à sa place. Les louis tombaient comme des gouttes de pluie dans le 30 petit plateau. Surexcitée par la charité, ce n'était

plus la même personne. La femme se devinait sous l'enfant. Et quelle femme ! l'oiseau bleu brisait sa coquille, le jeune esprit s'élançait les ailes déployées. Que parlait-on de M^{me} de Sévigné ? Comme elle était
5 jolie, gentille avec sa candeur animée, cette jeune créature dans laquelle palpitaient tous les espoirs de la vie, et qui non seulement avait vingt ans, mais les avait si radieux qu'elle les prêtait aux autres.

Adrien s'était caché, craignant que sa présence ne
10 fît taire le ruisseau jaseur.

Quand tout à coup elle l'aperçut. Elle était lancée, vraiment elle n'avait plus peur :

— Et vous, monsieur, vert, rouge ou bleu ?

— Gagne-t-on à tous les coups, mademoiselle ?

15 — Certainement, monsieur, une potiche ou le ciel au choix ; c'est celui qui perd qui gagne, vous voyez quelle belle affaire !

— J'aimerais mieux une de vos roses.

— Vous êtes déjà tout fleuri.

20 — Pas par vous.

— Oh ! bien mieux.

— J'en voudrais une encore.

— Monsieur, elles sont très chères.

— Combien ?

25 — Ce que vous voudrez.

— Vous avez raison, c'est cher, mais jamais trop pour vous voir sourire.

Et Adrien, retournant son porte-monnaie, le vida dans le plateau.

30 Alors elle le regarda ; leurs yeux, pour la première fois, se rencontrèrent, un beau nuage pourpre monta

sur ce doux visage jusqu'à la racine de ses cheveux.
Elle ne put dire que :

— Merci !...

.
Adrien a épousé Marie-Marthe. Il fait des démarches actives pour acheter le tourniquet.

5

Pendant leur long voyage de noces, comme ils couraient ensemble l'Italie et que les connaissances de cette ignorante éblouissaient son mari, comme elle parlait avec un tour original des œuvres d'art et des poètes, Adrien, tout fier, lui baisant ses petites mains, s'écria :

— Quand je pense que je t'ai crue bête !

— Oh ! vois-tu, nous autres on nous élève à ne rien dire. On nous remplit l'esprit de merveilles, puis on ferme cela à clef et c'est au mari à trouver le secret de la serrure.

15

— Mais, Marie-Marthe, le jour de la fête villageoise, il me semble qu'on avait retrouvé la clef.

— C'est que je t'avais vu, Adrien, et qu'il était venu quelqu'un de ta part pour faire ouvrir.

— Qui donc ?

20

— L'amour !...

ÉTINCELLE.

(Vicomtesse DE PERRYNY.)

LE CHIEN ET LE LOUP

DANS UN RESTAURANT.

L E JOURNALISTE, *à une table.* — Garçon, des huîtres d'Ostende, un filet saignant et du chablis.

LE POÈTE, *à la table à côté.* — Voilà un homme qui se traite bien. (*Haut.*) Monsieur le garçon, veuillez me faire servir, je vous prie, deux œufs sur le plat avec un doigt de vinaigre.

LE JOURNALISTE, *à sa table.* — Le piteux déjeuner ! quelque agioteur en déveine !

LE POÈTE, *à la sienne.* — C'est sans doute un bourgeois à la hausse.

LE JOURNALISTE. — La vue de ce pauvre diable et le côte-à-côte de sa misère vont me gêner beaucoup : les bons estomacs ne sont pas égoïstes.

LE POÈTE. — Cet homme se dispose à manger énormément : cela pourra m'incommoder.

LE JOURNALISTE. — Pour un rien, je lui offrirais la moitié de ma pitance.

LE POÈTE. — Encore un peu je lui emprunterais un quart de filet.

LE JOURNALISTE. — Essayons de lui adresser la parole.

LE POÈTE. — Tâchons de l'aborder.

LE JOURNALISTE. — Oui, mais le moyen ?

LE POÈTE. — Ce qui manque, c'est un prétexte.

LE JOURNALISTE. — Il faudrait me dépêcher, pourtant ; il a déjà dévoré la moitié d'un œuf.

LE POÈTE. — Déjà six huîtres d'englouties ; — vous verrez qu'il n'en restera pas une. 5

LE JOURNALISTE. — Une idée, parbleu ! je ne vois pas de moutardier près de lui.

LE POÈTE. — Il n'a pas de moutarde sur sa table ; c'est un moyen.

TOUS LES DEUX, *à la fois et s'offrant chacun de la moutarde*. — En usez-vous ? Vous en offrirai-je ? 10

LE JOURNALISTE, *riant*. — Deux hommes à qui la langue démangeait, à ce que je vois.

LE POÈTE. — C'est voir par les yeux d'un homme d'esprit. 15

LE JOURNALISTE. — C'est parler par sa bouche.

LE POÈTE. — Vous êtes bien bon, monsieur. (*Bas.*) Comme il mange vite !... Encore une !

LE JOURNALISTE. — Eh bien, monsieur, en homme d'esprit que vous êtes, vous ne trouverez pas étonnant que j'éprouve le besoin d'avoir un convive, et que je vous invite à partager mon repas. 20

LE POÈTE. — A ce même titre d'homme d'esprit, ne soyez pas étonné que j'accepte.

LE JOURNALISTE, *bas*. — C'est égal, ce n'est pas sans peine. 25

LE POÈTE. — Ouf ! je l'ai bien gagné ! (*Ils se mettent à la même table et se gorgent aux mêmes plats.*)

QUITTEZ LES BOIS, VOUS FEREZ BIEN !

LE JOURNALISTE. — Vous disiez donc que vous vous occupez de poésie. 30

LE POÈTE. — Mon Dieu, oui, monsieur ; — et vous, de journalisme ?

LE JOURNALISTE. — Comme vous dites ; — je suis attaché à la feuille du petit père D..., où je rédige des
5 entrefilets quelquefois, des chroniques de temps à autre, et des faits divers régulièrement ; — j'ose avouer que je suis un des piliers du journal.

LE POÈTE. — Moi, je vous présente l'auteur d'un volume de vers qui ont eu quelque succès, je m'en
10 flatte, sous ce titre : *Guerrières et sentimentales*. La *Revue des Deux-Mondes* me guigne de l'œil...

LE JOURNALISTE. — Heu ! heu ! La poésie est un mets délicat qui ne peut se servir que dans un plat d'argent, et je tiens la *Revue des Deux-Mondes* pour
15 une bonne bourgeoise qui ne mange pas dans la vaisselle plate. — Pourquoi ne faites-vous pas de journalisme ?

LE POÈTE. — Dame ! puisque je fais de la poésie...

LE JOURNALISTE. — Faites du journalisme ; le jour-
20 nalisme vous donnera à profusion du chablis et des huîtres d'Ostende, tandis que la poésie vous liarde même des œufs à la vinaigrette.

LE POÈTE. — Mais, pour être si lucratif, votre métier doit compter bien des désagréments ?

25 LE JOURNALISTE. — Des désagréments ? Pas le moindre, — excepté celui de faire connaître votre nom à l'univers, de nous procurer nos entrées à tous les théâtres, des billets de faveur pour tous les bals, des invitations pour les soirées du beau monde, les œillades
30 de toutes les actrices, des laisser-passer sur toutes les lignes, de l'or à discrétion, des pantalons neufs, des

paletots très vastes, des bottes très vernies, des tapis, des édredons, des porte-plumes en argent, des cigares étrangers, du papier satiné et des coups de chapeau plus souvent que des coups de canne, sans parler du reste... Hein ? comparez un peu nos deux existences ! 5

LE POÈTE. — Je conviens que la mienne est loin d'avoir ce moelleux et ce doux toucher : amoureux fou de la campagne, j'ai loué à Chaville une chambre grande comme un dé à coudre et je passe là les trois quarts de l'année ; une ou deux fois par semaine, je 10 viens à Paris, — à pied le plus souvent ; et je m'en vais porter quelques vers à quelques journaux.

LE JOURNALISTE. — C'est cela : une existence irrégulière, désordonnée ; la bohème, le débraillé, la faim.

LE POÈTE. — Il est vrai que j'ai quelques distractions 15 en revanche : je vais où bon me semble, je me lève à l'heure qu'il me plaît ; s'il me convient de rester au lit tout un jour, personne ne s'en émeut. Mon travail n'est pas productif, d'accord ; mais il a cela de bon que je puis le faire en tous les endroits où je me trouve 20 et que je ne me trouve qu'aux endroits qui m'ont souri. Armé d'un pain de seigle et d'un bâton de noyer, je m'en vais courir les bois, mes voisins ; cueillir les violettes, mes amies ; saluer les rossignols, mes collègues ; faire des débauches de mûres et me saouler 25 comme un lansquenet avec l'eau des sources. Les vieux arbres de Chaville me connaissent tous par mon nom ; je vis dans la plus grande intimité avec les bois d'Orsay, remplis de chevreuils que je salue, de chats sauvages qui me tutoient. Bien souvent, par les nuits 30 d'été, je m'étends sur les hautes pelouses du parc de

Saint-Cloud. Devant moi, une ligne noire de bois ; à mes pieds, une immense vallée brumeuse, où clignent dans l'ombre quelques lumières éparses ; là, je m'endors, le nez aux cieux, le dos sur l'herbe, et quand
5 un bruit de feuilles me réveille, je puis voir, couchées en rond autour de moi, de belles biches blanches, jouissant de la grande nuit, la tête haute et la narine au vent.

LE JOURNALISTE. — Prenez donc un peu plus de
10 cette entre-côte ; l'entre-côte doit se manger brûlante ! — Ah ! monsieur le poète, ah ! monsieur le rêveur, ah ! monsieur le bohémien, voilà comme vous entendez l'existence ! À votre aise. Mais accordez-moi d'y trouver trop de verdure et trop peu de beefsteaks.

15 LE POÈTE. — Je conviens que...

LE JOURNALISTE. — Taisez-vous ! vous êtes un enfant. Ne feriez-vous pas mieux de rompre avec cette vie extravagante, pleine de privations qui vous épuisent et de souffrances qui étouffent votre talent !
20 N'ayez pas toujours le nez en l'air, petit hanneton ; regardez-moi vos bottes éculées, votre collet d'habit qui a pris la couleur de la mousse de vos bois, et cette culotte, et ce chapeau. Faites du journalisme, c'est le métier le plus facile du monde ; faites du journalisme.
25 Je vous donnerai une lettre de recommandation pour un directeur de grand journal, et, dans un mois, vous pourrez m'offrir un déjeuner dans ce goût-là.

LE POÈTE, *ébranlé*. — Ma foi ! si je savais trouver...

LE JOURNALISTE. — Tenez ; il est trop tard maintenant ; mais soyez ici demain de bonne heure et je vous conduirai chez M. D...

LE POÈTE. — Franchement, si vous pouviez m'y mener tout de suite ; le fumet du journalisme me monte à la tête, et je n'ai qu'un désir...

LE JOURNALISTE, *tirant sa montre*. — Quelle heure est-il ? Dix heures. Fichtre ! je suis en retard...⁵
C'est impossible aujourd'hui, mon cher.

ATTACHÉ ! DIT LE LOUP, VOUS NE COUREZ DONC PAS !

LE POÈTE, *se levant et grossissant sa voix*. — Impossible ! En retard ! qu'est-ce à dire ? En retard, à dix heures ? En retard, et pourquoi ?¹⁰

LE JOURNALISTE. — Il faut que j'aille aux bureaux ?

LE POÈTE. — Aux bureaux ! Il y a donc des bureaux ? Vous êtes donc obligé d'aller aux bureaux ?

LE JOURNALISTE. — Obligé, non.

LE POÈTE, *d'une voix terrible*. — Mais encore ?¹⁵

LE JOURNALISTE. — Il faut pourtant que je cueille mes faits-divers.

LE POÈTE, *de plus en plus menaçant*. — Et cela tous les jours ?

LE JOURNALISTE. — Puisque le journal est quotidien.²⁰

LE POÈTE, *éclatant comme un tonnerre*. — Comment ! vous allez tous les jours à votre bureau, comme un teneur de livres ou un employé de chemin de fer ! Que me chantez-vous avec votre journalisme ? Mais, à dix heures, je suis encore au lit, moi ; à dix heures, je ne suis pas même couché. Et vous venez me parler de me faire journaliste ! Non, non, j'aime mieux ma paresse et mes déjeuners de mûres rouges, et mes débauches de violettes, et mes repas improvisés au coin²⁵
³⁰

d'une vigne ; j'aime mieux ma misère, ô gué ! j'aime mieux ma misère. — Oh ! mes bois de Chaville, mes grands bois, mes courses, mes rêveries, mes longs *far niente* ! — Ah ! vous êtes jaloux de ma seule richesse,
 5 de mon indépendance, et vous voulez me mettre des fers aux pieds ; ma liberté vous fait envie, et vous prétendez me l'escroquer !... Ah ! l'enjôleur ! Ah ! le brigand ! Ah ! le détrousseur ! — Mon chapeau ! mon chapeau ! Monsieur, je vous salue, mais, corbleu ! je
 10 ne suis pas votre homme ! (*Cela dit, le poète s'enfuit, mais ne court pas encore.*)

CE QUE NE DIT PAS LAFONTAINE.

LE POÈTE, *s'arrêtant à quelques pas du restaurant.* — C'est égal, quoique j'en aie dit, cet homme a peut-être
 15 raison ; ses entre-côtes surtout m'ont convaincu. En bonne vérité, la vie que je mène commence à me lasser et ne sied plus à mes cheveux grisonnants ; — il conviendrait de faire une fin, et peut-être que le journalisme... Songeons-y... Hum ! hum !... j'ai bien envie...
 20 (*Il s'éloigne en ruminant.*)

LE JOURNALISTE, *dans le restaurant.* — Ce garçon est fou, par ma foi ! Pourtant ses paroles de tantôt m'ont donné le frisson ; je me voyais dans le parc de Saint-Cloud dormant à la belle lune ; au lieu de cela,
 25 il faut se rendre aux bureaux et recommencer cette existence monotone comme le fromage au dessert... Ma foi, non ! je n'irai pas aujourd'hui : le ciel est pur, l'air est frais ; je vais me rouler sur l'herbe quelque part. Je ne sais pas même si... Hum ! hum ! Nous
 30 verrons. (*Il sort.*)

Le lendemain, M. D..., rédacteur en chef du... déca-
chète les deux lettres suivantes :

Monsieur,

Je suis las de l'existence
que m'a faite le journalisme
jusqu'à ce jour ; j'aime mieux
me jeter dans la vie indépen-
dante et fantaisiste de cette
bohème où le pain n'est pas
toujours assuré mais où l'im-
prévu l'est toujours.

Je vous prie donc d'agréer
ma démission.

LE CHIEN, *journaliste*.

Monsieur,

Fatigué d'une vie de pa-
resse et de hannetonnades, je 5
m'adresse à vous comme à
un pasteur des lettres pour
que vous m'ouvriez les portes
de votre bercail. — N'avez-
vous pas dans votre journal 10
une place quelconque à m'ac-
corder ? — Si minime que
vous me la fassiez, je vous
jure, monsieur, de mettre à
votre service tout mon talent, 15
tout !

LE LOUP, *poète*.

ALPHONSE DAUDET.

LES TROIS SEMEURS

TROIS jeunes compagnons s'en allaient à travers le monde. Comme c'était l'hiver, il pleuvait, ventait, neigeait sur tout le pays environnant ; mais la route où ils passaient se dorait de soleil, et les
5 touffes d'aubépines fleuries secouaient, à chaque souffle de la brise, des envolées de papillons et d'abeilles, parce que c'étaient des enfants de seize ans. Pour que le printemps rie autour des voyageurs, il suffit qu'ils l'aient en eux ; au contraire, si un vieillard entre dans,
10 un jardin d'avril par une rose matinée, le jour s'éteint, le ciel se voile, les églantines blanches sont de petits flocons de neige.

Donc, ils s'en allaient sans savoir où, et c'est la meilleure façon de suivre son chemin. L'un se nommait
15 Honorat, et l'autre Chrysor ; le plus jeune avait nom Aloys. Ils étaient beaux, tous trois, avec leurs cheveux en boucles, que débouclait le vent, avec la fraîche santé de leurs joues et de leurs bouches. Les voyant marcher sur la route ensoleillée, vous auriez eu peine à
20 faire quelque différence entre eux ; pourtant Honorat avait l'air plus hautain, Chrysor l'air plus sournois, Aloys l'air plus timide. Ce qu'ils semblaient au dehors, ils l'étaient au dedans. Le corps n'est que la

doublure de l'âme, mais les hommes ont la mauvaise habitude de porter à l'envers leur naturel habit.

Honorat, dans ses chimères, ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était le fils de quelque puissant roi ! Client affamé de l'auberge Hasard, mangeant les croûtes 5 de pain que jette par la fenêtre la satiété des gens riches, buvant l'eau des sources dans le creux de sa main, dormant sous l'auvent des granges, n'importe, il se voyait enveloppé de somptuosités et de gloires. Ce qu'il rêvait, c'étaient des courtisans éblouissants de 10 chamarrures, qui s'agenouillaient dans la salle du trône entre des colonnades de jaspe ou de porphyre ; et, par une grande porte ouverte à deux battants, entraient des ambassadeurs accourus des contrées les plus lointaines, tandis que, derrière eux, des esclaves africains 15 vêtus de satin rouge portaient des coffres où s'entassaient, merveilleuses et charmantes, pierreries, perles fines, étoffes de soie et de brocart, les humbles redevances de l'empereur de Trébizonde et du roi de Sirinagor. Ou bien il s'imaginait qu'il menait à la 20 victoire d'innombrables armées ; qu'il enfonçait, l'épée au soleil, les masses en déroute des troupes ennemies, et que ses peuples le portaient en triomphe sous des arcs décorés de bannières claquantes où battaient les ailes de la gloire ! 25

Chrysor, lui, songeait des songes moins épiques. Des monnaies, beaucoup de monnaies, des monnaies toujours, d'argent et d'or, d'or surtout, et des diamants sans nombre dont un seul valait tous les trésors 30 du plus riche des monarques : voilà ce qui étincelait sous ses yeux, ce qui ruisselait entre ses doigts, à

l'heure même où il tendait aux passants sa main contente de recevoir un sou de cuivre. Si on l'eût placé entre deux portes, celle du paradis et celle d'un coffre-fort, ce n'est pas la porte du paradis qu'il eût ouverte.

5 Quant au petit Aloys, — plus joli et plus frêle que ses compagnons, — il ne s'inquiétait aucunement des palais, des courtisans, des ambassadeurs ni des armées ; à une table chargée d'or, il eût préféré un coin de prairie en fleurs. Avec son air d'adolescent, d'adoles-
10 cente même, il baissait volontiers ses yeux attentifs aux coccinelles qui escaladent les brins d'herbe, ne les levait que pour admirer à l'horizon la rougeur des juvéniles aurores, ou celle des couchants pensifs. La seule joie qu'il désirât, — et il l'avait, — c'était de chanter en
15 marchant la chanson qu'il avait faite la veille, une chanson aux belles rimes, que les oiseaux approuvaient, dans les buissons de la route, en reprenant le refrain. De sorte que si, le soir, dans le clair silence des étoiles, s'éveillait, grandissait, mourait un de ces
20 bruits qui sont les soupirs de la nature endormie : “ N'est-ce pas l'écho d'une trompette ? ” demandait Honorat ; “ N'est-ce pas, disait Chrysor, le son lointain d'une pièce d'or qui a roulé d'un tiroir ? ” mais Aloys murmurait : “ Je pense que c'est le petit ga-
25 zouillis d'un nid qui se rendort. ”

Or une vieille femme, un jour, les vit venir, tandis que dans un maigre champ elle creusait de sa bêche de tout petits sillons pour y semer des graines. Elle était si vieille et si loqueteuse, que vous l'auriez prise pour
30 un très ancien siècle habillé de chiffons ; et son antiquité se compliquait de laideur. Un œil crevé, tout

jaune ; l'autre à demi couvert d'une taie ; trois touffes de cheveux gris se recroquevillant hors d'un foulard de sale cotonnade ; la peau rouge, avec des verrues, et ses lèvres faisant flic ! flac ! faute de dents, chaque fois qu'elle agitait l'air, elle était faite à souhait pour le désespoir des yeux. Celui qui eût passé devant elle 5 aurait pressé le pas, dévoré du besoin de voir une belle fille ou une rose. Mais qui donc assumerait la tâche d'écrire des contes de fées s'il n'avait le droit de transformer, au cours de ses récits, les plus hideuses per- 10 sonnes en jeunes dames éclatantes de beauté et de parure ? On sait bien que, dans nos histoires, plus l'on est repoussante d'abord, plus on sera jolie tout à l'heure. La séculaire sans-dents ne manqua point de se conformer à la poétique du bon Perrault et de 15 M^{me} d'Aulnoy. Quand les trois compagnons, — Honorat, Chrysor, Aloys, — l'aperçurent au bord du fossé, elle s'était changée en la plus adorable fée que l'on puisse voir, et les volants de sa robe étaient si fleuris de pierreries que les papillons voletaient à l'entour, 20 croyant tous que le mois d'avril, dans ce maigre champ, s'était épanoui.

— Beaux enfants, arrêtez-vous, dit la fée. Je vous veux du bien parce que vous êtes jeunes, — ce qui est la plus charmante façon d'être bon, — et parce que 25 vous prenez toujours garde, en marchant, de ne pas écraser les insectes qui traversent le sentier. Venez là, je vous le conseille, et faites vos semailles dans le sillon que j'ai creusé. Foi de bonne fée, ce vilain champ, plus fécond qu'il n'en a l'air, vous rendra au centuple 30 tout ce que vous lui aurez donné.

Vous pensez si les voyageurs furent charmés de voir une aussi belle personne et d'entendre d'aussi obligantes paroles ; mais en même temps ils se trouvaient bien embarrassés, étant pauvres au point qu'ils n'avaient rien du tout à semer dans le féerique sillon.

— Hélas ! madame, dit Honorat après avoir pris conseil de Chrysor et d'Aloys, nous ne possédons aucune chose que nous souhaiterions nous voir rendue au centuple, sinon nos rêves, qui ne germeraient pas.

10 — Qu'en savez-vous ? reprit-elle en écartant, d'un remuement de cheveux, un papillon qui lui frôlait l'oreille (et il avait cette excuse que c'était un œillet, cette oreille), qu'en savez-vous, enfants étourdis ? Semez vos songes dans la terre ouverte, nous verrons
15 bien ce qui poussera.

Alors Honorat, agenouillé et la bouche vers le sillon, commença de conter ses chimères ambitieuses : les palais de porphyre et de jaspe où resplendissent les chamarrures des courtisans, et les ambassades entrant
20 par la royale porte, et les nègres chargés de tributs, et les armées et les triomphes ! Il n'eut pas le loisir d'achever. Des cavaliers au galop se ruèrent dans la plaine, nombreux, cuirassés d'or, empanachés d'ailes d'aigles, et proclamant qu'ils cherchaient, pour le con-
25 duire dans son royaume, le fils du roi défunt. Dès qu'ils eurent aperçu Honorat : “ C'est lui ! ” s'écrièrent-ils ; et, pleins de joie, ils emportèrent leur maître vers les belles demeures de marbre et les batailles et les trophées !

30 Ayant vu cela, Chrysor ne se fit point prier pour semer dans le sol ses désirs de richesse, son amour des

monnaies sonnantes et des précieuses pierreries. Il avait à peine prononcé quelques mots, que le creux se remplit d'or, d'argent, de diamants et de perles. Ivre de joie, il se jeta dessus, les empoigna, s'en remplit les poches, la bouche aussi, et s'enfuit, plus riche que les 5 plus riches, cherchant quelque cachette sûre où enfouir ses trésors.

— Eh bien ! demanda la fée, à quoi pensez-vous, Aloys ? ne suivrez-vous pas l'exemple de vos compa- 10 gnons ?

Il ne répondit point d'abord, ayant à peine pris garde à ce qui se passait, occupé à regarder un insecte dans le calice d'un volubilis.

— Eh ! dit-il enfin, je ne désire rien, sinon d'écouter les rossignols qui se plaignent, le soir, et les cigales qui 15 crient dans le chaud midi. Tout ce que je pourrais faire, ce serait de chanter vers le sillon l'épithalame que j'ai fait hier pour l'hymen de deux fauvettes.

— Chante-le ! répliqua la fée ; cette semaille en vaut 20 bien une autre.

Comme il commençait la seconde strophe, une belle jeune femme, — si belle qu'aucun rêve d'amour ne l'eût souhaitée plus parfaite, — sortit de la terre entr'ou- verte, et mettant ses deux bras, lianes pour l'embrasse- ment et lys pour la blancheur, au cou de l'enfant ravi : 25 “ Oh ! comme tu chantes bien ! je t'aime ! ” lui dit-elle.

C'est ainsi que la bonne fée vint en aide aux trois enfants vagabonds qui suivaient, sans savoir vers où, la route ensoleillée. 30

Mais, à peu de temps de là, il se produisit des événe-

ments terribles. Vaincu dans un combat, après des prodiges de courage, par des ennemis implacables, le roi Honorat fut obligé de quitter sa capitale et de se réfugier dans un cloître où on lui coupa les cheveux, 5 non sans lui avoir ôté sa couronne ; les larrons, qui sont toujours aux aguets, finirent par trouver la cachette où Chrysor-le-Riche avait enfoui ses trésors, et il en fut réduit, haillonneux, sur les chemins, à demander l'aumône à ses voleurs, qui ne la lui firent 10 pas. Seul, Aloys ne cessa point d'être heureux, toujours caressé par la belle jeune femme dont les bras, souples comme les lianes, étaient blancs comme des lys ; et elle lui fut fidèle toujours, toujours, parce qu'il avait chanté dans le sillon féerique une chanson bien 15 rimée !

CATULLE MENDÈS.

LE CHEVALIER DE FRILEUSE

(DANS LE GOÛT DU XVIII^e SIÈCLE.)

I

Monsieur le chevalier de Frileuse était le plus galant homme de ce monde. Il en était également le plus heureux, non pas que le long de sa route il n'eût été çà et là accroché par quelques buissons d'épines, mais les plus piquantes s'émoussaient sur la peau de philosophe qu'il s'était faite. Et qui dit peau de philosophe parle d'un cuir à toute épreuve. 5

Le chevalier avait beaucoup d'esprit, mais plus encore de prudence. Aussi ne connaissait-on de lui qu'un seul trait malin, qui était d'avoir vécu cinquante-quatre ans sans offenser personne. Ce trait d'esprit devenait d'ailleurs incontestable pour quiconque savait les ruses admirables au moyen desquelles M. de Frileuse était parvenu à rester célibataire. Rien qu'à la façon dont il abordait une veuve, vous l'auriez proclamé un grand politique. Et cependant on se prenait à l'aimer quand on le voyait passer de son pied léger, la tête droite, éclairant tout de son fin sourire, et s'ap- 10 15

puyant sur sa belle canne à pomme d'argent. On sentait bien que cette canne-là n'était que pour la forme, et qu'il n'avait pris l'habitude de l'emporter que pour la mettre sous son bras dès qu'il était sorti de la ville.

5 Bien mieux, j'ai toujours gardé, je l'avoue, des doutes tenaces sur la blancheur éblouissante de son épaisse chevelure, et n'était le respect pour une vénérable mémoire, je dirais que les neiges m'en ont souvent paru empruntées. Il est clair pour moi que M. de Fri-
10 leuse se teignait, et qu'à la vérité il avait les cheveux les plus audacieusement noirs du monde. Explique qui pourra cette coquetterie toute diplomatique.

Le chevalier n'était pas plus royaliste qu'il n'est permis, mais il tenait extrêmement à son blason jus-
15 que-là sans tache, non par vanité nobiliaire, mais par respect d'héritier responsable. Il se fût appelé Durand ou Boulardot qu'il en eût été tout à fait de même. Comme il vivait très retiré à cause de son modeste patrimoine, il voyait peu de gens et ne mettait le pied
20 dans les châteaux voisins qu'à de rares exceptions et quand de hautes convenances l'exigeaient. Mais, pour vivre obscurément, il ne cachait point sa vie, bien au contraire. Il connaissait l'apophthegme indou : " Si tu veux vivre inaperçu, prends une maison de verre."
25 Il avait la maison de verre. Cependant il y demeurerait rarement, et au premier rayon de bon soleil il se mettait en route, persuadé que malgré ses cinquante-quatre ans il ne connaissait point la nature qu'il voyait tous les jours. Il pensait l'inverse sur les hommes. Ah !
30 quel original c'était que M. de Frileuse !

M. de Frileuse avait un ami, un seul, mais un bon !...

A ce mot : Turc ! cet ami accourait, et c'étaient des caresses sans fin comme sans prétexte, pour le simple plaisir. Notez que vous n'accueillez pas un frère absent depuis vingt années avec autant de transports que le chevalier ne recevait son ami chaque matin, après une seule nuit d'absence passée par Turc sur le paillason. 5

— Je trouve en Turc, disait le chevalier, une supériorité évidente sur tous les amis de la race pensante et parlante ; c'est que Turc pense sans parler, et que 10 l'homme parle sans penser. Il résulte de cette qualité que Turc ne peut révéler à personne le plus ou moins de mal qu'il pense de moi, et que vivant à la source même de mes secrets défauts, il ne peut amener Médisance ni Calomnie à s'y désaltérer à mes dépens. De 15 plus, Turc, dont la place n'est pas dans les salons, me dispense d'entrer moi-même dans ces salons, quoique ma place y soit marquée, et cela par la raison bien connue que nous sommes inséparables. Or, comme Médisance et Calomnie tiennent dans ces lieux peuplés 20 leurs grands et leurs petits lits de justice, il s'ensuit que Turc m'épargne de me soumettre aux arrêts iniques de ces deux furies, et que son amitié me vaut à la fois le calme et la sérénité, qui sont les bases sur lesquelles repose ma vie. *Felix qui potuit!* 25

Le 1^{er} mai 18.., le chevalier se réveilla maussade, et décrochant son almanach de la muraille, il l'étendit sur ses genoux repliés, puis il se tint ce petit monologue :

— Allons ! c'est aujourd'hui, bien décidément ! Il 30 n'y a pas possibilité d'en disconvenir. Le mieux,

chevalier, c'est d'en prendre votre parti, puisque vous avez été assez godiche pour donner votre parole !

Depuis un bon moment, Turc grattait à la porte et, pour la première fois peut-être, son ami ne l'entendait
5 point, tant sa préoccupation était grande. N'y comprenant rien et craignant que son ami ne fût devenu sourd, Turc imagina d'aboyer formidablement et comme il sied de le faire en pareille perplexité. Le chevalier bondit à l'autre bout de son lit et ouvrit la
10 porte sans plus de façons. Turc sauta au cou de son intime et, les yeux étincelants de joie, il commença à lui débarbouiller le visage de manière à le dégoûter pour toujours de la propreté.

— Bon ! bon ! mon cher ! criait le chevalier, oui,
15 oui, c'est toi, je le vois bien ! bien ! Mais que diable ! tu t'impatientes aussi ! Et puis la vérité est que je n'avais pas entendu. Allons, c'est fini ! donne-moi une poignée de pattes et songeons à faire notre promenade apéritive ! Il fait un temps superbe, et, comme
20 l'a dit le père Malebranche, “ le plus beau du monde pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde ! ” Va me quérir ma culotte, et si tu es sage, nous... Enfin tu verras !

Turc prit délicatement dans sa gueule la culotte de
25 M. de Frileuse, et cela sur le parquet même où elle reposait, et il la remit à son ami. Le chevalier sauta à bas du lit en sifflant son air de chasse, si guilleret et si plein d'harmonies lointaines que Turc en fit trois bonds par la chambre, la queue en l'air.

30 — Vois-tu, disait le chevalier en délayant son savon avec le pinceau à barbe dans un petit vase écorné,

vois-tu, mon cher, je suis extrêmement ennuyé ce matin, et je vais t'en dire la raison.

Et Turc, campé sur ses jambes de derrière, écoutait son ami avec le plus vif intérêt, la langue hors de la gueule.

— La raison, dis-je, est celle-ci : que je serai obligé de te renvoyer de bonne heure à la maison, parce que je passe la journée chez une dame de la plus haute naissance, qui joint à cet avantage l'inconvénient d'un goût prodigieux pour les tapis. Toi aussi, mon ami, 10 tu aimes les tapis ; mais tu n'en établis pas assez la différence d'avec le vulgaire paillason où tu dors, ou même d'avec cet admirable gazon naturel sur lequel nous allons nous rouler tout à l'heure.

Ici, le chevalier commença à se raser, et Turc dissimula mal un premier bâillement d'appétit. 15

— Je vois, reprit le chevalier, que tu sympathises à mes ennuis. Bien plus, tu viens de me dépeindre, avec ton esprit ordinaire, l'effet que produit sur toute cervelle philosophique ce qu'on appelle le plaisir du salon. 20 Ah ! le salon ! on y bâille à peu près comme tu viens de le faire ! Mon père, qui était homme d'expérience, et que pour ton malheur tu n'as pas connu, disait souvent ceci...

Et le chevalier, ayant lentement passé son rasoir sur 25 le cuir, entama en silence le rude poil de son menton, et interrompit sa confidence. Turc profita de ce laps pour faire quatre sauts à la poursuite d'un gros bourdon bleu qui venait d'entrer par la fenêtre, à cheval sur un rayon de soleil. 30

— Eh bien, sais-tu, conclut le chevalier en essuyant

son rasoir sur un chiffon, que mon père fit jadis insérer dans le *Mercur*e une satire sur ce sujet, satire qui pour la vigueur et la portée du trait rivalise avec les meilleures productions de ce pauvre Gilbert, dont je t'ai
5 raconté la fin déplorable. En voici deux vers que je confie à ta brillante mémoire :

Non, l'ennui n'est pas né de l'uniformité,
Mais plutôt des rapports de la société !...

A cette belle citation que le chevalier avait lancée
10 d'une voix sonore, en marquant du rasoir les rimes et les hémistiches, Turc était allé se blottir dans un coin et battait le plancher de sa queue, ce qui est la seule manière qu'aient les chiens d'applaudir et les castors de bâtir.

15 — Bon ! bon ! modère ton enthousiasme, disait le bon M. de Frileuse, mon père n'y avait point de prétention ! Et maintenant tu peux venir prendre les étrennes de ma barbe ; mais tu ne diras pas comme Andromaque :

20 Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui !...

En quelques instants le chevalier eut achevé sa toilette ; il prit sa canne à pomme d'argent, ouvrit la porte du jardin, puis celle de la rue, et l'on entra dans la campagne.

25 La matinée était radieuse. Dans l'air frais et limpide, le paysage se découpait en relief comme une broderie japonaise. Des chapelets d'oiseaux s'égrenaient sur les bois, et tous les villages de la vallée semblaient submergés par le débordement des moissons encore

vertes. Sur le pas des chaumières, des marmots barbouillés de beurre saluaient l'excellent chevalier, sans quitter leurs tartines mordues, tandis que Turc, riant comme un fou, poursuivait les canes jusqu'aux bords des mares et les forçait à s'y réfugier. Ce après quoi il revenait à son ami, tournait autour de lui, d'abord par devant et ensuite par derrière, et puis filait comme une flèche et disparaissait dans les blés.

— N'est-il pas bien extraordinaire, songeait le chevalier en frappant la route avec sa canne, qu'à mon âge je sois encore sujet à de telles entreprises ! Bon Dieu ! qu'on a de la peine à garder ici-bas sa liberté. Si j'étais jeune et élégant comme Turc, passe encore ! Mais à cinquante-quatre ans, inspirer des passions, n'est-ce pas bien mélancolique ! M^{me} de Vilanel est une aimable personne, je ne saurais le contester. Elle joue admirablement de l'épinette, et je l'ai vue broder sur tulle de façon à dépiter Arachné. D'ailleurs, elle ne manque ni d'esprit ni d'instruction, et son caractère est des plus doux. Ah ! si nous nous étions connus il y a vingt ans ! D'autant plus qu'à cette époque Turc n'existait pas encore. N'est-ce pas, mon ami, il y a vingt ans tu n'existais pas encore ?

Tout à coup Turc dressa les oreilles. Une cloche venait de sonner parmi les arbres, qui annonçait le voisinage du château.

— Tu le vois, je suis attendu. C'est la cloche du déjeuner. Tous les ans à pareille date, mon couvert est mis là, chez cette excellente comtesse de Vilanel. On attende à ma liberté par des mets succulents ; on met ma raison à l'épreuve de la truffe. Tu as bien

raison d'aboyer, car qui sait si ce beau soleil ne doit pas éclairer ma défaite. Quant à toi, mon pauvre camarade, je ne puis te présenter à la comtesse à cause des fameux tapis dont je t'ai parlé. Mais le pays est
5 très joli, rempli de sites charmants et de points de vue dignes du pinceau de l'abbé Delille. Promène-toi et reviens me prendre à trois heures. Tu trouveras certainement dans le village une auberge sortable, et peut-être feras-tu quelques honorables connaissances.
10 Turc s'élança dans le pays, tandis que le chevalier sonnait à la grille du château.

Sur le perron enguirlandé de fleurs nouvelles, en fort bel apparat et entourée de tout son domestique, M^{me} de Vilanel attendait son chevalier.

15 Elle était habillée du vert le plus tendre et le plus significatif, et, au milieu du renouveau des bois et des prairies, elle semblait quelque Flore un peu mûre. Les épaules nues, mais dignes de l'être, émergeaient d'un cadre de dentelles noires et frissonnaient d'aise aux
20 hardiesses des Zéphirs. Elle avait à la main un mouchoir brodé, et, un peu serrée dans son corsage, se tenait droite et immobile dans une pose pleine de prestance.

Dire de M^{me} de Vilanel qu'elle avait été très belle eût été pour le moins de la mauvaise foi, car elle l'était
25 encore assurément. Ses yeux étaient restés ceux de la jeunesse, purs et candides, deux pervenches auraient dit les poètes de ce temps-là, et sa bouche mignonne et rose avait gardé la forme d'un sourire. Une inaltérable bonté resplendissait dans tout cet aimable visage,
30 et il fallait l'entêtement du chevalier pour avoir résisté dix ans à l'amour de la pauvre comtesse.

Car elle l'aimait, cela va sans dire ; mais elle l'aimait depuis dix ans, ce qui appelle une explication.

L'année même de son veuvage, c'est-à-dire dix ans auparavant, M^{me} de Vilanel qui n'en avouait que trente-deux alors, avait fait la rencontre du beau chevalier, lequel n'en comptait que quarante-quatre, et depuis cette rencontre, elle avait déclaré qu'elle ne se remarierait plus. 5

Mais contre ce pauvre serment de veuve, Amour et Hasard avaient ligué leurs coups, tant et si bien qu'à 10 la troisième visite qu'il lui rendit, M. de Frileuse comprit qu'elle en voulait à sa liberté. Touché cependant de la naïveté du sentiment tendre qu'il inspirait, il crut devoir à son honneur de s'expliquer avec la comtesse et lui prenant doucement la main, il lui avait parlé de 15 la sorte :

— L'illusion, noble dame, habite vos yeux charmants. Écoutez-moi : je suis bon tout au plus à faire un ami passable, Dieu m'ayant créé vieux garçon pour l'éternité. Le célibat est pour moi non seulement une 20 vocation violente, mais une condition même d'existence. Il est des gens qui naissent "quatrième au whist" et je suis de ces gens-là. J'ai des manies coriaces, des habitudes de chat-huant, sans parler de mon caractère qui m'est parfois insupportable à moi-même. 25 Joignez à cela une aversion folle pour tout ce qui est indissoluble, et jugez si je puis être pour vous l'époux rêvé !

Et M^{me} de Vilanel, souriant tristement, lui avait répondu :

— J'attendrai !

30

II

“ — J'attendrai !...”

Mot charmant qui avait versé dans l'âme du chevalier des torrents écumeux de perplexité. Puis, en le reconduisant jusqu'à la grille, elle avait ajouté :

— Je n'ignore point, monsieur, que désormais je ne vous verrai plus. Tous vos efforts vont tendre à m'éviter ; les hommes sont ainsi. Je vous demande donc une grâce dernière ; mais promettez-moi de me l'accorder. Nous sommes aujourd'hui le premier jour de mai : tous les ans, à pareille date, je vous attendrai sur le seuil de ma maison. De quelque endroit où vous soyez, vous viendrez?... Le jour où vous ne m'y verrez plus, n'entrez point, je serai morte ou je vous aurai oublié.

Et elle reprit les yeux pleins de larmes :

— Une visite par an, est-ce trop demander ?

— Je vous donne ma parole de gentilhomme, fit le chevalier très ému, que tous les premier mai, à onze heures, je sonnerai à la grille du château de Vilanel.

Et après avoir baisé la main de cette pauvre enamourée, il s'éloigna, non sans pester intérieurement contre la vocation impérieuse qui le maintenait célibataire.

Or cette visite était précisément la dixième que le chevalier lui rendait. Aussi dès qu'elle l'aperçut, son visage se colora de tous les tons joyeux de l'aurore. L'ingrat vit à ce signe qu'il était toujours aimé. Une telle fidélité ne laissa point de l'intimider, d'autant plus que la comtesse, selon les rites de la galanterie,

était demeurée sans bouger et l'attendait du haut du perron, entourée de ses gens, immobiles et graves comme des hérons qui digèrent.

— Toujours charmante ! balbutia-t-il en l'abordant.

— Et vous toujours exact ! fit-elle ; merci.

5

Un somptueux déjeuner était préparé dans la grande salle. Le chevalier offrit son poing ganté à la comtesse, et tous deux prirent place sur leurs fauteuils à grands dossiers.

Le soleil éclatait magnifiquement sur un riche sur-
tout d'argent et rebondissait des ciselures jusqu'aux
tapisseries à fond blanc où des chasses royales alter-
naient avec de fraîches bergeries. Douze portraits
d'aïeux prolongeaient jusque dans la pénombre de
la haute cheminée seigneuriale leur fière procession
d'hommes vaillants ou fameux, à chacun desquels
l'ovale du cadre formait comme une auréole d'or, et
dans les glaces se multipliaient à perte de vue. Au
travers des grandes fenêtres, on voyait se dérouler un
parc aux arbres séculaires, aux gazons semés de cor-
beilles fleuries, aux allées profondes, et dans la pièce
d'eau se refléter, nette et tremblante, la silhouette du
vieux château Louis XIII. Le printemps envoyait
aux convives ses plus doux arômes et ses plus magi-
ques harmonies auxquelles se mêlaient les senteurs
également suaves des rôtis appétissants ; et, par dessus
tout cela, la comtesse, ivre de bonheur, souriait, ah !
de quel sourire ! à son bien-aimé chevalier.

Cependant celui-ci n'était pas à son aise. Tantôt à droite, tantôt à gauche, il se penchait machinalement
et comme cherchant quelque chose dont il n'avait pas

30

conscience. Le malheureux ! Turc lui manquait ! Il ne savait que faire de ses os de poulet !...

Pendant ce temps, la comtesse, qui n'avait point d'appétit, contemplait le chevalier qui, par contenance, 5 dévorait, et sous cet aspect encore elle le trouvait admirable.

— Savez-vous bien, mon ami, lui dit-elle tout à coup, que je vais avoir quarante-deux ans.

Le chevalier laissa retomber le verre qu'il avait à la 10 main. Le reproche si fin et si naïvement exprimé lui était allé droit au cœur. Il se sentit envie de se jeter aux pieds de la pauvre femme et de lui demander pardon.

— Est-ce bien possible, s'écria-t-il, mais c'est affreux, 15 cela !

— Ah ! chevalier, dit la comtesse qui s'était méprise, je n'en avais que trente-deux il y a dix ans !

M. de Frileuse ne répondit point ; mais fort troublé, il tendait machinalement à Turc absent son assiette 20 sous la table, et cela avec une constance si réjouissante qu'un domestique, placé derrière lui, le tira discrètement par la basque pour l'avertir.

— Bas les pattes, donc ! cria le chevalier, enchanté de trouver ainsi une diversion, et se tournant vers la 25 comtesse, il ajouta :

— Cet animal est insupportable !

M^{me} de Vilanel fit un signe et le domestique se retira dans sa stupeur.

— Maintenant, mon ami, dit-elle, nous voilà seuls.

30 M. de Frileuse restait bouche bée. Cette fois pourtant il fallait bien parler. Il se leva, vint à la

comtesse, lui prit le bout des doigts, et avec sa singulière tournure d'esprit ordinaire :

— Quel âge pensez-vous, comtesse, qu'eût le divin Ulysse quand il aborda dans Ithaque ?

— Oh ! chevalier ! fit la pauvre femme qui recula 5
toute rouge.

— Je vous jure, madame, que vous vous méprenez ; car si je ne suis pas Ulysse, vous êtes à tout le moins Pénélope, et c'est là ce que je voulais dire. Or, tout est là. Je n'avais jamais cru à Pénélope. La fidélité, 10
jusqu'à présent, m'avait semblé l'apanage des chiens, témoin cet Argus dont parle précisément Homère, et qui, au bout de vingt ans, expire de joie en revoyant son maître. Mais je vous rends les armes, et je demeure convaincu. Seulement, comtesse, je suis plus 15
vieux que ne l'était Ulysse, et je constate qu'il est grand dommage qu'on apprenne si tard des choses qu'on a tant d'intérêt à savoir dès sa jeunesse.

— Dites-vous vrai ? s'écria-t-elle, et cédez-vous enfin ?

— Je le devrais, sans doute, car depuis un moment 20
je sens que je vous aime de tout mon cœur. Veuillez pourtant considérer quel avantage il y aurait pour vous et pour moi à rester de bons amis, et souffrez que je vous démontre...

— Chevalier, interrompit-elle, en se levant avec 25
fierté, je puis encore attendre !

Et elle s'assit devant l'épinette à laquelle elle fit murmurer une vieille romance, douce et triste comme l'amour qui habitait son âme. M. de Frileuse était allé se planter sous une tapisserie représentant une 30
chasse au sanglier. Il semblait y contempler avec une

attention profonde la course d'une meute de lévriers et les groupes disséminés des piqueurs dont les trompes sonnaient des fanfares ; mais de fait il ne songeait qu'à sa déplorable situation. La meute qu'il voyait, c'était
5 celle de ses torts envers la comtesse, et les fanfares qu'il entendait sonner étaient celles des reproches qu'il adressait à son égoïsme. Pendant ces réflexions, la romance accentuait son mélancolique refrain. L'attendrissement gagnait le cœur du chevalier. Il se sentait
10 environné des regards de tous ces braves aïeux de la comtesse, un peu rodomonts, mais si bons enfants dans leurs cottes de mailles, leurs cuissards et leurs casques rébarbatifs. " Feras-tu, semblaient-ils lui dire, cet affront à la noble race des Vilanel ? " Et puis par les
15 fenêtres ouvertes le printemps lui envoyait de si bonnes bouffées de renouveau. Petit à petit la vieille romance se fit plus tendre, puis elle s'éteignit dans un soupir. Le chevalier était aux pieds de la comtesse.

En cet instant trois heures sonnèrent. L'un des bat-
20 tants de la fenêtre la plus voisine heurta le mur violemment et renversa une chaise avec fracas. Un corps noir, boueux, hérissé, s'était élancé avec un joyeux jappement. C'était Turc qui à l'heure dite venait chercher son ami.

25 — L'horrible bête ! chien stupide ! s'écria la comtesse épouvantée.

Le chevalier pâlit et, sans en écouter davantage, il se releva, prit son chapeau et sa canne à pomme d'argent, et salua cérémonieusement M^{me} de Vilanel ; puis,
30 après avoir sifflé Turc, il sortit et s'en alla chez lui, célibataire comme devant.

L'année suivante, quand, fidèle à sa parole, il revint au château le 1^{er} mai, la comtesse ne l'attendait pas sur le perron ; mais il fut accueilli à la grille par une meute effroyable de chiens de toute sorte, hurlant comme un troupeau de furies. M^{me} de Vilanel avait épousé dans 5 l'année le noble vicomte de la Paludière, grand chasseur devant Dieu, et dresseur émérite de chiens courants, couchants, d'arrêt, etc., et même de chiens savants.

— Pour un que j'avais, songea le chevalier, c'était 10 bien la peine ! Ah ! la femme !

Et il s'éloigna.

ÉMILE BERGERAT.

LA SŒUR DE LAIT

ASSISE dans son bureau vitré, au fond du magasin, la belle M^{me} Bayard, en robe noire, en bandeaux bien sages, écrivait posément sur un énorme registre à coins de cuivre, lorsque son mari,
5 revenant de ses courses matinales, s'arrêta sur le seuil pour gourmander ses hommes de peine qui n'en finissaient pas de décharger un haquet du chemin de fer du Nord, arrêté le long du trottoir, et apportant au gros droguiste de la rue Vieille-du-Temple une douzaine de
10 fûts de glucose.

— J'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre, dit M^{me} Bayard en essuyant sa plume dans un petit godet de grenaille de plomb, quand son mari fut entré dans la cage de verre. Cette pauvre Voisin est morte.

15 — La nourrice de Léon !... Ah ! la pauvre femme !... Et sa petite fille ?

— C'est ce qu'il y a de plus triste, mon ami... Une parente de cette pauvre Voisin m'écrit qu'ils sont trop pauvres pour se charger de l'enfant, et qu'on sera forcé
20 de l'envoyer à l'hospice... Oh ! ces paysans !

Le droguiste resta un moment silencieux, en gratant sa forte barbe de gros homme blond ; puis, tout à coup, regardant sa femme avec de bons yeux :

— Dis donc, Mimi... C'est la sœur de lait de Léon... Si nous nous en chargions?...

— J'y pensais, répondit simplement la belle commerçante.

— A la bonne heure, — s'écria le gros Bayard qui, 5
se souciant peu d'être vu par ses commis et ses garçons de magasin, se pencha vers sa femme et la baisa sur le front, — à la bonne heure ! Tu es une brave femme, Mimi ; nous prendrons la petite Norine chez nous et on l'élèvera avec Léon... Ça ne nous ruinera pas, va... 10
Et puis, je viens de faire un bon coup dans les quin-
quinas... Nous irons dimanche chercher l'enfant à Argenteuil, n'est-ce pas ? Ce sera un but de promenade.

* * *

Des braves gens, ces Bayard ! L'honneur de la dro-
guerie ! Leur mariage avait fondu deux maisons 15
longtemps rivales ; car Bayard était le " fils " du *Pilon d'Argent*, fondé par son trisaïeul en 1756 dans la rue Vieille-du-Temple, et avait épousé la " demoiselle " de l'*Offrande à Esculape*, de la rue des Lombards, établis-
sement qui datait du premier Empire, ainsi que l'indi- 20
quait son enseigne, copie du célèbre tableau de Guérin.
Des braves gens, des très braves gens ! Et il y en a encore beaucoup comme ceux-là, quoi qu'on en dise, dans le vieux commerce parisien, conservateurs des
anciennes traditions, rendant le pain bénit à leur pa- 25
roisse, allant en seconde loge, le dimanche, à l'Opéra
comique, et ignorant les secrets de la vente à faux
poids.

- C'était le curé des Blancs-Manteaux qui avait ménagé ce mariage avec son confrère de Saint-Merry. Le premier avait administré le père Bayard à son lit de mort et s'effrayait de voir un jeune homme de vingt-cinq
5 ans, tout seul, dans une maison aussi lourde que le *Pilon d'Argent*, la plus fameuse pour les ipécacuanhas ; et le second tenait beaucoup à établir M^{lle} Simonin, à qui il avait fait faire sa première communion, et qui avait pour père un de ses plus importants paroissiens,
10 le vieux Simonin, de l'*Offrande à Esculape*, une célébrité dans les camphres. Les négociations réussirent : les camphres et les ipécas, — deux spécialités excellentes, — furent unis par les saints nœuds du mariage ; il y eut dîner et bal au Grand Véfour ; et depuis dix
15 ans déjà, travaillant tranquillement tous les jours, hiver comme été, dans sa cage de verre, M^{me} Bayard, avec sa pâleur de belle brune et ses honnêtes bandeaux plats, faisait rêver d'amour tous les jeunes commis du quartier Sainte-Croix de la Bretonnerie.
- 20 Cependant il y avait eu longtemps un chagrin dans ce bon ménage, un nuage dans ce ciel pur : un héritier s'était fait attendre, et ce ne fut qu'au bout de cinq ans que le petit Léon vint au monde. On devine avec quelle joie il fut accueilli. Ainsi on pourrait écrire un
25 jour, au-dessous du *Pilon d'Argent*, ces mots prestigieux : " Bayard et fils." Seulement, comme l'enfant arrivait au moment du coup de feu des colles de poisson, M^{me} Bayard, dont la présence au magasin était indispensable, ne put pas songer à le nourrir ; elle renonça
30 même à prendre une nourrice sur lieu, craignant pour le nouveau-né l'air peu salubre de ce coin du vieux

Paris, et elle se contenta de faire tous les dimanches avec son mari le petit voyage d'Argenteuil, pour aller voir son fils chez sa " nounou," qui fut accablée, comme on pense, de café, sucre, savon et autres douceurs. Au bout de dix-huit mois la mère Voisin rendit le bébé dans un état magnifique, et, depuis deux ans, une bonne d'enfant, choisie avec soin, menait l'enfant prendre l'air dans le square de la Tour Saint-Jacques, et faisait admirer à ses compagnes les bonnes joues à grosses couleurs du futur droguiste.

Donc ces honnêtes Bayard, en apprenant la mort de la mère Voisin, ne supportèrent pas l'idée que la petite fille qui avait été nourrie du même lait que leur fils fût abandonnée à la charité publique, et ils allèrent chercher Norine à Argenteuil.

Pauvre petite ! depuis quinze jours que sa mère reposait au cimetière, elle avait été recueillie par un cousin tenant un cabaret à billard, et bien qu'elle n'eût pas encore cinq ans, on l'utilisait à rincer les bocks.

M. et M^{me} Bayard la trouvèrent charmante, avec ses grands yeux couleur de ciel en été et ses grosses mèches blondes qui s'échappaient de son méchant bonnet de deuil. Léon, qu'on avait amené avec sa bonne, embrassa sa sœur de lait, et le cousin qui, le matin même, avait donné une paire de soufflets à l'orpheline, coupable de négligence à balayer la salle, s'attendrit devant les Parisiens, comme si le départ de Norine lui eût déchiré le cœur.

La commande d'un copieux déjeuner lui rendit sa sérénité.

C'était un beau dimanche de juin, on était à la cam-

pagne et il fallait en profiter, — déclara M. Bayard, — pour prendre un peu l'air, pas vrai, Mimi? Et tandis que la belle M^{me} Bayard, ayant relevé sa jupe avec des épingles, s'en allait en compagnie des enfants et de la
5 bonne cueillir un bouquet de fleurs des champs dans une prairie voisine, le droguiste, qui n'était pas fier, offrait un vermouth au cousin cabaretier et s'attablait auprès du billard, couvert de cadavres de mouches.

On déjeuna sous une tonnelle chauve, que l'ardent
10 soleil de midi criblait de rayons. Mais, bah ! on s'était mis à son aise et on était bien tout de même. M^{me} Bayard avait attaché son chapeau par les brides au treillage, et son mari, coiffé d'un casque en paille de canotier prêté par le cabaretier, découpa gaiement le
15 canard. Le petit Léon et la petite Norine, qui tout de suite avaient été comme une paire d'amis, vidèrent le saladier de fromage à la crème ; puis on batifola dans l'herbe, puis on fit une partie de canot, et le soir on dîna sous la tonnelle où l'on avait déjeuné...

20 Ce fut une bonne journée et au retour, dans le wagon de première classe, — ah ! l'on ne s'était rien refusé, — M^{me} Bayard, la tête sur l'épaule de son mari et regardant Léon et Norine écroulés de sommeil sur les genoux de la bonne, endormie elle-même, disait d'une
25 voix heureuse :

— Vois-tu, Ferdinand, nous faisons une bonne action en recueillant cette pauvre petite... Et puis ce sera une camarade pour Léon... Ils seront comme frère et sœur.

*
* *

En effet, ils grandirent ainsi.

C'étaient décidément de très bonnes gens que ces Bayard. Ils ne firent aucune différence entre l'humble orpheline et leur fils bien-aimé, et ils se mirent à l'aimer comme si elle eût été vraiment leur fille, cette petite 5 Norine qui était aussi intelligente que gentille, aussi fine d'esprit que mignonne de corps.

La bonne conduisait maintenant deux enfants au square de la Tour Saint-Jacques quand il faisait beau, et le soir, à la table de famille, il y avait deux chaises 10 hautes à côté l'une de l'autre, pour le frère et la sœur de lait.

D'ailleurs, M. et M^{me} Bayard ne tardèrent pas à s'apercevoir que Norine avait la meilleure influence sur Léon. Plus vive, plus nerveuse, plus facilement 15 éduicable que ce garçon lymphatique, un peu "em-poté," d'après le mot du père, elle semblait lui communiquer quelque chose de sa légèreté et de sa flamme.

— Elle le secoue, disait M^{me} Bayard.

Et, depuis qu'il vivait en commun avec sa sœur de 20 lait, Léon s'animait et se dégourdissait à vue d'œil.

Quand ils furent en âge d'apprendre à lire, Léon qui n'en finissait plus et s'attardait sur un de ces alphabets à images où la lettre E est à côté d'un éléphant et la 25 lettre Z à côté d'un zouave, désespérait sa mère ; mais dès que Norine, qui sut épeler et syllaber en très peu de temps, vint en aide au petit bonhomme, il fit tout de suite de très grands progrès.

Les choses se passèrent de même quand on les envoya tous deux à l'école pour les jeunes enfants tenue par 30 une vieille demoiselle Merlin, dans la rue de l'Homme-

Armé. Norine fut bientôt la meilleure élève de l'école, et devint pour le paresseux et tardif Léon une sorte de fraternelle conseillère et d'affectueuse sous-maîtresse. Vers quatre heures M^{me} Bayard voyait les deux enfants, que la bonne avait ramenés au magasin, s'installer 5 près d'elle dans le bureau vitré, et Norine, ouvrant un cahier ou un livre, expliquer à Léon le devoir mal compris ou lui faire répéter la leçon mal sue.

— Le bon Dieu nous récompense, disait parfois M^{me} Bayard à son mari. Cette petite Norine est un 10 trésor... Et si raisonnable, et si laborieuse ! Tiens, aujourd'hui je l'écoutais encore travailler avec Léon... Je crois que, sans elle, il n'aurait jamais fait sa multiplication.

— Sois tranquille, Mimi, répondait Bayard ; j'en 15 prends note... Nos affaires vont à merveille, et nous la doterons et nous la marierons, n'est-ce pas ? quand l'âge viendra.



L'âge vint, — il vient toujours si vite, l'âge ! — et voici qu'à présent, dans la cage vitrée du magasin, il y 20 a une belle et svelte jeune fille blonde assise à côté de M^{me} Bayard qui a déjà quelques fils d'argent dans ses bandeaux noirs. C'est Norine maintenant qui écrit sur le gros registre à coins de cuivre, tandis que sa mère adoptive tire l'aiguille sur quelque broderie. 25

Sept heures. Ces messieurs devraient être revenus, et il va falloir fermer le magasin où le vent de novembre tord et travaille la flamme des becs de gaz.

Enfin les voilà ! Bayard porte maintenant un gros

ventre à breloques, et Léon, reçu depuis un mois pharmacien de première classe, est devenu, ma foi, un très beau garçon.

— Bonjour, Mimi, bonjour Norine... Montons vite dîner. Je vous ferai part de la grande nouvelle en mangeant la soupe, dit le droguiste. 5

On monte à la salle à manger, et pendant que M^{me} Bayard, assise sous le baromètre en forme de lyre, sert la soupe grasse, le père Bayard, tout en fourrant sa serviette dans son gilet, regarde sa femme d'un air malin et dit : 10

— Tu sais, Mimi, ça y est !

— Les Forget consentent ?

— Parfaitement... et Léon épousera Hortense dans six mois... et notre bru viendra habiter avec nous... 15
Oui, Norine, tu n'en savais encore rien, parce qu'on ne parle pas de ces choses-là devant les demoiselles ; mais voilà plus d'un an que Léon est amoureux d'Hortense Forget et qu'il nous tourmente pour la lui donner. Parbleu, ce n'était pas malin et il n'y avait qu'un 20
mot à dire... Léon est un assez beau parti... La seule difficulté, c'est que nous tenions à garder notre fils chez nous... Enfin tout est arrangé, et ton frère de lait aura la femme qu'il veut... J'espère que tu es contente.

— Très contente ! répond Norine. 25

Oh ! les sourds ! Oh ! les aveugles ! Ils n'ont pas entendu la voix de Norine quand elle leur a répondu, cette voix sombre, douloureuse, qui est l'écho d'un cœur brisé ! Ils n'ont pas vu que Norine a pâli et que sa tête, soudain trop lourde, a roulé de droite à gauche 30
comme si Norine allait s'évanouir. Ils n'ont rien

deviné, rien compris, et voilà longtemps qu'ils ne devinent et ne comprennent rien. Ils l'aiment bien tous, pourtant, cette Norine qui est la grâce et le charme de la maison; ils songent même, les braves
5 gens, à la marier un de ces jours à leur premier commis, un veuf qui a des économies et " tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse." Léon l'aime aussi et de tout son cœur, mais comme une sœur douce et bonne, et il ne se doute pas, ce gros garçon gâté, que
10 la pauvre Norine est amoureuse de lui et qu'elle souffre à en mourir. Non, même ce soir où ils viennent de lui infliger inconsciemment la pire des tortures, ils ne soupçonnent pas la vérité, et ils s'endormiront tous paisiblement en caressant de beaux rêves d'avenir, à
15 l'heure où, s'enfermant dans sa chambre, — sa chambre qu'une cloison si mince sépare de celle de ses parents d'adoption, — Norine tombera sur son lit, pâmée de douleur, et mordra son oreiller pour étouffer ses sanglots !

* * *

20 Le bal est fini, et dans les salons qui se vident les bougies brûlées jusqu'au bout ont fait éclater quelques bobèches dont les débris jonchent le parquet ciré.

Les Bayard ont tenu à ce que la noce eût lieu chez eux ; mais à force de fleurs, — on est en plein été, —
25 ils ont donné un air de fête à l'appartement de la rue Vieille-du-Temple, où ils installaient triomphalement leur belle-fille.

Enfin c'est fini ; les jeunes mariés se sont retirés dans la chambre nuptiale où M^{me} Bayard est entrée un

instant avec eux ; en sortant elle a encore trouvé Norine dans le petit salon, aidant les domestiques à éteindre les lumières ; elle a embrassé tendrement la jeune fille en lui disant :

— Va te coucher, mon enfant... Tu dois être fati- 5 guée.

Elle a ajouté avec un sourire :

— Hein ? ce sera bientôt ton tour.

Et Norine est enfin restée seule dans cette pièce à présent sombre et seulement éclairée par son bougeoir, 10 posé sur le piano.

Mon Dieu ! comme ces fleurs sentent fort et comme elle a mal à la tête !

L'horrible journée ! et quel supplice elle a enduré depuis le moment où elle s'agenouillait, empressée 15 comme une femme de chambre, avec des épingles dans les lèvres, aux pieds de cette Hortense, de sa rivale, et qu'elle lui arrangeait sa traîne de satin blanc, jusqu'à tout à l'heure, quand Léon, tenant sa femme par la taille, l'a attirée vers lui, elle, Norine, et que les deux 20 jeunes époux ont presque confondu leur baiser sur son front !

Ah ! l'odeur de ces fleurs est insupportable, et elle se sent tout étourdie.

Elle se laisse tomber dans un fauteuil, brisée par une 25 atroce migraine, et la tête renversée, étreignant son front dans ses deux mains, elle ne ferme pas les yeux pourtant, et regarde toujours cette porte, la porte de la chambre où sont enfermés les jeunes mariés !... Et voilà qu'elle est prise d'une sorte de délire, et que mille 30 souvenirs l'assaillent à la fois. Elle se revoit toute

petite, dans le cabaret d'Argenteuil ; et ces Parisiens si bien mis arrivent et la caressent, et elle est embrassée par ce beau petit garçon, qui a une plume blanche sur son chapeau... Puis, des tableaux rapides traversent sa pensée. C'est la pension de la rue de l'Homme-Armé ; c'est le magasin de drogueries tout noir, le dimanche, lorsque les volets étaient fermés et qu'elle jouait à cache-cache avec Léon derrière les sacs et les tonneaux...

10 Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'elle perd la tête ? Voilà qu'elle ne peut plus s'empêcher de fredonner l'air de cette valse, pendant laquelle Léon l'a tenue tout à l'heure dans ses bras... Mais elle étouffe... Oh ! ces fleurs !... Il faut qu'elle s'en aille, qu'elle ouvre la fenêtre au
15 moins... Mais elle ne peut plus se lever, elle n'en a pas la force... Est-ce qu'elle va mourir ainsi ? Ses deux tempes sont serrées comme par deux doigts de fer... Oh ! ces roses ! ces fleurs d'oranger ! ces fleurs d'oranger surtout !... Enfin elle fait un grand effort,
20 elle se lève, droite et pâle, si pâle dans sa robe blanche... Mais tout à coup elle défaille, et tombant d'abord sur les genoux, puis heurtant le parquet de la tête et de l'épaule, la pauvre Norine s'étend sur le sol à la porte de la chambre nuptiale, tuée par le chagrin d'amour et
25 par les fleurs.

FRANÇOIS COPPÉE.

MARCEL

C'EST une étrange chose, et malgré tout inexplicable, que la place occupée dans la mémoire de notre cœur par certaines amitiés d'enfance qui durèrent une saison à peine et contre lesquelles rien ne prévaut, — ni les séparations de la vie, ni les passions 5 nouvelles et les plus sincères, ni même de retrouver si autres, si différents d'eux-mêmes et de notre souvenir ceux qui nous furent tellement chers dans ces années lointaines. Ils ont changé, eux, mais non pas la tendresse qu'ils surent nous inspirer autrefois, et elle 10 demeure empreinte dans un pli mystérieux de notre être intime, au point que nous continuons de les aimer dans ce qu'ils étaient et qu'ils ne sont plus, dans ce que nous étions et que nous avons cessé d'être, — pareils à ces soldats mutilés, qui souffrent encore au 15 bras qu'on leur a coupé...

Ces réflexions, je m'en rends trop compte, n'offrent rien de très original, — mais qu'y a-t-il d'original à être fils, frère, amant ou père, à vieillir et à se sentir vieillir, enfin, à être homme dans ce que notre humanité com- 20 porte d'éternellement simple, triste et tendre ? Je les consigne pourtant au retour d'un petit voyage dans une vieille ville de l'Ile-de-France, où je me promettais d'aller, depuis combien de temps ! Et j'y ai passé six semaines seulement, en 1855. 25

Elle est située, cette ville grise et solitaire, au bord d'une grande forêt. Une rivière la traverse, et deux canaux. Pourquoi écrire son nom, même ici ? Tout inconnues que doivent rester ces pages, elles peuvent
5 tomber sous des yeux indifférents, et de penser à une curiosité possible me dégoûterait de les noircir. J'avais gardé, de cette cité en décadence et des journées de vacances qu'il me fut donné d'y vivre, un délicieux souvenir d'eaux paresseuses et transparentes, épan-
10 chées sur des lits d'herbes vertes à peine couchées. Ce nom, dont je m'interdis de tracer les lettres, évoquait pour moi, quand je le rencontrais dans un journal, sur un indicateur de chemins de fer, au hasard d'un livre, des profils de maisons anciennes avec des toits bruns,
15 et, surplombant le canal ou la rivière, d'antiques balcons de bois brunâtre garnis de fleurs. Je revoyais la roue noire d'un moulin, en train de tourner d'un mouvement doux, et, à chaque fois, ses palettes secouaient une pluie de gouttes, brillantes comme des diamants.
20 La tour à demi détruite du château, les débris de remparts couronnés de jardins, le clocher à jour de l'église et sa flèche inachevée ; que j'ai souvent contemplé en pensée ces détails, et le paysage à l'entour avec sa couleur d'été, — c'est le seul mot qui rende pour moi l'im-
25 pression que m'ont laissée les champs de blé à demi moissonnés, la luxuriance des herbes et des feuillages, l'haleine chaude qui sortait de la terre et le lumineux apaisement qui tombait du ciel !

C'est encore là un effet de cette virginité de sensation propre à l'enfance. J'ai traversé depuis tant de contrées, passé tant d'étés à fuir Paris au bord de la

mer, sur les montagnes, dans des coins isolés d'Angleterre ou d'Italie ! Pourtant, l'été, c'est toujours, quand j'y songe, ces six semaines de séjour dans la vieille ville si française, près des canaux, de la rivière et de la forêt, — premières semaines d'une libre vie pour un 5
enfant emprisonné jusque-là dans un appartement de la rue Saint-Honoré, — semaines enchantées par la rencontre d'une de ces amitiés d'adolescence que l'on n'oublie plus. Et voilà pourquoi je débarquais l'autre 10
jour sur le quai de la gare, dans cette ville perdue, pour y retrouver et le paysage d'autrefois et l'ami que j'y avais laissé, s'il vivait encore, — et ma jeune âme !

Il convient d'ajouter que cette amitié de ces six semaines, presque aussitôt interrompue que nouée, fut 15
marquée par un drame intime dont les scènes diverses me reviennent en ce moment avec un détail si précis, qu'aucun de mes souvenirs d'hier ne l'est davantage. Au fond, c'est pour me raconter à moi-même ce petit drame que j'ai pris la plume, bien plus que pour philo- 20
sopher sur la mémoire du cœur, sa puissance et ses déceptions. Il faut profiter, à partir de trente ans, des heures de *souvenirs vivants* pour en fixer les images, si vite redevenues vagues et flottantes. Et vivant, il l'est à un tel degré durant cette minute, le souvenir de Marcel, — c'était le nom de mon petit ami de 1855. 25

Je m'aperçois, comme on voit son *double* dans les contes de sorcellerie, marchant avec le cousin chez lequel on m'envoyait passer les vacances, vers la maison où j'allais rencontrer ce premier véritable ami que j'aie 30
eu. Pourquoi mon père et ma mère s'étaient-ils décidés à se séparer de moi au lieu de m'emmener aux

eaux avec eux ? C'est une question que je ne me posai même pas alors et que je résous aujourd'hui, je dois l'avouer, par la plus intéressée des combinaisons bourgeoises. Mon cousin n'était pas marié, il avait
5 servi dans la marine avec un grade qui ne justifiait pas le sobriquet "d'amiral" dont on le décorait dans ma famille, mais assez élevé cependant pour contenter toute son ambition ; et sa retraite du service coïncidant avec un bel héritage donnaient beaucoup à faire à
10 l'imagination de mes parents.

— "A moins qu'il ne jette son argent dans la rivière," avais-je entendu dire cent fois autour de moi, "il doit avoir un fier magot ! Notre oncle lui a laissé vingt mille francs de rente. Sa pension, sa croix...
15 Dans cette petite ville de province il ne dépense pas six mille francs par an, et il y a quinze ans qu'il mène cette vie-là."

On se taisait d'ordinaire après ces phrases. Je ne doute pas aujourd'hui que l'espérance de m'assurer
20 une bonne place sur le testament du cousin Henry n'ait contribué pour beaucoup à mon envoi chez lui. Et, de son côté, je comprends qu'il voulut payer en une fois par cette hospitalité les prévenances dont le comblaient les miens. Il descendait toujours chez
25 nous lors de ses voyages à Paris. Cet ancien marin aux prunelles grises, d'un regard si fin entre des paupières plissées, n'était pas sans avoir deviné le secret calcul de mes parents. J'imagine qu'il le leur pardonnait, comme je pardonne à ceux de mes cousins qui
30 cultivent en moi, dans le personnage de quarante ans, touché au foie et décidément célibataire, un codicille

probable dans mon testament. Puissent-ils, eux, me pardonner plus tard de les avoir frustrés, comme je fais si volontiers pour l'amiral qui a disposé de ses huit cent mille francs en faveur d'un hôpital maritime. J'aurais cet argent aujourd'hui. A quoi bon, et de 5
quoi me servirait-il? En revanche, il ne m'aurait sans doute pas invité dans sa maison du bord de l'eau, et je n'aurais pas connu Marcel. Une liasse d'obligations vaudra-t-elle jamais le souvenir d'un chaud 10
enthousiasme de cœur?

Je l'éprouvai, cet enthousiasme, dès cette première après-midi où je fus conduit par mon cousin à la maison de M^{me} Amélie. C'est ainsi que l'amiral appelait la grand'mère de mon nouveau camarade. Qu'elle était 15
ombreuse, l'allée d'acacias que nous suivions pour y arriver, et comme le feuillage se faisait intense sur le bleu du ciel de ce jour-là! Je respire encore l'arome sucré des fleurs qui tremblaient en grappes toutes roses ou blanches dans ce feuillage, les dernières de la saison. Mon cousin Henry m'expliquait, tout en mar- 20
chant, l'histoire de Marcel et de sa grand'mère. Le petit n'avait plus qu'elle au monde, il était orphelin depuis six mois. Mais ce que l'amiral n'ajoutait pas, c'était d'abord que lui-même avait voulu épouser 25
autrefois M^{me} Amélie. Sans doute il lui gardait ce romanesque dévouement qu'inspirent de très honnêtes femmes sur le tard de leur vie à ceux qui les ont aimées toutes jeunes. Ils leur restent si reconnaissants de ce qu'elles ont, par une existence irréprochable, respecté l'Idéal qu'ils s'étaient formé d'elles. Il est si 30
dur de voir s'avilir celle dont on a rêvé, à vingt-cinq

ans, de se faire une compagne de toute sa destinée !

Il ne me racontait pas non plus, le cousin Henry, que M^{me} Amélie et son mari, mort depuis quelques années à peine, s'étaient brouillés à ne jamais le revoir
5 avec leur fils unique, à l'époque de son mariage. Ce garçon avait donné leur nom et le sien, contre leur volonté, à une créature rencontrée à Paris, et qui était justement la mère de Marcel.

Des divers personnages autour desquels s'était jouée
10 cette tragédie domestique, le petit-fils et la grand'mère survivaient seuls. La sévérité de la veuve isolée contre cet indigne mariage n'avait pu tenir devant l'idée d'abandonner à des étrangers l'enfant dans les veines duquel il coulait un peu de son sang. Mais il y cou-
15 lait aussi du sang de l'*autre*, de cette fille qu'elle et son mari avaient tant maudite, et j'allais assister, sans me rendre compte de la cause, aux terribles effets de cette rancune d'après la mort, de tous les mauvais sentiments du cœur, le plus inexpiable, le plus dur. A
20 ceux qui ne sont plus, nous devons cet oubli des offenses, qui est la grande piété humaine, la communion dans la misère de notre pauvre nature ! Et M^{me} Amélie était pieuse de toutes les manières ; mais dix ans de souffrances endurées pesaient sur elle, et
25 cela ne pouvait pas plus s'effacer que les rides de son mince visage jauni où brillaient deux yeux bruns d'un si vif éclat. Les bandeaux gris dont s'encadrait ce front creusé aux tempes, la nerveuse crispation de sa bouche triste, la maigreur de ses doigts que des mitaines
30 de dentelle noire faisaient paraître plus desséchés encore et plus décolorés, la minceur ascétique de sa taille, la

sévérité de ses vêtements de deuil, tout contribuait à transformer cette digne et respectable veuve d'un simple notaire en une apparition de mélancolie. Je me rappelle le frisson d'effroi qui me saisit à la voir s'avancer vers nous sur la terrasse de la maison où elle logeait. Des tilleuls aux branches émondées et taillées en couvert arrondissaient au-dessus de cette austère figure un dôme de feuillages remplis de soleil. La maison apparaissait toute basse et revêtue d'une vigne en espalier. Il y avait un contraste à la fois et une harmonie entre cette veuve douloureuse et ce cadre d'apaisement : un contraste, car elle symbolisait trop bien les troubles de l'âme dans ce décor d'heureuse nature ; une harmonie, car une atmosphère claustrale émanait de ces charmilles immobiles et de cette façade close, d'où sortit, à l'appel de la vieille dame, criant par trois fois : " Marcel ! " un garçon de mon âge, mais si chétif et si pâle lui-même, avec une gracilité si souffreteuse de ses pauvres membres, qu'il paraissait mon cadet de plusieurs années. Ses beaux yeux, trop grands et d'un bleu comme noyé, lançaient un regard qui disait la précoce expérience de la douleur morale. Il n'avait de blanc sur lui que le linge de son col et de ses manchettes. Je le vois s'avancer vers nous sans courir, à la voix de sa grand'mère, et j'entends cette dernière lui dire d'un accent dur :

— " Où étiez-vous donc ? "

— " Je lisais dans le salon, " répondit l'enfant.

— " Vous savez bien que je vous ai défendu de lire après votre déjeuner. Vous vous faites du mal. Voilà M. Henry ; vous ne lui dites pas bonjour ? "

— “ Bonjour, Monsieur,” fit l’enfant.

— “ Et voilà son cousin, François Vernantes, avec qui vous allez jouer.”

— “ Oui, Madame,” fit encore l’enfant.

5 Elle lui disait *vous* — et elle était sa grand’mère ! — Il l’appelait *madame* !... Tout en cheminant avec mon nouveau camarade du côté du jardin, qu’il m’avait aussitôt et fort gracieusement offert de me montrer, je me souviens que je m’abîmai en réflexions sur cette
15 circonstance, pour moi inexplicable. J’étais si gâté par mes deux bonnes-mamans, si habitué à rencontrer chez elles la divine indulgence d’une affection sans une gronderie ! Ma curiosité fut si fort éveillée que je n’y tins pas, et après une demi-heure durant laquelle nous
15 avions tour à tour frayé connaissance avec les rosiers du rond-point et les lapins de la basse-cour, avec l’allée des arbres à fruits et les marches disposées près du canal pour y laver le linge, avec les aboiements du chien de garde enchaîné et le roucoulement des pigeons
20 dans le colombier, je demandai brusquement à Marcel :

— “ M^{me} Amélie était bien fâchée tout à l’heure ? ”

— “ Elle est toujours comme cela,” répondit-il.

— “ Elle vous dit toujours *vous* ? ” lui demandai-je.

— “ Toujours,” reprit-il.

25 — “ Et vous, *Madame* ?...”

— “ Oui,” fit-il.

— “ C’est drôle...” insistai-je.

Tout d’un coup, et tandis que je prononçais cette enfantine remarque, je vis avec stupeur le front de Marcel
30 se plisser, ses lèvres trembler, un flot de sang empourprer ses joues. Deux grosses larmes jaillirent de ses yeux :

— “ Ah ! ” me dit-il avec un sanglot, “ pourquoi êtes-vous méchant vous aussi ? Pourquoi me parlez-vous de cela ?... Je ne veux plus que vous restiez avec moi. Allez-vous-en ! Allez-vous-en !...”

Je me souviens. Nous étions, lorsque la bouche 5
frémissante de mon petit compagnon me lança ces phrases de colère, dans le fond du jardin, au pied d'un épicéa gigantesque, à la base duquel s'étalait un tapis de fines aiguilles séchées. Il en tombait cette chaude odeur de résine que je n'ai jamais respirée depuis sans 10
que cette étrange scène me redevînt présente, et l'irraisonné, le naïf élan de pitié par lequel je me pris à pleurer à mon tour. Et je tenais les mains de Marcel, je le suppliais de ne pas m'en vouloir, je lui jurais que j'avais parlé sans intention, je lui promettais de ne pas 15
recommencer. Encore à présent, et quand je cherche à comprendre, avec mon expérience d'homme fait, ce qui se passa en moi à cette seconde, je ne trouve qu'une explication à cette violence soudaine de ma sympathie pour le petit-fils de M^{me} Amélie. Evidemment il se 20
produisit dans mon cœur de onze ans un coup de foudre d'amitié, — comme des coups de foudre d'amour éclatent dans des cœurs de vingt ans. Ce fut une frénésie de pure affection qui déborda sans doute en phrases d'une sincérité touchante, car le pauvre enfant cessa de 25
sangloter. Un sourire de douceur revint à ses lèvres fines. Son visage aux traits minces s'anima d'un rayon de reconnaissance. Il avait si mal à toute l'âme, cet orphelin aux yeux trop profonds, que cet élan de généreuse affection lui fut une douceur infinie ! Il me 30
parla, lui aussi, avec une sympathie émue, et juste une

demi-heure après qu'il s'était déchaîné si furieusement contre moi, nous étions assis de nouveau sous le grand arbre, moi à lui dire :

— “ Voulez-vous être mon ami ? ”

5 Et lui à répondre :

— “ Je veux bien, mais vous n'en aurez pas d'autres.”

Nous nous embrassâmes pour le sceller, ce pacte d'amitié subite, et aussitôt, avec l'incroyable rapidité
10 de sensation propre à cet âge trop vibrant, nous voilà tous deux à fixer des arrangements pour l'avenir. Nous convînmes de nous tutoyer, de n'avoir pas de secrets entre nous, de nous défendre à chaque occasion, de nous voir tous les jours et de ne voir que nous, pen-
15 dant les vacances. Enfin ce fut une de ces subites entrées dans une idylle de fraternité élective, comme nous en avons tous connu dans cette nouveauté de tout notre cœur... Dieu ! qu'il est cruel et qu'il est juste, ce mot d'un célèbre écrivain, quand il parle de son
20 âme *développée* de cinquante ans ! De cinquante ans ? C'est à quinze ans, nous autres enfants du milieu du siècle, et grâce à de coupables lectures, que le velours de notre être intime commença de se faner pour ne plus repousser jamais. Comme l'usure chez moi est arrivée
25 vite !

J'ai parlé de fraternité. Je n'avais, en effet, pas de frère. Aussi donnai-je presque tout de suite ce beau titre à mon ami, et avec ce titre la part d'affection que
30 j'eusse vouée à un frère, mais plus jeune et plus petit, et qu'il fallût envelopper d'une chaude tendresse protectrice. Ce fils d'un père et d'une mère morts si

Jeunes, apportait aux exercices physiques qui constituent pour des garçons le fond de tous les jeux, des muscles trop délicats et comme une indigence de vie corporelle. Durant les six heureuses semaines où l'on nous laissa errer l'un et l'autre comme deux inoffensifs animaux en liberté, entre le jardin de M^{me} Amélie et le parc de mon cousin l'amiral, c'était moi toujours qui mettais mon orgueil à lui épargner tout effort trop rude ; moi qui soulevais les lourdes pierres quand il s'agissait de construire une digue dans quelque ruissetlet ; moi qui maniais les rames quand nous glissions en bateau sur le canal, malgré les défenses répétées du cousin et de la grand'mère ; moi qui grimpais aux arbres pour cueillir des fruits ou détacher un nid abandonné ; moi qui escaladais les rochers pour rapporter une touffe de fleurs sauvages. Je triomphais de ma vigueur, et dans les chimères d'aventures lointaines que nous ébauchions d'après de mauvais livres de voyages reçus en prix, c'était moi encore qui devais subvenir, par mon industrie, aux besoins de la communauté. 5 10 15 20

— “ Nous vivrons de ma chasse, ” disais-je à Marcel.

— “ Quel bonheur ! ” répondait-il. “ Quand ce temps arrivera-t-il ? Je souffre tant ici. ”

Et c'était vrai que cet enfant trop frêle souffrait, dans cette maison et auprès de sa grand'mère, d'une de ces souffrances subtiles dont la première jeunesse semble incapable. A mon humble avis, elle en est au contraire plus capable que les autres âges, lorsque son effrénée puissance d'imagination se tourne en torture. 25 30

Durant les interminables causeries qui marquaient l'in-

tervalle de nos jeux, Marcel retrouvait sur moi sa supériorité, qui résidait dans cet art prématuré de sentir, auquel l'avait initié sa délicatesse morbide. Que d'heures nous avons passées, étendus à l'ombre d'un
5 plongeon, ou tapis sur les marches de l'escalier de pierre qui descendait au canal et regardant l'eau paresseuse, lui, à me raconter ses misères, et moi, à les écouter ! Elles procédaient toutes d'un attachement passionné qu'il gardait à sa mère, morte quand il avait
10 neuf ans, juste quatorze mois avant son père. Il me disait la chambre de la malade, — elle avait succombé à une consommation de poitrine, — ses longues séances, à lui, d'un silencieux amusement dans cette chambre fermée, pour ne pas la réveiller quand elle sommeillait.
15 Il me l'évoquait si pâle, ne sortant plus de son lit, et toussant, toussant toujours. Il disait les larmes de son père, et comment il avait surpris, lui, Marcel, une conversation entre les bonnes, qui prétendaient savoir du médecin que la mourante n'en avait plus que pour huit
20 jours. Il se décrivait, le front appuyé aux carreaux, et regardant la rue, une des rues de ce Paris que je connaissais aussi, bruyantes d'ordinaire et bien vivantes ; mais il y avait une jonchée de paille sur les pavés pour que les voitures, en passant, ne troublassent
25 pas le repos de la malheureuse. Avec quelle tristesse il me faisait assister ensuite à sa veillée devant le lit de la morte, et aux détails du funèbre convoi ! J'ai lu depuis par centaines des récits analogues, avec mon goût passionné des mémoires intimes et des correspon-
30 dances. Aucun ne m'a touché comme les simples phrases que trouvait mon petit ami pour me peindre

cette agonie, dont ses yeux bleus fixaient dans l'espace les mélancoliques images. Puis c'étaient les dîners d'après la mort, en tête-à-tête avec le père qui soudain se prenait à pleurer en le regardant et qui, parfois, venait l'embrasser dans la nuit avec ces mots : " Ah ! 5
pauvre, pauvre Marcel ! "

— " Oui, " disait cet étrange enfant, " pauvre Marcel ! Quand papa aussi fut mort et que ma grand-mère est venue, tu ne sais pas comme je tremblais ? Si souvent j'avais entendu maman parler d'elle et répéter 10
que jamais grand-mère ne m'aimerait. — Elle me déteste tant ! — disait-elle. Pourquoi ? Si tu avais connu maman, et comme elle était belle, même très malade, avec ses cheveux d'or si longs, si longs, et ses yeux si bleus, si bleus, tu n'aurais jamais pensé qu'on 15
pût la haïr... Hé bien ! c'est vrai, ma grand-mère la déteste même maintenant, et moi aussi, parce que je lui ressemble... Vois-tu, dès le premier jour et quand elle a dit : — Enlevez ces portraits ! — au domestique, en montrant les photographies de ma pauvre maman 20
sur une table, j'ai compris cela... Et à cause de ce mot, jamais je ne pourrai lui dire merci, de bon cœur ; jamais je n'ai pu... Elle est bonne pour moi, je le sais, très, très bonne. Mais quand elle me regarde, lorsque nous sommes seuls, je sens qu'elle voit maman, et j'ai 25
froid. Ah ! comme j'ai froid !... Et j'ai envie de me sauver, d'aller à Paris voir le cimetière où ils l'ont mise... Mon père n'est pas avec elle, ils l'ont porté ici. C'est ma grand-mère qui l'a voulu, et je suis sûr qu'il revient la nuit pour le lui reprocher, car elle ne 30
peut pas reposer... Elle vient dans ma chambre. Elle

croit que je dors. J'ai si peur ! Je ferme mes yeux. Je sais qu'elle me regarde et je pense qu'elle va entendre mon cœur battre, tant il fait un bruit !... Si tu pouvais voir le jardin qu'il y a sur le tombeau de ma-
5 man, et les belles roses ! Nous y allions deux fois la semaine avec mon père. C'est sur une colline, dans le cimetière du Père-Lachaise. L'as-tu visité ? — Oh ! que je voudrais y retourner !...”

Il me faut être assuré que mon souvenir est exact,
10 pour croire que réellement Marcel parlait et sentait ainsi, et il me faut faire appel à toutes mes connaissances sur l'esprit de superstition propre à la jeunesse pour comprendre que de pareilles causeries, renouvelées sans cesse, aient abouti, vers la fin de mon séjour,
15 au projet que nous conçûmes, Marcel et moi. Ou plutôt il le conçut tout seul en m'y associant, comme Oreste associe Pylade, dans la mythologie dont nous étions pleins, à sa résolution d'enlever Iphigénie.

La fête de M^{me} Amélie approchait. Mon petit ami
20 me confia, quelques jours avant cette date, qu'il avait tant, tant prié Dieu de l'aider, et qu'une inspiration lui était venue à la suite d'une de ces prières.—Dois-je ajouter que nous venions tous les deux de faire notre première communion, et notre ferveur religieuse était
25 si intense que notre chimère d'aller vivre de notre chasse en Amérique alternait avec celle d'entrer dans un même couvent, sitôt devenus hommes ? — Cette inspiration d'en haut ressemblait terriblement à une escapade de gamin en congé, car il ne s'agissait de rien
30 moins que de fuir la maison, mais pour un but qui n'avait aucun caractère de gaminerie. Nous devons

aller à Paris, visiter le cimetière du Père-Lachaise, et de façon à être revenus le matin de la fête.

— “ Et alors,” ajoutait Marcel, “ je rapporterai à ma grand’mère un bouquet de roses cueillies là-bas sur la tombe de maman. Je lui dirai que c’est elle qui le lui envoie et qui lui demande de me rendre ses portraits et de m’aimer.” 5

— “ Oui, je t’accompagnerai,” lui dis-je sans discuter l’efficacité de ce romanesque procédé qui m’enthousiasma. Marcel avait-il davantage discuté ma résolution de le suivre? Et nous voilà tous les deux à calculer le moyen pratique de nous sauver hors de la vieille ville pour gagner Paris. Il y avait vingt lieues à franchir. 10

En ce temps-là le service était fait par une diligence jaune attelée de quatre chevaux. Nous la voyions filer dans la poussière chaque matin, avec son impériale garnie de paysans en blouse bleue et les bourgeois de son coupé ou de son intérieur. Nous ne songeâmes pas à prendre cette antique patache, d’abord parce que le conducteur connaissait nos parents, et puis nous ne possédions pas à nous deux plus de quatre francs. Nous étions des petits garçons trop honnêtes pour penser, ne fût-ce qu’une minute, à nous procurer de l’argent par des moyens illicites. Je soumis donc à Marcel, toutes réflexions faites, un raisonnement qui nous parut irréfutable. 15 20 25

— “ Nous mettons une heure à faire une lieue, n’est-ce pas? Nous avons essayé l’autre jour. Il nous faut donc vingt heures pour faire vingt lieues. Par conséquent, si nous partons le soir à neuf heures, nous 30

serons à Paris le lendemain dans l'après-midi. Tu fais ton bouquet. Nous allons coucher chez nous. Il n'y a que ma vieille bonne Augustine qui ne nous chassera pas. Nous repartons, bien reposés, à deux heures, après avoir déjeuné, et nous sommes ici pour le matin de la fête de ta grand'mère..."

Je ne crois pas, de ma vie, avoir éprouvé une exaltation comparable à celle qui soulevait mon jeune courage par cette nuit de septembre, chaude et douce, où je me glissai hors de mon lit, puis de la maison, puis du parc de l'amiral, pour rejoindre mon complice. Je le trouvai assis sur une borne kilométrique, choisie comme point de rendez-vous. Nous nous prîmes la main sans parler et nous partîmes. La lune éclairait le vaste paysage de cet éclat presque surnaturel qui découpe avec relief les sombres contours des objets. En toute autre circonstance, mon compagnon et moi-même, nous n'aurions pas été très rassurés de cheminer seuls ainsi à travers la grande forêt qu'il fallait traverser et qu'un vent très doux, mais ininterrompu, remplissait d'un murmure de mystère. Les voituriers attardés et les piétons que nous croisions, nous eussent paru des brigands prêts à nous attaquer. Même en plein jour, nous n'étions ni l'un ni l'autre très braves en présence d'un chien rencontré dans la rue, et nous en vîmes plus de dix qui couraient, le nez à terre, cherchant pâture. Mais il s'agissait bien de fantômes, de voleurs ou de bêtes méchantes ! Nous ne voyions que notre but, et pendant les premières heures, c'est-à-dire jusque vers l'aube, nous tînmes fidèlement notre programme, au point que, dans la première lueur blafarde du jour,

je pus lire sur un poteau indicateur que soixante kilomètres seulement nous séparaient de Paris. Ce ne fut pas, en effet, une rencontre dangereuse qui nous arrêta sur cette route grise dont le long ruban se déroulait maintenant devant nos regards. Nous avions compté 5 sans l'immense fatigue dont cette nuit sans sommeil et cette marche forcée devaient nous accabler tous les deux. Encore quatre kilomètres et nous étions contraints de nous asseoir sur un tas de foin. Encore quatre autres, et nos jambes de onze ans nous refusaient 10 le service. Je nous vois, affaissés de nouveau l'un auprès de l'autre, et Marcel sanglotant de désespoir. Mais à quoi bon raconter les ridicules déboires de cette épopée qui se termina, comme la célèbre première sortie de l'ingénieux hidalgo, le chevalier à la Triste Figure, 15 et de son fidèle écuyer, par un retour vers la vieille ville, — et vers le châtiment, — dans une des voitures envoyées à notre recherche dès le matin par l'amiral quand notre absence avait été découverte ? Comme ils nous effrayaient maintenant, ces inconnus de la route 20 qui nous laissaient si calmes cette nuit ! Il nous semblait qu'ils savaient notre histoire, et comment donner la vraie raison de notre fuite, nous que ce tilbury de louage, conduit par un cocher narquois, ramenait comme des voleurs ? Cette émotion pourtant n'était 25 rien, comparée à l'attente de notre entrevue avec M^{me} Amélie et avec mon cousin. Lorsque je fus, moi, en face de ce dernier et que je l'entendis me dire :

— “ M'expliqueras-tu ta conduite, avant que je te renvoie à ton père ?...” Je devins lâche, si lâche que, 30 pour la première et heureusement la dernière fois de

ma vie, cette lâcheté me conduisit à la trahison. Oui, je trahis mon ami. Je lui avais juré solennellement de ne jamais révéler à personne ses confidences sur ses relations avec sa grand'mère. Je les révélai pourtant, et nos conversations sur la morte et sur le mort, et le secret de notre départ, et notre projet de retour après la visite au cimetière. Le visage de mon juge, — ce rude et bronzé visage où il tenait vingt-cinq ans de mer, — exprimait, en m'écoutant, un étonnement ému qui m'encouragea à le supplier :

— “ Que M^{me} Amélie pardonne à Marcel,” implorais-je, “ dites-lui que j'ai tout fait, trouvez un prétexte, je vous en conjure, mon cousin, et qu'elle ne sache rien de tout cela ! J'ai promis à Marcel, et elle lui en voudrait davantage encore... Et moi, punissez-moi autant que vous voudrez, mais ne me renvoyez pas à Paris. Ne me séparez pas de lui maintenant. Laissez-moi finir mes vacances avec lui. Il n'a que moi...”

— “ Je ferai ce que bon me semblera,” dit l'amiral d'une voix adoucie où je voulus saisir une promesse d'indulgence. Aussi, quand je fus retiré dans ma chambre et couché dans mon lit, après un repas auquel mon appétit de marcheur fatigué fit honneur malgré mon angoisse, je m'endormis plus apaisé. Mais quel réveil lorsque au lendemain matin les premiers rais de lumière, filtrant par l'interstice des rideaux, me rappelèrent à la conscience de ma double faute : celle envers mon cousin, dont j'avais fui la maison, — et l'autre, la plus grave, envers mon ami dont j'avais vendu le secret ! Mon imagination, qui, dans la vie, m'a toujours infligé la pire vue des événements, avait, quand

je me retrouvai vers les dix heures en face de l'amiral, épuisé tous les possibles. Oui, j'avais tout prévu, excepté toutefois ce qui m'attendait.

— "Allons," me dit mon cousin Henry après avoir, suivant son habitude, caressé de sa main cordée de muscles ma tête tondue, "tu vas courir chez M^{me} Amélie prendre des nouvelles de Marcel."

— "Il est malade?" m'écriai-je.

— "Ce n'est rien," répondit-il, "un peu de lassitude. Il y a de quoi, garnement... Vas-y vite, il t'espère..."

Et de notre escapade, pas un traître mot. De la punition à subir, pas un mot non plus.

J'eus l'explication de ce mystère quand j'entrai dans la chambre de mon petit ami, au chevet duquel était assise M^{me} Amélie, mais une M^{me} Amélie transfigurée, avec un sourire de pitié sur ses lèvres pâles, avec une lueur d'attendrissement dans ses yeux bruns, avec une douceur dans le geste par lequel elle flattait les joues de l'enfant, et elle lui disait :

— "Tu te sens mieux?"

— "Oui, grand'mère," répondit-il.

Et il regardait avec extase un portrait placé sur le drap de son lit, un de ces portraits au daguerréotype, comme nous en retrouvons tous parmi nos reliques de famille, qui brillent et s'effacent à la fois dans le plein jour. Une expression de joie indicible et de piété illuminait cette physionomie souffrante. Tous les deux, la grand'mère et le petit-fils, étaient si occupés, elle à toucher ces pauvres joues amaigries, lui à contempler le portrait, qu'ils ne m'avaient pas entendu entrer. Mais

avais-je besoin de leurs confidences pour deviner que l'amiral avait tout raconté de mon récit à la grand-mère, que dans ce cœur de vieille femme la vue des muettes douleurs de cet enfant, jugé jusque-là si ingrat, l'avait emporté sur la haine impie envers la morte ; et ce petit portrait au daguerréotype, posé sur le drap, c'était l'image de cette morte et le gage de la réconciliation suprême.

10 Et voilà quels souvenirs j'allais chercher, après tant d'années, dans cette vieille ville de l'Ile-de-France dont pas une pierre n'a changé. Le petit fleuve roule toujours son eau claire où tournent les poissons noirs entre les berges gazonnées. Les deux canaux s'en vont toujours aussi paisibles entre les chemins de halage, et les
15 chalands, avec leur maison de bois intime et basse dont les fenêtres garnies de géraniums nous faisaient tant rêver, les descendent toujours, ces canaux monotones, de leur même mouvement sans hâte. J'ai pu, dès la gare, — la seule nouvelle construction de cette
20 cité perdue, mais heureusement hors des murs, — revoir la tour du château, le clocher à jour de l'église, et puis c'est le pont et c'est la maison du cousin, et c'est l'autre maison, celle de M^{me} Amélie. A qui sont ces demeures
25 aujourd'hui ? De celle où l'amiral abrita ses dernières années, je suis sûr qu'elle a passé en des mains étrangères. L'excellent homme mourut quatre mois après mon départ de chez lui, douloureux départ qui nous fit verser tant de larmes, à Marcel et à moi, et échanger
30 tant de promesses d'une correspondance qui n'a pas duré un an ! Je ne l'ai jamais revu, mon ami de ces

six semaines ; et les mois ont passé, puis les années, sans que j'aie reçu de lui ou que je lui aie donné un signe d'existence. Vit-il encore ? Est-ce lui qui habite la maison de M^{me} Amélie, dont je vois les volets toujours peints en gris par delà le couvert de tilleuls toujours bien taillés ? Et s'il vit, qu'est-il devenu ? Que reste-t-il en lui de son âme romanesque de onze ans qui me l'a rendu si profondément cher dès la première heure ? J'ai tant changé, moi, depuis cette époque, — tant changé en noir, en triste, en moindre, pour tout avouer. — Au lieu de tirer la sonnette à la grille fermée, je me suis assis sur un banc au bord du canal d'où je voyais la terrasse, notre terrasse d'autrefois, l'eau couler, — comme a coulé la vie, — en courbant à peine les herbes, notre eau et nos herbes ! Et puis, je suis parti sans avoir cherché à savoir ni si Marcel est encore de ce monde, ni s'il habite là, ni rien de sa personne d'aujourd'hui. A quoi bon rencontrer, là où j'ai laissé un charmant enfant, quelque bourgeois de province rongé de manies ! A quoi bon me démontrer que le plus délicat des poètes a trop raison lorsqu'il dit :

Je redoute l'adieu moqueur
Que font les hommes de mon âge
Aux premiers rêves de leur cœur.

C'est une triste loi, mais bien vraie, qu'en amitié comme en amour il ne faut pas se souvenir à deux quand on veut se souvenir tendrement !

PAUL BOURGET.

NOTES.

LE MIROIR.

Page. Line.

- I. — 6. *Dans n'importe quel logis.*—No matter in what house.
7. *Elle n'eût pas manqué d'en...*—She would not have failed to order the death of the inhabitants.
13. *Et, se sachant horrible, ce lui était une consolation.*—And knowing she was very ugly, it was a satisfaction to her to think.
20. *Pour ce qui était de s'aller mirer.*—As for looking at one's self.
2. — 1. *Il n'y fallait pas compter.*—That was not to be thought of.
10. *La reine n'avait garde d'y compatir.*—The queen far from sympathizing with it was very glad.
18. *Et ne se lasse jamais de vous le dire.*—And who never tires of telling you of it.
3. — 3. *Mais pour ce qui est de mes oreilles.*—But as for my ears.
11. *Tant et si bien que...*—So much and so well that.
27. *Quelqu'un qui a failli...*—Someone who nearly stepped on a toad.
30. *Qu'avez-vous, ma bonne femme!*—What is the matter with you, my good woman?
4. — 2. *A coup sûr.*—Surely.
15. *On dirait que vous avez frotté...*—One would say that you had rubbed your forehead and your cheeks with coal-dust.

Page. Line.

1. — 24. *Sous vos cheveux de filasse.* — Under your tow-colored hair.
27. *Là-dessus, la vieille femme.* — Then the old woman.
30. *Jacinthe se laissait choir.* — Jacinthe sank.
5. — 9. *Je suis vilaine.* — I am ugly.
13. *J. était faite à souhait pour le plaisir des yeux.* — J. was so beautiful that she pleased every eye.
27. *Mais, de miroir, il n'y en avait point.* — But, of mirrors in the kingdom, there were none.
6. — 3. *Notre maîtresse ne pourra manquer d'être émue.* — Our mistress cannot fail to be moved by.
4. *Ne fût-ce que quelques heures.* — If only for a few hours.
12. *Çà, qu'est-ce ?* — Well, what is this?
15. *Le plus déplorable amant.* — The most pitiable lover.
19. *Qu'ai-je à faire dans...* — What have I to do with...
24. *De grâce.* — I beg you.
7. — 7. *A moins qu'elle n'eût...* — Unless she had some reason for lying in such a way.
12. *On pouvait à chaque instant avoir besoin de lui.* — He might be needed at any moment.
18. *Tâtonnant l'air de ses mains.* — Her hands waving in the air.
23. *La reine rendait l'âme.* — The queen was dying.

POUR UNE CANNE.

8. — 7. *Il avait cédé son fonds.* — He had sold his business.
9. *Une maison appartenant en propre à sa femme.* — A house which belonged to his wife.
15. *Ils y coulaient des jours heureux.* — There they passed happy days.
17. *Ils ne la quittaient guère que...* — They scarcely left it except on Sunday.
18. *Bras dessus bras dessous.* — Arm in arm.
22. *Philémon et Baucis.* — (A mythological couple quoted as a type of conjugal love.)

Page. Line.

9. — 1. *Il était, d'ailleurs, très serré.*—Besides he was very close.
9. *Il fit honte à H. de son existence de colimaçon.*—He made H. ashamed of his snail-like existence.
16. *Il y eut des orages et des pleurs.*—There were storms and tears in the house.
19. *Il courait de gaieté de cœur à...* — He ran wantonly to his death.
26. *Il était butté à...*—He was bent on this fancy.
28. *Elle s'en lavait les mains.*—She washed her hands of it.
31. *H. n'en fit que rire.*—H. only laughed.
10. — 10. *Il s'achemina d'un pas léger...*—He walked with a springing step towards the road to F., which lies white and straight between the meadows framed in high rocky mountains.
13. *Tout en marchant il...*—As he was walking he hit his foot against.
19. *Il n'était pas homme à...*—He was not a man to let anything be lost.
21. *Il est tout à fait à ma main.*—It is quite handy for me.
25. *Là-dessus, il ramassa...*—Thereupon he picked up the cane.
30. *A nous deux, maintenant.*—Between us, now!
- II. — 4. *L'assassin l'avait assommé net.*—The murderer had struck him dead.
13. *H. ne payait pas de mine.*—H. was not attractive.
14. *Il était roux, marqué de taches de son.*—He was red-haired, covered with freckles (*litter*, : as if covered with bran).
31. *Ah ! ça, vous plaisantez !*—Ah ! you are joking.
12. — 13. *Le juge toisa le prévenu.*—The judge eyed the accused.
23. *On ne s'en douterait pas, à vous voir.*—One would not imagine it, from your appearance.
24. *Le bâton que voici.*—This cane.
29. *Un homme comme il faut.*—A respectable man.

Page. Line.

13. — 12. *En présence des magistrats du parquet.*—In the presence of the public prosecutor and his officers.
 15. *Une chambre borgne.*—A miserable room.
 30. *Lesurques.*—(A man who was unjustly condemned and beheaded in 1796).
 14. — 2. *H. pourrissait sur la paille des cachots.*—H. was rotting on the straw of a dungeon.
 5. *Il allait pleurer comme un veau.*—He was beginning to cry like a calf.
 19. *Il fondit en larmes.*—He burst into tears.
 20. *Il jura ses grands dieux...*—He swore a great oath never to.
-

LA SOURCE DE LA GUERISON.

15. — 12. *Il se lassait de tout.*—He tired of everything.
 16. *Il avait le dégoût de la vie par la satiété.*—He was satiated with the pleasures of life.
 16. — 2. *Un serviteur en qui il a confiance.*—A trusted servant.
 8. *Et le voilà qui chemine.*—And now he is wandering.
 12. *Le matin ils y collent leurs lèvres.*—In the morning they put them to their lips.
 20. *Ne t'ai-je donc amené ici que...*—Have I brought you here only to...
 17. 5. *B. se jette à genoux.*—B. falls on his knees.
 15. *Il distingue le murmure, le ruissellement d'une source.*—He distinguishes the murmuring, the trickling of a spring.
 17. *Une nappe d'eau fraîche.*—A sheet of cool water.
 24. *Quel bonheur de te voir revivre !*—Wat happiness to see you revive !
 28. *Ils burent à grands traits et se plurent à voir.*—They drank in long draughts and were pleased to see...
 18. — 16. *Je penserai aux autres et je tâcherai de faire du bien.*—I will think of others and try to do good.
 25. *Il fit bâtir pour les voyageurs.*—He caused to be built for travelers.

L'INFIRME.

Page. Line.

19. — 2. *Je venais de m'installer.*—I had just taken my seat.
 9. *Je vais prendre les poignées.*—I will catch hold of the handle.
 16. *Quand l'homme eut fait entrer son torse.*—When the man had dragged his body into the compartment.
 19. *Qu'un autre pilon pareil suivit bientôt.*—Followed quickly by another one.
 20. — 5. *Il déposa (tous les objets) dans le filet...*—He put them in the rack...
 16. *Il était atteint de cette obésité pousive.*—He was afflicted with that extreme obesity.
 20. *La fumée vous gêne-t-elle ?*—Does smoking annoy you?
 25. *C'était perdu dans cette brume où l'esprit...*—It was lost in that mist in which we grope for remembrances.
 21. — 6. *Au lieu de nous observer à la dérobée.*—Instead of looking at each other by stealth.
 12. *Avec ce vague de l'œil et de la voix.*—With that uncertainty of eye and voice.
 26. *Ce garçon qui conduisait les cotillons.*—That young man who led cotillions.
 22. — 3. *Il y avait de l'amour là-dedans.*—There was something of love in it.
 8. *Comme un pétard qui s'allume.*—Her name flashed into my mind. (*Litter.* : like a bomb which explodes.)
 29. *Elle s'était donnée.*—She had given herself to him.
 23. — 2. *Une autre supposition vint se substituer à la première.*—Another idea replaced the first.
 30. *J'en suis resté aux préliminaires (du mariage).*—I stopped at the preliminaries (of the marriage).
 24. — 1. *J'eus l'air de me souvenir tout à coup.*—I pretended suddenly to remember.
 24. *Ce n'est pas pour faire parade de générosité.*—It is not to make a parade of generosity.

Page. Line.

25. — 2. *Pour satisfaire l'admiration de la galerie.* — To attract general admiration.
11. *Pouvais-je même lui donner tort, à elle?*—Could I even think her wrong?
- 14-15. *Ces moignons héroïques appelaient un beau sacrifice qui me manquait.*—Those heroic stumps suggested the idea of a noble sacrifice which was lacking.
26. — 5. *On se mit en route.*—They started on their way.
7. *Comme elle aurait pu tenir.*—As she might have held.
-

LA CLOCHE.

27. — 4. *Qui faisait mal à entendre.*—Which was unpleasant to hear.
10. *Cheveux blancs pareils aux écheveaux...*—White hair like the skeins spun by...
16. *Un cadeau d'importance.*—A valuable present.
28. — 6. *Il devait faire à pied environ deux lieues de pays.*—He had to go about five miles on foot.
11. *La vie des arbres... bruissait sous le soleil.*—The life of the trees...was rustling under the sun.
20. *Les cerceaux des côtes et les os pointus de la croupe* ...—The curved ribs and the sharp bones of the croup bursting through the old skin.
24. *Des maillots rosâtres étoilés de reprises.*—Tights of a faded rose color spotted with darns.
29. — 2. *Couleur de cuir fraîchement tanné.*—Color of leather newly tanned.
16. *C'est lui qui nous faisait vivre.*—It was he who gained our living.
20. *Je sais jongler et ma mère dit la bonne aventure.* — I can juggle and my mother tells fortunes.
30. *Nous ne savons que faire des tours.*—We can only play tricks.
30. — 10. *Ses yeux de tzigane que la prunelle remplissait tout entiers.*—Her gypsy eyes with very large pupils.

Page. Line.

30. — 21. *Elle s'enfuit vers les deux vieux.*— She ran towards the two old people.
25. *Songeant à la grande misère où il plait à Dieu de...*
—Thinking of the great misery in which it pleases God to...
31. — 3. *Et il revint sur ses pas.*—And he retraced his steps.
4. *Il avait peine à comprendre.*—He could hardly understand.
10. *La roulotte dételée.*—The poor horseless vehicle.
12. *Les arbres étaient d'un vert blessant et cru.*—The trees were of a crude and trying green.
32. — 3. *Il ne dit point sa messe.*—He did not say his mass.
21. *Il n'en était plus à les compter.*— (ses mensonges)—He no longer hesitated over them.
22. *On la dirait en argent fin.*— One would say it was of solid silver.
23. *Rien qu'en lui donnant une chiquenaude.*— Give it only one snap and it never stops ringing.
29. *Et, dame, cela demande du temps.*— Well, that takes time. (*Dame*, from the latin, *Domina*, is an interjection not at all considered an oath in the best French society.)
33. — 4. *On n'en tirerait pas trois pistoles.*—One would not give three pistoles for them. (A pistole was worth about ten francs.)
5. *Sauf votre respect, tout votre mobilier ne vaut pas quatre sous.*—Saving your presence, all your furniture is worth nothing. (*Litter.*: is not worth four cents.)
10. *Pour sûr vous avez quelque chose.*— Surely you are troubled about something.
16. *Ne vous faites point de mauvais sang.*— Don't worry yourself.
34. — 2. *Il fléchissait sous le faix, et peu à peu ...*—He bent under the burden, and little by little a cadaverous pallor replaced on his emaciated cheeks....
21. *Il avait beau faire il ne...*— In vain he tried, but he could not...

Page. Line.

35. — 4. *Sa faute grossissait rien qu'en durant.*—Every day rendered his fault heavier.
25. *Suzie et Bettina Percival.*— (Two leading characters of the charming novel “ *L'Abbé Constantin* ” by Ludovic Halevy. This allusion is made on account of the generosity with which these two ladies are credited.)

LE PARDON.

37. — 1. *Une grande ruche d'ouvriers.*—A great hive of workmen.
3. *Depuis deux trimestres.*— For two quarters. (A *trimestre* means three months.)
12. *Le quartier latin.*— (The part of Paris on the left bank of the river Seine occupied by a great many students.)
13. *A. encore tout ensommeillé.*—A. still sleeping.
38. — 1. *Sa barbe noire striée d'argent.*—His black beard streaked with silver.
5. *Son gosse.*—His son. (A popular expression like *kid* in English.)
7. *Ça se voit tout de suite.*— One sees that immediately.
15. *Propres comme des sous neufs.*— As neat as new pins. (*Litter.:* as neat as newly stamped cents.)
26. *Le cimetière Montparnasse.*— (This is the name of a cemetery in Paris, on the left side of the Seine.)
27. *Il faisait peine à voir.*— It was pitiful to see him.
29. *Il y en a des comme ça.*— There are some people like that.
39. — 4. *Ouvrier médiocrement doué pour le métier.*—A workman not very skillful.
8. *Ayant connu pas mal de misère.*— Having been poor for some time.
10. *T. perdit la tête devant la jolie frimousse...*— T. lost his head at the sight of the pretty face of a...
13. *Sachant s'habiller avec quatre chiffons.*— Knowing how to dress with very little.

Page. Line.

39. — 16. *Une armoire à glace, quatre-vingts francs au faubourg Saint-Antoine.*—A wardrobe with a mirror door, for which he had paid 80 francs in the faubourg Saint-Antoine (a street in Paris where there are a great many makers of cheap furniture.)
20. *Avec un bout de balcon.*—With a small balcony.
22. *La rive gauche.* — The left bank of the river Seine. (Paris is divided in two parts by the Seine; one is called *la rive droite*, the other *la rive gauche*.)
28. *Pour y faire gaiement la popote du soir.*—To prepare the evening meal. (*Popote* is a very familiar expression.)
30. *Tant pis !*—No matter if it was Sunday.
40. — 2. *Le plein ciel.*—On the open sky.
5. *Non, elle était trop mignonne.*—She was so nice indeed!
6. *Finis donc, que tu es bête !*—Don't do that, you are too foolish.
13. *Elle jouait à la dame.*—She played the lady.
16. *T. avait beau bâcher comme quatre.*—In vain T. did the work of four men.
18. *L'enfant allait à l'asile.*—The little one went to the infant-school. (Schools called *salles d'asile* are found in every town in France, where poor children are kept all day.)
23. *Jolie comme un Greuze.*—Pretty as a Greuze. (Greuze was a famous French painter, 1726-1805)
41. — 5. *Au terme de juillet.*—At the July quarter.
7. *Voulant se dépayser.*—Wishing to go where he would not be known.
14. *Cela fit bien mal au pauvre T.*—That broke Tony's heart.
24. *Une concession de cinq ans.*—A lot which they had rented for five years and the lease of which had already been renewed.
42. — 5. *Un caniche sur un soufflet.*—A little barking dog on a stand.
7. *La boutique à treize.*—The fifteen-cent store.

Page. Line.

42. — 10. *Un bout de papier.*—A scrap of paper.
 19. *Les yeux si meurtris.*—With sunken eyes.
 25. *Son cœur de plébéien.*—His simple heart.
 43. — 9. *Ils firent le trajet à grands pas.* — They went there very quickly.
 24. *Une méchante boîte de carton.*— An old paste-board box.
 25. *Il en tira l'alliance de Clémentine.* — He took from it Clementine's wedding ring.

LE SINGE.

44. — 3. *Tout le long du faubourg.*—All along the street.
 7. *Une petite ombre se hâte.*— A little shadow is hastening.
 13. *Qui semble la faire aller plus vite encore.* — Which seems to make her move still faster.
 15. *On ricane.*—They sneer at her.
 17. *Tiens, voilà le singe à V....* — Look, the monkey....
 Valentine's monkey that is going for her husband !
 (Son homme is a vulgar expression for son mari).
 19. *Et ils l'excitent : "Kss..., kss..., trouvera, trouvera pas."*—And they provoke her : "Kss..., kss... she will find him, she will not."
 21. *Aux barrières.* (At the present time the city of Paris includes all the ground within the fortifications ; but formerly the limits of the city were at the *boulevards* called *extérieurs* to make a distinction from the *grands boulevards* like *boulevard des Italiens*. On the *boulevards extérieurs* were the toll-gates ou *barrières* where excise duties were collected.)
 45. — 2. *La vapeur des machines abandonnée aux ruisseaux.*
 — The steam from the engines puffing into the gutter.
 13. *Sa semaine.*—His week's wages.
 14. *On a tant besoin d'argent à la maison.*— Money is so much needed at home.

Page. Line.

45. — 17. *Une borne*.—(A piece of stone or cast-iron placed at the corner of a gate to prevent carriages from injuring the building.)
20. *Débordent de bruit et de lumière*.—Are full of noise and all ablaze.
22. *Les bouges*.—Wine-houses of a low standard.
25. *Les paillettes d'or des...*—The golden sparkles of the Dantzick brandy.
28. *Les mains noires encore de l'avoir gagné*.—The hands still black from having earned it.
46. — 10-11. *Un grand diable bien découpé dans sa blouse blanche*.—A tall strapping fellow in his white blouse.
15. *Collant sa figure aux carreaux*.—Leaning her face on the window panes.
24. *Cette petite mine tirée, pâle*.—This small, emaciated, pale face.
28. *Ce serait lui faire affront*.—That would offend him.
47. — 2. *Parant honnêtement sa misère*.—Honestly decking her misery.
6. *Il leur a fallu attendre*.—They were obliged to wait a long time.
10. *Il y a eu une collecte à l'atelier et...*—A collection was made at the shop and they were able to begin housekeeping.
19. *C'était à dégoûter d'avance du ménage*.—It was enough to disgust her in advance with married life.
25. *Berçant d'interminables plaintes*.—Lulling with interminable moanings.
48. — 1. *Qui va et vient...*—Going to and fro in front of the window panes.
3. *Tousser d'une grosse toux creuse*.—Cough with a loud and hoarse cough.
9. *Mais à peine le seuil franchi un...*—But she has hardly crossed the threshold when a burst of laughter stops her short.
18. *Attends, attends... tu vas voir!*—Wait a minute and you will see.

Page. Line.

48. — 21. *Fait deux bonds et la rattrape au tournant de la rue.*
— Makes two bounds and overtakes her at the next corner.
25. *Le voilà faible.* — He becomes weak.
-

LA DAME A L'EVENTAIL BLANC.

49. — 6. *Il faut que cette satisfaction soit profonde.* — This pleasure must indeed have been very great.
- 15-16. *Les morts reposaient sous...* — The dead were lying under hillocks of beaten earth.
19. *Voici le carrefour où aboutissent.* — Here is the place where all the roads of life end.
50. — 8. *Le tertre funéraire.* — The funeral mound.
21. *Elle ne prenait plus garde à lui.* — She paid no more attention to him.
30. *L'éventail qui battait l'air comme...* — The fan which beat the air like the wings of a great butterfly.
51. — 7-8. *Vous voudrez bien me donner en retour de quoi acheter.* — You will be kind enough to give me in exchange enough money to buy.
14. *Voilà quinze jours.* — Fifteen days ago.
52. — 16. *Elle déchirait, avec les petits couteaux de ses ongles.*
— With her nails as sharp as little knives she tore.
17. *Mais tout passe.* — But everything passes away.
27. *Elle le lui laissa dire.* — She allowed him to say it.
53. — 3-4. *L'aiguillon du désir donne des ailes.* — The incitement of desire gives wings to.
-

MON PERROQUET.

54. — 4. *Essuyer les plâtres.* — To live in a newly-built house. (*Litt.*: To wipe dry the plaster.)
5. *S'il est sec?* — Is it dry?
16. *La maison était un véritable Stradivarius.* — The building was like a real Stradivarius (as sonorous as a violin made by that celebrated violin-maker).

Page. Line.

55. — 2. *Qui faisait des cours*.—Who lectured to classes.
 4. *Sumatra*.—One of the Dutch possessions in Oceania.
 13. *Dona Sol*.—One of the principal characters in Victor Hugo's drama "Hernani."
 15. *L'ainé des moutards*.—The older boy. (*Moutard* is a popular term like "kid" in English.)
 27. *Qui était d'un terre-à-terre déplorable*.—Who was deplorably common.
 28. *Quelle chipie!*—What a disagreeable, peevish girl.
 56. — 2. *Poulette*.—(A young chicken. Used here as a term of endearment.)
 22. *Coquette en diable*.—Devoted to dress.
 25. *Elle voulait que sa mère eût un jour*.—She wished her mother to have a day at home.
 57. — 2. *Vous chiffonnait un chapeau comme une première de chez Virot*.—And could trim you a bonnet as well as Virot's head-milliner.
 3. *M^{me} Chalque*.—A fashionable corset-maker.
 3. *Perchellet*.—A fashionable shoe-maker.
 6. *Cette peronnelle*.—This silly chatter-box.
 8. *Elle les tournait en bourriques*.—She drove them out of their senses.
 14. *Deux fois elle avait râté un mariage*.—She had twice missed marrying.
 58. — 20. *N'y tenant plus*.—Out of patience.
 30. *Deux femmes criant du haut de leur voix*.—Two women screaming at the top of their lungs.
 59. — 2. *Les deux maisons faisaient partie du même pâté d'immeubles*.—The two houses were in the same block.
 5. *Les murs de refend*.—Partition walls.
 29. *Le Tréport*.—A small sea-port in Normandy. (Not a first class summer place.)
Bercy.—A ward in Paris along the right bank of the river Seine.
 60. — 17. *Unè scène à faire prendre l'humanité en grippe*.—A scene to disgust one with humanity.
 21. *Jacquot*.—This is the common name of parrots, like Polly in English.

Page. Line.

60. — 28. *Dans cette ville (Lucerne) ou plutôt sur le beau lac qui lui doit son nom.*—In this city, or rather on the beautiful lake named after it.
61. — 17. *Sa mère la gardait à vue.* — Her mother guarded her.
28. *Chemin de fer à crémaillère.*—A rack-road.
29. *M^{ue} était rentrée dans son parasol.*—Miss de M. had recovered her parasol.
62. — 3. *Au premier abord.*—At first.
20. *A Paris il faut savoir se contenter des remises.* — In Paris one must content one's self with livery-carriages. (*Un remise* is the name for a carriage hired in a livery stable. *Un fiacre* is a carriage hired on the street.)
63. — 10. *Maison cossue.*—Handsome house.
11. *Escalier bien tenu.*—Well-kept staircase.
12. *Rien qui sentît le parvenu.*—Not at all the house of a parvenu.
14. *Pas une note ne détonnait.*—Everything was in keeping.
64. — 11. *J'étais pincé par Bébelles, ce diable.*—I was caught by Isabelle, that fiend.
18. *Je déménageai au terme suivant.* — I moved at the end of the quarter.

L'AVEUGLE.

65. — 5. *Il loua... un rez-de-chaussée.*—He hired the ground-floor.
13. *Un brouillard de jour en jour plus épais tombait sur ses yeux.* — A mist, denser every day, was covering his eyes.
19. *Deux larmes filtrèrent entre ses cils.* — Tears filled his eyes.
66. — 12. *Henry se sentait entraîner par cette infatigable activité de l'aveugle qui.*—H. felt himself led by that indefatigable activity of the blind who...

Page. Line.

66. — 18. *Ne sortant guère que le soir.* — Hardly ever going out except at night.
21. *Tant bien que mal, de ses doigts raidis.* — As well as his stiff fingers would allow.
25. *Il faisait voler les notes sous son archet comme une poussière sonore.* — Under the touch of his bow the notes were scattered like a sonorous dust.
28. *Romances où pleuraient les regrets du trésor perdu.* — Songs in which he mourned his lost treasure.
67. — 10 *On ne me trompe pas.* — I am not to be deceived.
19. *La romance de l'“Étoile” du Tannhauser.* — This song, known in English as “The Evening Star”; is one of the finest in Wagner’s opera “Tannhauser.”
23. *Une valse de Chopin.* — A waltz composed by Chopin, the celebrated composer, born near Warsaw, in Poland (1809). He died in Paris (1849).
28. *Plus rien que le silence et l’obscurité.* — Nothing but silence and darkness.
68. — 16. *Pour le cas où il lui viendrait la fantaisie d’improviser.* — If, by chance, he felt a fancy to improvise.
28. *Ernst.* — A famous German violonist and composer (1814-1865).
69. — 7. *Le violon se tut.* — The violin stopped.
25. *Que les heures du jour lui semblèrent longues.* — How long the hours of the day were to him!
26. *L’instant venu.* — When the time came.
31. *Les notes sonores et plaintives du violon se répandaient dans le silence de la nature endormie.* — The sonorous and plaintive notes of the violin were spread through the silence of sleeping nature.
70. — 5. *L’archet faillit s’échapper de ses doigts.* — He nearly dropped his bow.
10. *Le duo se fût prolongé.* — The duet would have continued.
19. *Henri s’était ravisé.* — H. had changed his mind.
71. — 20. *Le musicien inconnu qui partageait entièrement ses goûts s’était-il lassé?* — Had the unknown musician whose tastes were so like hers become tired.

Page. Line.

71. — 23. *La maladie de poitrine.*—The lung trouble.
72. — 3. *Elle crut entendre des pas sur la route.*—She fancied she heard some one walking on the road.
4. *Sans se rendre compte de son action.*— Without realizing what she was doing.
10. *Il entonna une joyeuse chanson....*—He began to sing a merry song the refrain of which became less and less audible in the distance.
29. *On allait écarter enfin les rideaux.* — The doctor at last was going to lift the heavy window-curtains.
73. — 7. *Il embrassa d'un long regard l'horizon tout entier.* —He surveyed the entire horizon.
12. *En surplis.*—Dressed in a surplice.
13. *Les enfants de chœur.*—The choir-boys. (Boys who either attend the priest during the ceremonies in the Roman Catholic Church, or sing in the choir.)

LE PARRAIN.

74. — 7. *Le petit serrurier en boutique.* — The locksmith of a little chop.
11. *Quinze mille livres de rentes.* — An income of 3,000 dollars. (The word *livre* stands here for *franc*.)
18. *Était un peu sur sa bouche.* — Was rather fond of dainties.
20. *Enfin, une perle.*—In short, a jewel.
75. — 7. *Faire la femme établie.*—To play the lady.
9. *Je vous aurais couchée sur mon testament.*— I would have remembered you in my will.
12. *Au petit café d'habitues où il avait sa pipe au râtelier.*—At the little coffee-house frequented by regular customers and where he had his pipe in the rack.
16. *Avait queuté.*—Had made a shove-shot.
21. *On s'était rafraîchi d'un coup de sabre.* — They had fought a duel with broadswords.

Page. Line.

75. — 22. *Il ne fallait pas lui échauffer les oreilles, ah! mais!*
—It was not safe to provoke him, certainly not!
27. *Et se fendit de trois couverts d'argent.* — And was so liberal as to buy three spoons and three forks of solid silver.
30. *Était en train de tapoter son baromètre.* — Was gently tapping his barometer.
76. — 2. *Entre parenthèses.*— By the way.
13. *Il y a de quoi gagner une ophtalmie à regarder ce bleu-là.*— It is bright enough to dazzle one's eyes.
21. *La bouche édentée se ferme dans une moue de vieillard.*—His toothless mouth is drawn like an old man's.
77. — 2. *Ce sera l'affaire d'une centaine de francs.* — It will be a matter of about a hundred francs.
12. *Et ma commère?* — Who is to be the god-mother?
Faudra (for: *Il faudra*) *l'excuser.* — You must excuse her.
15. *A bien fait les choses.* — Did all that was necessary.
15. *Il a repassé son Credo.*—He looked over his Creed.
18. *Ronde et chauve comme une pomme d'escalier.* — As round and bald as a ball on a newel-post.
19. *Une belle boîte bleue au curé.*— A pretty blue box to the priest. (The box ordinarily contains candy and money for the priest's fee).
23. *A la crasse!*—What a stingy god-father.
26. *Dieu me pardonne.*—God bless me.
78. — 11. *Il a dû être comme cela.* — He must have been like that.
14. *Un râle de plaisir.*—A gurgle of joy.
22. *Eut beau faire une série de raccrocs.*— Made in vain scratch after scratch.
26. *En mettant du blanc à son procédé.*—While chalking his cue.
79. — 10. *Est-ce qu'on sait jamais.*—Does any one ever know.
14. *C'est un tintouin de tous les diables.*—They bring all sorts of anxieties.
17. *Quels yeux battus!*—What heavy eyes.

Page, Line.

80. — 10. *Qui vient d'exécuter un quatre-bandes magnifique.* — Who has just made a splendid four-cushion carom.
16. *Râte un coup tout fait, un coup d'épicier, où il n'y avait qu'à suivre.* — Misses an easy shot, so easy a shot that any one could have succeeded in striking the balls.
23. *Chablis.* — A very good Burgundy white wine.
81. — 3. *Il faut le dire.* — We must confess that.
10. *Oui, en personne.* — Yes, in person.
10. *La Ménagère* is a large store for house furnishing goods.
13. *En faisant les gros yeux.* — Rolling his eyes.
16. *Le plat mijotant sur un réchaud.* — The dish simmering on a dish-warmer.
23. *Vous allez nous ficher la paix.* — You must let us alone.

IL Y A CENT ANS.

82. — *Un émigré.* — This name was given to the noblemen who left France during the French Revolution.
10. *Leur laissait la bride sur le cou.* — Left them with a loose rein.
13. *Pour alléger d'autant la lourde voiture.* — To lighten by so much the heavy carriage.
18. *L'un tout jeune.* — One quite young.
83. — 1. *D'un gris tirant sur le jaune.* — Of a yellowish gray.
6. *Et son langage dont un accent étranger accusait la distinction.* — And his speech to which a foreign accent added distinction.
18. *Ses relations avec deux membres de la Convention.* — His relations with two members of the Convention. (The *Convention Nationale* was the Assembly which during the French Revolution followed the *Assemblée Législative*, and condemned King Louis XVI. to death.)

Page. Line.

- 19. *Au gré de ses désirs.*—According to his wishes.
26. *S'en était tenu aux propos insignifiants.*—Had only spoken insignificant subjects.
30. *Un de ces suspects... qui fuyaient la Terreur.*—One of those suspects who fled from persecution during the reign of Terror (which existed in France from the 31st of May 1793 to the 27th of July 1794.)
84. — 3. *Louis XVI.*—(He was beheaded on the 21st of January 1793.)
4. *Se dessinait la majorité qui devait le condamner.*—Was foreshadowed the majority which was to condemn him.
7. *Les massacres de Septembre.*—(This name has been given to a horrible slaughter of political prisoners who were in the prisons of Paris, the 2d, 3d, 4th, 5th and 6th of September 1792, and often without the semblance of a trial.)
11. *La loi des suspects.*—(A committee of *Sûreté générale* was organised by the *Convention Nationale* to search out those persons suspected of not being loyal to the Republic.)
12. *La constitution civile du clergé.*—(The *Assemblée Constituante* had decided that bishops and curés should be elected. Every priest had to take oath to that civil constitution of the clergy. A great many refused the oath; the others were called *prêtres assermentés*.)
18. *Les routes étaient sillonnées de proscrits.*—Fugitives were met in great numbers on the roads.
28. *Quelques maisons dont les façades grisâtres se distinguaient à peine sous la lueur blafarde du jour finissant.*—Some houses the grayish fronts of which could scarcely be seen by the dull light of the dying sun.
85. — 4. *Sa face avinée surmontée d'un bonnet phrygien.*—His red face surmounted by a Phrygian cap.
18. *Que ne l'avez-vous dit plus tôt.*—Why did you not say that sooner.

Page, Line.

85. — 20. *Enfin, je vais essayer de vous tirer de là. — V'ezil,*
I will try to get you out of this embarrassment.
21. *Et du sang-froid, surtout.*—And above all be cool.
86. — 4. *Exusez du peu.* — That is quite important.
5. *Tu peux aller.* — Thou canst go. (During the French Revolution the habit of saying thee and thou had been adopted as a sign of equality.)
10. *L'Anglais tient la mer non loin d'ici.*—The English hold the seas not far from here.
25. *Ne manquez pas de faire connaître à vos compatriotes.*—Don't fail to inform your countrymen.
87. — 1. *Ils faisaient voile pour l'Angleterre.* — They sailed for England.
16. *Se mit en quête de lui trouver une position.* — Went in quest of a situation for him.
28. *Entré tout jeune dans les ordres.* — Having entered holy orders when very young.
88. — 17. *Se déroula sous les yeux de...*—Unfolded itself under the eyes.
21. *Elle se dénoua sans bruit.*—That was quietly ended.
89. — 3. *Comme s'il se fût agi d'une chose courante et naturelle.*—As if about a natural and ordinary affair.
9. *Il se demandait ce qu'il allait répondre.* — He asked himself what he could reply.
19. *J'aurais dû m'informer.*—I should have inquired.
25. *Devenu évêque, il se plaisait à raconter.* — When a bishop he delighted in telling.

LES DEUX CYCLONES.

90. — 4. *Littré.* — A philosopher and philologist, author of the best French Dictionary (1801-1881).
10. *Delacroix (Eugène).*— A celebrated French painter (1798-1863) master of the romantic school.
21. *Médusés.*—Paralyzed.
91. — 1. *Des gardiens ont dû venir à leur secours.* — Door-keepers were obliged to come to their aid.

Page. Line.

91. — 6. *Deux misérables petites banquettes.* — Two lonely little benches.
8. *On fait queue pour y prendre place.* — A line is formed to wait for a seat.
15. *A l'abri des balustrades.* — Behind the balustrades.
23. *C'était une trombe, une avalanche.* — It was a whirlwind, an avalanche.
30. *Nous n'étions guère qu'une vingtaine de...* — We were scarcely a score of...
92. — 3. *Cette mitraille anglaise.* — That English cannonade.
9. *Rien n'en arrête le cours.* — See the magnificent *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* (Henriette wife of the King Charles the first).
- “ *Quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses dessins, rien n'en arrête le cours.*” Bossuet (1627-1704); the greatest French orator and writer of the 17th Century.
12. *Le cornac.* — The showman.
18. *Une leçon à bride abattue.* — A lesson given at full speed.
26. *Je vois passer devant moi, ventre à terre.* — I see pass before me at full speed.
30. *Bonaparte et Napoléon.* — (Napoleon Bonaparte was called by his family name *Bonaparte* until he was crowned Emperor (1804). After that he was called by his first name *Napoléon*.)
30. *En tas, pêle-mêle.* — In a heap, pell-mell.
93. — 12. *Mais aussi, quelle assiette!* — But how firm!
13. *Comme ils ont le pied marin.* — What sea-legs they have.
15. *Comme ils tiennent bien la glace.* — How firmly they stand on ice.
16. *Comme on voit, du premier coup.* — How you can see, at the first glance.
19. *Muser et baguenauder.* — To loiter and to trifle.
27. *J'attendis de pied ferme.* — I waited resolutely.
94. — 3. *Il voulait avoir tout son monde dans la main.* — He wished to have all his people under his thumb.

Page. Line.

94. — 17. *Visiter à fond*.—To visit thoroughly.
22. *Qu'il commande! Ils obéiront!*—Let him command!
They will obey.
30. *Moi, Grec, parmi les Troyens*.—I, a Greek, among the Trojans.
95. — 17. *L'Obélisque de Louqsor*. — (Brought from Luxor (Egypt) to Paris in 1836. It is on the *place de la Concorde*.)
28. *Perrault (Claude)*.—A French architect (1613-1688).
96. — 4. *Courbet (Gustave)*, (1819-1877). — A celebrated French painter of the realistic school. A member of the Commune in 1871 he provoked the decree which ordered the destruction of the Vendôme column, and for this act of vandalism was condemned to six months imprisonment.
11. *Je me lance... tête baissée*.—I rush headlong.
15. *Le musée Campana*.—The *musée Campana* occupies in the Louvre many rooms which contain remarkable curiosities, vases, statues, sarcophagi, terra-cotta, bas-reliefs... from Phœnicia, Cyprus, Greece, etc..
23. *Une ambition me travaille*. — I am seized with an ambition.
27. *Une seule chose me manque...*—I lack a single thing to be...
28. *Un clairon de chasseurs à pied*. — A clarion of foot-soldiers.
97. — 4. *Girodet (Louis)*.—A French painter (1767-1824).
4. *Nous sommes tous suspendus à ses lèvres*. — We all hang on his words.
11. *Au moment où nous sommes...*—At the moment when we are at full tilt.
16. *Au premier abord il n'a rien...* — At the first glance there is nothing extraordinary in this floor.
24. *L'Institut*. — *L'Académie française*. — *L'Institut de France* comprises *l'Académie française* founded by Richelieu in 1635, — *l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, — *l'Académie des Sciences*,

Page. Line.

—*l'Académie des Beaux-Arts*, — and *l'Académie des Sciences morales et politiques*.

97. — 30. *Le salon carré français*. — One of the rooms in the Louvre where are found only master-pieces of French art.
98. — 2. *Pie VII* (1740-1823). — A pope. He crowned Napoleon the first in Paris in 1804. In 1809 he was taken away from Rome by this Emperor and held in captivity at Fontainebleau near Paris.
3. *David (J.-L.)*, (1748-1825). — A celebrated French painter who wished to restore art in France by reviving the taste for the antique.
10. *La mère se met à jeter...* — The mother utters heart-rending cries.
28. *Le radeau de la Méduse*. — The raft of the Medusa. (That beautiful picture refers to a shipwreck of the 2d of July 1812. 149 sailors and passengers of the ship *la Méduse* took refuge on a raft without any provisions. After 12 days of agony the raft was seen by a brig which took on board 15 dying men; the others were at the bottom of the ocean or had been eaten by the survivors).
30. *Il criait à tue-tête*. — He screamed at the top of his voice.
99. — 9. *Géricault (André)*, (1791-1824). — A French historical painter.
16. *Un commis de magasin qui aune du calicot*. — A clerk in a shop who measures calico.
30. *Nous volons sur ses traces*. — We follow in his steps.
100. — 6. *Nous ne faisons qu'une bouchée de la galerie... dévorée...* — We make only a mouthful of the gallery... swallowed...
10. *Le salon carré*. — A room, in the Louvre, containing only master-pieces of every school. (See page 97, line 30: *Le salon carré français*.)
10. *Une conversion à droite*. — A wheeling to the right.
15. *Des personnes en train d'abattre à tour de bras*. — People busy copying with all their might.

Page. Line.

100. — 25. *Ingres (J. A. D.)*, (1780-1867). — A celebrated French painter, master of the idealistic school.
31. *Il fait volte-face et...* — He turns around and headlong, elbowing furiously.
101. — 7. *Nous brûlons les Rembrandt...*—We pass by the R.
9. *Notre guide, lancé à toute vapeur...* — Our guide, all sail set.
20. *Il comprend qu'il ne s'en tirera pas sans...* — He understands he will not escape without...
30. *Comtesse du Barry*. — One of the favorites of the King Louis the 15th.
102. — 1. *Et par là-dessus il jette...*—And thereupon he cries out, louder than ever.
6. *Un véritable champ de course*.—A true race-course.
7. *Une piste merveilleuse*.—A marvelous track.
8. *Sans le moindre accident de terrain*.— Without any obstacles.
13. *Voilà ce qu'il nous faudrait*. — That is what we need.
27. *Je n'en pouvais plus*. — I was exhausted.

MAISON A VENDRE.

103. — 5. *Immobile dans le soleil d'été...* — Motionless in the summer sun, shaken by the autumn wind.
14. *Cet en l'air*.—This general disorder.
22. *On aurait dit une serré*.—That looked like a greenhouse.
104. — 1. *Des cloches de verre*.—Bell-shaped glasses (used to protect plants.)
6. *En espalier*. — (I. e. having their branches trained and spread out against a wall.)
9. *Des pois à grandes rames*.—Tall peas.
11. *Un vieux à chapeau de paille*.—An old man with a straw-hat.
12. *Arrosait aux heures fraîches*.—Watered the plants in the cool hours.

- Page. Line.
105. — 1. *Ses carrés de légumes.*—His square vegetable-beds.
104. — 3. *A quel maniaque ils avaient affaire.*—With what lunatic they had to do.
17. *Ce qu'il y a de sûr.*—One thing certain was that....
25. *En jouant au tonneau.*—While playing at quoits.
25. *Le mot argent sonnait sec.*—The word *argent* had a metallic sound...like the clinking of the quoits.
106. — 2. *Trainé au râteau.*—Levelled with a rake.
12. *La baraque ne vaut pas cent sous.*—The hovel is not worth one hundred cents.
- 13. *Elle est bonne à jeter à bas.*—It is only good to be torn down.
23. *Ces fruits un peu acides qui...*—Fruits which on account of their early ripening taste a little sour.
31. *Plus de passants, plus d'acheteurs.*—No more passers-by, no more would-be buyers.
107. — 7. *Les enfants prirent un grand parti.*—The children took a decided step.
15. *Plus de répit pour le pauvre vieux.*—No more tranquillity for the poor old man.
21. *A quoi bon?*—What use.
27. *Pas de gourmand aux rosiers.*—No unpruned branches on the rose-bushes.
30. *Faire des yeux doux à la route.*—Look invitingly at the passers-by.
108. — 4. *Faire de véritables scènes.*—Making regular scenes.
6. *En regardant monter ses petits pois.*—Watching his peas growing.
13. *S'ouvrait par un petit jour...*—Had a grated opening through which the garden could be seen.
15. *C'était un fouillis bourgeois de...*—It was a heterogeneous mixture of flower-beds, lawns,....
21. *Tout en nage.*—Perspiring.
23. *J'en ai mis quatorze aux balsamines.*—I have poured fourteen of them on the balsam-beds.
26. *Un piano jouait à toute volée.*—Some one was playing on the piano with full force.
28. *Faisaient mal à entendre.*—Were ear-splitting.

Page. Line.

109. — 3. *Son dos de vieux jardinier.*—His back bent like an old gardener's.
6. *Où sonnaient les écus de la petite maison.*—Where resounded the money from the sale of the little house.
-

LA FILLE DU COLONEL.

110. — 4. *Les officiers massés aux encoignures des portes.*—The officers crowded into the door-ways.
7. *La mère secouait ses tire-bouchons de cheveux blancs.*—The mother shook her white cork-screw curls.
14. *Les lieutenants et les capitaines sanglés dans leurs uniformes de grande tenue.*—The lieutenants and the captains rigid in their full-dress uniforms.
16. *S'élançait à l'assaut de son carnet de bal.*—Hurried to be inscribed on her programme.
22. *Aux époques où se dressait le tableau d'avancement.*—At the time when the list for promotions in the army was prepared.
- III. — 4. *Elle les faisait marcher comme à la manœuvre.*—She manœuvred them as if at the drill.
12. *Une barrière effrayante se dressait.*—There was a great obstacle.
18. *Autre chanson ; et aucun ne paraissait disposé à en apprendre l'air.*—It was quite another thing ; and no one seemed inclined to thing of that.
25. *Ecole de Saint-Maixent.*—A military school in the department of “*Deux-Sèvres.*”
26. *École de Saint-Cyr.*—A military school near Versailles.
27. *La bataille de Coulmiers.*—At Coulmiers, a village near Orleans, the French general *d'Aurelles de Paladine* gained a victory over the Bavarian army (9 november 1870.)
31. *Il perdait pied dans un salon.*—He was not at home in a parlor.

Page. Line.

112. — 1. *La crainte de passer pour un impoli.*—The fear of being considered impolite.
3. *Il avait si bien embrouillé...*—He had so mixed up the figures of the german.
6. *Il eût gaiement marché...*—He would willingly have faced a battery of grapeshot.
16. *Il voyait ses camarades faire cambrer leur torse, faire les avantageux.*—He saw his comrades swelling their chests to make a better impression.
31. *Son cœur battait à gros coups.*—His heart was beating hard.
113. — 1. *Un matin il n'y tint plus.*—One morning he could bear it no longer.
- 4-5. *Sans aborder nettement la question, de pressentir l'accueil...*—And without stating the case too clearly, to find out what reception would be given.
7. *La pièce d'eau des Suisses.*—This is the name of a fine sheet of water in the garden of Versailles.
16. *Consolez-vous avec la théorie.*—Console yourself by studying military tactics.
20. *Brest.*—A town in the department of *Finistère* (Britany, which is a very important military port.
29. *A la veille d'obtenir les étoiles.*—On the eve of obtaining his stars (*i.e.* to have the stars which are on the epaulets of generals.)
114. — 8. *Aux souverains de la veille le coup de képi distrait.*—But to the former sovereigns, the officers scarcely took off their caps.
12. *Elles allaient auprès du tapis-vert.*—They used to go near the lawn, (Litt.: green carpet. *Tapis-vert* is the name of a beautiful lawn in the garden of Versailles.
25. *Mais les cris des enfants se faisaient seuls entendre.*—But one heard only the cries of the children playing in....
27. *Son pince-nez aux verres brouillés par les larmes.*—Through her eye-glasses dimmed by tears.

Page. Line.

115. — 8. *Une figure nouvelle lui sauta aux yeux.*—A new face caught her eye.
18. *Oh! qu'il y a longtemps!..*—Oh! How long it is since we saw you!
- 24-25. *Nam-Dinh.*—*Tuyen-Quan.*—Towns in Tonquin.
26. *Le commandant Dominé.*—He fought with great success in Tonquin, where he was killed.
28. *Battant sans trêve de ses flots d'hommes.*—Beating incessantly with its human waves.
31. *La clameur des hordes jaunes.*—The clamour of the yellow hordes (i.e. the Chinese.)
116. — 3. *Il avait vu les trois couleurs apparaître.*—He had seen the tri-colored flag (of France) appear.
7. *Il avait été porté d'office sur...*—He had been proposed as major.
20. *Une autre femme se découvrait à lui.*—He saw in her another woman.
27. *Elle se détourna avec un peu de gêne.*—She turned away a little embarrassed.
117. — 7. *Le capitaine et la jeune fille côte à côte.*—The captain and the young girl side by side.
17. *Le jour de l'an.*—New Year's day.
18. *Une sourde inquiétude le travaillait.*—A great anxiety troubled him.
118. — 8. *J'ai maintenant une espérance...*—I have now a hope.
13. *Les lèvres sur la rude torsade de galons.*—Her lips on the rough bullion.

LE LOUIS D'OR.

119. — 2. *Son deruier billet... agrippé par le râteau du banquier.*—His last hundred franc bank-note raked in by the dealer.
8. *La large banquette de cuir qui....*—The wide leather seat which was all around....
13. *Pistolets d'ordonnance*—Ordnance pistols.
17. *La bouche pâteuse.*—With a feverish mouth.

Page. Line.

120. — 1. *On était à la veille de Noël.*—It was Christmas eve.
 6. *Portant le caban râpé.*—In his tattered cloak.
 12. *Le dix-sept n'est pas sorti.*—The number seventeen has not been drawn.
 14. *Je donnerais mon poing à couper.*—I would wager my fist.
 25. *Le joueur décavé.*—The ruined gambler.
 29. *Près de la porte monumentale d'un hôtel.*—Near the monumental gate of a mansion.
121. — 2. *Une robe noire en loques.*—In a ragged black dress.
 6. *Sa pauvre petite tête...*—Her little head and shoulders sunk back in a corner of the wall.
 24. *Se rappelant la touchante légende.*—Remembering the touching legend (Santa-Claus.)
122. — 17. *Il grimpa l'escalier en quelques enjambées.* — He mounted the staircase with a few steps.
 22. *En plein sur le 17.*—All on 17.
 27. *Il fit encore le paroli deux fois.*—He risked it all twice more.
123. — 1. *Pontant des deux ou trois cents louis à la fois.* — Playing two or three hundred louis at a time.
 8. *Il jetait ses poignées de louis sur le tableau, au hasard, à la vanvole.*—He threw his handfuls of louis on the table, carelessly, recklessly.
 23. *Le chef de partie.*—The croupier.
 25. *La banque à sauté.*—The bank is broken.
124. — 17. *Le cerveau traversé d'un horrible soupçon.*—With a horrible suspicion in his mind.
 23. *Étreint à la gorge par....*—Choked by the most frightful anguish.
125. — 1. *Une brumeuse aurore de décembre....*—The fog of a December morning clouded the window-panes.
 2. *L. mit sa montre en gage.*—L. pawned his watch.
 7. *Il n'a que sa solde pour vivre, mais il s'en tire.*—He has only his pay to live on, but it is enough for him.
 12. *La Kasbah.* (This is the name given by the Arabs to the citadel and palace of sovereigns. The last dey of Algiers resided in the Kasbah.)

LA NIHILISTE.

Page. Line.

126. — 9. *Le monde parisien renaissant de ses cendres.* — Parisian society rising from its ashes.
17. *Gravelotte.*—A small village near Metz, where, on the 16th of August 1870, a bloody battle took place.
19. *Par le temps qui court.*—In these days.
21. *De fait il ne me souvient guère.*—In fact I do not remember.
127. — 4. *Depuis la simple toquade....*—From a mere infatuation to....
6. *Mireille.*—A rustic poem by Mistral, in the Provençal dialect. The French composer Gounod wrote on this subject a charming opera (1864).
7. *Les Huguenots.*—A celebrated opera by Meyerbeer (1836).
13. *Elle renvoyait l'admiration comme....*—She reflected admiration as her diamonds reflected light.
27. *C'est-à-dire aux pieds de vos dents.*—That is to say they worship your teeth.
128. — 1. *Le prince n'était pas commode.*—The prince was not of an easy temper.
15. *Le cabinet noir.*—This name, *the black office*, was given to a secret office in which private letters were opened.
22. *Sur tous les tons et dans toutes les mesures.*—In every key.
129. — 2. *Si la princesse avait le mauvais œil.*—If the princess had an evil eye.
6. *Une coquette enragée.*—A desperate coquette.
7. *Ce dont il éprouvait une satisfaction relative.*—Which was a slight satisfaction to him.
129. — 19. *Du premier coup et sans tâtonner.*—At the first attempt and without hesitation.
130. — 6. *Au risque de la paille du cachot.*—At the risk of prison straw.
15. *Que fallait-il faire cependant?*—But what was to be done?

Page. Line.

130. — 25. *De lui-même l'assassin se livrerait.*— The assassin would deliver himself up.
131. — 10. *Sans paraître y attacher d'importance.*— As if it were of no importance.
132. — 5. *Le concierge prêté par la cinquième section.*— The janitor who was a member of the detective-corps in disguise.
22. *Un parloir fort maussade.*— A very gloomy parlor.
133. — 3. *Si je la connais!*— Do I know her!
8. *Sans avoir l'air d'entendre.*— Without seeming to hear.
13. *Fieschi.*— A conspirator, born in Corsica, who attempted to kill king Louis-Phillipe with an infernal machine in 1836.
26. *Mon cabinet me réclame.*— I am wanted in my office.
31. *Comment se fait-il que...* — How is it that I never suspected anything?

LA MÉMOIRE DU CŒUR.

135. — 6. *Tout exprès.*— For this special purpose.
11. *Qui ne saurait plaire.* — Very displeasing. (The verb *savoir* is used here with the meaning of *pouvoir*.)
12. *Il doit leur en rester quelque chose.* — They must retain a part of the image.
136. — 6. *Celui-ci s'étant hasardé à insinuer.* — The latter having ventured to hint.
16. *A moins d'être de tout point semblable.*— Unless she be in every point like...
18. *Il ne s'engageait guère.*— He was not committing himself much.
23. *De longs cheveux souples qui s'écoulaient...* — Long soft hair flowing like liquid ebony.
137. — 5. *Ne daignait pas prendre garde au danger grandissant.*— Would not condescend to notice the growing danger.

Page. Line.

137. — 8. *Le pays ne manquerait pas d'être ravagé.* — The country would certainly be ravaged.
16. *Où l'aube teint de rose et de bleu les vitres.* — When the dawn tints the window-panes with blue and pink.
18. *Un tireli d'alouette.* — The warble of a skylark.
24. *Ses cheveux devraient le soleil plutôt qu'ils n'en étaient dorés.* — Her hair seemed to lend a golden hue to the sun rather than to be brightened by it.
29. *Tout charmé qu'il fût.* — Charmed as he was. (*Tout charmé qu'il était* would be more correct. After *tout... que* the indicative must be used.)
138. — 9. *Il faudrait... que d'un miroir où elle se serait éternisée ton image sortît vivante.* — It would be necessary... that I should meet your living image.
18. *Ils s'ensoleillaient çà et là.* — It was here and there of a sunny shade.
27. *Quelque méchant génie devait se jouer de lui.* — Some wicked fairy was playing tricks upon him.
139. — 10. *Ce fut pis encore.* — It was still worse.
16. *Où volette le tireli des alouettes.* — Where the skylarks are fluttering and warbling.
18. *Quant à ce qui était de sa bouche.* — As for her mouth.
27. *Pour un peu.* — For a little more.
140. — 2. *Aux yeux bleus comme le lointain de l'aube.* — With eyes as blue as the dawn in the distance.
8. *Dont c'était la coutume de regarder par le trou des serrures.* — Who was in the habit of peeping through key-holes.

MA FEMME VA AU BAL.

141. — 11. *Et j'ai une faim !* — And I am so hungry !
18. *Je vous ménage une petite surprise.* — I have a little surprise for you.
142. — 6. *Tiens, je ne veux pas t'impatiser.* — Well ! I do not wish to try your patience.

Page. Line.

142. — 11. *Qu'a donc ma femme aujourd'hui?*— What is the matter with my wife to-day?
13. *Ernestine, qui n'a fait qu'entrer et sortir.*— E. who just ran in and out.
14. *Elle vient de mettre sa femme de chambre à la porte.*
— She has just discharged her chambermaid.
17. *C'est trop fort.*—That is too much.
22. *Que je suis étourdie!*—How thoughtless I am!
25. *Rit-elle toujours de travers pour cacher sa dent bleue?*— Does she always try to hide her bad tooth in laughing.
143. — 1. *Voyons, de quoi s'agit-il?*—Well! What is it about?
6. *Patatras! je m'en doutais.*— There! I suspected it.
17. *J'ai répondu, mais en l'air, tu sais.*— I answered, but carelessly, you know.
18. *Oh baste! je n'y tiens pas du tout.*— Oh well! I don't care at all.
24. *Pomard.*— (A Burgundy wine.)
29. *J'entends ton gamin de fils qui....*—I hear your rascal of a son who....
144. — 8. *On ne vous lâche pas comme cela un bal à bout portant.*— One should be prepared for such an event.
19. *Le perdreau cuit à point.*— The partridge done to a turn.
30. *Il y a un petit bout (de la bague) qui se détache.*— There is a little bit which is loose.
145. — 19. *J'embrasserais ma femme, tout bêtement.*—I would simply kiss my wife.
26. *Il y a des moments où il vous monte...*— At certain moments your brain is full of poetry.
146. — 11. *Tu m'y fais penser.*— You remind me.
17. *Puisqu'il est prévenu, ce perruquier de malheur.*— Since he has been ordered, that nuisance of a hair-dresser.
147. — 1. *Je serai déguisé en noir...*— I will be dressed in black from head to foot.
7. *Le pavé est gras.*— The pavement is sticky.

Page. Line.

148. — 23. *Coiffez-moi toujours.*— Well, dress my hair all the same.
- 24-25. *Il m'est impossible de coiffer....* It is impossible to dress Madam's hair without knowing into what society she is going.
149. — 18. *Pas mal en l'air...* — Quite high, not too neat, that is the rage.
20. *Madame mettra-t-elle une pointe de brun sous l'œil?* — Will Madam blacken her eyes a little.
26. *Elle me le payera.*— She shall pay for that.
150. — 2. *L'oreille de Madame pousserait la modestie...* — Is Madam too modest to understand...
4. *S. pousse un nuage léger...* — S. shakes a light cloud of perfumed powder.
21. *Encore une nuit blanche.... Fouette, cocher.* — One more sleepless night.... Hurry up, coachman.
151. — 7-8. *Et bon train; je tombe de sommeil.* — And very fast; I am dropping with sleep.

MADAME JAMBE.

152. — 11. *Cantinière dans un régiment de ligne.* — Canteen-woman in a line regiment.
17. *En Algérie où elle tint longtemps garnison.* — In Algeria where she was garrisoned for a long time.
153. — 3. *Maman J. avait plus d'une corde à son arc.*— Mamma J. had more than one iron in the fire. (*Littré.*: More than one string to her bow.)
15. *D'accord avec son mari, elle décida....* — With the consent of her husband she decided....
17. *Il devint enfant de troupe.*— He became a young soldier in the regiment.
22. *Tout le monde était convaincu qu'il aurait une brillante carrière.* — Every one was convinced that his career would be a brilliant one.
23. *Le ménage J. nageait en plein bonheur.*— The J. family was very happy.

Page. Line.

154. — 6. *Un an après sa mise à la retraite.*— One year after her retirement.
10. *C'en était trop.*— That was too much.
14. *Toujours à l'affût des événements.*— Always on the watch for events.
26. *Pontarlier.*— A small town in the department of Doubs, in France.
155. — 7. *Belfort.*— A stronghold in the East of France celebrated for the brave defence of the French colonel Denfert-Rochereau during the Franco-Prussian war of 1870-71.
10. *On signalait les Français d'un côté.*— The French army was reported on one side.
16. *Car, ce qui suit, c'est d'elle que je le tiens.*—For it is from her that I have what follows.
18. *Au petit jour.*— At day-break.
156. — 5. *Une vieille, ça passe partout.*— An old woman can go anywhere.
23. *Les soldats se mirent à fouiller la maison.*— The soldiers began to search the house.
30. *C'était bien mon sang, celui-là.*— He was indeed my own son.
157. — 4. *En enveloppant les prisonniers d'un geste de fureur.*
— Indicating the prisoners with a furious gesture.
12. *Un de ses compagnons vient de le tuer.*— One of his companions has just killed him.
27. *On me colla au mur.*— They stood me against the wall.
158. — 3. *Et me fusiller cette femme-là.*— And shoot that woman there. (*Me* here is expletive but renders the sentence more forcible.)
4. *C'est vous qui y passerez.*— It is you who will be shot.
5. *Ses soldats qui couchaient en joue les malheureux...*
— His soldiers who aimed at the unfortunate ones...
16. *En joue!*— Take aim!
19. *Ils firent volte-face.*—They turned right about face.

Page. Line.

159. — 3. *Le commandant avait envoyé des boulets dans le tas.*
— The commander had fired into the crowd.
5. *Les canons couvrirent la retraite.* — The cannon covered the retreat.
8. *Je me les suis rappelés (ces évènements) l'autre jour.*
— I recalled them the other day.

LE GARDE.

160. — 7. *Se manifestant par des drôleries...* — Manifesting by sarcastic drolleries but never by sadness.
19. *Jumièges.* — (A village near Rouen, in Normandy.)
161. — 4. *Gendarme en retraite.* — A retired *gendarme*. (This is the name of a select body of troops watching over the public safety.)
14. *Une sorte de chenapan.* — A kind of scamp.
16. *Trois kilomètres.* — (A kilometer is a little more than 1.093 yards.)
18. *Ce garnement.* — This good-for-nothing.
18. *Un peu crochu.* — A little bow-legged.
20. *Un duvet de poule plumée.* — *Litter.*: A down like that to be seen on a hen after plucking.
22. *Il louchait un peu.* — He was a little cross-eyed.
25. *C'était un putois ou un renard, ce galopin-là.* — This young rogue was like a polecat or a fox.
162. — 1. *Ratas.* — A popular name for stews.
7. *Un grand braque du Poitou.* — (A kind of large hunting-dog especially bred in Poitou, formerly a province in the western part of France.)
9. *Un épagneul de Pont-Audemer.* — A spaniel from Pont-Audemer (A town in Normandy.)
12. *Et mon fusil en bandoulière.* — And carrying my gun on my shoulder.
15. *Canteleu.* — (A village near Rouen.)
17. *Avec des replis de serpent.* — Like the coils of a serpent.
20. *La forêt de Roumare.* — (A forest not far from the river Seine.)

Page. Line.

163. — 2. *Elle marchait le haut du corps....* — She walked with her body so bent that it formed a right angle with her legs.
8. *Faut penser que c'est p't-être.* (The correct sentence would be: *Il faut penser que c'est peut-être.*)
15. *Dont j'avais serré la main.* — Whose hand I had shaken.
24. *Y a du oui et y a du non.* — May be, may be not. (In popular language *y a* stands for *il y a*.)
25. *Y a bien de quoi qui ne me va guère.* — There are many things which do not please me.
164. — 6. *Oh! pour du gibier y en a, y en a.* — As for game there is plenty of that. (*y en a* is for *il y en a*.)
7. *J'ai eu l'œil.* — I have kept a good watch.
20. *C'est rapport à lui que j'en ai sur le cœur.* — It is on his account I am feeling sad.
30. *On colletait dans...* — Traps were set in the woods of....
165. — 1. *Pincer.* — To catch.
6. *Le gueux.* — The rogue.
7. *Mais v'là qu'un jour.* — (*V'là* stands for *voilà*.)
Cavalier uses many popular expressions: *y en a, v'là, c'est rapport à lui, p't être, comment que ça*.)
18. *Le sang ne m'en a fait qu'un tour.* — My blood boiled.
19. *J'ai tapé, allez!* — I licked him, I bet you I did!
166. — 19. *Et il se mit à le fesser.* — And he began to spank him.
24. *Par une pesée sur les épaules.* — By a pressure on the shoulders.
28. *Le congédia d'une gifle.* — Send him off with a blow which nearly stretched him again on the ground.
167. — 2. *Ça me fait deuil.* — That grieves me.
14. *I.e battant de gros chêne.* — The heavy oak-door.
25. *Le rez-de-chaussée n'était plus qu'une fournaise ardente.* — The ground-floor was all ablaze.
168. — 1. *Je tirai un coup en plein dans sa fenêtre.* — I fired once into his window.

Page. Line.

168. — 2. *Les six carreaux jaillirent...* — The six panes showered into the room like a cloud of glass.
16. *S'élargissant comme un panache de jet-d'eau.* — Spreading out like a jet of water.
19. *Elle ne fut plus qu'un grand paquet de flammes.* — It was nothing but a mass of flames.
20. *Comment que ça a pris?* — How did it take? (stands for *comment cela a-t-il pris?*)
169. — 16. *Affolé par une irrésistible fureur.* — Crazed by an irresistible anger.
25. *Il se mit à gratter la terre...* — He began to claw the ground with his hands and his knees.

MARINETTE.

- 171 — 5. *La Faraude.* — (A popular expression for a woman who is proud of her clothes.)
8. *L'huissier.* — The sheriff.
17. *Il avait fermé les yeux sur les nippes.* — He had overlooked the clothes.
22. *Qui composaient les atours printaniers de M.* — Which formed M's spring outfit.
172. — 2. *Un fourreau de mérinos rapiécé.* — A patched and scant merino skirt.
5. *Dont elle se drapait à la Romaine.* — With which she envelopped herself in the Roman style.
17. *Dans ce foyer on n'aurait pas trouvé une pincée de cendre.* — Not a pinch of ashes could have been found on that hearth.
25. *Mêmes yeux brillants d'un bleu sombre.* — The same bright eyes of a dark blue.
173. — 11. *Le grand pot servait de tirelire.* — The large pot was used as a money-box.
17. *Des étudiants logeaient en meublé...* — Students lived in furnished rooms on the first floor.
174. — 2. *Un professeur de droit.* — A professor in the law-school.

Page. Line.

174. — 10. *Histoire, quelquefois, de leur rendre service à l'occasion.* — Only, sometimes, to render them an occasional service.
20. *Les yeux de Marinette parlaient si vivement.* — M's eyes spoke so eloquently.
26. *M. dont les yeux sombres s'allumèrent.* — M. whose dark eyes brightened.
175. — 5. *Et bien plus forte, va.* — And much stronger, indeed.
14. *Un comte qui tourne autour d'une jeunesse.* — A count who is always hanging around a young girl.
19. *Il le mit aux arrêts.* — He put him under arrest.
24. *Me ferait repentir de ma hardiesse.* — Would make me repent of my boldness.
28. *Où tu vins au monde.* — Where you were born.
176. — 3. *Jamais il n'y aura que toi....* — I shall never love anyone but you better than I loved him.
6. *Ni foi, ni âme, ni entrailles.* — No faith, no soul, no heart.
18. *Elle allait chancelante.* — She tottered.
23. *La fillette s'assit à son chevet.* — The young girl seated herself at her bed-side.
24. *Tremblant la fièvre.* — Trembling with fever.
177. — 14. *Mal à propos.* — Unfortunately.
25. *Ne fût-ce que pour être bien sûre que....* — If it is only to be certain that....
178. — 1. *Se coiffer de paille.* — To wear a straw-hat.
12. *Le concierge ne lui marchanda pas un sourire indulgent.* — The janitor smiled indulgently at her.
17. *Ce potentat n'avait point la même inclination de douceur.* — That important person was not so amiably inclined.
26. *Il avait un rang supérieur à l'office.* — He had an important position among the servants.
30. *Qui se serait fait tuer pour lui.* — Who would have given his life for him.
179. — 10. *Son pauvre petit manteau étriqué.* — Her shabby and scanty cloak.

Page. Line.

179. — 16. *Toute la richesse de sang qui était en elle se révolta.* — All her blood revolted.
20. *Mon père est mort à la peine.* — My father died from overwork.
25. *Elle laissait derrière elle, en marchant, comme un sillage d'ombre.* — She left a gloomy impression behind her. (*Litter.*: a shadowy track.)
180. — 3. *Votre conscience de seize ans qui veut éclairer la mienne.* — Your conscience of sixteen years which wishes to dictate to mine.
12. *M. en avait long à conter.* — M. had much to tell.
24. *Elle promenait ses doigts avec délice sur....* — *La Faraude* fingered with delight these....
27. *Ne risquait plus tant d'être dépouillée.* — Was not in such great danger of losing.
28. *Elle se mit à rêver.* — She began to dream.
181. — 3. *Elle, qui n'était qu'une paysanne, elle, la Faraude, un d'Aigrecour l'avait bien aimée!* — She who was only a peasant, she, *la F.*, had been loved by a *d'Aigrecour!*
5. *Secouant alors ce beau songe.* — Putting aside this beautiful dream.

L'ENFANT.

182. — 1. *Le 12 brumaire de l'an II.* — (The second of November 1793.) According to the republican calendar, established by the *Convention nationale* on the 24th of November 1793, the year began on the 22nd of September and was divided into 12 months of 30 days each, to which were added 5 days called *complémentaires*. These 12 months were denominated as follows :

In autumn : *Vendémiaire, Brumaire, Frimaire.*

In winter : *Nivôse, Pluviôse. Ventôse.*

In spring : *Germinal, Floréal, Prairial.*

In summer : *Messidor, Thermidor, Fructidor.*

Page. Line.

The first year of this new era began on the 22nd of September 1792.

182. — 2. *Ci-devant*. — Formerly, i. e. before the abolition of titles. (During the French Revolution people of noble birth were often called "*des ci-devant*.")
5. *Un arbre de la Liberté*. — A Liberty pole. (During the Revolution poles were raised on some public grounds as emblems of Liberty. At the top was a red cap called "*bonnet phrygien*.")
9. *Ses cheveux étaient coupés à la Titus*. — His hair was cut short.
10. *Une carmagnole*. — (The name for a short vest introduced by the members of the club "*Les Jacobins*.")
10. *En guenilles*. — In rags.
13. *Vous êtes fait tout à fait comme il faut*. — You are dressed according to the fashion of the day.
14. *Mais le salut ne va pas avec le costume*. — But your salutation does not accord with your costume.
16. *Le tribunal révolutionnaire*. — The revolutionary court, (sitting in the *Palais de Justice* and which condemned so many victims to death.)
- 183 — 1. *Je lui dois mon témoignage*. — I must testify in his behalf.
5. *Gouverneur du Dauphin*. — The eldest son of the king of France was called "*Le Dauphin*" from the time of the reunion of the province "*Le Dauphiné*" to France in 1343.
184. — 2. *Des Jacobins*. — Some members of a revolutionary club called "*Club des Jacobins*" because its meetings were held in the old convent of the "*Jacobins*."
3. *La Bourbe, la conciergerie*. — Two, jails in Paris ; the latter is located in the *Palais de justice*.
10. *La tour carrée de la grosse horloge*. — (This is the name of a square tower with a large clock, located at the corner of the *Palais de Justice* next to the bank of the river Seine.)

Page. Line.

185. — 6. *Capet.* — The surname of *Hugues*, the first king of the third dynasty. When king Louis XVI. was put in jail, this nickname became his official name.
19. *La tricoteuse.* — This name *tricoteuse* was given to women of the lowest class who knitted while attending the trials and executions. (See Dickens "Tale of two cities.")
21. *Ces gueuses.* — These wicked women.
186. — 2. *Marat.* — The famous demagogue editor of the paper *l'Ami du Peuple*. Was stabbed in his bath by Charlotte Corday in 1793.
4. *Ils auront beau faire.* — But in vain.
5. *Il faudra bien qu'ils la crachent au panier.* — (Slang expression.) Their heads must drop into the basket. (In front of the *guillotine* is a basket full of sawdust into which the head drops after the fall of the knife).
29. *Les Septembreurs.* The men of *Septembre* (i. e. the men who took part in the massacres committed in the jails of Paris on the 2nd, 3rd, 4th, 5th, of September 1792).
187. — 14. *On va te saigner, gueuse.* — We will draw your blood, villain.
22. *Elle promena lentement les yeux sur la foule.* — She calmly surveyed the crowd.

LA FIANCÉE DU ROI.

189. — 6. *Dans les buissons frissonnaient ces frileuses roses de novembre...* — On the bushes were those delicate roses of November.
14. *Ce soleil.. qui rayonne d'un éclat doux et tristement caressant.* — This sun... which shines with a soft and sadly caressing brightness.
20. *Pour m'abandonner au démon du songe.* — To abandon myself to the demon of dreams.

Page. Line.

190. — 14. *Onduleuse comme de molles chevelures.*— Waving like soft hair.
20. *Ulysse... s'enivrant de leurs chansons,* — Ulysses.. intoxicated by their songs.
23. *Ces séduisantes Dalilas de la mer.* Those attractive Dalilahs of the sea.
191. — 1. *Toute laide et torse.*— Ugly and deformed.
5. *Il en devint perdu d'amour.*— He fell desperately in love with her.
9. *Comme il sied aux traîtres des contes.*— As becomes traitors in a tale.
23. *Le carrosse de gala.*— The gala-carriage.
25. *Nous y passerons au frais les...* — We will pass there in the open air the...
192. — 6. *La caravane s'engage dans une épaisse forêt.*—The caravan enters a thick forest.
26. *Elle ne devait pas mourir.* — She could not die.
193. — 1. *Entre parenthèses.* — By-the-way.
9. *Au fond du fond de l'abîme.* — In the deepest part of the sea.
12. *Il attribue ce changement à un invincible maléfice.*
— He attributes this change to an invincible witchcraft.
19. *De quoi assouvir...* — With which to satiate...
22. *Le coup de baguette.* — The stroke of the wand.
27. *L'Orient sommeille derrière ces cantilènes.* — The Orient slumbers behind these cantilenes.

LE TOURNIQUET.

(THE WHEEL OF FORTUNE.)

A *tourniquet* is a kind of wheel of fortune with which to play a game of chance.

194. — 5. *En la portant à son comble.* — By continuing it to its utmost extent.
12. *Les partis ne lui manquaient pas.* — He was not at a loss to find a suitable match.

Page. Line.

194. — 14. *C'est une énigme que les jeunes filles.* — Young ladies are a puzzle. (*Que* is redundant here.)
18. *Il en avait fini avec le roman.* — The days of romance were past for him.
20. *Pour s'asseoir en face de lui à son foyer.* — To sit opposite him at his fireside.
195. — 4. *Ce Parisien de la décadence.* — (It is a fashion with some people to say that the French society is declining.)
13. *Un parti magnifique.* — A splendid match.
20. *Adrien devait s'arrêter là.* — A. might have stopped there.
23. *Samuel Bernard.* — (A rich financier during the reigns of Louis XIV and Louis XV (1651-1739).)
25. *Elle savait à fond.* — She knew thoroughly.
26. *En prenait texte.* — Made use of it.
29. *La Régence.* — (This name is, in French history, used for the administration of *Philippe d'Orléans*, during the minority of the king Louis XV (1715-1723).)
196. — 8. *La voix de l'une d'elles lui alla au cœur.* — The voice of one of them touched his heart.
16. *La jeune fille à la cruche cassée.* — The young girl with a broken pitcher. (A fine painting by Greuze, a French painter (1725-1825).)
19. *Noble faubourg.* — (This name is given to the *Faubourg Saint-Germain*, on the left bank of the river Seine, where the nobility resides).
31. *Un vrai salon Louis XIV.* — A drawing-room in the style of Louis XIV.
197. — 1. *Rien n'y manquait.* — Nothing was lacking.
3. *Mestre de camp.* — Formerly the colonel of a regiment.
5. *Rinceaux.* — (Carved or painted ornaments in the form of curved branches with leaves and flowers.)
5. *Largillière.* — (A French portrait-painter (1656-1746.) who was called the French Van Dyck.)

Page. Line.

197. — 6. *Rigault*. — (A French painter (1659-1743) who excelled in portrait-painting.)
7. *Brocart bleu de roi*. — Royal blue brocade.
8. *La pendule à soleil*. — The sun-shaped clock. (Louis XIV took for his emblem a blazing sun with this proud motto : *Nec pluribus impar*, and he is sometimes called *le roi soleil*.)
10. *Perruque à marteaux*. — A wig with long flowing hair.
15. *Boule*. — (A celebrated cabinet-maker born in Paris 1642-1732.)
18. *Auquel on donnait du monseigneur*. — Whom they addressed by the title of *monseigneur*, (as if he were a bishop or a prince.)
19. *Lui faisait vis-à-vis*. — Was sitting opposite him.
23. *Pékin prune tout unie*. — Of plain prune-colored silk. (Pékin is the name of a silk-fabric originally made in China.)
23. *Sans crier gare*. — Freely.
25. *Appeler un chat un chat*. — To call a spade a spade. (*Litter.*: to call a cat a cat.)
27. *Ne soufflait mot*. — Said nothing.
198. — 6. *Impossible d'en tirer une parole*. — Impossible to make her speak.
8. *Une demoiselle de Saint-Cyr*. — A Saint-Cyr school girl (Saint-Cyr is a small country-town near Versailles. Madame de Maintenon, the second wife of king Louis XIV, erected in this town large buildings devoted to the education of poor young ladies of noble birth. These buildings are now used for a military school.)
199. — 3. *Une fille des preux*. — A daughter of the old nobility.
6. *Une carpe*. — A dull lady. (When in English they say : as dumb as an oyster, French people say : *muet comme une carpe*.)
11. *Faites un essai loyal*. Give her a fair trial.
13. *Quinze jours de grâce*. — A fortnight's grace.

Page. Line.

199. — 27. *Sous un pli parfumé.* — In a perfumed envelop.
200. — 2. *Qu'allait-elle faire dans cette galère?* — What would she do there? (In the comedy "*Les Fourberies de Scapin*," by Molière, Scapin wishing to get money from the old man *Géronte* makes him believe that *Géronte*'s son, *Léandre*, is kept as a prisoner on a Turkish galley and will be released only after paying a large sum of money. The old miser is in despair, nevertheless he is willing to pay the ransom. But before handing the money to Scapin he repeats several times in the most comical tone: *qu'allait-il faire dans cette galère?* — What had he to do in that galley? This expression has become proverbial).
7. *Roues des tourniquets grinçants.* — The creaking wheels of fortune.
7. *Guignols.* — Punch and Judy.
12. *Échappée d'un tableau de Watteau.* — Looking as if she had stepped out of a Watteau-painting. (Watteau was a celebrated French painter of the 18th century, 1684-1721).
19. *Le comte avait....* — The count had at this time almost forgotten finances and colonels (*i. e.*: Miss Bernard and Miss de Hautefort).
23. *En toilette de bergère du Tendre.* — Dressed like a shepherdess of Tendre. [The *Pays du Tendre* was an allegorical Country of Love described by Mlle. de Scudery in the 17th century, on the map of which the names of cities and rivers were called Tenderness, Love, Passion, Hatred, Disdain, and so on.]
20. *Le chevalier de Boufflers.* — A French author and poet (1737-1815).
31. *Chiffonné par la main des Grâces.* — Dressed by the Graces. (Three beautiful goddesses who, according to Greek mythology, attended upon Venus).
201. — 3. *Tout en lui reprochant.* — While rebuking him.

Page. Line.

201. — 4. *Ce n'était pas tout à fait ça.* — She did not entirely meet his expectations.
9. *Un petit rire saccadé mis à la place des paroles qui ne lui venaient pas.* — A little forced laugh in the place of words which did not come to her.
11. *Trahissait l'embarras de la vanité aux abois.* — Betrayed the perplexity of vanity at bay.
18. *Une casaque collante.* — A close-fitting bodice.
20. *Chamarrés à la mode des Valois.* — Trimmed according to the Valois style. (The dynasty of Valois ruled France from 1328 to 1589.)
23. *Charles IX.* — A king of France from 1560 to 1574. (One of the Valois dynasty).
202. — 10. *Craignant que sa présence ne fit taire le ruisseau jaseur.* — Fearing that his presence would silence the babbling brook.
11. *Elle était lancée.* — She was excited.
203. — 4. *Il fait des démarches actives pour....* — He is taking active measures to....
14. *C'est au mari à trouver le secret de la serrure.* — It is for the husband to find the secret of the lock.

LE CHIEN ET LE LOUP.

NOTE.—This charming dialogue, written by A. Daudet when he was only twenty years old, is an imitation of the fable "Le Loup et le Chien" by La Fontaine. For a comparison it would be well to read this fable, in La Fontaine's works, book I., fable V.

204. — 2. *Un filet saignant et du chablis.* — An underdone filet and some chablis. (Chablis is a small town in Burgundy, and is renowned for its white wine).
5. *Deux œufs sur le plat avec un doigt de vinaigre.* — Two fried eggs with a little vinegar.
8. *Quelque agioteur en déveine.* — An unlucky speculator in stocks.

Page. Line.

204. — 10. *Un boursier à la hausse.* — A bull (term used in the Stock-Exchange. A bear is a *boursier à la baisse*).
12. *La vue de ce pauvre diable et le côté à côté....* — To see and to be so close by that poor wretch will be a great annoyance to me.
16. *Pour un rien je lui offrirais.* — I have a mind to offer him.
18. *Encore un peu je lui emprunterais.* — A little more and I would ask for some of his file.
205. — 4. *Déjà six huitres d'englouties.* — He has already swallowed half dozen oysters.
11. *En usez-vous ?* — Do you use it?
13. *Deux hommes à qui la langue démangeait.* — Two men longing to speak.
206. — 5. *Je rédige des entre-filets, des chroniques, des faits-divers.* — I write short articles, chronicles, sundries for the newspaper (*la feuille de journal*) of Mr. D.
7. *Un des piliers du journal.* — I am one of the supporters of this paper.
11. *La Revue des Deux-Mondes me guigne de l'œil.* — The "Revue des Deux-Mondes" (the most famous Review in France) has an eye on me. Or : is eager to have me for one of its writers.
16. *La vaisselle plate.* — Silver dishes (*Plate* from the Spanish *plata*, meaning silver).
18. *Dame! puisque....* — Well! since.... (*Dame* from the Latin *Domina* is an exclamation used only in good society in France, and is not at all intended as an oath.)
21. *La poésie vous liarde des œufs à la vinaigrette.* — Poetry gives you scarcely fried eggs with vinegar.
28. *Des billets de faveur.* — Complimentary tickets.
30. *Des laisser-passer sur toutes les lignes.* — Free tickets for all the railroads.
207. — 3. *Des coups de chapeau plus que des coups de canne.* — More bows than blows.

Page. Line.

207. — 7. *Mon existence est loin d'avoir....* — My life is far from being so soft and easy.
9. *J'ai loué à Chaville une chambre grande comme un dé à coudre.* — I hired in Chaville (small town near Versailles) a very small room (litt.: no larger than a thimble).
14. *Une existence irrégulière, désordonnée : la bohème, le débraillé, la faim.* — You live an irregular, disorderly life, and are always hungry. (*La Bohème* is the name of the crowd of men, principally artists and men of letters, living irregularly from hand to mouth).
21. *Je ne me trouve qu'aux endroits qui m'ont souri.* — I go only where it pleases me.
22. *Armé d'un pain de seigle et....* — Armed with a piece of brown bread and a walnut cane.
25. *Faire des débauches de mûres et me saouler comme un lansquenet avec l'eau des sources.* — To eat blackberries to excess and get as drunk as a lansquenet on spring-water. (A lansquenet is a German foot-soldier supposed to be a hard drinker, but not of water).
28. *Je vis dans la plus grande intimité.... qui me tutoient.* — I am perfectly at home in the forest of Orsay, filled with deer and wild-cats with whom I am very familiar. (*Litter.:* deer to whom I bow, cats which say thee and thou to me).
208. — 8. *La narine au vent.* — Scenting the wind.
13. *Accordez-moi d'y trouver.* — Acknowledge that you find there.
20. *N'ayez pas toujours le nez en l'air, petit hanneton.* — Don't be always up in the clouds, giddy fellow. (*Litter.:* un hanneton, a may-bug).
21. *Regardez-moi vos bottes éculées.* — Look at your boots down at the heels.
29. *Tenez, il est trop tard.* — Well, it is too late.
209. — 2. *Le fumet du journalisme me monte à la tête.* — I am intoxicated with the idea of being a journalist.

Page. Line.

209. — 5. *Fichtre*. — (Popular expression) The deuce.
 16. *Il faut pourtant que je cueille mes faits-divers*. —
 However, I must go and pick up a little news.
 24. *Comme un teneur de livres*. — Like a book-keeper.
 25. *Que me chantez-vous avec votre journalisme*. —
 What stuff are you telling me about your
 newspaper business.
 210. — 1. *J'aime mieux ma misère, ô gué*. — I prefer my
 poverty, o yes! (*O gué* is an old interjection
 expressing joy, used sometimes as a refrain in
 popular songs. See in Molière's, *le Misanthrope*,
 Act. I., Scene I: *J'aime mieux ma mie, ô gué*).
 6. *Ma liberté vous fait envie*. — You envy me my
 freedom.
 18. *Il conviendrait de faire une fin*. — It is time to
 settle down.
 19. *J'ai bien envie....* — I have a mind to....
 211. — 1. *Le rédacteur en chef*. — The Editor in chief.
 4. *Fatigué d'une vie de paresse et de hannelonnades*.
 — Tired with a lazy and giddy life.
 12. *Une place, si minime que vous me la fassiez*. —
 No matter how unimportant the position.

LES TROIS SEMEURS.

212. — 5.—6. *Les touffes d'aubépines fleuries secouaient, à
 chaque souffle de la brise, des envolées de pa-
 pillons et d'abeilles*. — The bunches of flowering
 hawthorne scattered at each breath of wind,
 swarms of butterflies and bees.
 10. *Le jour s'éteint, le ciel se voile*. — The day fades;
 the sky darkens.
 17. *Leurs cheveux en boucles que débouclait le vent*. —
 Their curly hair uncurled by the wind.
 23. *Ce qu'ils semblaient au dehors, ils l'étaient au
 dedans*. — What they seemed to be they were in
 reality.

Page. Line

213. — 1. *Le corps n'est que la doublure de l'âme.* — The body is but the representation of the soul.
5. *Client affamé de l'auberge Hasard. Litter. :* A famished customer of the inn Hazard. (*I. e. :* a man always hungry but seldom eating).
8. *Dormant sous l'auvent des granges, n'importe.* — Sleeping under the barn-sheds, no matter.
13. *Par une grande porte ouverte à deux battants.* — By a large wide-open door. (*Litter. :* with its two leaves open).
22. *Qu'il enfonçait, l'épée au soleil, les masses en déroute des troupes ennemies.* — That with his unsheathed sword he broke through the defeated masses of the hostile troops.
24. *Arcs décorés de bannières claquantes où battaient les ailes de la gloire.* — Arches ornamented with fluttering banners on which the wings of Glory were displayed.
26. *Ch., lui, songeait des songes moins épiques.* — Ch., he, dreamed less epic dreams.
214. — 6. *Il ne s'inquiétait aucunement des palais.* — He did not care at all for palaces.
12. *Pour admirer la rougeur des juvéniles aurores ou celle des couchants pensifs.* — To admire the rosy light of a new dawn or of the setting sun.
25. *Le petit gazouillis d'un nid qui se rendort.* — The sweet warbling of little birds falling asleep in their nest.
29. *Elle était si vieille et si loqueteuse.* — She was so old and ragged.
215. — 2. *Trois touffes de cheveux gris se recroquevillant hors d'un foulard.* — Three tufts of gray hair escaped from a dirty cotton head-kerchief.
4. *Elle était faite à souhait pour le désespoir des yeux.* — She was so ugly that she displeased every eye.
14. *La séculaire sans-dents.* — The toothless hag.
15. *La poétique du bon Perrault et de madame d'Aulnoy.* — The rules established by good-

Page. Line.

natured Perrault and Madame d'Aulnoy. (Perrault (1628-1703.) Countess d'Aulnoy (1650-1705). Both authors of very popular fairy tales.

215. — 19. *Les volants de sa robe étaient si remplis de fleurs de pierreries, que....* — The flounces of her dress were so heavily ornamented with flowers made of precious stones, that....
24. *Je vous veux du bien.* — I wish you well.
29. *Foi de bonne fée.* — Upon my faith as a good fairy.
216. — 11. *En écartant, d'un remuement de cheveux.* — In driving away, with a waving of her hair.
23. *Cuirassés d'or.* — In golden armor.
20. *Ch. ne se fit point prier.* — Ch. did not wait to be urged.
217. — 6. *Où enfouir ses trésors.* — In which he could hide his treasures.
11. *Ayant à peine pris garde à ce qui se passait.* — Having scarcely noticed what was going on.
19. *Cette semaille en vaut bien une autre.* This seed is well worth another one.
24. *Ses deux bras, lianes pour l'embrassement et lys pour la blancheur.* — Her two arms, convolvulus for embracing and lillies for whiteness.
29. *Sans savoir vers où.* — Without knowing whither.
218. — 6. *Les larrons, qui sont toujours aux aguets.* — The robbers who are always on the watch.
8. *Haillonneux.* — Ragged.

LE CHEVALIER DE FRILEUSE.

Dans le goût du 18^e siècle.

(In the style of the 18th century).

219. — 7. *Qui dit peau de philosophe parle d'un cuir à toute épreuve.* — And who says philosopher's skin, speaks of a leather which is proof against everything.
17. *On se prenait à l'aimer.* — One took a liking to him.

Page. Line.

219. — 18. *De son pied léger.* — With his light step.
220. — 8. *Les neiges m'en ont souvent paru empruntées.* — I often thought that the whiteness of his hair was not natural.
14. *Il tenait extrêmement à son blason.* — He was extremely attached to his coat of arms.
221. — 21. *Comme Médisance et Calomnie tiennent dans ces lieux peuplés leurs grands et leurs petits lits de justice.* — As Slander and Calumny hold their courts, both great and small, in those thickly peopled places. (*Lit de justice* meant first the seat occupied by the king during the formal sittings of Parliament, and was afterwards applied to the sittings themselves).
25. *Félix qui potuit.* — (The beginning of a familiar Latin quotation: *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*: He is a happy one who can know the cause of things).
31. *Il n'y a pas possibilité d'en disconvenir.* — There is no possibility of denying it.
222. — 1. *Le mieux c'est d'en prendre votre parti.* — The best thing is to make up your mind to it.
2. *Godiche.* — Stupid.
8. *Comme il sied de le faire en pareille perplexité.* — As a dog should do in such a case.
18. *Donne-moi une poignée de pattes.* — Give me your paw.
20. *Le plus beau (temps) du monde pour....* — (Malebranche was a celebrated French metaphysician (1638-1715). Once in a company he was requested to improvise and in spite of his wit was not able to compose anything better than the following silly couplet:
*"Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde,
 Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde."*
 We have to-day the finest weather to go riding on earth and water.

Page. Line.

222. — 28. *Turc en fit trois bonds par la chambre.* — Turc made three bounds across the room.
223. — 11. *Tu n'en établis pas assez la différence d'avec....* — You do not sufficiently establish the difference between a carpet and....
16. *Un premier bâillement d'appétit.* — A first hungry yawn.
26. *Le chevalier.... entama en silence le rude poil de son menton.* — The chevalier began to shave in silence the stiff beard of his chin.
30. *Un bourdon bleu.... à cheval sur un rayon de soleil.* — A blue drone.... riding on a sun-beam.
224. — 4. *Ce pauvre Gilbert.* — That unfortunate Gilbert. (A French poet who died in the hospital where he was taken after falling from a runaway horse; 1751-1780).
10. *En marquant du rasoir....* — Marking the rhymes and hemistiches with his razor.
16. *Mon père n'y avait point de prétention.* — My father was not so pretentious (did not pretend to be a poet.)
18. *Tu peux venir prendre les étrennes de ma barbe.* — Now that I am shaved you may be the first to caress me.
20. *Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui.* — (This line is taken from *Andromaque*, a tragedy by the great French poet Racine, which was performed in 1667 and established the reputation of the young author 1639-1699).
26. *Le paysage se découpait en relief.* — The landscape stood out in bold relief.
27. *Des chapelets d'oiseaux s'égrenaient sur les bois.* — A great many birds were passing in the woods.
225. — 1. *Sur le pas des chaumières, des marmots.* — On the thresholds of the straw-thatched cottages, little children (*Marmots*, in familiar English : kids).
7. *Filait comme une flèche.* — Sped like an arrow.
13. *Passe encore.* — That might be.

Page. Line.

225. — 18. *De façon à dépiter Arachné.* — In a manner to vex Arachne. (Arachné was a young Lydian who excelled in the art of embroidering. Minerva tore one of her embroideries and Arachne in despair hanged herself. The goddess transformed her into a spider).
31. *On met ma raison à l'épreuve de la truffe.* — She (the Countess) tries to blind my judgment with truffles.
226. — 6. *L'abbé Delille.* — (A French poet (1738-1813) who translated Virgil and Milton into French).
8. *Une auberge sortable.* — A suitable inn.
13. *En fort bel apparat et entourée de tout son domestique.* — In a very fine dress and surrounded by all her servants.
17. *Flore.* — (The goddess of flowers).
20. *Zéphyr.* — (The wind blowing from the west).
29. *Une inaltérable bonté resplendissait dans tout cet aimable visage.* — An unvarying goodness shone in all that amiable face.
30. *Il fallait l'entêtement du chevalier pour avoir résisté.* — All the chevalier's obstinacy had been needed to have resisted.
227. — 10. *Tant et si bien.* — So much and so well.
12. *Il comprit qu'elle en voulait à sa liberté.* — He understood that she had designs on his liberty.
17. *L'illusion, noble dame, habite vos yeux charmants.* — Your lovely eyes deceive you, noble lady.
22. *Il est des gens qui naissent quatrième au whist.* — Some persons are born to make the fourth at whist.
228. — 4.—5. *Mot charmant qui avait versé dans l'âme du chevalier des torrents écumeux de perplexité.* — Charming word which had filled the soul of the chevalier with perplexity. (*Litter.*: with foaming torrents of perplexity).
23. *Il s'éloigna, non sans pester intérieurement....* — He went away, not without raging inwardly.

Page. Line.

228. — 30. *Une telle fidélité ne laissa point de l'intimider.* —
Such fidelity did not fail to intimidate him.
229. — II. *Un riche surtout d'argent.* — A beautiful silver
epergne.
13. *De fraîches bergeries.* — Fresh rural scenes.
23. *Château Louis XIII.* — A castle built during the
reign of Louis XIII.
230. — I. *Turc lui manquait.* — He missed Turc.
- II. *Il se sentit envie de se jeter aux pieds de la pauvre
femme.* — He felt a desire to throw himself at
the feet of the poor woman.
23. *Bas les pattes, donc !* — Down with the paws, you !
28. *Le domestique se retira dans sa stupeur.* — The
astounded servant retired.
231. — 7. *Vous vous méprenez.* — You misunderstand me.
10. *Or, tout est là.* — And this is the only thing.
14. *Je vous rends les armes.* — I surrender.
27. *Elle s'assit devant l'épinette, à laquelle elle fit
murmurer....* — She seated herself before the
spinet which she made murmur....
232. — 3. *Mais de fait.* — But in fact.
8. *La romance accentuait son mélancolique refrain.* —
The romance accentuated its melancholy refrain.
- II. *Un peu rodomonts.* — Somewhat of a bully.
15. *Le printemps lui envoyait de si bonnes bouffées de
renouveau.* — The spring brought him such good
whiffs of renewed nature.
31. *Célibataire comme devant.* — Bachelor as before.
233. — 7. *Grand chasseur devant Dieu.* — Mighty hunter
before the Lord.
8. *Chiens courants, couchants, d'arrêt.* — Hounds,
setters, pointers.
- II. *C'était bien la peine.* — It was not worth while.
-

LA SŒUR DE LAIT.

The foster-sister.

Page. Line.

234. — 3. *En robe noire, en bandeaux bien sages.* — With a black gown and her hair plainly dressed.
6. *Ses hommes de peine.* — His porters. (The men who perform all the rough work in a store).
13. *Un petit godet de grenaille de plomb.* — A small cup full of small shot. (Used to dry the pen).
235. — 2. *Si nous nous en chargions.* — What, if we were to take charge of her?
5. *A la bonne heure.* — Well, I expected that from you.
6. *Se souciant peu d'être vu.* — Not caring at all if he were seen.
11. *Je viens de faire un bon coup dans les quinquinas.* — I have just made a good deal in quinine.
13. *Argenteuil.* — (A small city in the suburbs of Paris).
13. *Ce sera un but de promenade.* — It will be an object for our walk.
15. *Avait fondu deux maisons.* — Had consolidated two houses.
16. *Était le fils du "Pilon d'Argent."* — Was the son of the "Silver Pestle."
21. *Guérin.* — A French painter born in Paris (1774-1833).
25. *Rendant le pain béni à leur paroisse.* — (In some churches every Sunday a basket full of small pieces of cake is blessed by the priest and distributed among the persons attending divine service. This cake is paid for by the prominent men in the parish, each in his turn).
27. *Ignorant les secrets de la vente à faux poids.* — Ignoring the secrets of false weights.
236. — 1. *Les Blancs-Manteaux; Saint-Merry.* — (Two parish-churches in Paris.)
5. *Dans une maison aussi lourde.* — In so large a concern.

Page. Line.

236. — 14. *Au Grand-Véfour.* — (A first class restaurant in Paris).
22. *Un héritier s'était fait attendre.* — They had waited a long while for an heir.
27. *Au moment du coup de feu des colles de poisson.* — At the very moment when the business in fish-glue was booming.
30. *Une nourrice sur lieu.* — A resident nurse.
237. — 3. *Nounou.* — (A familiar name for a wet-nurse).
21. *Couleur de ciel en été.* — The color of a summer sky.
22. *Son méchant bonnet de deuil.* — Her ugly mourning-cap.
238. — 2. *Pas vrai, Mimi?* — Is it not so, Mimi?
9. *Une tonnelle chauve.* — A lattice.
13. *Un casque en paille de canotier.* — A straw-helmet, such as are worn by boatmen.
17. *On batifola dans l'herbe.* — They had a frolic on the grass.
18. *On fit une partie de canot.* — They had a boat-ride.
21. *Ah! l'on ne s'était rien refusé.* — They had not been niggardly.
23. *Écroulés de sommeil sur les genoux de la bonne.* — Sleeping in a heap on the maid's lap.
239. — 2. *C'étaient décidément...* — These Bayards were decidedly good-hearted people.
16. *Un peu empoté* — A little dull.
21. *S'animait et se dégourdissait à vue d'œil.* — Grew noticeably lively and bright.
240. — 11. *Tiens.* — For example.
16. *J'en prends note.* — I shall remember that.
27. *Il va falloir fermer le magasin.* — It is time to close the store.
28. *Où le vent de novembre...* — Where the gas flickers and flares in the November wind.
241. — 1. *Bayard porte maintenant un gros ventre à breloques.* — Bayard is now a stout man.
12. *Çà y est.* — We succeeded.

Page. Line.

241. — 20. *Ce n'était pas malin.* — It was not a very difficult task.
22. *Nous tenions à garder.* — We insisted on keeping.
242. — 9. *Il ne se doute pas.* — He does not suspect.
22. *Ont tenu à ce que la noce eût lieu chez eux.* — Insisted that the wedding should take place at their home.
23. *On est en plein été.* — It is midsummer.
243. — 12. *Comme ces fleurs sentent fort.* — How strong these flowers smell.
15. *Empressée comme une femme de chambre.* — As assiduous as a lady-maid.
25. *Elle se laisse tomber dans un fauteuil.* — She sinks into an arm-chair.
244. — 2. *Si bien mis.* — So well dressed.
8. *Elle jouait à cache-cache.* — She played hide and seek
11. *Elle ne peut plus s'empêcher de fredonner.* — She can no longer help humming.
22. *Heurtant le parquet de la tête et de l'épaule.* — Striking the floor with her head and shoulder.

MARCEL.

245. — 2. *Que* is redundant here.
9. *Ils ont changé, eux, mais non pas la tendresse qu'ils surent nous inspirer autrefois.* — They have changed, the friends, but not the tenderness with which they formerly inspired us.
17. *Je m'en rends trop compte.* — I am only too well aware.
23. *L' Ile-de-France.* — (An old Province of which Paris was the capital.)
246. — 4. *Tout inconnues que doivent rester ces pages.* — Unknown though these pages may remain.
5. *Et de penser à.* — And if I thought of... that would.
18. *Ses palettes secouaient une pluie de gouttes.* — Its paddles scattered a shower of drops.

Page. Line.

246. — 21. *Le clocher à jour de l'église et sa flèche inachevée.* — The open tower of the church and its unfinished spire.
22. *Que j'ai souvent contemplé.* — How often I have contemplated.
28. *Le lumineux apaisement qui tombait du ciel.* — And the luminous calm which descended from the sky.
247. — 10. *Dans cette ville perdue.* — In this sleepy city.
18. *Au fond.* — In reality.
22. *Heures de souvenirs vivants.* — Hours of vivid memory.
24. *Et vivant, il l'est à un tel degré.* — And vivid it is to such a degree, at this moment, the memory of Marcel.
26. *Comme on voit son double dans les contes de sorcellerie.* — As one sees one's double in stories of sorcery.
248. — 3. *La plus intéressée des combinaisons bourgeoises.* — The most interested of bourgeois motives.
9. *Donnaient beaucoup à faire à l'imagination de mes parents.* — Made a great opening for the imagination of my parents.
13. *Il doit avoir un fier magot.* — He must have a fine hoard.
14. *Sa pension, sa croix.* — His pension and the yearly income paid him for his cross (of the *Légion d'honneur*). (In France the soldiers receive a pension when they have the cross.)
27. *N'était pas sans avoir deviné...* — Had not failed to guess.
31. *Le personnage de 40 ans, touché au foie.* — The personage of 40 years, with a bad liver.
249. — 5. *A quoi bon et de quoi me servirait-il ?* — For what good, and of what use would it be to me?
8. *Une liasse d'obligations vaudra-t-elle jamais...* — Would any number of bonds be worth...
16. *Comme le feuillage se faisait intense...* — And how dark the foliage was against the blue sky...

Page. Line

249. — 25. *Sans doute il lui gardait ce romanesque dévouement...* — Without doubt he retained for her that romantic devotion...
250. — 4. *S'étaient brouillés à ne jamais le revoir avec...* — Had quarrelled with their only son, to the point of never seeing him again...
7. *Une créature rencontrée à Paris.* — A creature whom he met in Paris.
11. *La sévérité de la veuve isolée... n'avait pu tenir.* — The severity of the lonely widow... had not held out before the idea.
18. *Cette rancune d'après la mort.* — This malice after death.
19. *Le plus inexpiable.* — The most unattonable.
27. *Les bandeaux gris dont s'encadrait...* — The bands of grey hair wich surrounded her face...
- 251 — 6. *Des tilleuls aux branches émondées et taillées en couvert.* — The linden trees with branches trimmed and cut so as to form a canopy.
9. *Revêtue d'une vigne en espalier.* — Covered with a trellised vine.
20. *Il paraissait mon cadet de plusieurs années.* — He appeared my junior by several years.
21. *D'un bleu comme noyé.* — Of a liquid blue.
30. *Vous vous faites du mal.* — You injure yourself.
252. — 14. *Je n'y tins pas.* — I could not control it.
15. *Nous avions tour à tour frayé connaissance avec...* — We had alternately made acquaintance with...
253. — 9. *Un tapis de fines aiguilles séchées.* — A carpet of fine dry needles...
12. *L'irraisonné, le naïf élan de pitié.* — The thoughtless, the naïf transport of pity.
14. *Je le suppliais de ne pas m'en vouloir.* — I begged him not to be angry with me.
21. *Un coup de foudre d'amitié,* — A burst of affection.
28. *Il avait si mal à toute l'âme, cet orphelin.* — He was so sick at heart, this orphan.

Page. Line.

254. — 10. *Nous voilà tous deux à fixer...* — We both began to make...
20. *Son âme déveloutée de cinquante ans.* — His hardened heart of fifty years.
30. *Et qu'il fallût envelopper.* — And who needed to be surrounded.
255. — 8. *C'était moi toujours qui mettais mon orgueil à lui épargner.* — It was always I, who took pride in sparing him.
10. *Dans quelque ruisseau.* — In some little brook.
17. *Dans les chimères d'aventures lointaines que nous*
18. *ébauchions..* — In the idle fancies of distant adventures which we imagined...
256. — 5. *Etendus à l'ombre d'un plongeon.* — Lying in the shadow of a diving-board.
6. *Ou tapis sur les marches de l'escalier de pierre.* — Or crouching on the steps of the stone staircase.
15. *Il me l'évoquait...* — He pictured her to me...
19. *N'en avait plus que pour huit jours.* — Could not last more than eight days.
257. — 4. *Qui soudain se prenait à pleurer...* — Who suddenly began to cry...
26. *J'ai envie de me sauver.* — I want to run away.
258. — 11. *Il me faut faire appel.* — I have to call to mind.
17. *Dans la mythologie dont nous étions pleins.* — In the Mythology of which we were full.
28. *Cette inspiration d'en haut..* — That inspiration from above...
259. — 11. *Et nous voilà tous les deux à calculer le moyen pratique...* — And we both began to calculate the practical means...
24. *Ne fût-ce qu'une minute.* — If only for a moment.
260. — 8. *Qui soulevait mon jeune courage...* — Which sustained my childish courage...
12. *Borne kilométrique.* — Mile stone.
18. *Nous n'aurions pas été très rassurés...* — We would not have felt very much at ease.

Page. Line.

260. — 27. *Mais il s'agissait bien de fantômes...* — But we did not think of phantoms...
31. *Lueur blafarde.* — Dim light.
261. — 4. *Dont le long ruban se déroulait maintenant.* — Which now unrolled like a long ribbon.
11. *Affaissés de nouveau...* — Sunk down again...
15. *Le chevalier à la Triste Figure.* — The Knight of the doleful countenance. *i. e.* don Quixote.
18. *Envoyées à notre recherche dès le matin ..* — Sent in search of us in the morning.
30. *Je devins lâche.* — I became a coward.
262. — 11. *Que Mme A. pardonne à Marcel.* — May Mrs. A. forgive Marcel.
14. *Et qu'elle ne sache rien de tout cela.* — And let her know nothing of all this.
15. *Elle lui en voudrait davantage.* — She would dislike him still more.
28. *Dont j'avais fui la maison.* — From whose house I had run away.
263. — 10. *Il y a de quoi, garnement.* — He might well be tired, rascal.
11. *Il t'espère.* — He hopes to see you.
12. *Pas un traître mot.* — Not a single word.
264. — 5. *L'avait emporté sur la haine impie...* — Had outweighed her wicked hatred of the dead woman.
25. *De celle où l'amiral...* — As for the one where the admiral...
265. — 10. *Tant changé en noir, en triste, en moindre, pour tout avouer.* — I have become so low-spirited, so sad, my feelings have altered so much, in truth.
20. *Rongé de manies.* — Full of hobbies.
- 25.-27. *C'est une triste loi...* — It is a sad law but a very true one, that in friendship as in love, to revive the pleasant recollections of old one must revive them alone.

TABLE DES MATIÈRES.

LE MIROIR, par Catulle Mendès.....	1
POUR UNE CANNE, par André Theuriet... ..	8
LA SOURCE DE LA GUÉRISON, par X. Marmier	15
L'INFIRME, par Guy de Maupassant.....	19
LA CLOCHE, par Jules Lemaître.....	27
LE PARDON, par François Coppée.....	37
LE SINGE, par Alphonse Daudet.....	44
LA DAME A L'ÉVENTAIL BLANC, par Anatole France....	49
MON PERROQUET, par Léon de Tinseau.....	54
L'AVEUGLE, par Paul Manuel.....	65
LE PARRAIN, par François Coppée....	74
IL Y A CENT ANS, par Ernest Daudet	82
LES DEUX CYCLONES, par Ludovic Halévy.....	90
MAISON A VENDRE, par Alphonse Daudet.....	103
LA FILLE DU COLONEL, par Georges Ohnet.....	110
LE LOUIS D'OR, par François Coppée.....	119
LA NIHILISTE, par Léon de Tinseau	126
LA MÉMOIRE DU CŒUR, par Catulle Mendès... ..	135
MA FEMME VA AU BAL, par Gustave Droz.....	141
MADAME JAMBE, par Ernest Daudet.....	152
LE GARDE, par Guy de Maupassant.....	160
MARINETTE, par Paul Perret.... .	171
L'ENFANT, par Anatole France.....	182
LA FIANCÉE DU ROI, par Paul Bourget	189
LE TOURNIQUET, par Étincelle (Vicomtesse de Perrony).	194
LE CHIEN ET LE LOUP, par Alphonse Daudet.....	204
LES TROIS SEMEURS, par Catulle Mendès.....	212
LE CHEVALIER DE FRILEUSE, par Emile Bergerat....	219
LA SŒUR DE LAIT, par François Coppée....	234
MARCEL, par Paul Bourget.....	245
NOTES.....	267

AUTEURS ET DATES DE LEUR NAISSANCE.

BERGERAT (Emile)	1845
BOURGET (Paul).....	1852
COPPÉE (François).	1842
DAUDET (Ernest).....	1837
DAUDET (Alphonse)...	1840
DROZ (Gustave).....	1832
ÉTINCELLE (Vicomtesse de Perrony).....	1850
FRANCE (Anatole).....	1844
HALÉVY (Ludovic).....	1834
LEMAITRE (Jules).....	1850
MANUEL (Paul).	1854
MARMIER (Xavier).....	1809-1892
MAUPASSANT (Guy de)....	1850-1893
MENDÈS (Catulle)	1843
OHNET (Georges).....	1848
PERRET (Paul).....	1831
THEURIET (André).....	1833
TINSEAU (Léon de).....	1844

PUBLICATIONS
— IN —
French and Other Languages
— OF —
WILLIAM R. JENKINS,
New York.

Attention is particularly called to the following series of reprints as of great value to the student as well as to the general reader of French. The romances and plays are interesting as stories, representative of the authors, of high literary value and pure in morality. They are tastefully printed, cheap, and suitable as well for the class-room as the library.

ROMANS CHOISIS.

12mo, Paper, 60 Cents. Cloth, 85 Cents.

- No. 1.—**DOSIA**, by MME. HENRY GRÉVILLE. One of the brightest and most amusing of this popular author's stories. With a preface and explanatory notes by A. DE ROUGEMONT, A.M., Professor at University of Chautauqua. 214 pages.
- No. 2.—**L'ABBÉ CONSTANTIN**, by LUDOVIC HALÉVY, whose delicate charm and beauty of story has won its author the coveted chair in the Académie Française. With English notes by F. C. DE SUMICHRAST, Assistant Professor of French in Harvard University. 193 pages.
- No. 3.—**LE MARIAGE DE GÉRARD**, by ANDRÉ THEURIET. A delightful story of French provincial life by one of the most elegant of French writers. 234 pages.
- No. 4.—**LE ROI DES MONTAGNES**, by EDMOND ABOUT, Which is one of the cleverest, most amusing and brilliant of this lamented author's romances. With a biographical notice and explanatory notes in English by F. C. DE SUMICHRAST, Assistant Professor of French in Harvard University. 297 pages.
- No. 5.—**LE MARIAGE DE GABRIELLE**, by DANIEL LESUEUR. An interesting story of Parisian life, written so cleverly that it has been crowned by the French Academy. 257 pages.
- No. 6.—**L'AMI FRITZ**, by ERCKMANN-CHATRIAN. One of the most delightful and humorous of these clever authors' romances. With notes by Prof. C. Fontaine, B.L., L.D., Director of French in Washington's High Schools. 303 pages.
- No. 7.—**L'OMBRA**, by A. GENNEVRAYE. A romantic story of Italian and English society. 216 pages.
- No. 8.—**LE MAÎTRE DE FORGES**, by GEORGES OHNET. One of the most powerful and interesting of contemporaneous novels. 341 pages.

- No. 9.—LA NEUVAINNE DE COLETTE, by * * * reprinted from the "*Revue des Deux Mondes*." A bright, amusing and original romance of a young girl. 236 pages.
- No. 10.—PERDUE, by MME. HENRY GRÉVILLE 359 pages.
- No. 11.—Mlle. SOLANGE, (Terre de France), by FRANÇOIS DE JULLIOT. Ouvrage couronné par l'Académie Française. With explanatory notes in English by C. FONTAINE, B.L.; L.D.; Director of French in Washington's High Schools. 359 pages.
- No. 12.—VAILLANTE, ou *Ce que femme veut*, by JACQUES VINCENT. (Montyon prize.) 227 pages.
- No. 13.—LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGT JOURS. By JULES VERNE. 358 pages.
- No. 14.—LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE, by OCTAVE FEUILLET. An excellent edition of this popular romance. 204 pages.
- No. 15.—LA MAISON DE PENARVAN, by JULES SANDEAU. One of this author's best written and most interesting works. 292 pages.
- No. 16.—L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE, par EDMOND ABOUT. A fascinating story full of humorous situations.
- No. 17.—SANS FAMILLE, par HECTOR MALOT, abridged and arranged for school use by Prof. P. BERCY, B.L., L.D. 430 pages.
- No. 18.—COSIA, by ANDRÉ MICHEL DURAND. 165 pages.
- No. 19.—MON ONCLE ET MON CURÉ, by JEAN DE LA BRÈTE. Ouvrage couronné par l'Académie Française. A pleasant and pure bit of fiction well adapted for use in schools. With explanatory notes in English by F. C. DE SUMICHRIST, Assistant Professor in French at Harvard University. 257 pages.
- No. 20.—LA LIZARDIÈRE, by HENRI DE BORNIER. 247 pages.
- No. 21.—NANON, by GEORGE SAND. A simply told story in which countless details of the French Revolution are interviewed. George Sand's life of study and interest in history, politics and literature, made her particularly fitted for this work. With introduction and explanatory English notes by B. D. WOODWARD, Ph.D.; Tutor in the Romance Languages at Columbia College. 431 pages.

The series will be continued with stories of other well-known writers.

MISCELLANEOUS.

- GRAZIELLA. By A. DE LAMARTINE. A new and tasteful edition of this charming idyl of Italian life. With explanatory English notes by C. FONTAINE, B.L., L.D., Director of French in Washington's High Schools. 12mo, paper, 173 pages..... 45c
- CINQ-MARS. By ALFRED DE VIGNY. A new and handsome edition of this well-known historical French novel has been published, and arrangement has been made for its issue here, with explanatory notes in English. 12mo, cloth, \$1.25

LA TULIPE NOIRE. By ALEXANDRE DUMAS. A very pretty and cheap edition of this interesting and popular historical romance, which is excellently adapted for classes. 12mo, paper, 304 pages.....45c.

The second series is the

THÉÂTRE CONTEMPORAIN

comprising some of the best contemporaneous French dramatic literature, and of invaluable use to the student in colloquial French. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

25 CENTS EACH.

- No. 1.—**LE VOYAGE DE M. PERRICHON.** By E. LABICHE. With notes in English by SCHELE DE VERE, Professor of Modern Languages at the University of Virginia. 78 pp., 25c.
- No. 2.—**VENT D'OUEST**, 20 pages, } By E. D'HERVILLY.
LA SOUPIÈRE. 18 pages, } 1 vol.....25c.
- No. 3.—**LA GRAMMAIRE.** By E. LABICHE. With notes in English by SCHELE DE VERE, Professor of Modern Languages at the University of Virginia. 43 pages....25c.
- No. 4.—**LE GENTILHOMME PAUVRE.** By DUMANOIR and LAFARGUE. With English notes by CASIMIR ZDANOWICZ, late Professor of Modern Languages, at the Vanderbilt University. 82 pages.....25c.
- No. 5.—**LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS,** }
 By LÉON GOZLAN. } 45 pages..25c.
AUTOUR D'UN BERCEAU,
 By E. LEGOUVÉ. }
- No. 6.—**LA FÉE**, 43 pages. By OCTAVE FEUILLET.....25c.
- No. 7.—**BERTRAND ET RATON.** By E. SCRIBE. 108 pp., 25c.
- No. 8.—**LA PERLE NOIRE.** By VICTORIEN SARDOU. 72 pp., 25c.
- No. 9.—**LES DEUX SOURDS.** By JULES MOINAUX. 37 pp., 25c.
- No. 10.—**LE MAÎTRE DE FORGES.** By GEORGES OHNET. With English notes by PROF. C. FONTAINE, B.L., L.D., Director of French in Washington's High Schools. 112 pages.....25c.
- No. 11.—**LE TESTAMENT DE CESAR GIRODOT.** By ADOLPHE BELOT AND E. VILLETARD, with English notes by PROF. GEO. CASTEGNIER. 98 pages.....25c.
- No. 12.—**LE GENDRE DE M. POIRIER.** By ÉMILE AUGIER AND JULES SANDEAU, with English notes by F. C. DE SUMICHRASST, Assistant Professor in French at Harvard University. 111 pages.....25c.
- No. 13.—**LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE.** By ÉDOUARD PAILLERON, with English Notes by PROF. ALFRED HENNEQUIN, of the University of Michigan. 124 pages.....25c.

- No. 14.—LA LETTRE CHARGÉE. By E. LABICHE; with Annotations, by PROF. V. F. BERNARD. 23 pages.....25c.
- No. 15.—LA FILLE DE ROLAND. By HENRI DE BERNIER. 96 pages 25c.
- No. 16.—HERNANI. By VICTOR HUGO, with English notes by GUSTAVE MASSON. 151 pages 25c.
- No. 17.—MINE ET CONTRE-MINE. By PROF. A. GUILLET, with English notes by the Author. 97 pages.....25c.
- No. 18.—L'AMI FRITZ, with English notes, by PROF. A. HENNEQUIN, of the University of Michigan. 96 pages..25c.
- No. 19.—L'HONNEUR ET L'ARGENT. By F. PONSARD, with English notes by F. C. DE SUMICHRIST, Assistant Professor in French at Harvard University. 135 pages, 25c.
- No. 20.—LA DUCHESSE COUTURIÈRE, by Mme. E. VAILLANT GOODMAN, adapted especially for the use of young ladies' schools and seminaries.....25c.

The third series comprises some of the very best short stories, *nouvelles* of French authors. They are very prettily printed, of convenient size, and are issued under the title of

CONTES CHOISIS,

and are published at the uniform price of

Paper, 25 cents; Cloth, 40 cents each.

- No. 1.—LA MÈRE DE LA MARQUISE. By EDMOND ABOUT. A most delightful and amusing story. With explanatory notes in English by C. FONTAINE, B.L., L.D., Director of French in Washington's High Schools. 135 pages.
- No. 2.—LE SIÈGE DE BERLIN ET AUTRES CONTES. By ALPHONSE DAUDET. Comprising six of this brilliant author's charming short stories. With explanatory notes in English by Prof. E. RIGAL, B.-ès S.; B.-ès L. 73 pages.
- No. 3.—UN MARIAGE D'AMOUR. By LUDOVIC HALÉVY. A delightful little love romance, pure, bright and delicious. 73 pages.
- No. 4.—LA MARE AU DIABLE. By GEORGE SAND. A charming idyl of French country life. With explanatory notes in English by C. L. FONTAINE, B.L., L.D., Director of French in Washington's High Schools. 142 pages.
- No. 5.—PEPPINO, by L. D. VENTURA, is a story of Italian Life in New York, written by a well-known professor of languages. 65 pages.
- No. 6.—IDYLLES, by MME. HENRY GRÉVILLE, contains six stories, full of sentiment and poetry, and in this delightful author's most elegant style. 110 pages.

- No. 7.—CARINE. By LOUIS ÉNAULT. An entertaining love story, of which the scene is laid in Sweden. 181 pages.
- No. 8.—LES FIANCÉS DE GRINDERWALD. By ERCKMANN-CHATRIAN. Containing, besides this amusing little romance, the characteristic one of "Les Amoureux de Catherine." 104 pages.
- No. 9.—LES FRÈRES COLOMBE. By GEORGES DE PEYREBRUNE. One of the most exquisitely written stories of the series. With English notes by F. C. DE SUMICHRAST, Assistant Professor in French at Harvard University. 136 pages.
- No. 10.—LE BUSTE. By EDMOND ABOUT. An entertaining story of Parisian life, full of the author's bright humor, and in his well-known style. 145 pages.
- No. 11.—LA BELLE-NIVERNAISE. By ALPHONSE DAUDET. A charming idyl of life on the Seine. With English notes by PROF. GEO. CASTEGNIER, B.-ès S.; B.-ès L. 111 pages.
- No. 12.—LE CHIEN DU CAPITAINE. By LOUIS ÉNAULT. A delightfully humorous story, with a dog hero,—charmingly narrated. With English notes by F. C. DE SUMICHRAST, Asst. Professor in French at Harvard University. 158 pages.
- No. 13.—BOUM-BOUM. By JULES CLARETIE, with other exquisite little stories. With explanatory notes in English by C. FONTAINE, B.L., L.D. Director of French in Washington's High Schools. 104 pages.
- No. 14.—L'ATTELAGE DE LA MARQUISE, by LÉON DE TINSEAU, and UNE DOT, by E. LEGOUVÉ. With English Notes by F. C. DE SUMICHRAST, Assistant Professor of French at Harvard University. 111 pages.
- No. 15.—DEUX ARTISTES EN VOYAGE, by COMTE DE VERVINS, with two other stories.
- No. 16.—CONTES ET NOUVELLES, with a preface by A. BRISSON, by GUY DE MAUPASSANT. 105 pages.
- No. 17.—LE CHANT DU CYGNE, by GEO. OHNET. With explanatory notes in English by F. C. DE SUMICHRAST, Assistant Professor in French at Harvard University. 91 pages.

THEATRE FOR YOUNG FOLKS.

A series of original little plays suitable for class reading or school performance, written especially for children, by MM. Michaud and de Villeroy. Printed in excellent type, duodecimo form.

The list comprises

- No. 1.—LES DEUX ÉCOLIERS. 26 pages. By A. LAURENT DE VILLEROY.....10c.

- No. 2.—LE ROI D'AMÉRIQUE, 8 pages, By H. MICHAUD. 10c.
 " 3.—UNE AFFAIRE COMPLIQUÉE, 8 pages, " 10c.
 " 4.—LA SOMNAMBULE, 16 pages, }
 " 5.—STELLA, 16 pages..... } For Girls " 10c.
 " 6.—UNE HÉROÏNE, 16 pages.... }
 " 7.—MA BONNE, 14 pages..... }
- MICHAUD (HENRI.) POÉSIES DE QUATRE A HUIT
 VERS. A choice selection of simple French poetry, suitable for little children to read and recite. 12mo, paper..20c.

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Under this general title is issued a series of classical French works, carefully prepared with historical, descriptive and grammatical notes by competent authorities, which will be offered at a low price and in a very tasteful form.

- No. 1.—L'AVARE. Par Molière. With elaborate annotations by SCHELE DE VERE, Professor of Modern Languages at the University of Virginia. 105 pages. Paper, 25c. Cloth.....40c.
 No. 2.—LE CID. Par Corneille. Annotated by Prof. SCHELE DE VERE. 87 pages. Paper, 25c. Cloth.....40c.
 No. 3.—LE BOURGEOIS GENTILHOMME. Par Molière. Annotated by Prof. SCHELE DE VERE. Paper, 25c. Cloth..40c.
 No. 4.—HORACE, by CORNEILLE, with annotations in English by F. C. DE SUMICHRIST, Assistant Professor in French at Harvard University. 70 pages. Paper, 25c. Cloth..40c.
 No. 5.—ANDROMAQUE, by RACINE, with annotations in English by F. C. DE SUMICHRIST, Assistant Professor in French at Harvard University. 72 pages. Paper, 25c. Cloth.....40c.

In Preparation :

ATHALIE. — LES PRÉCIEUSES RIDICULES. —
 LE BARBIER DE SÉVILLE.

THE FRENCH LANGUAGE.

TEXT-BOOKS FOR STUDENTS.

- LIVRE DES ENFANTS. *Pour l'étude du français.* By PAUL BEROY, B.L., L.D. A simple, easy and progressive French Primer, in the natural method, for young students, by the author of La Langue Française, with upwards of fifty illustrations. 12mo, cloth, 100 pages.....50c.
 LE SECOND LIVRE DES ENFANTS. By PAUL BEROY, B.L., L.D. A continuation of LIVRE DES ENFANTS, illustrated with over fifty pictures upon which the lessons are based. 12mo, cloth, 148 pages.....75c.
 LA LANGUE FRANÇAISE. 1ère partie. Méthode pratique pour l'étude de cette langue. By PAUL BEROY, B.L., L.D. 12mo, cloth, 292 pages.....\$1.25

- LA LANGUE FRANÇAISE.** 2ème partie (for intermediate classes), variétés historiques et littéraires. By PAUL BERCY, B.L., L.D. 12mo, cloth, 276 pages.....\$1.25
- LE FRANÇAIS PRATIQUE.** By PAUL BERCY, B.L., L.D. This new book is written for special instruction of Americans intending to travel in France. It can be used as a first book for every one wishing to make a thorough study of the French. 1 vol., 12mo, 191 pp., cloth....\$1.00
- SANS FAMILLE.** By HECTOR MALOT, abridged and arranged for School use by Prof. P. Bercy, B.L.L.D., director of P. Bercy's School of Languages, N. Y. 12mo, cloth...\$1.00
- ANTONYMES DE LA LANGUE FRANÇAISE.** Exercices Gradués pour classes intermédiaires et supérieures des Ecoles, Collèges et Universités. Par PROF. A. MUZZARELLI, A.M., Director of the N. Y. Sauveur School of Languages.....
- Livre de L'Élève. Cloth, 185 pages\$1.00
- Livre du Maître. Cloth, 185 pages.....\$1.50
- FIRST COURSE IN FRENCH CONVERSATION.** By Prof. CHARLES P. DU CROQUET. A manual for class or private use in acquiring a practical knowledge of conversational French. 12mo, cloth.....\$1.00
- THE FRENCH VERB.** By Prof. SCHELE DE VERE, Ph.D., LL.D., of University of Virginia. 1 vol., 12mo, cloth, \$1.00
- SYNTAXE PRATIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE POUR LES ANGLAIS,** suivi d'exercices distribués dans l'ordre des règles et d'une nouvelle arrangée pour servir d'exercices, par B. MÉRAS, Auteur de "L'Étude Progressive de la Langue Française." 12mo, cloth, 206 pages.....\$1.25
- LES POÈTES FRANÇAIS DU XIXÈME SIÈCLE,** with biographical and explanatory notes in English, by PROF. C. FONTAINE, B.L., L.D., Director of French in Washington's High Schools. 12mo, cloth, 402 pages.....\$1.25
- LES PROSATEURS FRANÇAIS DU XIXÈME SIECLE,** containing the best selections of the modern French authors, with biographies and English explanatory notes by Prof. C. FONTAINE, B.L., L.D., Director of French in Washington's High Schools. 12mo, roan, cloth.....\$1.25
- FABLES CHOISIES DE LA FONTAINE,** with explanatory foot notes in English and a biography by Madame B. BECK of the Brearley School. 16mo, board.....40c.
- EXTRAITS CHOISIS DES ŒUVRES DE FRANÇOIS COPPÉE,** with explanatory notes in English by Prof. GEO. CASTEGNIER, B.-ès S. and B.-ès L. 12mo,...cloth, 90c.

JUST PUBLISHED.

- MANUEL DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE. Com-
prenant: 1° des notices biographiques et littéraires,
2° des œuvres ou morceaux choisis de chaque auteur,
3° des notes explicatives, 4° un questionnaire détaillé
pour chaque auteur, par A. DE ROUGEMONT, A. M.,
Professor at Chautauqua University. 12mo, cloth....\$1.25
- COLLEGE PREPARATORY FRENCH GRAMMAR. By
CHAS P. DUCROQUET. Grammar, Exercises, and Read-
ing. The most *practical* French Grammar yet published.
12mo, cloth.....\$1.25
- P. BERCY'S FRENCH READER, For Advanced Classes.
Contes et Nouvelles, by modern French writers. With
explanatory English notes by PAUL BERCY, B.L., L.D.
12mo, cloth.....\$1.25
- CONTES DE BALZAC. Edited, with Introduction and
Notes by GEORGE MCLEAN HARPER, Ph.D., Assistant
Professor of French in Princeton University; and LOUIS
EUGENE LIVINGOOD, A.B., formerly Instructor in French
and German in Princeton University.....\$1.00

LÉGENDES FRANÇAISES.

BY PROF. B. MÉRAS.

- Robert Le Diable.....25c.
Le Bon Roi Dagobert.....25c.
Merlin Enchanteur.....40c.

*These three legends offer the most interesting reading, and can be
used as exercises for "Syntaxe Pratique."*

- CONTES TIRÉS DE MOLIÈRE. Prof. ALFRED M. COTTE,
L.D., has written the story of some of the most salient of
Molière's Comedies into the forms of novelettes, similar
in idea to Chas. and Mary Lamb's Tales from Shakespeare.
"L'AVARE" and "LE BOURGEOIS GENTILHOMME" are
now ready. Each.....20c.

- FRENCH VERBS AT A GLANCE. By MARIOT DE BEAU-
VOISIN. The readiest, simplest, most practical and cheap-
est treatise on the French verbs, their grammatical con-
struction, regular and idiomatic usage and conjugations.
Exceedingly valuable in mastering the difficulties besetting
students in French, in regard to the forms and conjuga-
tions of the verb. Fifty thousand have been sold in
England. 8vo, 61 pages.....35c.

- GENRE DES NOMS. By Prof. V. F. BERNARD. A complete
treatise on the gender of French nouns. 12mo.....25c.

DICTIONARIES.

Following is a list of some of the best Dictionaries, which are always kept in stock in large quantities to supply the trade or schools.

CASSELL'S GERMAN-ENGLISH AND ENGLISH-GERMAN DICTIONARY, new revised edition, large type, 12mo.
Cloth.....\$1.50

FRENCH-ENGLISH & ENGLISH-FRENCH DICTIONARIES.

CASSELL'S FRENCH-ENGLISH AND ENGLISH-FRENCH DICTIONARY. 1 vol., crown, 8vo, cloth, 1152 pp....\$1.50
SPIERS & SURENNE'S FRENCH-ENGLISH AND ENGLISH-FRENCH PRONOUNCING DICTIONARY. 1 vol. 4to, half-mor.....\$5.00
The same, abridged, school edition, crown, 8vo, half roan.....\$1.50
NUGENT'S FRENCH-ENGLISH AND ENGLISH-FRENCH PRONOUNCING DICTIONARY, 1 vol., 24mo, cloth....\$1.00
FLEMING & TIBBINS.—Grand Dictionnaire Français-Anglais et Anglais-Français, 2 vols., 4to, half mor....\$22.00
Each volume separately at half price.
CLIFTON & GRIMAUZ.—French-English and English-French Dictionary, 2 vols., 8vo, half mor.....\$9.60
Each volume sold separately at half price.

SMITH, HAMILTON & LEGROS.

French-English and English-French Dictionary,

2 vols., half mor.....\$6.50
Each volume sold separately at.....3.25

N. B.—Having obtained the agency for this important dictionary, we are able to supply the same at the above special price instead of \$7.50.

DICTIONNAIRES FRANÇAIS.

LITTRÉ.—Dictionnaire de la langue française, 4 vols., 4to. et un supplément (in all 5 vols.), half mor.....\$40.00
LITTRÉ & BEAUJÉAN.—Abrégé du dictionnaire de la langue française de E. Littré, avec un supplément d'histoire et de géographie, 1 vol., 8vo, half mor.....\$5.00
LITTRÉ & BEAUJÉAN.—Petit dictionnaire universel de la langue française, 1 vol., 18mo, bds.....\$0.90
LAROUSSE, PIERRE.—Nouveau dictionnaire complet de la langue française, illustrated with 1500 wood cuts, 24mo, cloth.....1.25
DICTIONNAIRE DE L'ACADEMIE FRANCAISE, 2 vols., 4to, half mor.....\$13.80
SUPPLÉMENT au dictionnaire de l'Académie, containing words which are not to be found in the "Dictionnaire de l'Académie," 1 vol., 4to, half mor.....\$ 9.60

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE POUR LA JEUNESSE.

LES MALHEURS DE SOPHIE.

PAR

MME. LA COMTESSE DE SÉGUR.

This amusing story has long been familiar to French children and is not unknown even to American ones, especially to those reading French. In France it is a classic. Here, it has been used for years, by teachers requiring something light, amusing, and interesting for young children, and the publisher, in issuing an American reprint of it, trusts that it will find a wider *clientèle* than ever, especially as the price is much lower than the Paris editions.

12mo, illustrated, paper, 60c. ; cloth, 203 pages\$1.00

VICTOR HUGO'S WORKS.

"NOTRE-DAME DE PARIS."

The handsomest and cheapest Edition to be had, with nearly 200 illustrations, by BIELER, MYRBACH and ROSSI. 2 volumes, 12mo, Paper, \$2.00, Cloth, \$3.00, Half Calf, \$6.00, the set. This edition, while outwardly matching the other publications of Hugo in William R Jenkins' edition, contains all the superb illustrations of the *édition de luxe*, excepting those in color, so that it is the finest, as well as cheapest, popular edition of the work yet issued, and cannot fail of meeting with the favor of American readers of French.

SPECIAL NOTICE.

In order to realize on the great outlay necessitated in the preparation of this superbly illustrated work, the remainder of the *édition de luxe* will be offered at the following

REDUCED PRICES:

THE ÉDITION DE GRAND LUXE, only 100 of which was published at \$20.00 for the two volumes, will be offered for \$14.00.

THE EDITION DE LUXE, of which four hundred numbered and signed copies were published at \$12.00 the set of two volumes, will be offered until further notice at \$8.00 the set.

“LES MISÉRABLES.”

This new and elegant edition of Victor Hugo's masterpiece is not only the handsomest but the *cheapest* edition of the work to be obtained in the original French. Its publication in America has been attended with great care, and it is offered to all readers of French as the best library edition of the work to be obtained, the only Paris edition being large, cumbersome and costly.

1ère partie : *Fantine*, 458 pages ; 2ème partie : *Cosette* 416 pages ; 3ème partie : *Marius*, 378 pages ; 4ème partie : *Idylle rue Plumet*, 512 pages ; 5ème partie : *Jean Valjean*, 437 pages.

* 5 Volumes, 12mo, Paper, - \$ 4.50.

* “ “ “ Cloth, - 6.50,

“ “ “ Half-calf, 13.50.

* For the convenience of classes, single volumes may be obtained separately in paper at \$1.00, and cloth binding at \$1.50.

“QUATREVINGT-TREIZE.”

One of the most graphic and powerful of Hugo's romances, and one quite suitable for class perusal. 12mo, paper, \$1.00, cloth, \$1.50, half calf, \$3.00. 507 pages.

“LES TRAVAILLEURS DE LA MER.”

This celebrated work, which is one of the most notable examples of Victor Hugo's genius, is now ready, uniform in style with the above. 12mo, paper, \$1.00, cloth, \$1.50, half calf, \$3.00.

GERMAN.

DES KINDES ERSTES BUCH, of the French of P. BERCY'S

“*Livre des Enfants*,” translated by WILHELM RIPPE.

12mo., board.....40c.

Since the publication of the very successful first French book “*Livre des Enfants*,” many demands have been received by the publisher for a work of similar character in German, and to meet these demands an adaptation into German of “*Livre des Enfants*” was thought good, and decided upon. The method is divided into forty lessons, each consisting of a short vocabulary, and appropriate illustration, a reading lesson, and a few sentences to be memorized ; and as appendix are given a few simple rhymes suitable for the nursery.

ITALIAN.

NOVELLE ITALIANE.

No. 1. ALBERTO, by E. DE AMICIS. A charming story by the great Italian author-traveler, whose romances are very little known on this side of the Atlantic. It has the advantage of English notes by Prof. T. E. COMBA. 18mo, paper, 108 pages.....35c.

- No. 2. UNA NOTTE BIZZARRA, by ANTONIO BARRILI. An amusing little story, by one of the best contemporaneous Italian novelists, with English notes by Prof. T. E. COMBA. 18mo, 84 pages..... 35c.
- No. 3. UN INCONTRO, by EDMONDO DE AMICIS, and other Italian stories by noted writers, with English annotations by L. D. VENTURA, Professor of Italian and French at the Amherst Summer School of Languages. 18mo, Paper, 104 pages..... 35c.
- N. 4. CAMILLA, by EDMONDO DE AMICIS, with English notes by T. E. COMBA. 18mo, paper..... 35c.
- No. 5. FORTEZZA, by EDMONDO DE AMICIS, with English notes by T. E. COMBA. 18mo, paper..... 35c.

LINGUA ITALIANA, by T. E. COMBA. A new practical and progressive method of learning Italian by the natural method—replete with notes and explanation, and with full tables of conjugations and lists of the irregular verbs. 12mo, cloth, 223 pages.....\$1.50

SPANISH.

THEATRO ESPAÑOL.

- No. 1. LA INDEPENDENCIA. By DON MANUEL BRETON DE LOS HERREROS, and is a bright modern comedy, excellently adapted for school readings. 12mo, paper, 25c.

CUENTOS ESCOGIDAS.

- No. 1. EL PAJARO VERDE. By JUAN VALERA, with explanatory notes in English by JULIO ROJAS. 18mo, paper.....

Spanish Catalogue of imported books sent on application.

CHINESE.

- A CHINESE-ENGLISH AND ENGLISH-CHINESE PHRASE BOOK. By T. L. STEDMAN and K. P. LEE. 1 vol. 12mo, boards\$1.25

LATIN.

THE BEGINNER'S LATIN. By Professor W. McDOWELL HALSEY, PH.D.

An elementary work in Latin, admirably adapted for beginners in the language, and the result of many years' teaching on the part of the author. 12mo, cloth.....\$1.00

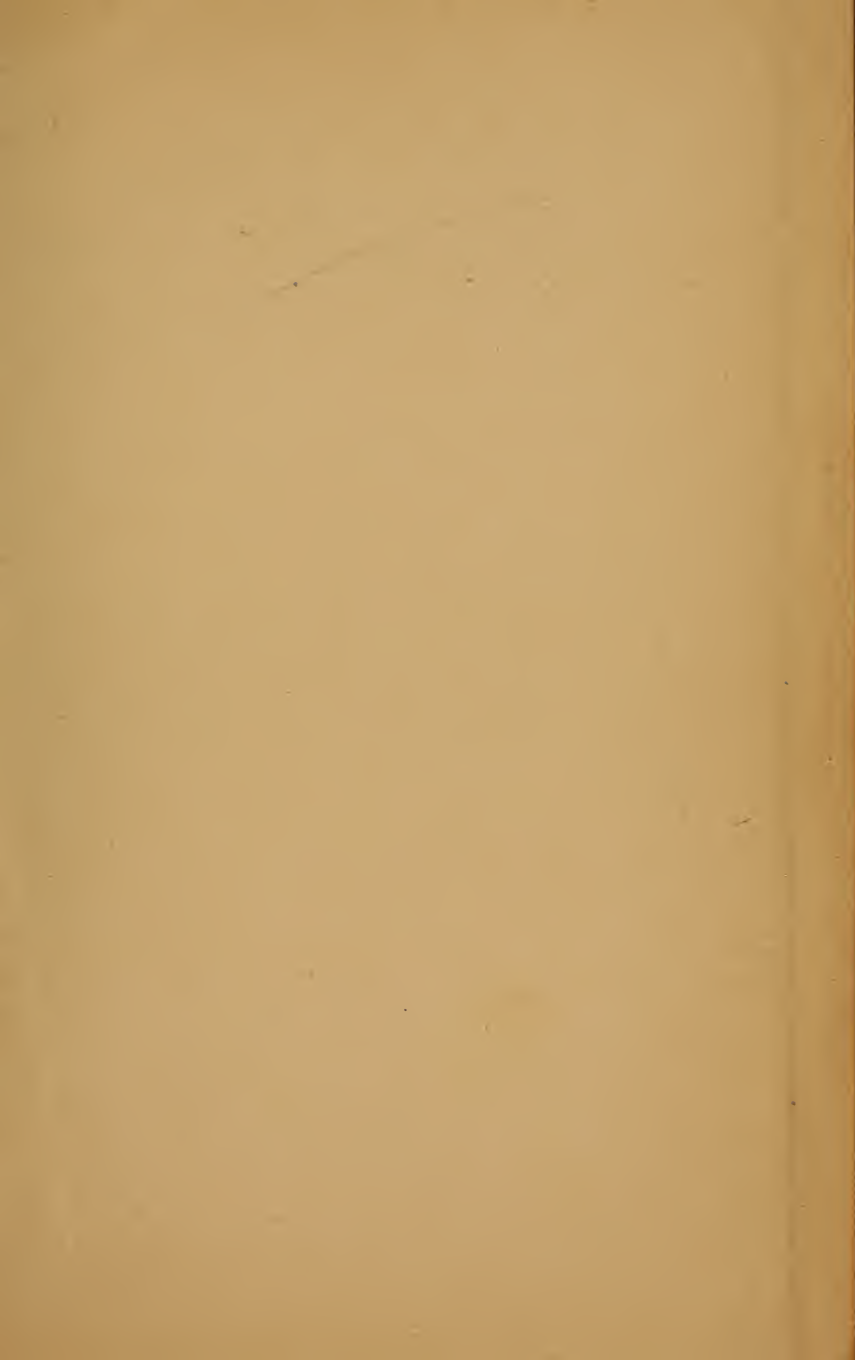
Full catalogue of French imported books and GENERAL SCHOOL BOOKS sent on application. Importation orders promptly filled at moderate prices.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: August 2006

PreservationTechnologies

A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111



LIBRARY OF CONGRESS



0 003 109 784 8

